UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 0907

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

VIE

DE

Ste FRANÇOISE ROMAINE

COURS D'INSTRUCTIONS PASTORALES

PAR M. L'ABBÉ BARBIER

Du diocèse de Cambrai

Ancien aumônier du lycée de Douai, et curé de Saint-Souplet (Nord).

6 volumes in-8. Prix broché *franco* 30 fr.

PLAN GÉNÉRAL

DU

COURS D'INSTRUCTIONS PASTORALES

1re PARTIE : *Adoration de Dieu par l'intelligence* (Foi); *Vérités à croir*
(Environ 85 instructions).

De l'instruction religieuse : 1° Obligation de cette instruction; c'est u
devoir; 2° Utilité de cette instruction: c'es
l'intérêt de l'homme.

Du Symbole : 1° Précis formulé de la doctrine chrétienne.
2° Règle et guide de la conscience et des lois.

2e PARTIE : *Adoration de Dieu par la volonté* (Charité). *Devoirs d*
remplir (Environ 35 instructions); *Obligation et utilité* de remplir ses
devoirs.

Sujets des instructions : *De la Conscience. — Des Lois. — Des actes hu-*
mains. — Des Vertus. — Du Décalogue. — Des Commandements de
l'Eglise. — Des Conseils évangéliques. — Des Péchés.

3e PARTIE. — *Adoration de Dieu par le cœur* (Espérance).

1re Section : *Secours à recevoir. — De la grâce. — Des Sacrements. —*
De la Messe. — De la Prière. — De la Piété.

2e Section : *Récompense à attendre. — De la Gloire. — Des Béatitudes.*

Par l'ampleur de son *plan*, qui embrasse toute la doctrine catholique; par l'ordre logique des *divisions;* par la clarté de l'exposition; par la simplicité précise, et, pour ainsi dire, la rondeur des moyens de conviction; en un mot, par le caractère élevé toujours, mais toujours aussi rapide, pratique et vraiment pastoral de son éloquence, le nouveau *Cours d'instructions* se recommande à tous les prêtres qui ont charge d'âmes. Il rendra d'aussi éminents services aux *aumôniers* des écoles, aux catéchistes des églises urbaines, qu'aux curés et jeunes vicaires des paroisses. C'est à ces derniers surtout que nous le recommandons. Nous sommes disposé à leur en faciliter l'acquisition par tous les moyens en notre pouvoir.

VIE

DE

Ste FRANÇOISE ROMAINE

FONDATRICE DES OBLATES DE LA TOUR-DES-MIROIRS

DIVISÉE EN TROIS LIVRES, DONT LE PREMIER RENFERME SON HISTOIRE;
LE DEUXIÈME, SES NOMBREUSES VISIONS;
LE TROISIÈME, SES COMBATS CONTRE LES DÉMONS ET SON TRAITÉ DE L'ENFER

OUVRAGE TRADUIT DU LATIN, DES ACTES DES SAINTS

Par l'abbé P***, vicaire-général d'Évreux.

Avec l'approbation de S. G. Mgr l'Évêque de Clermont.

NOUVELLE ÉDITION

LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PÉRISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38

BOURGUET-CALAS ET Ce, SUCCESSEUR

Propriété

Paris. — Jules Le Clere, imprimeur, rue Cassette,

VIE

DE

S^TE FRANÇOISE ROMAINE

LIVRE PREMIER

HISTOIRE DE LA SAINTE, ÉCRITE PAR LE R. P. CIPARI, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER

Son enfance, son mariage, sa guérison miraculeuse et ses exercices de piété.

Françoise naquit à Rome, d'une famille illustre, et maintenant éteinte, sous le pontificat d'Urbain VI, l'an de Jésus-Christ 1384; elle eut pour père Paul de Buxo, et pour mère Jacqueline de Rofredeschi. La maison de ses parents étant située sur la place Navona, près de l'église de Sainte-Agnès, ce fut sur les fonts de cette église paroissiale qu'elle reçut le saint baptême. Dès sa plus tendre enfance, on remarqua en elle, avec admiration, des indices de sa future sainteté. Ainsi,

par exemple, elle ne pouvait souffrir d'aucun homme les caresses que l'on a coutume de faire aux petits enfants. Si quelqu'un de ses plus proches parents, son père lui-même, voulait l'embrasser, ou seulement la toucher de la main, elle poussait des cris et fondait en larmes. Sa douleur était beaucoup plus expressive encore lorsqu'on l'exposait aux regards de quelque homme que ce fût, dans un état qui n'était pas décent. On ne l'entendit point balbutier, comme le font les petits enfants, qui n'ont pas encore l'usage de la parole. Tant qu'elle ne put articuler, elle garda le silence; mais, aussitôt que sa langue fut suffisamment déliée, elle s'en servit pour prononcer distinctement le nom de Marie. Avant de quitter les bras de sa mère, elle avait appris par cœur, en l'écoutant, le petit office de la sainte Vierge; et depuis lors, jusqu'à la fin de sa vie, elle ne manqua jamais de le réciter chaque jour.

Son caractère était doux, humble, et par conséquent fort traitable. Enfant seulement par l'âge, c'était déjà une femme par la gravité des mœurs et la maturité. Les choses nouvelles et curieuses n'avaient pour elle aucun attrait, tous ses goûts l'entraînaient vers la solitude; aussi se retirait-elle, aussi souvent qu'il lui était possible, dans les lieux les plus retirés de la maison, où, loin du commerce des créatures, elle jouissait avec délices des conversations du Seigneur. Jamais elle ne perdait la présence de Dieu et celle des saints anges. C'était de là sans doute que venait cette charmante modestie, qui se peignait sur son visage et dans son maintien. A un âge où l'on ne connaît pas encore le

prix du temps, cette enfant savait l'employer de la manière la plus utile. Toutes les heures que la prière et le travail lui laissaient libres, elle les consacrait à lire les vies des saintes, dont elle s'efforçait ensuite de retracer en elle les précieuses vertus, attentive à se cacher aux yeux mêmes des domestiques, à qui elle ne se montrait que par nécessité; il ne faut pas être surpris que personne ne la connût dans son voisinage. Toute jeune encore, elle avait pris la sainte habitude de rappeler, le soir, à un sérieux examen, toutes les actions de sa journée; après quoi elle expiait les fautes qu'elle avait cru découvrir par de sévères pénitences. Son respect pour son confesseur, et son obéissance à tout ce qu'il croyait devoir lui conseiller ou lui prescrire, ne laissaient rien à désirer. Il y avait pourtant un point sur lequel elle se rendait assez souvent importune; c'était l'article des mortifications corporelles, et quelquefois il était forcé d'accéder à ses désirs, pour ne pas trop la contrister. Du reste, Dieu le permettait ainsi dans l'intérêt de ses desseins sur elle. Appelée au travail d'une sainteté fort éminente, il était bon qu'elle s'accoutumât à mener une vie dure dès ses plus jeunes années.

Vers l'âge de douze ans, elle forma le projet de garder la virginité et de la consacrer à Dieu dans un monastère. S'en étant ouverte à son confesseur, celui-ci, qui était un homme prudent, voulut la mettre à l'épreuve, avant d'approuver son dessein. « Vous êtes bien jeune, mon enfant, lui dit-il, les ferveurs de votre âge sont sujettes d'ordinaire à des vicissitudes. Avant de prendre une si importante résolution, il faut s'exami-

ner sérieusement devant Dieu. Commencez donc par considérer attentivement l'état de vie que vous voulez prendre, et celui qui lui est opposé ; pesez-en bien les avantages et les désavantages; faites aussi quelque rude pénitence pour éprouver vos forces. Vous me reparlerez ensuite de ce projet, et nous verrons ce qu'il en faut penser. » Françoise fit à la lettre ce qui venait de lui être prescrit ; mais cette épreuve ne servit qu'à l'affermir dans son dessein ; ce fut au point qu'elle crut ne pouvoir prendre un autre parti, sans résister à l'appel de la grâce. Quoiqu'elle n'eût rien dit à ses parents de ce qui l'occupait, ils ne laissèrent pas d'en avoir quelques soupçons, en voyant son éloignement du monde et sa ferveur toujours croissante ; ils ne crurent pourtant pas prudent de lui en parler, de peur de lui donner une idée que peut-être elle n'avait pas. Du reste, leur incertitude ne fut pas longue ; Françoise, après avoir arrêté sa détermination, leur en fit part, et les pria de trouver bon qu'elle renonçât au siècle. Cette ouverture les affligea beaucoup; ils l'aimaient trop tendrement pour consentir à se séparer d'elle. Aussi, bien loin de condescendre à ses désirs, ils se hâtèrent de lui chercher un époux ; ses qualités rendirent la chose facile. Sitôt que leur désir fut connu, Laurent de Pontiani, d'une maison fort opulente, et d'une noblesse égale à la sienne, vint demander sa main.

L'affaire se traita à l'insu de Françoise, et, lorsque les deux familles furent d'accord, on vint lui demander son consentement. Stupéfaite à cette proposition, il lui fut d'abord impossible de faire aucune réponse; mais

bientôt, ayant repris ses esprits, elle déclara avec fermeté qu'elle ne voulait pas de cette union. Ses parents n'insistèrent pas pour l'instant; mais, peu de jours après, son père, qui craignait les effets d'une trop longue réflexion, revint à la charge. Il commença par lui témoigner la plus vive tendresse, pour émouvoir son cœur et y réveiller l'amour filial, et, lorsqu'il la crut gagnée par ses paroles doucereuses, il ajouta : Ma chère fille, je compte sur votre obéissance; j'espère que vous ne refuserez pas à ma vieillesse cette dernière consolation. Françoise ne lui répondit que par ses larmes. Enchanté de voir qu'elle ne résistait plus, il se hâta de terminer les arrangements nécessaires à son union. Lorsque tout fut près, il en avertit sa fille, et, abusant de son autorité paternelle, il lui fit un devoir de conscience d'épouser l'homme qu'il voulait lui donner. Françoise, vaincue par le respect qu'elle avait pour son père, contracta le mariage désiré, au grand contentement de l'une et l'autre famille ; Françoise seule ne prit aucune part à cette joie commune. Contrariée dans ses goûts, blessée dans ses affections, ce jour fut pour elle un jour de deuil; et tout ce qu'elle put faire fut de concentrer en elle-même son affliction profonde; elle ne réussit pourtant pas à la cacher à Vannotia, femme de Paul de Pontiani, frère de Léonard. Celle-ci, s'apercevant de la violence qu'elle était obligée de se faire, l'engagea à lui ouvrir son cœur, entra dans sa peine, et lui témoigna la plus tendre affection. Françoise fut touchée de sa tendresse, et dès lors commença entre ces deux femmes une union qui dura trente-

huit ans, sans jamais éprouver la moindre altération.

A peine les réjouissances nuptiales furent-elles terminées, que Françoise tomba sérieusement malade, par suite sans doute de la violence qu'on avait faite à son cœur. Le mal, en peu de jours, fit de tels progrès, que les médecins n'y trouvèrent aucun remède. Son père en fut d'autant plus affligé, qu'il crut reconnaître en cela la main de Dieu qui le punissait de l'avoir détournée de sa vocation. Cependant quelques faux amis de la maison, voyant que l'art des médecins lui était inutile, osèrent lui proposer de recourir à la magie pour se guérir. Françoise, saisie d'horreur à une proposition si criminelle, répondit que l'honneur de la Majesté divine lui était beaucoup plus cher que sa vie, et qu'en conséquence elle consentait à la perdre, si elle ne pouvait la conserver que par un crime. Elle fut guérie néanmoins, sans médecins et sans remèdes, par un miracle que Dieu fit, sans doute pour récompenser sa fidélité; mais bientôt il lui plut de la mettre à une nouvelle épreuve. A peine avait-elle recouvré sa santé première, qu'il l'abattit de nouveau sur un lit de douleur; elle y demeura à peu près une année entière, percluse de tous ses membres, et ne pouvant prendre aucun aliment. Son état devint même tellement désespéré, qu'on s'attendait chaque jour à la voir rendre l'âme.

Le bruit s'étant répandu dans la ville qu'elle était réduite à cette extrémité, une magicienne vint d'elle-même lui offrir ses services, et l'assura de sa guérison, si elle voulait employer les remèdes qu'elle lui prescrirait. Françoise indignée la reçut de telle sorte, que

cette mauvaise femme se retira couverte de honte. La nuit suivante, Dieu, qui voulait offrir à la ville de Rome, dans la personne de Françoise, un modèle de perfection, envoya du ciel saint Alexis pour la guérir. Tandis que ses servantes dormaient profondément, et qu'elle s'entretenait avec Dieu dans l'oraison, sa chambre se remplit tout à coup d'une lumière extraordinaire, et elle vit paraître un jeune homme d'une admirable beauté. Son vêtement ressemblait pour la forme à celui d'un pèlerin; mais sa magnificence déclarait assez que ce pèlerin était un citoyen de la patrie céleste. Il s'approcha d'elle, et, l'appelant deux fois pas son nom, il lui dit : Je suis Alexis, et Dieu m'envoie pour vous délivrer de la maladie qui vous afflige. A ces mots, ayant étendu sur elle une robe à capuce, dont l'étoffe était tissue d'or, elle se trouva parfaitement guérie.

Françoise sortit aussitôt de son lit, et se rendit à la chambre de Vannotia, pour lui annoncer cette heureuse nouvelle. Vannotia, réveillée par la voix de cette sœur chérie, ne pouvait revenir de sa surprise ; elle eut besoin de la regarder pour s'assurer qu'elle ne se trompait pas, et même, en la voyant, elle ne savait encore trop si ce n'était point un songe. Est-ce que c'est bien vous que je vois, Ceccollela (ce qui signifie petite Françoise), lui dit-elle? C'était le nom qu'elle lui donnait par amitié, et en raison de son jeune âge, car elle n'avait pas encore alors quatorze ans accomplis. Oui, ma sœur, c'est bien moi, répondit Françoise. Mais, reprit Vannotia, d'où vous vient cette folie? est-ce qu'on vous laisse manquer de quelque chose? ensuite, où avez-vous pris

des forces pour quitter votre lit, et venir jusqu'à moi? Soyez tranquille, lui dit Françoise, je suis bien votre Ceccollela ; je ne manque de rien, pas même de forces. Là-dessus elle lui raconta ce qui venait de se passer, et ajouta : J'ai besoin d'aller à l'église de mon bienfaiteur, pour lui témoigner ma reconnaissance. Je vous prends pour ma compagne, levez-vous et partons. Déjà l'aurore commence à paraître, et, si nous ne quittons pas la maison avant que nos parents se lèvent, ils m'empêcheront de sortir. Vannotia, toute joyeuse, se vêtit promptement, et, après avoir embrassé tendrement sa sœur, elle sortit avec elle pour se rendre à l'église de Saint-Alexis, où elles employèrent un temps raisonnable à lui rendre grâces. Lorsqu'elles rentrèrent à la maison, la famille, déjà instruite du miracle, reçut Françoise comme une personne ressuscitée d'entre les morts; et le bruit de cet événement, qui ne tarda pas à se répandre dans Rome, excita l'admiration de tout le monde.

De ce moment Françoise commença à mener une vie nouvelle, s'occupant de son âme beaucoup plus que de son corps, et s'appliquant avec plus de zèle que jamais aux œuvres de la piété et de la pénitence. Poussée par une secrète inspiration, qui recevait beaucoup de forces du souvenir de la mort à laquelle elle venait d'échapper, elle désirait ardemment mener une vie retirée et vraiment solitaire. Cette pensée l'occupait sans cesse, et son esprit cherchait les moyens de combiner ce genre de vie avec sa condition. Un jour que ce projet l'occupait plus fortement que jamais, et la mettait,

pour ainsi dire, hors d'elle-même, Vannotia survint, et, frappée de son silence extraordinaire, elle lui fit tant d'instances pour en savoir la raison, qu'elle ne put se dispenser de lui confier son dessein. Vannotia, en l'écoutant, sentit naître dans son cœur ce même désir de la solitude, tant elle en parlait d'une manière touchante et persuasive. Une seule chose les embarrassait, c'était la difficulté de mener une vie pareille dans la maison de leurs maris. Cependant, après y avoir bien pensé l'une et l'autre, elles convinrent de se faire deux retraites ; l'une dans la partie la plus haute et la moins fréquentée de la maison ; l'autre, à l'extrémité du jardin, dans les ruines d'un vieil édifice, où il restait encore une espèce de grotte qui leur parut assez accommodée à leur pieux dessein. Ce projet une fois conçu, elles en pressèrent l'exécution, et eurent, en peu de jours, un oratoire et un ermitage. Dès lors elles prirent l'habitude d'aller se cacher dans ces deux retraites, le plus souvent qu'il leur fut possible, employant plusieurs heures du jour en oraison dans la grotte du jardin, et plusieurs heures de la nuit dans l'oratoire intérieur.

L'amour divin ne cède pas facilement la place aux complaisances humaines. Les deux sœurs furent un jour invitées par leur belle-mère, Cécile, à faire une partie de campagne, pour passer le temps, ainsi qu'elle le leur dit. Ces deux saintes femmes, qui le trouvaient déjà beaucoup trop court, n'avaient nulle envie de le dépenser en promenades inutiles. En conséquence, au moment du départ, elles allèrent se cacher dans leur ermitage ; et Cécile, après les avoir fait chercher inutile-

ment, partit avec le reste de sa famille, ne pouvant se dispenser de se rendre chez des parents qui l'attendaient, et s'étaient mis en frais pour la recevoir. Lorsque nos deux solitaires se virent seules avec Dieu, dont la société leur plaisait beaucoup plus que celle des créatures, elles commencèrent par donner quelques heures au saint exercice de l'oraison; ensuite elles se récréèrent par de pieux colloques. Après avoir traité plusieurs sujets édifiants, la conversation étant tombée enfin sur l'objet de leur attrait, Vannotia demanda à Françoise : Que ferons-nous, ma sœur, lorsque nous serons ermites, si jamais Dieu nous accorde cette grâce? Où prendrons-nous des aliments pour nous nourrir? Françoise, qui aimait singulièrement les jeûnes et les abstinences, lui répondit : Lorsque nous serons au désert, nous irons chercher des fruits et des racines, et Dieu nous fera la grâce d'en trouver assez pour fournir à nos besoins. Il parut que les pieux désirs de ces deux jeunes personnes plaisaient au Seigneur; car, quoiqu'on fût alors au mois d'avril, il fit tomber d'un arbre voisin deux pommes très-grosses et parfaitement mûres. Elles entendirent le bruit de leur chute, mais sans savoir ce que c'était. Étant sorties, quelques instants après, pour retourner à la maison, Vannotia aperçut une de ces pommes. Surprise d'une semblable merveille, elle la ramasse et la présente, toute joyeuse, à sa sœur; Françoise, aussi étonnée qu'elle, regarde par terre, et aperçoit la seconde. Alors toutes deux tombèrent à genoux, et remercièrent la divine Providence qui daignait les nourrir, comme autre-

fois les Paul et les Antoine, pour les encourager dans leur dessein. Après avoir satisfait à leur reconnaissance, elles mangèrent une de ces pommes, sur le lieu même, par dévotion. Ensuite, étant rentrées à la maison, elles partagèrent la seconde entre leurs servantes, qui la reçurent comme un fruit du paradis, et conçurent une haute idée de la vertu de leurs maîtresses, persuadées que Dieu faisait ce miracle pour les honorer.

CHAPITRE II

Françoise est chargée du gouvernement de la maison. — Sa libéralité envers les pauvres, approuvée par des miracles. — Son fils Évangéliste lui est ravi par la mort.

Lorsque Françoise, mariée à l'âge de douze ans, fut introduite dans la maison des Pontiani, elle y trouva le père Andréosso, la mère Cécile, son beau-frère Paul, sa belle-sœur Vannotia et son époux Laurent, qui tous ensemble ne formaient qu'une seule famille. Entourée de tant de personnes qui lui étaient supérieures en âge et en autorité, elle ne se mêlait de rien, et se laissait conduire comme un enfant, quoiqu'elle fût d'ailleurs fort capable et fort prudente. Mais la mère Cécile étant morte assez peu de temps après son mariage, tout le soin du ménage retomba sur elle et sur Vannotia, ou plutôt sur elle seule ; car Vannotia, qui connaissait sa sagesse et sa capacité, la pria de se charger seule de cette administration domestique. Dieu le permit ainsi, pour l'honneur de sa servante et le bien de toute la maison, puisque, pendant le grand nombre d'années qu'elle la gouverna, elle y fit constamment régner la paix et l'abondance. Cette charge ne lui fit rien retrancher à ses exercices accoutumés ; elle faisait ses oraisons comme auparavant, récitait chaque jour le petit

office de la sainte Vierge, se confessait deux fois par semaine, et communiait à toutes les fêtes solennelles de l'année. C'était alors ce que l'on accordait aux personnes de la plus éminente piété, l'usage de la fréquente communion ayant malheureusement cessé depuis plusieurs siècles.

Du reste, ces pieux exercices ne nuisaient en rien aux soins de sa famille : aussi son époux, plein de confiance en sa prudence, vivait-il sans inquiétude et sans soucis. Sa sollicitude pour les nombreux domestiques de la maison était admirable. Considérant les serviteurs comme ses frères, et les servantes comme ses sœurs, elle attachait le plus grand prix au salut de leurs âmes ; c'est pourquoi elle ne cessait de les exhorter à vivre dans la sainte crainte de Dieu. Elle avait le secret de faire régner parmi eux la paix et la concorde ; mais on peut dire que c'était moins par ses paroles que par ses exemples ; les traitant avec une douceur charmante, et s'humiliant jusqu'à leur demander pardon, lorsqu'elle croyait les avoir offensés. S'il s'élevait entre eux quelque sujet de contestation ou de scandale, alors elle paraissait sortir de son caractère, et, tout en conservant sa douceur intérieure, elle s'animait d'un saint zèle, et les reprenait avec une grande liberté.

Mais ce n'était pas seulement contre ses domestiques qu'elle défendait ainsi les intérêts de Dieu ; exempte de tout respect humain, elle soutenait son honneur envers et contre toutes sortes de personnes. En voici un exemple assez frappant. Parmi les nobles que son mari invitait à sa table, elle en vit un qui lui glissait un livre

d'enchantements magiques entre les mains ; mais à peine l'avait-il reçu qu'elle le lui arracha et courut le jeter dans les flammes. Léonard, piqué de l'insulte qu'il croyait faite à son ami, la reprit assez aigrement. Elle n'en continua pas moins à le dépouiller de tous les livres et papiers de même nature, qu'elle pouvait découvrir dans sa chambre. Et il arriva, plus d'une fois, que les domestiques remarquèrent le bruit que faisaient les démons, pendant qu'elle brûlait leurs infernales productions.

Pour revenir à ce qui concerne ses domestiques, si quelqu'un d'eux était malade, non-seulement elle lui procurait en abondance tout ce qui pouvait contribuer au recouvrement de sa santé, mais elle le servait avec autant d'humilité que de diligence. On peut juger par là des tendres soins qu'elle prodiguait à ses parents en pareil cas. Sa chère Vannotia eut l'occasion d'en faire l'expérience. Depuis quelques jours elle était souffrante, et ne pouvait rien prendre en raison d'un dégoût général qu'elle éprouvait pour les aliments. Françoise, peinée de lui voir faire une si longue abstinence, et ne sachant plus ce qu'elle pouvait lui offrir, lui dit : Si vous avez quelque désir, faites-le-moi connaître, je tâcherai de vous satisfaire. Si j'avais un morceau de cancre de rivière, répondit Vannotia, il me semble que j'en mangerais avec plaisir. Françoise, sans perdre de temps, envoya ses domestiques à la recherche de ce poisson ; mais il ne s'en trouva aucun de cette espèce dans la ville. Il fallut porter cette réponse à la malade. Que ferons-nous, ma sœur, lui dit Françoise, pour

remplacer ce poisson qui ne se trouve pas? Tandis que la malade cherchait en elle-même un nouveau désir, et que sa sœur partageait sa sollicitude, elles virent tomber à leurs pieds un cancre très-beau. Grandes alors furent la joie de l'une et de l'autre, et leur admiration de la bonté du Seigneur. Après l'avoir remercié de tout leur cœur, Françoise emporta le poisson pour le faire cuire ; et lorsque Vannotia en eut mangé, elle recouvra à la fois et l'appétit et la santé.

Françoise, voyant sa maison dans une heureuse abondance, dit à ses serviteurs qu'elle ne voulait pas qu'ils congédiassent un seul pauvre, religieux ou autre, sans le secourir. Ses ordres furent ponctuellement exécutés ; et, depuis lors, aucun des indigents, qui vinrent demander la charité, ne s'en retourna les mains vides. Dans une année de stérilité qui multiplia la misère et les maladies dans Rome, Françoise dilata plus que jamais les entrailles de sa charité ; elle ne se borna plus alors à donner à tous ceux qui venaient demander ; mais elle fit porter des secours à domicile chez les pauvres honteux et les malades qu'il lui fut possible de découvrir. Cette miséricorde plut tant à Dieu, qu'il daigna l'approuver par des miracles.

La cherté des subsistances allant toujours croissant, et Françoise augmentant ses aumônes à mesure que croissait la misère, Paul et Laurent commencèrent à craindre que la charité de leurs femmes n'introduisît la famine dans leur maison. En conséquence, ils enlevèrent à Françoise les clefs d'un grenier tout plein de froment, prélevèrent la provision nécessaire à leur fa-

mille jusqu'à la nouvelle récolte, et l'enfermèrent dans un lieu secret. Cela fait, ils vendirent le reste, et, lorsque le grenier fut vide, ils dirent à Françoise qu'elle pouvait en reprendre la clef. Alors Françoise dit à Vannotia : Allons ensemble dans ce grenier, et ramassons-en ce qui reste pour le donner aux pauvres. Elles n'y trouvèrent que de la poussière. Cependant, après l'avoir réunie et fait passer par le crible, il en sortit un boisseau de froment, que Françoise mit à part pour le donner aux premiers nécessiteux qui se présenteraient. Cela fait, elle sortit avec Vannotia et fit fermer le grenier par Claire sa servante, qu'elle avait amenée avec elle pour l'aider dans cette opération. Quelques jours après, Paul et Léonard ayant eu besoin de rentrer dans ce grenier, y trouvèrent quarante mesures d'un froment superbe. Ils coururent aussitôt raconter le fait à leur père, qui voulut voir le miracle de ses yeux; et tous trois comprirent que Dieu l'avait fait pour leur montrer qu'il approuvait la charité de Françoise.

Dans une autre année, où le vin était fort rare et fort cher, Dieu fit encore en faveur de sa servante un autre miracle qui mérite d'être rapporté. Andréosso, en faisant la revue de sa cave avec ses deux fils, avait fait mettre à part un tonneau d'excellent vin pour le service de sa table. Soit par oubli, soit à dessein, ils n'en dirent rien à Françoise, qui de son côté goûta les vins, dans l'intérêt de ses pauvres, et jugea comme eux que celui-ci était le meilleur. Lors donc qu'on venait lui demander du bon vin pour les malades, elle envoyait sa servante en tirer de ce tonneau ; et cela arrivait si sou-

vent, qu'en peu de jours il fut à sec. Le père et ses deux fils s'en étant aperçus dans une nouvelle visite, furent bien mécontents, et reprochèrent à Françoise et à Vannotia de ne leur avoir pas laissé une goutte de vin à boire. Françoise répondit en souriant : Permettez-nous de descendre dans le cellier, et, Dieu aidant, nous vous apporterons de ce vin que vous cherchez. Aussitôt elles descendirent l'une et l'autre, accompagnées de Claire, allèrent droit au tonneau et le trouvèrent tout plein. Elles en remplirent un vase qu'elles leur portèrent, en disant : Voyez si ce n'est pas là le vin dont vous regrettez la perte ? par la grâce de Dieu, le tonneau en est encore plein. Tous trois, après avoir goûté ce vin, ne purent s'empêcher d'avouer que c'était bien celui qu'ils avaient mis en réserve. Cependant, craignant de se tromper, ils retournèrent à la cave et trouvèrent en effet le tonneau rempli. Frappés d'un miracle aussi incontestable, ils laissèrent désormais ces deux saintes administrer toutes choses, comme bon leur sembla. Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans la ville, on trouva dans la suite beaucoup de témoins qui en rendirent témoignage, déclarant qu'ils tenaient le fait, les uns d'Andréosso, les autres de ses enfants, quelques-uns de Françoise elle-même, qui le racontait volontiers, pour engager ses connaissances à la libéralité.

Tandis qu'elle nourrissait les pauvres avec une charité si généreuse, son âme était assez mal nourrie du pain sacré de la divine Eucharistie. Jamais elle ne demandait aucune communion, son humilité lui persuadant qu'elle en était indigne. Elle attendait donc les

ordres de son confesseur, qui n'était pas trop large à cet égard; pour comble d'infortune, le religieux, chargé de distribuer ce divin aliment, s'avisa de le lui soustraire. C'était trop fort. Aussi le Seigneur prit-il sa cause en main. Voici le fait : elle et Vannotia, ayant un jour obtenu la permission de communier, se présentèrent à la sainte table. Le prêtre-sacristain, qui les reconnut de loin, et se rappela les avoir communiées il n'y avait pas longtemps, trouva que c'était trop pour des femmes mariées et opulentes. A l'instigation du démon qui lui inspirait ce rigorisme, il donna à chacune d'elles un pain sans consécration. Françoise qui ne sentit pas comme de coutume l'opération de son divin Maître, reconnut aussitôt qu'elle était trompée. Lorsqu'elle retourna près de son confesseur, le père Antonillo, elle se plaignit de la fraude qu'on lui avait faite. Celui-ci fort indigné en parla au sacristain, et lui dit nettement qu'il avait commis un très-grand péché. J'avoue ma faute, répondit celui-ci; mais, mon père, comment en avez-vous eu connaissance? Le confesseur lui ayant dit que c'était Françoise elle-même qui l'en avait averti, il en conçut une opinion tout autre, et la jugea désormais digne de communier souvent, nonobstant sa jeunesse, son mariage et les soins attachés à sa condition.

Françoise vivait trop saintement dans son état, pour ne pas obtenir les fruits que l'on doit rechercher dans une alliance chrétienne. Dieu lui donna plusieurs enfants. L'histoire ne parle que de trois. Peut-être en eut-elle un plus grand nombre. Quoi qu'il en soit,

l'aîné fut Baptiste qui, dans la suite, prit le parti du mariage et laissa après lui une postérité. Le second fut Évangéliste que le ciel, neuf ans après, ravit à sa mère ; le troisième fut une fille qui reçut au baptême le nom d'Agnès, et mourut plus jeune encore, comme nous le dirons bientôt. Françoise les nourrit tous, avec une sollicitude vraiment maternelle, moins encore de son lait que de la crainte et de l'amour du Seigneur. Aussi furent-ils des enfants de bénédiction, le second surtout qui vécut véritablement comme un ange terrestre. Cet enfant était si appliqué à l'oraison et à tout ce qui tient au service de Dieu, qu'il en obtint, dès ses plus jeunes années, des faveurs extraordinaires. Il reçut par exemple le don de prophétie, et je vais en preuve citer deux faits que les historiens contemporains nous ont conservés.

1° Deux religieux mendiants étant venus un jour demander l'aumône, Évangéliste, en la leur donnant, dit à l'un d'eux : Vous ne porterez pas toujours ce saint habit, mon frère. Vous le quitterez pour prendre des vêtements plus précieux ; mais, malheur à vous. Le frère rougit et ne lui fit aucune réponse. Du reste, la prédiction fut vérifiée par l'événement; car, dans la suite, ce religieux quitta frauduleusement son cloître, et ayant été promu à la dignité épiscopale, il mourut misérablement.

2° Conversant un jour avec son père, il prit son épée, la tira du fourreau, et en présenta la pointe à un endroit de son corps, en lui disant : Mon père, un glaive vous blessera là. Cette prophétie s'accomplit quelques

années après, dans une sédition populaire, dont Ladislas, roi de Naples, fut le moteur. Laurent, ayant pris les armes avec la noblesse contre le tyran, reçut une blessure grave, et précisément à l'endroit marqué par son fils. Tout dans cet enfant était extraordinaire et au-dessus de son âge. Il ne pensait qu'au ciel; il ne parlait que du ciel. Maman, disait-il souvent à Françoise du ton le plus joyeux, je me hâte d'arriver à la gloire éternelle; ses désirs ne tardèrent pas à s'accomplir. En 1411, la peste faisant de grands ravages dans Rome, Évangéliste, qui avait alors neuf ans, en fut atteint. Sitôt qu'il se sentit malade, il demanda qu'on lui fît venir le confesseur de sa mère; le père Antonillo vint en effet, et entendit sa confession. Ensuite il envoya chercher sa mère, et lui dit : Vous vous souvenez, ma bonne mère, que je vous ai toujours témoigné le dégoût que m'inspirent toutes les choses de ce monde, n'estimant que la vie éternelle des anges et les plaisirs que l'on goûte dans leur aimable société. Dieu a daigné avoir égard à ce désir de mon cœur, et il veut bien que je vous quitte. Voici mes patrons qui viennent me chercher avec une troupe nombreuse de bienheureux esprits. Adieu, ma bonne mère, faites généreusement votre sacrifice, puisque vous savez que je vais être heureux. Je promets de bien prier pour vous; et je n'attends plus que votre bénédiction pour quitter cette terre. Françoise le bénit, accommoda son corps d'une manière dévote, et aussitôt elle le vit rendre son âme innocente à son Créateur.

A la même heure, une jeune fille se mourait dans la maison voisine. Déjà, depuis quelque temps, elle avait

perdu l'usage de la parole, lorsqu'elle se mit à crier tout à coup : Voyez, voyez ces deux anges qui emmènent au ciel Évangéliste de Pontiani. Au même instant, ses parents entendirent les cris de douleur des domestiques de Françoise, et virent bien que leur fille disait la vérité. Le saint enfant fut enterré dans l'église de Sainte-Cécile, au delà du Tibre, à l'endroit où est maintenant la sacristie, et où était alors la chapelle de sa maison. On y voyait encore, il y a quelques années, une petite table de marbre qui portait son image, avec cette inscription : Ici repose Évangéliste de Pontiani. La nouvelle construction a fait disparaître cette pierre tumulaire avec plusieurs autres.

CHAPITRE III

Dieu donne à Françoise un ange pour la corriger. — Évangéliste apparaît à sa mère. — Il lui annonce la mort prochaine de sa sœur, et lui laisse un archange pour consolation.

Françoise, outre son ange gardien qui la portait à bien faire, en avait un second chargé de la punir lorsqu'elle se rendait coupable de quelques manquements. Cet ange était sévère; car, à la moindre faute, il la frappait invisiblement, mais de manière à lui faire sentir la correction. Ce n'était pas seulement en secret qu'il en usait de la sorte; il la punissait également en public, et ceux qui étaient présents entendaient les coups qu'elle recevait, sans voir la main qui remplissait cet office. Un jour qu'elle était au salon avec Vannotia et sa belle-mère Cécile, quelques dames étrangères firent tomber la conversation sur des objets de vanité; Dieu lui donna l'inspiration de l'interrompre. Mais je ne sais quelle crainte humaine l'empêchant de le faire, elle reçut sur la joue un rude soufflet, qui fut entendu de toute l'assemblée. Étant une autre fois à Sainte-Marie la Neuve, où elle rendait compte de l'état de son âme au père Antonillo, elle crut devoir par humilité lui taire quelques faveurs divines. Cette réticence déplut à son ange qui la frappa si rudement,

qu'elle fut renversée aux pieds de son confesseur. Aussitôt, reconnaissant sa faute, elle en demanda pardon au père, et lui découvrit les grâces spéciales qu'elle avait reçues de la bonté de Dieu. Semblable chose lui arriva dans sa maison, et pour la même faute. Pendant qu'elle était à genoux aux pieds d'un prêtre qui entendait sa confession, elle reçut un coup si violent, que sa tête en fut courbée jusqu'à terre. Ce prêtre, qui était depuis peu son confesseur ordinaire, lui demanda la raison de cet accident. Je l'ignore, mon père, répondit Françoise, je sais seulement que les épaules me font bien mal. Alors Dieu révéla à son ministre que c'était son ange qu'il l'avait frappée pour la punir de sa répugnance à lui découvrir certaines faveurs secrètes, voulant qu'elle fût pleinement soumise à son confesseur dans toutes les choses qui appartiennent à l'esprit; parce que, ajouta le Seigneur, il sait que telle est ma volonté.

Françoise avait une petite fille fort gentille, nommée Agnès, ainsi que je l'ai dit plus haut. Cette enfant couchait dans la chambre de sa mère; or, une nuit celle-ci étant éveillée, pendant qu'Agnès dormait profondément, elle vit paraître une blanche colombe, qui, tenant dans son bec un cierge allumé, l'approchait de tous les sens de l'enfant; après quoi, volant autour de la chambre, en faisant un grand bruit de ses ailes, elle disparut. Françoise ne comprit pas ce que signifiait ce prodige. Il y avait alors un an qu'Évangéliste était mort; mais, ou elle ne se souvint pas de la prédiction qu'il lui avait faite, ou elle ne vit pas ce que

l'action de la colombe avait de commun avec cette prédiction. La nuit suivante, aux approches de l'aurore, une lumière extraordinaire se répandit dans sa chambre, et à la faveur de cette lumière elle vit venir à elle son bienheureux fils; elle n'eut pas de peine à le reconnaître, car il avait les mêmes vêtements, la même taille, la même allure que de son vivant, cependant sa beauté était incomparablement supérieure. Il avait auprès de lui un autre jeune homme d'un aspect encore plus ravissant. Françoise, d'abord étonnée, puis pénétrée d'une joie inexplicable, ne se posséda plus, quand elle le vit auprès de son lit, la regardant d'un air gracieux, et la saluant avec un profond respect. Elle étendit les bras pour le saisir et l'embrasser avec tendresse; mais elle s'aperçut qu'il était impalpable, et dut se contenter de le voir et d'entendre sa voix. En effet, lorsqu'elle lui eut demandé où il était, ce qu'il faisait, et si dans le ciel il se souvenait de sa mère; ce petit saint, levant les yeux vers la céleste patrie, lui répondit : « Notre unique occupation est de contempler « l'abîme infini de la bonté divine, de louer et de bénir « sa Majesté avec un profond respect, une vive joie et « un parfait amour. Étant donc tout absorbés en Dieu « dans cette céleste béatitude, non-seulement nous « n'avons pas, mais nous ne pouvons même avoir au- « cune douleur; nous jouissons d'une paix éternelle; « nous ne pouvons vouloir, et ne voulons en effet que « ce que nous savons être agréable à Dieu, qui est seul « toute notre béatitude. Or, c'est par la lumière qui « nous vient des chœurs supérieurs au nôtre, que nous

« sont manifestés les secrets divins. Maintenant, ma « mère, puisque vous désirez savoir quelle place j'oc- « cupe dans la cité, vous saurez que je siége dans le se- « cond chœur de la hiérarchie la moins élevée, lequel « chœur est celui des archanges. Celui-ci, ajouta-t-il, « en montrant le jeune homme qui l'accompagnait, est « aussi un archange, mais beaucoup plus beau que moi, « parce qu'il occupe dans le même chœur un rang « beaucoup plus élevé. Dieu vous l'envoie, ma mère, « pour être votre consolation pendant le reste de votre « pèlerinage ; il ne vous quittera ni jour ni nuit, et « vous aurez la douce satisfaction de le voir constam- « ment des yeux du corps. Il me reste à vous prévenir « de la mort prochaine de ma sœur Agnès; mais con- « solez-vous, ma mère, parce qu'elle viendra s'associer « à moi dans la gloire. »

Françoise comprit alors ce que l'action de la colombe signifiait. Après cet entretien qui dura environ une heure, c'est-à-dire, depuis le lever de l'aurore jusqu'à celui du soleil, Évangéliste ayant demandé à sa mère la permission de se retirer, disparut, et laissa l'archange avec elle. Lorsqu'elle rendit compte à son père spirituel de cette double faveur, elle lui dit que la beauté de son fils, et encore plus celle de cet esprit céleste, était si resplendissante, qu'elle n'aurait pu en supporter la vue, si Dieu ne l'eût atténuée autant que sa faiblesse l'exigeait. Étant donc assurée de la mort prochaine de sa fille, elle tint la chose secrète ; mais, la considérant dès lors comme une épouse destinée au Roi éternel, elle la servait avec autant de respect que

d'amour; elle ne cessait aussi de rendre grâces à Dieu de l'élection de cette enfant à la gloire éternelle. Cependant Agnès tomba malade, et mourut peu de jours après, à l'âge de cinq ans. On croit qu'elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Cécile, près de son frère Évangéliste. Depuis ce moment, Françoise jouit de la présence continuelle de son archange, sans pouvoir pourtant le regarder en face; lorsqu'elle voulait fixer les yeux sur lui, il lui arrivait ce qui arrive à ceux qui fixent le soleil. Nos yeux sont réjouis par sa belle lumière répandue dans l'atmosphère; mais ils ne sauraient s'arrêter, même un instant, sur son globe sans éprouver quelque lésion.

Du reste, elle ne le voyait pas seulement dans son oratoire, mais à l'église, mais dans les rues et les places publiques, mais dans les sociétés. Enfin, placé constamment à sa droite, il l'accompagnait partout, et ne s'en éloignait jamais. Bien plus, il y avait quatre occasions où elle pouvait contempler son visage : la première, lorsque quelqu'un dans la conversation laissait échapper quelque parole coupable, alors elle le voyait voiler sa face de ses deux mains; la seconde était lorsqu'elle faisait oraison; la troisième, lorsque les démons la vexaient par des tentations importunes; la quatrième enfin, lorsqu'elle s'entretenait de lui avec son confesseur. Or, cela arrivait fréquemment; car ce père s'étant aperçu qu'il goûtait une grande joie et profonde paix dans ces occasions, l'obligeait souvent à parler de cet ange par le précepte de l'obéissance. C'est le témoignage qu'il a rendu dans un écrit exprès,

où il ajoute que, répondant à ses questions sur cet ange, elle lui révéla plusieurs particularités que voici : elle lui dit, 1° que cet ange n'était pas celui à la garde duquel elle avait été confiée dès sa naissance; 2° que c'était un archange du second chœur de la première hiérarchie, et que sa gloire était si resplendissante, qu'elle n'avait pas besoin d'autre lumière pour pouvoir lire à toute heure de la nuit; elle lui dit 3° qu'elle voyait sur son visage, comme dans un très-clair miroir, la dignité de la nature angélique en sa propre bassesse; ajoutant que la connaissance d'elle-même, dont elle lui était redevable, surpassait infiniment celle qu'elle avait auparavant.

Elle disait encore qu'elle le voyait toujours le visage élevé et les yeux dirigés vers le ciel ; que son aspect lui rappelant le souvenir de ce miroir divin, qu'elle avait coutume de contempler dans ses ravissements et ses extases, cela suffisait pour l'enflammer et l'élever en Dieu. Cet archange lui apparaissait sous la forme d'un enfant de neuf ans, ayant les bras croisés sur la poitrine. Sa chevelure semblait d'or; elle était crépue et assez longue pour couvrir son cou et flotter sur ses épaules. Sur une robe d'une éblouissante blancheur, il portait une tunique de sous-diacre, dont la couleur n'était pas toujours la même. Elle paraissait tantôt blanche, tantôt d'un bleu céleste, tantôt d'un rouge feu; ces vêtements couvraient entièrement son corps emprunté, et descendaient jusqu'à ses pieds, qui étaient toujours fort propres, quoiqu'il marchât souvent dans la boue, sans être chaussé. Lorsque Fran-

çoise parlait de lui à son confesseur, elle le contemplait en face, lui souriait familièrement, sans qu'il eût l'air de le trouver mauvais, prenait ses mains et les mettait sur sa tête, le caressait même quelquefois, par ordre du père ; mais elle ne sentait rien, et le père ne voyait rien, si ce n'est sa pénitente, dont le visage animé d'un feu séraphique, remplissait son cœur d'une douce et spirituelle consolation.

Dans les premiers temps où elle jouissait de la présence de cet esprit céleste, lorsqu'il lui arrivait de céder à l'ennui du travail, des soins domestiques ou des visites importunes, l'archange s'éloignait aussitôt. Françoise, avertie par ce mouvement, ne manquait pas de reconnaître sur-le-champ sa faute, et conjurait cet ami fidèle de la lui pardonner. Il n'en fallait pas davantage pour recouvrer ses bonnes grâces ; alors il se rapprochait d'elle avec un air gracieux qui faisait renaître la joie dans son cœur. Trois ou quatre fois son confesseur fut témoin de ce que je viens de dire. Ce père avouait que, pour son compte, il ne connaissait pas de remède plus prompt et plus sûr dans ses désolations et ses maux, que d'engager sa pénitence à parler de son archange.

Ce charitable gardien continua à reprendre Françoise de cette manière, jusqu'à ce qu'elle eût pris le parti de se conformer pleinement à la volonté de Dieu. Il voulait en effet qu'elle renonçât à ses goûts de solitude, qu'elle demeurât paisible et contente parmi les soins et les embarras temporels. Or, elle se soumit si parfaitement en cela à son bon plaisir, qu'elle eût con-

senti à porter son joug, aussi pénible qu'ennuyeux, jusqu'au jour du dernier jugement, si telle avait été la volonté divine. Non content d'être le censeur de ses défauts, cet ange charitable se faisait encore le modérateur de ses vertus. En conséquence, il ne souffrait pas qu'elle se portât au bien avec une trop grande impétuosité, ni qu'elle excédât dans l'usage des macérations corporelles. Quand il lui manifestait les secrets divins, c'était tantôt par l'expression de ses regards, tantôt par les douces paroles de sa voix gracieuse, mais qui, au lieu de sortir de sa bouche, semblait descendre du ciel. Si les démons la molestaient par des tentations importunes, il lui suffisait d'abaisser un instant ses yeux sur elle, pour dissiper ses inquiétudes, et faire renaître la paix dans son cœur. Aussi accueillait-elle avec un généreux mépris les suggestions de ces esprits de ténèbres. Elle ne redoutait pas davantage les mauvais traitements qu'ils lui faisaient parfois essuyer. Il est vrai que, dans ces occasions, son ange ne laissait pas le champ libre à leur rage. Lorsqu'ils voulaient frapper trop fort, ou il se mettait au milieu pour détourner les coups, ou bien il secouait sa chevelure, et ce mouvement suffisait pour mettre en fuite ces monstres infernaux.

CHAPITRE IV

Laurent renonce à ses droits sur elle. — Sa charité envers les pauvres. — Ses pénitences et ses contemplations.

Laurent, témoin des vertus de sa sainte épouse, et des miracles qu'elle opérait, conçut pour elle une vénération si profonde, que, n'osant plus la traiter comme épouse, il lui promit de la considérer comme sa sœur. Je renonce à mes droits sur vous, lui dit-il un jour. Je vous décharge sincèrement et pour toujours du joug de la servitude conjugale. Mais, en retour, je vous demande cette grâce, que vous ne quittiez pas ma maison, et que vous continuiez à la gouverner comme vous l'avez fait jusqu'à présent.

Il est impossible de rendre la joie de Françoise dans cette rencontre, l'ardeur de sa gratitude envers Dieu, et de sa reconnaissance pour son époux. Non-seulement elle lui promit de continuer à gouverner sa maison, mais, le voyant accablé d'infirmités, suites de ses emprisonnements, de ses exils, et surtout de sa blessure, elle se fit mettre un lit dans sa chambre, afin d'être à toute heure prête à le servir et à le secourir dans ses besoins. Laurent fut très-sensible à cette marque d'attachement de son épouse, qui, du reste, put lui donner

cette consolation, sans nuire beaucoup à ses habitudes de dévotion. Leur maison étant fort grande, elle ne manquait pas de chambres solitaires. D'ailleurs l'oratoire qu'elle avait accommodé avec Vannotia existait toujours, et c'était son refuge par prédilection. Étant donc rendue à sa liberté, le premier usage qu'elle en voulut faire fut de renoncer entièrement au monde. En conséquence, elle se dépouilla de ses riches parures qu'elle vendit, pour en employer le prix à revêtir les indigents ; ensuite elle se fit une robe d'une étoffe si grossière, d'une couleur si sombre, et d'une forme si commune, pour ne rien dire de plus, qu'elle n'aurait pu, selon toute apparence, la faire porter par ses servantes. Lorsqu'elle parut en public ainsi vêtue, l'étonnement fut général, le blâme universel ; mais, forte de l'approbation de son époux, heureuse de l'humiliation que ce costume lui procurait, elle ne fit aucun cas des jugements du monde.

Elle ne s'en tint pas là. Afin de s'humilier encore davantage, elle partait, chaque matin, de sa maison pour se rendre dans une vigne qu'elle possédait, près de l'église de Saint-Paul, hors de la ville. Là, ramassant les sarments de bois mort, elle en faisait un fagot qu'elle apportait sur sa tête, au grand étonnement de tout le monde, pour le donner à quelque malheureux. Elle eut même une fois le courage de rentrer ainsi chargée dans sa maison. Son mari la vit et ne la reprit pas, parce qu'il savait que Dieu fait souvent faire à ses saints des choses fort extraordinaires. Du reste, ce bon esprit était une preuve des avantages que la vertu de son

épouse lui procurait. Plus tard, voulant soulager un plus grand nombre de pauvres, elle mettait son bois sur le dos d'une ânesse, et allait le distribuer de maison en maison. Un jour qu'elle passait avec son petit animal ainsi chargé, sur une des places les plus fréquentées de la ville, ses fagots se détachèrent et tombèrent dispersés. Un noble de Rome, nommé Paul Lelli Petrucci, témoin de l'accident, accourut au secours de Françoise, et, bravant le respect humain, réunit les fagots, et les remit sur le dos de l'animal. Dans une année de disette, non contente des aumônes qu'elle versait largement dans les mains des pauvres, elle sut trouver le moyen de les mieux secourir, et de se faire mépriser, satisfaisant ainsi ses deux vertus les plus chères. Elle prenait avec elle sa sœur Vannotia, et, s'en allant loin de leur maison, dans des lieux où personne ne les connaissait, elles demandaient l'aumône de porte en porte. Les habitants, qui voyaient bien que ces deux femmes n'étaient pas pauvres, les recevaient d'ordinaire assez mal ; plusieurs leur disaient des injures ; d'autres les frappaient, et quelquefois fort rudement.

Dieu, touché d'une charité si héroïque, exprima, par la voie des miracles, le contentement qu'il en avait. Un jour, je n'en citerai qu'un seul, que ces deux saintes femmes parcouraient un faubourg de la région des montagnes, elles entendirent sortir d'une maison des cris déchirants. Ayant demandé quelle était la cause d'une si grande douleur, on répondit que c'était la perte d'un enfant qui venait de mourir sans baptême. Fran-

çoise, à ces mots, pénètre dans la maison, reproche vivement à la mère sa coupable négligence, ressuscite l'enfant, et se sauve, comme si elle venait de faire une mauvaise action.

Le clergé de Rome se rendant une fois à la basilique de Saint-Paul, pour y faire la station, Françoise eut la dévotion d'y aller, et prit avec elle Vannotia et une autre femme, nommée Marguerite. Après avoir un peu prié dans le temple, elle y laissa ses compagnes, et sortit pour suivre une inspiration. Ayant vu à la porte de l'église, assis sur une longue poutre, beaucoup de pauvres romains et étrangers, qui demandaient l'aumône aux passants, l'idée lui était venue de s'associer à eux, pour faire sa collecte ; mais auparavant elle avait cru devoir se défaire de ses compagnes, qui peut-être se fussent opposées à son dessein. Débarrassée d'elles, elle prit place parmi ces misérables, et tendit la main, aussi bien qu'eux, à ceux qui entraient et sortaient. Jamais elle n'avait fait ce métier avec autant de consolations, parce qu'elle pensait que, dans cette foule de Romains, il se trouverait infailliblement plusieurs personnes de sa connaissance, ce qui lui fournirait l'occasion de braver le respect humain. Le plaisir qu'elle goûtait là l'y fit rester jusqu'à l'heure de vêpres. Alors elle rentra dans la basilique, et dit à ses compagnes : Allons-nous-en; nous sommes assez riches pour nourrir ce soir nos frères indigents. Lorsqu'en mendiant elle recevait quelques morceaux de pain, elle les gardait pour elle, donnant en échange aux malheureux le pain de sa maison, parce que ces restes, donnés pour l'amour de

Dieu, lui semblaient avoir un goût beaucoup plus délectable.

A ces humiliations profondes Françoise ajoutait plusieurs espèces de macérations. D'abord il est certain que, saine ou infirme, elle ne but jamais de vin pendant sa vie tout entière. Ensuite elle ne faisait qu'un seul repas par jour, ne prenant rien le soir, à moins que le mauvais état de sa santé, ou l'obéissance à son confesseur ne l'obligeât à prendre une pomme cuite, ce qui était fort rare. Elle ne mangeait jamais ni chair, ni œufs, ni laitages, ni poissons, ni autres mets trop agréables au goût. Mobilia, sa belle-fille, qui pendant seize ans, vécut à sa table, a rendu témoignage qu'elle ne la vit jamais manger aucun aliment sucré ni aromatisé. Les fruits, les graines, les racines et les herbes faisaient toute sa nourriture, et le sel en était l'unique assaisonnement. Dans ses infirmités, elle ne se traitait pas avec plus de délicatesse. C'était toujours son régime accoutumé. C'est pourquoi son estomac lui faisait souffrir des douleurs continuelles; et il ne paraît pas qu'elle eût pu vivre sans miracle, mangeant aussi peu et des choses d'aussi mauvaise qualité.

Son lit avait à peine la grandeur indispensable à son corps. Elle s'y reposait sur la sangle, mais dans la suite elle fut obligée d'y ajouter une paillasse, pour obéir à son confesseur. Elle dormait toute vêtue, et son vêtement se composait d'une tunique et d'une robe de laine. Sa belle-fille observa encore qu'elle prenait dans ce lit la situation la plus incommode, y demeurant plutôt assise qu'étendue. Du reste, à peine y donnait-elle, cha-

que nuit, deux heures au sommeil, et jamais, pendant le jour, on ne lui vit faire la sieste d'usage. Elle porta jusqu'à la mort un double cilice sur la chair nue. Un cercle de fer ceignait ses reins et lui faisait des blessures sanglantes. Sa discipline était armée de pointes aiguës, et elle s'en servait sans ménagements. Lorsque cet instrument l'avait couverte de plaies, elle y faisait couler de la cire fondue, pour les irriter et les rendre plus cuisantes; en sorte qu'à la longue son corps se couvrit de brûlures et de plaies si profondes, qu'en plusieurs endroits on apercevait les os. Cent fois par jour elle se frappait rudement la poitrine; et lorsqu'il lui échappait quelque imperfection dans l'usage des sens, elle ne manquait pas de multiplier les coups; pour expier une parole inutile, elle meurtrissait sa bouche jusqu'au sang. Telle était la rigueur dont usait envers elle-même cette femme si douce aux autres, si sensible à leurs peines, si compatissante aux moindres infirmités du prochain. Cependant rien de tout cela ne l'empêchait de vaquer à ses travaux domestiques, de faire des courses continuelles, pour nourrir les pauvres et visiter les malades, tant la grâce divine venait visiblement au secours de ses forces épuisées. Étant cependant tombée malade, son confesseur jugea nécessaire de diminuer ses austérités. En conséquence, il lui interdit l'usage du cercle de fer et des disciplines sanglantes, par un précepte que son obéissance ne lui permit pas de transgresser.

Accoutumée dès ses plus jeunes années aux exercices spirituels, elle était devenue un modèle de sainteté, un

miroir de pureté et d'innocence; mais elle s'en doutait si peu, qu'elle avait honte d'elle-même, se croyant la femme la plus impie et la plus pererse qu'il y eût dans l'univers. Lorsqu'à la faveur de la lumière intérieure que Dieu lui communiquait abondamment, elle contemplait la parfaite intégrité de l'essence divine, ses plus légères imperfections lui semblaient d'affreux péchés. De là les saintes cruautés qu'elle exerçait sur elle-même; de là ses prostrations continuelles, les bras étendus en croix, pour obtenir son pardon; de là ces ruisseaux de larmes, dont elle inondait le tribunal de la pénitence. Son confesseur en avait le cœur déchiré; c'est pourquoi il lui dit un jour : Ma fille, je ne veux plus voir couler ces larmes qui d'ailleurs seraient désormais inutiles, parce que je prends sur mon compte toutes les fautes que vous avez commises et que vous commettrez. Cette ruse opéra, dans cette âme aussi simple qu'obéissante, l'effet qu'il en attendait. Sa componction dorénavant fut beaucoup moins vive, et ses larmes moins abondantes sur ses propres péchés.

Je dis sur ses propres péchés; car, par un effet de son zèle ardent pour l'honneur divin, elle continua à pleurer amèrement toutes les injures faites par les pécheurs à la Majesté sainte. La passion de Jésus était aussi pour elle la source d'une intarissable douleur. C'était le sujet de ses contemplations les plus ordinaires ; mais alors elle versait tant de larmes, et éprouvait une si vive commisération, que sa belle-fille et ses servantes crurent plus d'une fois qu'elle allait expirer dans cette espèce d'agonie. Il paraît en effet que cette dou-

leur n'était pas purement spirituelle, mais qu'elle éprouvait dans ses membres toutes les souffrances qu'elle considérait dans le sacré corps de Jésus-Christ. Ainsi, par exemple, contemplait-elle les mains percées de cet aimable Maître, les siennes devenaient aussitôt excessivement douloureuses, et si impuissantes qu'elles laissaient tomber ce qu'elles tenaient auparavant ; contemplait-elle ses pieds adorables, les siens éprouvaient une douleur violente, et ne pouvaient plus la porter ; contemplait-elle sa couronne d'épines, elle croyait les sentir entrer dans sa tête; contemplait-elle sa flagellation, il lui semblait que toutes ses chairs tombaient par lambeaux : il y a plus, son sang coulait par la bouche et les narines, et son visage se couvrait de la pâleur de la mort; on vit aussi plus d'une fois le sang sortir de ses pieds et de ses mains. Enfin, il se fit sur son cœur une plaie miraculeuse, qu'elle conserva pendant un temps assez considérable; il en sortait une eau abondante qu'il fallut étancher avec des linges fréquemment renouvelés. Ne pouvant faire elle-même cette opération, tant ses douleurs la rendaient impuissante, elle fut forcée d'emprunter les services de Vannotia, d'Agnès et de Marguerite, ses chères filles en Jésus-Christ. Celles-ci racontèrent ensuite au confesseur cette merveille, et gardèrent comme des reliques les linges qu'elles retiraient de sa plaie. Cette eau continua à couler de son côté jusqu'à la nuit de Noël de l'année 1431. La plaie fut alors guérie par la sainte Vierge, comme on le verra dans la suite (*Vision*, n° 40).

La ferveur de ses oraisons était admirable, aussi

plaisaient-elles singulièrement à Dieu, ainsi qu'on en pourra juger par les traits suivants. Un jour qu'elle était en prières à Sainte-Marie au delà du Tibre, dans la chapelle dite des Saints-Anges, sa chère Agnès vit sur sa tête une lumière qui lançait des rayons de toutes parts. Quelquefois, pendant qu'elle était en oraison, on voyait sur son visage une splendeur éblouissante, qui sans doute était un reflet de cet abîme de lumière que découvre la contemplation. Une religieuse tertiaire, nommée Aretina, faisait tous les ans à Rome un voyage de dévotion, et ne manquait jamais de visiter Françoise, pour laquelle elle avait une vénération profonde. La première fois qu'elle fut la voir dans son monastère de la Tour-des-Miroirs, ayant jeté les yeux sur le toit d'une cellule, elle se mit à fondre en larmes, et dit aux religieuses qui l'accompagnaient : Ne voyez-vous pas ? ne voyez-vous pas ? Nous ne voyons rien, répondirent-elles ; mais, que voyez-vous vous-même? Je vois, leur dit Aretina, descendre du ciel sur cette cellule une verge d'or, ornée du haut en bas de fleurs de lis aussi en or ; qu'est-ce que c'est donc que cette cellule ? Les religieuses lui répondirent que c'était le petit oratoire où Françoise se retirait pour faire oraison. Elle y était précisément alors occupée de ce saint exercice, et Dieu faisait ce miracle pour leur faire connaître l'excellence de sa dévotion.

Voici ce qu'écrivait son confesseur sur sa récollection merveilleuse : Son âme était tellement remplie de Dieu, tellement unie à Dieu, qu'elle avait peine à s'occuper d'autre chose. Il arrivait de là assez fréquem-

ment, qu'allant dans sa chambre ou dans un autre lieu pour quelque affaire, elle ne se souvenait plus de ce qui l'avait amenée, et entrait aussitôt dans une oraison unitive. Ses ravissements étaient presque continuels, ce qui faisait cruellement souffrir son humilité, car rien ne lui était plus pénible que la manifestation des faveurs célestes. Lors donc qu'elle sentait son âme attirée en Dieu, dans les lieux où elle pouvait être vue, elle faisait d'abord tout ce qu'elle pouvait pour se distraire ; mais c'était en vain. Ensuite, pour ne rien laisser paraître au dehors de ce qu'elle éprouvait au dedans, elle se violentait de telle sorte, que les yeux lui sortaient pour ainsi dire de la tête. Si ces efforts enfin ne répondaient pas à ses désirs, sa confusion était extrême ; elle rougissait comme si on l'eût surprise faisant une mauvaise action. C'était encore une autre peine pour elle d'être obligée de me rendre compte des grâces extraordinaires que Dieu lui accordait ; elle le faisait cependant sans dissimulation, sachant bien que telle était la volonté de Dieu. C'est ainsi que, dans ce monde, la peine est inséparable des plaisirs même les plus vertueux et les plus saints.

CHAPITRE V

Ses exercices spirituels, sa modestie, son profond respect pour les choses divines, son obéissance à ses confesseurs.

Françoise ne négligeait pas les prières vocales, et voici quelles étaient ses habitudes à cet égard. Sa prière de prédilection était le petit office de la sainte Vierge, dont elle n'omit pas un seul jour la récitation pendant plus de quarante ans. Ceci n'a rien en soi d'extraordinaire ; mais il y avait dans sa manière de le dire plusieurs circonstances dignes d'être remarquées. D'abord, elle était fort exacte à réciter les diverses heures dans les temps convenables. Ensuite, lorsqu'elle était dans sa chambre, dans son oratoire ou dans une église, elle le disait à genoux avec un profond respect ; si elle était dans sa vigne, elle le disait en se promenant, mais avec une telle dévotion, que souvent elle était ravie en extase. Outre cet office, elle avait coutume de réciter plusieurs psaumes avec une semblable affection, mais, dans le cours de la journée, il n'y avait point de prière qu'elle répétât plus volontiers et plus fréquemment que l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. On peut dire que c'étaient là ses menus plaisirs les plus délicieux.

Il nous reste beaucoup à désirer sur ses oraisons mentales, parce qu'elle n'aimait pas à communiquer ces secrets du cœur. On sait cependant qu'elle ne suivait ni forme ni méthode, parce qu'elle n'avait trouvé personne pour l'instruire ; elle n'avait pas non plus de livre qui lui fournît des sujets appropriés aux temps et aux fêtes de l'année, tout son art consistait à se composer de telle sorte, qu'elle était presque aussitôt élevée au-dessus des sens. Alors, se laissant conduire par la lumière divine, elle entrait dans la contemplation des mystères que Dieu lui présentait en vision. Le livre suivant nous en fournira beaucoup d'exemples qui nous ont été transmis par son confesseur ; car, pendant les dix dernières années de sa vie, il l'obligea à lui rendre compte de toutes ses visions par obéissance. Nous voyons aussi, dans les procédures préparatoires à sa canonisation, qu'autant de fois qu'elle recevait la divine eucharistie, cette réception était suivie d'une extase; il lui arrivait même quelquefois d'en avoir au commencement ou dans le cours de la messe à laquelle elle devait communier ; mais, chose admirable, son absorption ne l'empêchait pas de se rendre avec les autres à la table sainte ; après quoi, revenant à sa place, elle demeurait ravie, pendant deux ou trois heures et même plus, dans un état complet d'immobilité, et tellement insensible, que, si quelqu'un la touchait, elle ne s'en apercevait pas davantage qu'une statue de marbre ou d'airain. Dans une de ces circonstances, une personne essaya par curiosité de séparer ses mains qu'elle tenait jointes devant sa poitrine; mais, malgré

tous ses efforts, elle ne put venir à bout de son dessein. On eut quelquefois la cruauté de percer ses chairs avec des aiguilles. Cependant elle demeurait insensible; mais, lorsqu'elle était revenue à l'usage de ses sens, la douleur de ces piqûres la faisait souffrir vivement et longtemps.

De cet état d'immobilité elle passait assez souvent à un état mobile, sans sortir pourtant de son extase. Alors elle parlait, chantait ou se lamentait, selon la diversité des objets offerts à sa contemplation. Elle dictait aussi divers conseils comme venant de Dieu, de la sainte Vierge ou de quelque âme bienheureuse. Au retour de ces ravissements, cette âme obéissante racontait par ordre à son confesseur tout ce qui lui était arrivé; et celui-ci écrivait sous sa dictée le récit qu'il l'obligeait à lui faire. Malheureusement pour nous les confesseurs qui la dirigeaient avant lui n'avaient pas eu la même pensée. C'est pourquoi nous ne savons que très-peu de choses des visions tout aussi fréquentes qu'elle eut durant le temps qu'elle passa dans le mariage. Il paraît qu'au sortir de ses extases elle était privée de l'usage de la vue, qu'elle ne recouvrait qu'après un certain temps, et non pas tout à coup, mais par un progrès insensible.

La modestie de Françoise ne fut pas moins que sa tendre piété un spectacle d'édification pour toute la noblesse romaine, et spécialement pour les personnes de son sexe. Mariée dès l'âge de douze ans à un homme qui tenait un haut rang et jouissait d'une brillante fortune; devenue maîtresse d'une si grande maison dès

l'âge de quatorze ans, on ne vit pourtant en elle ni légèreté, ni vanité, ni arrogance. Au lieu de perdre son temps à parer son corps et à orner sa tête, elle l'employait aux soins du ménage et aux exercices de sa piété. Les bijoux et les perles, qui plaisent tant aux jeunes personnes, n'avaient pour elle aucun attrait. Jamais on ne l'entendait parler de toilette; jamais elle n'exprimait aucun désir de se procurer de plus beaux ajustements. Elle voyait les jeunes femmes de sa condition magnifiquement vêtues sans en être jalouse. La simplicité et la modestie faisaient tout son ornement; ennemie des soirées, des festins et des spectacles, sa famille ne put jamais la déterminer à y prendre part; non-seulement elle ne dansait pas, mais elle ne voulait même se trouver dans les assemblées dansantes. Elle ne jouait ni ne prenait plaisir à voir jouer. Elle n'était pourtant ni triste ni bizarre; cette conduite était le résultat de la justesse de son esprit et de l'élévation de ses sentiments. Du reste, lorsqu'elle avait besoin de quelques délassements, elle savait s'en procurer de très-nobles. Ou elle conversait avec Dieu dans la solitude, ou bien elle allait à l'église pour y prendre part aux joies saintes de la religion.

On reconnaissait son inclination pour les choses divines à trois signes qui ne sauraient tromper.

1° Elle avait pour les prêtres, tant réguliers que séculiers, une vénération si profonde, qu'à peine osait-elle paraître devant eux. Dans sa propre maison, aussi bien que dans les églises, elle ne leur parlait qu'à genoux, la tête et les yeux baissés, croyant voir Jésus-

Christ présent dans leur personne. En rencontrait-elle quelques-uns dans les rues et les places publiques, elle les saluait par une inclination aussi profonde que la bienséance le lui permettait. Huit témoins oculaires, parmi lesquels était sa chère Agnès, ont déposé que, dans son testament de mort, elle recommanda spécialement à ses filles d'avoir le plus grand respect pour les prêtres qui tiennent ici-bas la place de Jésus-Christ.

2° Soigneuse de conserver toujours une conscience pure, elle se confessa régulièrement deux fois par semaine depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à l'époque de sa mort. C'est ici l'occasion de faire connaître ces dépositaires de sa confiance. Or, il paraît qu'elle en eut quatre dans le cours de sa vie. Le premier fut un père bénédictin de la congrégation de Mont-Olivet, nommé Antonillo de Monte-Sabello, homme d'une insigne piété et d'une simplicité vraiment religieuse. Il lui avait fait faire sa première communion, et tant qu'il vécut il entendit ses confessions dans l'église de son monastère, où elle se rendait pour cela tous les mercredis. Elle avait en même temps pour second confesseur le père Michel, prieur de saint-Clément, religieux très-savant et d'une vertu fort remarquable. Celui-ci se rendait chez elle, pour l'entendre, tous les vendredis ou samedis, et avait avec elle, après sa confession, une longue conférence sur les objets spirituels. Lorsqu'elle devait communier, ils venaient l'un ou l'autre lui administrer ce sacrement dans l'église de Sainte-Cécile, et quelquefois dans celle de Saint-Ange, fort voisine de sa demeure. Après la mort de ces deux

pères, elle choisit pour confesseur Jean Mattiotti, curé de Sainte-Marie au delà du Tibre, et continua à se confesser deux fois chaque semaine, le mercredi dans l'église, et le samedi dans sa maison. Quant à la communion, qui alors était d'un usage rare, elle ne la faisait que dans les fêtes les plus solennelles de Jésus-Christ, de sa sainte Mère, des apôtres et des saints à qui les Romains rendaient des honneurs tout particuliers. Lorsqu'elle fut entrée au monastère de la Tour-des-Miroirs, situé sur la paroisse de Saint-André, le curé, devenu son confesseur, lui permit de communier une fois chaque semaine, ce qu'elle fit pendant le reste de sa carrière qu'elle termina quatre ans après.

3° On remarquait avec édification son zèle à visiter les églises et les autres lieux saints, dans les jours de fêtes qui leur étaient propres; son assiduité au saint sacrifice, aux offices divins, aux prédications, aux stations qui sont d'usage dans cette ville. C'étaient là les seules récréations qu'elle aimât et qu'elle se permît. Après avoir pris soin d'avertir la veille sa sœur Vannotia, elles sortaient ensemble, de grand matin, pour se rendre aux églises où l'on pouvait gagner des indulgences. Les Romains étaient étonnés de voir des dames aussi nobles parcourir les rues et les places publiques à pied et sans être accompagnées d'une seule servante; mais ils étaient plus édifiés encore de leur simplicité, de leur silence et de leur modestie. Assez fréquemment elles s'adjoignaient sur leur route Lucie de Astallis, une de leurs parentes, et Marguerite, jeune personne pieuse qui partageait toutes leurs bonnes œuvres

et leurs dévotions. Arrivées dans les églises, ce n'étaient plus quatre femmes, c'étaient quatre anges dont l'attention et la ferveur ravissaient d'admiration. On les voyait plus souvent qu'ailleurs dans les églises de la Minerve et d'Ara-Cœli, où les dominicains et les franciscains rompaient assidûment le pain de la parole de Dieu. C'était la faim de cet aliment sacré qui les y conduisait ; car dans ce temps-là les prédications étaient malheureusement fort rares.

Le cœur de Françoise était un sanctuaire où se trouvaient toutes les vertus ; mais dans cette noble assemblée l'obéissance n'occupait pas la moindre place. Il était facile de s'en apercevoir en observant la manière dont elle la pratiquait. Toujours parfaitement soumise à ses parents, elle croyait devoir l'être beaucoup plus encore aux pères de son âme. Croyez-moi, disait-elle souvent à ses filles spirituelles, l'obéissance à vos confesseurs est la voie la plus courte pour arriver au ciel. Ils ne lui commandaient rien de si difficile qu'elle ne l'exécutât non-seulement sans réplique, mais promptement et de tout son cœur. Un jour qu'elle était malade, elle reçut la visite du père Antonillo. Celui-ci la voyant réduite à une extrême faiblesse, crut bien faire en lui ordonnant de prendre un peu de vin pour fortifier son estomac. Françoise n'en avait jamais bu. Cependant, pour satisfaire à l'obéissance, elle s'en fit apporter un plein verre qu'elle vida de l'air le plus joyeux, devant ceux qui étaient présents. Ce breuvage inconnu troubla son estomac au lieu de le fortifier. Il fallut le rejeter et bien vite et après lui tout ce qu'on lui fit

prendre pendant trois jours. Cependant elle ne témoigna aucun repentir d'avoir fait cet acte d'obéissance.

Une autre fois, voulant aller avec Vannotia visiter l'église de Sainte-Croix, c'était un vendredi saint, son confesseur lui prescrivit, par obéissance, de faire ce pèlerinage sans lever les yeux du moins assez haut pour reconnaître les personnes. Elle marchait donc les yeux baissés jusqu'à terre, et déjà elle était arrivée dans la rue de l'Hôpital-Saint-Jean, lorsqu'un boucher vint à sa rencontre, chassant devant lui deux jeunes taureaux fougueux. Les passants, effrayés par l'allure de ces animaux, s'enfuyaient en hâte. Françoise seule poursuivit son chemin sans se douter du danger; parce que, fidèle à l'obéissance, elle ne levait pas les yeux. Lorsqu'elle fut en présence de ces fiers taureaux, ils se dérangèrent pour lui laisser le passage libre, au grand étonnement de la foule qui s'attendait à quelque chose de tragique.

Tandis que Ladislas était maître de Rome, l'époux de Vannotia fut jeté dans les fers, et celui de Françoise envoyé en exil, parce que le tyran les savait opposés à sa cause. Il ne restait donc à Françoise que le jeune Baptiste, son fils, encore voulut-on le lui enlever, et voici à quelle occasion : Le comte Pierre de Troïa, à qui Ladislas avait confié le gouvernement de sa conquête, ayant besoin de quitter Rome, et craignant que les habitants ne profitassent de son absence pour se révolter, voulut amener avec lui des otages, parmi lesquels il désigna le jeune Baptiste. Françoise à qui la mort n'avait laissé que cet enfant, et qui craignait avec

raison de le confier à des mains ennemies, forma le projet de le cacher de manière à le soustraire à leurs recherches. Elle fut trouver son confesseur, et lui fit part de son dessein. Celui-ci, c'était le père Antonillo, conduit par un esprit supérieur, lui donna l'ordre d'aller elle-même le remettre entre les mains du comte. Françoise, accoutumée à l'obéissance, fut sur-le-champ chercher son fils, et, le prenant par la main, le conduisit à l'église d'Ara-Cœli, où les Napolitains avaient leur quartier général, et le remit aux officiers du comte. Cette action excita non-seulement l'étonnement, mais l'indignation de tous ceux qui en furent témoins, persuadés qu'ils étaient qu'en livrant son fils aux plus cruels ennemis de sa famille, elle le dévouait à la captivité, peut-être même à la mort. Françoise le savait aussi bien qu'eux ; mais elle aimait moins son fils que la volonté de Dieu, à laquelle elle était heureuse de pouvoir immoler son cœur de mère. Les officiers qui reçurent son fils lui conseillant de rechercher la faveur de leur général ; je chercherai protection, répondit-elle, là où je sais bien qu'elle ne me sera pas refusée, et aussitôt elle fut se prosterner au pied de l'autel de la sainte Vierge. Sa prière fut ardente, mais aussi elle fut exaucée. Marie prit son fils sous sa protection, et fit un miracle pour lui en donner l'assurance, lui laissant voir son image à travers le bois du tabernacle qui la renfermait. Cette image, qui jouissait dans Rome d'une grande vénération, était habituellement cachée et produite aux regards du peuple seulement à certains jours de fêtes. Cependant, le comte

voulant partir, sortit de l'église avec Baptiste, et le fit mettre en croupe sur le cheval d'un de ses officiers. Toute l'armée s'étant mise en mouvement, le cheval seul qui portait Baptiste demeura immobile. L'officier eut beau le presser de ses éperons, il reculait plutôt que d'avancer. L'enfant fut monté successivement sur plusieurs chevaux, qui tous devinrent également indociles. Alors, le comte effrayé rendit Baptiste à sa mère, heureuse de voir son obéissance si merveilleusement récompensée.

Mais, c'était surtout dans ses extases que cette vertu se manifestait en elle dans tout son éclat. Quoique entièrement privée de l'usage de ses sens, elle exécutait tout ce que son père spirituel demandait d'elle ; elle changeait de postures et de lieux aussitôt qu'il le lui commandait. Elle répondait à toutes les questions qu'il jugeait à propos de lui faire, tandis qu'elle était sourde à toute autre voix, et insensible à tout commandement qui lui était fait sans autorité. Nous en verrons la preuve dans la vision 72e du second livre. Dieu lui fit voir un jour combien son obéissance lui était agréable, par un miracle que je vais rapporter pour conclure ce que j'avais à dire sur ce sujet. Pendant qu'elle récitait dans sa chambre l'office de la sainte Vierge, une de ses servantes vint lui dire que son mari la demandait ; elle partit aussitôt, après avoir marqué l'endroit où elle en était dans son livre. Cela fait, elle rentra pour continuer sa prière, mais on revint l'appeler encore, et cela se renouvela quatre fois pendant qu'elle récitait la même antienne, sans que la promptitude de son obéissance

lui permît de l'achever. Lorsqu'elle revint pour la quatrième fois, ayant ouvert son livre, elle trouva cette antienne écrite en lettres d'or. Or, ce fut son ange, comme elle l'apprit plus tard de l'apôtre saint Paul, dans un de ses ravissements, qui fit cette opération par l'ordre de Dieu, pour lui faire connaître le grand mérite de son obéissance. Vannotia fut témoin de cette merveille, et c'est par elle que le souvenir s'en est conservé.

CHAPITRE VI

Sa patience admirable dans les adversités. — La puissance de ses paroles.

Dieu est fidèle, disait l'Apôtre ; il ne souffrira jamais que nous soyons tentés au delà des forces que nous avons pour résister. Nous pouvons donc croire que les forces de Françoise étaient bien grandes, puisqu'il la soumit à de si terribles épreuves, et permit qu'elle fût si violemment tentée. Elle n'était encore qu'un enfant, lorsque, transplantée malgré elle dans une famille étrangère, elle dut se soumettre à toutes les volontés de ses nouveaux parents, se plier à leur humeur, et se conformer à leurs habitudes. Or, elle porta ce joug qui devait peser à son jeune âge, avec la plus aimable douceur. Elle vit ensuite la prospérité de sa maison détruite presque en un moment par suite de l'invasion du roi de Naples. Les nobles, voyant le peuple gémir sous les vexations de ce tyran, et la ville en deuil à cause de l'expulsion de son Pontife, sentirent se réveiller dans leur cœur l'amour de la patrie et de la liberté. Ils se plaignirent, ils menacèrent. Ladislas le sut, et les traita en ennemis ; alors ils soulevèrent le peuple et se mirent à sa tête. Laurent, un des principaux de cette milice bourgeoise, fut blessé dans la mêlée, mais si grave-

ment qu'on le crut mort. Françoise, par ses soins et plus encore par ses prières, guérit cette blessure; mais, à peine était-il entré en convalescence, que les soldats de Ladislas vinrent le prendre et le menèrent en exil avec son frère Paulutius. De telles infortunes n'étaient-elles pas propres à briser le courage le plus mâle? Cependant la paix de Françoise n'en fut pas même troublée, parce qu'elle savait que ces épreuves étaient autant de grâces pour les siens et pour elle-même.

Même soumission dans les pertes de biens que la Providence lui envoyait. Lorsque les terres de la maison étaient dévastées, ou les troupeaux enlevés, elle entendait ces tristes nouvelles avec un calme inaltérable, et disait dans son cœur, comme le saint homme Job : « Le Seigneur nous avait donné ces biens, il nous « les a ôtés; il n'est arrivé en cela que ce qui a plu à sa « volonté sainte. Que le nom du Seigneur soit béni. » Cependant elle cachait avec grand soin ces nobles dispositions de son âme, 1° pour ne pas aigrir le chagrin des autres; 2° pour les consoler plus efficacement dans ces afflictions, en paraissant les partager. Mais ce ne fut pas à cela que se bornèrent ses épreuves. Dieu, pour exercer sa patience, lui envoya de fréquentes et cruelles maladies; mais sa vertu ne se démentit point dans ces occasions délicates. Elle ne fatiguait point les autres par le récit de ses maux, et se trouvait toujours trop bien servie.

Une mort prématurée lui ravit ses enfants, et elle ne sait que rendre grâces à la volonté divine. On attaque sa réputation, on trouve à redire à tout ce qu'elle fait,

on empoisonne ses meilleures œuvres; ses détracteurs lui sont connus, et cependant, au lieu d'éprouver contre eux de la haine, et de leur montrer de l'aversion, elle leur rend service en toute circonstance, et ne cesse de prier pour eux. Veut-on connaître enfin toute la force de sa grande âme, qu'on lise à la fin de cet ouvrage le récit des longs combats qu'elle eut à soutenir contre les démons. Ils furent si horribles, que leur souvenir suffirait pour faire trembler les cœurs les plus généreux. Cependant elle les soutint avec courage, avec succès, avec mépris même, jusqu'au bout de sa carrière.

Dieu, qui ne prétendait pas qu'elle fût sainte pour elle seule, mais qui voulait qu'elle fît valoir ses dons à l'avantage du prochain, l'avait douée de tant d'amabilité, qu'elle gagnait tous les cœurs, et prenait sur eux un empire qui les lui rendait extrêmement flexibles. Ses paroles avaient une telle efficacité, qu'il ne lui fallait que quelques mots pour consoler les personnes les plus affligées, apaiser les plus irritées, tranquilliser les plus inquiètes, détruire les haines les plus invétérées, et faire abandonner les projets de vengeance les mieux arrêtés. Le don qu'elle avait de manier les cœurs était si connu, que de toutes parts on recourait à elle avec confiance, et en effet personne ne la quittait sans être soulagé.

Si elle savait consoler les affligés, elle ne savait pas moins reprendre et corriger les coupables; mais elle le faisait de si bonne grâce, que personne ne pouvait s'en fâcher. Tenait-on devant elle des discours oiseux, ou peu charitables, ou hostiles à quelque autre vertu, au

lieu de paraître y prendre plaisir, comme tant d'autres le font par faiblesse, elle laissait voir tout d'abord combien ces conversations lui étaient à charge; ensuite elle trouvait le moyen de les faire tomber sur d'autres objets, et elle faisait cela si agréablement que tout le monde en était édifié. Allait-elle voir des femmes trop occupées de leur parure, elle déformait en souriant les instruments de leur vanité, et les recomposait d'une manière plus conforme à la modestie chrétienne. Je puis, à cette occasion, raconter un fait assez curieux. Il y avait à Rome une dame noble, nommée Gentilesca, dont la vanité dépassait toute mesure. Françoise lui en avait souvent fait des reproches, et son confesseur aussi, mais inutilement; enfin Dieu prit leur place, et elle n'eut pas à s'en féliciter, car le châtiment qu'il employa pour la guérir fut fort sévère. Un jour qu'elle descendait un escalier, elle se laissa tomber jusqu'en bas, et la chute fut si violente que tout son corps en fut meurtri, spécialement la tête, principal objet du culte qu'elle se rendait à elle-même. Cet accident fut d'autant plus déplorable qu'étant alors enceinte, il pouvait avoir les plus tristes résultats. Les médecins en effet en conçurent de l'inquiétude, et ne sachant trop quelle partie de son corps était plus malade, demeuraient incertains sur ce qu'il y avait de plus pressant à faire pour la secourir. Françoise ayant appris cette triste aventure, se sentit intérieurement poussée à entreprendre la guérison de son âme et de son corps. En conséquence, elle fut lui rendre visite, et, après l'avoir consolée par de douces paroles, lui dit sans détours qu'elle devait re-

garder cette chute comme la peine de son attachement opiniâtre aux excès de la parure. La malade, éclairée et touchée par ce discours, reconnut ses torts, adora les jugements de Dieu, et promit à la bienheureuse d'être désormais docile aux conseils qu'elle jugerait à propos de lui donner pour son amendement. Françoise voyant que son cœur était changé recourut à la prière, et ce ne fut pas en vain; car cette pauvre femme, miraculeusement guérie, devint aussi modeste qu'elle avait été vaine.

Si l'on me demande d'où venait à Françoise ce grand crédit auprès de Dieu, et cette puissance qu'elle exerçait sur les cœurs, je puis répondre que cela venait, du moins en partie, de ce qu'elle agissait avec un esprit pleinement dégagé des choses de la terre; de ce que tous ses désirs, toutes ses affections étaient en Dieu et dans les choses de Dieu. Si la bouche parle de l'abondance du cœur, comme l'assure l'Esprit-Saint, ses conversations étaient la preuve de ce que je viens de dire. Les grandeurs de Dieu, les délices du ciel, le salut des âmes revenaient sans cesse dans ses discours, et tout autre entretien lui était insupportable. Si l'on parlait devant elle des choses temporelles et périssables, elle cherchait aussitôt à ramener le discours sur les objets spirituels ; et, quand elle ne pouvait en venir à bout, elle se taisait et se retirait le plus promptement possible pour ne pas compromettre son recueillement intérieur.

Pour en revenir à l'efficacité de ses paroles, elle était telle que plusieurs ont déposé avec serment

qu'après avoir été consolés par elle, leurs afflictions ne se reproduisirent plus désormais. D'autres ont avoué que la déclaration qu'elle faisait de leurs pensées les plus secrètes les remplissait d'une telle admiration, qu'ils s'en retournaient pleins de joie et persuadés qu'une vertu plus qu'humaine parlait par sa bouche. A l'appui de tout ce que je viens de dire, je puis citer plusieurs faits consignés dans les procédures de sa canonisation.

1^er^ *fait.* — Un certain Ange, d'une des familles les plus illustres de Rome, ayant été blessé dans un duel, ne pouvait pardonner à son adversaire, soit la honte de sa défaite, soit les injures qu'il prétendait en avoir reçues. Des amis chrétiens s'étaient efforcés en vain de l'apaiser et de le fléchir. Sourd à toutes les raisons, indocile à tous les conseils, rien ne pouvait le détourner de ses projets de vengeance. Françoise, avertie de Dieu ou par les hommes de son état, lui fit une visite, et mania son cœur avec tant de prudence et de dextérité, que, sans trop savoir ce qu'il faisait, il prit l'engagement de pardonner et de se réconcilier au plus vite. Lorsqu'elle fut sortie, étonné de lui-même, il dit à ceux qui étaient présents, qu'en l'écoutant, il lui semblait entendre parler l'Esprit-Saint. Du reste, l'impression qu'il avait reçue ne fut pas passagère. Il se réconcilia avec son ennemi, reçut les sacrements de l'Église avec une contrition extraordinaire, et mourut cinq jours après, dans de si saintes dispositions, qu'il parut bien que Françoise, par ses prières, lui avait obtenu la grâce du salut. Cet événement fut cause que tous ceux qui

avaient ensemble des démêlés de quelque importance, prenaient la sainte pour arbitre, et s'en rapportaient à ses jugements.

2e *fait.* — Un de ses parents, nommé Jean-Antoine, ayant reçu, je ne sais quelle injure d'un autre noble Romain, avait formé le projet de lui ôter la vie ; mais il fut prévenu par Françoise, à qui Dieu révéla son projet homicide. Elle commença par avertir celui dont la vie était menacée, de se tenir sur ses gardes. Ensuite, s'interposant au milieu d'eux en qualité de médiatrice, elle rétablit entre eux la concorde et la paix. Son ministère de charité n'eut pas moins de succès sur le cœur de son époux en pareille circonstance : il opposa bien quelque résistance ; mais enfin il fallut lui rendre les armes, et se réconcilier avec son ennemi. Cela fit un bon effet ; car on commençait à murmurer contre elle de ce qu'étant si habile à éteindre le feu chez les autres, elle laissait l'incendie couver dans sa propre maison.

J'omets une foule d'autres faits du même genre pour ne pas ennuyer mes lecteurs. Par la même raison, je passerai sous silence ses entreprises toujours heureuses pour retirer les pécheurs du bourbier du vice, et les ramener à l'observation de la loi de Dieu. Je ne saurais cependant omettre le service qu'elle rendit à un religieux olivetain, nommé Hypolithe. Il vivait depuis dix ans dans le monastère de Sainte-Marie-la-Neuve, où, après avoir rempli plusieurs charges, on lui avait donné celle de sacristain. Alors je ne sais quel accès de mélancolie lui troubla le jugement, au point de le rendre excessivement misérable. Le joug de la religion, qui

jusque-là lui avait semblé si doux, se changea, dans son imagination noircie, en un joug insupportable. La dépendance à laquelle l'obligeait sa charge lui parut un esclavage impossible à soutenir pendant toute une vie. En conséquence, il forma le projet d'en sortir, en laissant là son habit et son monastère. Cependant, avant d'en venir à l'exécution, il voulut faire part de sa peine à une dame qui venait souvent se confesser et communier dans son église, et dont la dévotion l'édifiait beaucoup. Cette dame était Françoise, et il n'est pas douteux que cette pensée de s'ouvrir à une personne d'aussi bon conseil lui fut suggérée par le ciel. Ayant donc demandé à son supérieur, et obtenu la permission de conférer avec elle, il lui découvrit d'abord les tentations qui le tourmentaient; ensuite, encouragé par la bonté avec laquelle elle l'écoutait, et l'intérêt qu'elle semblait prendre à sa peine, il lui avoua son projet d'apostasie. La sainte lui fit comprendre facilement que l'exécution de cette pensée ne pouvait manquer de le conduire à sa perte ; que les dégoûts de sa vocation, menant droit à ce triste résultat, ne pouvaient venir que du démon; que tout cela n'étant enfin que pure tentation, il devait s'en distraire et tenir ferme à l'obéissance. Ces paroles agirent si puissamment sur le cœur de ce pauvre religieux, qu'il retrouva sur-le-champ son ancienne ferveur. Sa conduite dès lors devint si édifiante, que bientôt après il fut nommé prieur du monastère, et le gouverna fort sagement, aidé des prières de Françoise, qui continua à lui porter un intérêt tout spécial.

CHAPITRE VII

Françoise sert les malades avec une grande charité. — Elle fait le voyage d'Assise. — Jean Mattiotti devient son confesseur.

Que dirai-je maintenant de son extrême charité au service des malades et des infirmes? Depuis quelque temps Rome était ravagée par des maladies pestilentielles, qui lui enlevaient chaque jour un grand nombre de ses habitants. Les pauvres surtout mouraient par centaines, faute d'être secourus, et leurs âmes n'étaient guère moins à plaindre que leurs corps. Françoise, touchée de compassion, et méprisant le danger, se dévoua généreusement à leur service; elle allait donc à la recherche des plus abandonnés, commençait par les convertir, et puis donnait à leur corps tous les secours que leur situation rendait nécessaires. Enfin, elle ne cessait de les exhorter à accepter leurs maux comme venant de la main de Dieu, et à les supporter de bon cœur pour l'amour de celui qui les sauva par ses souffrances. Dieu, pour récompenser son zèle, fit quelques miracles de guérison sur les malades auxquels elle prodiguait ses soins, ce qui accrut prodigieusement sa réputation de sainteté, et fit dire dans tous les quartiers qu'elle avait reçu le don des miracles. Alors on vit sa

maison assiégée par une foule d'infirmes qui réclamaient son assistance. Elle les accueillit tous avec une extrême charité, donna des remèdes aux moins nécessiteux, et reçut chez elle les plus misérables. Ces derniers recouvrèrent si promptement la santé, qu'ils se crurent miraculeusement guéris, ce qu'ils ne manquèrent pas de publier partout, au grand déplaisir de leur bienfaitrice. Cependant, cette opinion gagnant de proche en proche, à mesure que les guérisons se multipliaient, elle essaya de la détruire par un artifice : elle imagina un onguent composé des sucs de quelques herbes, mêlés d'huile et de cire fondue, qu'elle distribua à tous ses malades, quelle que fût leur maladie, espérant qu'ils attribueraient désormais leur guérison à la vertu de ce remède, mais cet expédient ne servit qu'à vérifier cet adage de l'Évangile : Quiconque s'abaisse sera élevé. En effet, tous les malades qui ne pouvaient se transporter auprès de la bienheureuse, voulurent du moins avoir de son onguent, et à mesure qu'ils s'en servirent, ils éprouvèrent une guérison subite qui constata définitivement son pouvoir miraculeux. Or, pour le dire en passant, ces miracles continuent encore. Les malades qui se servent dévotement et avec foi de cet onguent, fait par les Oblates de la Tour-des-Miroirs, dans le vase dont se servait la sainte, recouvrent la santé.

Les malades qu'elle recueillait dans sa maison ne suffisaient pas à l'ardeur de son zèle. On la voyait courir d'hôpitaux en hôpitaux, où elle exerçait tous les ministères de la charité, donnant à boire aux uns, à man-

ger aux autres, faisant les lits de ceux-ci, pansant les plaies de ceux-là, avec d'autant plus de soin qu'elles étaient plus hideuses et plus fétides. Elle avait aussi l'usage d'aller de temps en temps au Campo-Santo, où les pauvres abondaient, pour les secourir. Elle y portait des aliments et des vêtements propres, et rapportait chez elle leurs haillons remplis de vermine, et dégoûtants de saleté. Elle les lavait elle-même, et les raccommodait avec autant de soin que s'ils eussent dû servir à son bon Maître. Quand elle les avait remis en bon état, elle les pliait avec une recherche minutieuse, les aspergeait d'eaux odoriférantes, et les reportait ensuite au Campo-Santo, pour les distribuer à quelques malheureux, recevant en échange leur sale dépouille. La foi, quelque vive qu'elle soit, ne parvient pas toujours à étouffer entièrement les répugnances de la nature. Elle sentait quelquefois son cœur se soulever à l'odeur de ces défroques empestées ; mais alors, indignée de ce qu'elle appelait sa délicatesse, elle lavait son visage dans l'eau où elle les purifiait, et même, oserai-je le dire? elle en buvait une partie.

Trente ans de sa vie furent employés à ce pénible ministère du service des malades dans les hôpitaux de Sainte-Marie, de Sainte-Cécile et du Saint-Esprit, ajoutant à cela, comme je viens de le dire, les services plus répugnants encore rendus aux pauvres du Campo-Santo. Or, pour apprécier toute l'importance de ses services, il ne faut pas oublier qu'elle faisait tout cela dans un temps de contagion, où il était difficile de se procurer des médecins et des

prêtres. Quant aux médecins, elle les suppléait avantageusement par le don qu'elle avait reçu de guérir miraculeusement les malades; mais elle ne pouvait remplacer les prêtres, n'ayant pas leurs pouvoirs divins. Il lui fallait donc continuellement courir à leur recherche, et souvent en vain; ce qui était cause que beaucoup de malades mouraient sans sacrement. Pour prévenir de semblables malheurs, son zèle lui fournit une ressource; elle prit chez elle un prêtre, qu'elle nourrit à ses frais, et qui se dévoua à l'administration de ses chers malades. Or, on ne saurait dire combien d'âmes cette charité préserva de l'éternelle damnation. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Il y avait dans un de ces hôpitaux une malheureuse femme qui avait tué son fils, et que le souvenir de son crime réduisait au désespoir. Françoise ayant connu par révélation le triste état de son âme, se rendit auprès d'elle, et sut gagner sa confiance, en lui manifestant une tendre compassion. Profitant ensuite de l'ascendant qu'elle avait pris sur elle, elle mania son cœur avec tant de dextérité, qu'elle parvint à l'amollir, à en briser la dureté. Bientôt les larmes commencèrent à couler; après les larmes vinrent les confidences, et enfin l'aveu du crime épouvantable, dont sa conscience était oppressée. Cet aveu ne suffisait pas pour la mettre en voie de conversion ; il fallait encore lui persuader que ce crime, tant affreux qu'il fût, n'était pourtant pas irrémissible. Françoise lui dit des choses si touchantes sur la miséricorde divine, qu'elle fit renaître dans son cœur l'espérance du pardon. Ensuite, elle fut chercher le confesseur, qui remplit au-

près de cette femme son consolant ministère; après quoi elle mourut dans les dispositions les plus propres à bien faire augurer de son salut.

Tant de travaux et de sollicitudes causèrent à la bienheureuse une maladie grave, dont elle eut à souffrir pendant plusieurs mois. Les Romains auraient dû y être sensibles et la plaindre; mais, tout au contraire, ils osèrent l'accuser d'imprudence et de témérité, et dirent sans façon qu'elle était payée comme il convenait de son opiniâtreté à ne pas vouloir suivre les conseils des sages; il se trouva même des personnes assez déhontées pour lui faire de pareils compliments en face. La sainte leur en témoigna sa reconnaissance, persuadée que c'était la charité qui les faisait parler ainsi; il y en eut d'autres qui, mieux disposées à son égard, lui conseillèrent d'accorder à son corps tous les adoucissements imaginables, afin qu'on ne l'accusât pas d'avoir coupablement abrégé sa vie. Ces conseils, dictés par l'esprit de la chair, furent loin de lui plaire. Elle dissimula cependant le déplaisir qu'elle en éprouvait, et se contenta de répondre : Mon Jésus, que votre sainte volonté soit faite. Du reste, tous ceux qui lui rendaient visite étaient frappés de la douce sérénité répandue sur son visage, et y voyaient une preuve sensible de la paix profonde dont elle jouissait intérieurement. Un soir pendant cette maladie, voulant récréer un peu son esprit, elle monta dans son oratoire, le même qu'elle s'était fait, avec Vannotia, bien des années auparavant. A peine s'y fut-elle mise en oraison, qu'elle éprouva une extase, pendant laquelle l'ange Ra-

phaël la conduisit dans les prisons brûlantes de l'enfer. Là, tous les tourments des damnés furent dévoilés à ses regards, par l'examen qu'on lui fit faire des instruments de leurs tortures, non que ces instruments existent réellement dans ce lieu de supplices ; mais l'âme unie au corps ne concevant rien aux douleurs purement spirituelles, l'ange eut recours à ces symboles pour faire comprendre à notre bienheureuse l'horrible situation des victimes éternelles de la vengeance de Dieu. Nous offrirons le récit de cette terrible vision dans le troisième livre de cette histoire.

Françoise avait toujours eu une grande dévotion au grand saint François d'Assise, non parce qu'elle portait son nom, mais à cause de l'affection de ce grand saint pour la passion de Jésus-Christ, gravée dans son cœur aussi bien que dans ses membres. Cette dévotion lui inspira le désir de faire le voyage d'Assise, on ne sait trop dans quelle année de sa vie. Elle attendit, pour satisfaire ce désir, l'approche de la fête de Notre-Dame des Anges, afin de gagner les indulgences de la Portioncule. Cette fête ayant lieu le 2 août, elle se mit en route dans les derniers jours de juillet, avec Vannotia et sa fidèle Marguerite. Or, elles marchaient à pied, tantôt priant, tantôt conférant ensemble sur quelques sujets propres à nourrir leur piété. Lorsqu'elles traversaient la plaine de Foligno, assez voisine du terme de leur voyage, elles furent jointes par un vénérable religieux de l'ordre de Saint-François. Après les avoir saluées d'un air fort humble et fort poli, il leur demanda où elles allaient, et prit occasion de leur réponse pour

engager un pieux discours sur la tendre charité de Jésus-Christ pour les hommes.

Françoise, reconnaissant le saint patriarche à cet amour enflammé avec lequel il parlait de la passion du Sauveur, se sentit vivement émue et non moins joyeuse. Ses compagnes aussi prenaient à ce délicieux entretien un plaisir extraordinaire, qui les empêchait de sentir la fatigue du chemin. Cependant l'extrême chaleur de la saison leur causait une soif ardente, dont elles se plaignirent; le saint voyageur en fut touché. En conséquence, il les fit entrer dans un verger voisin, et, jetant son bâton dans un arbre, il en fit tomber des poires si belles et si grosses, qu'elles ne pouvaient en embrasser une seule avec les deux mains. Pendant qu'elles les recueillaient avec admiration, il disparut à leurs yeux, les laissant convaincues qu'il n'était point un religieux de la terre, mais un citoyen de la céleste patrie. Là-dessus, nos trois voyageuses s'étant prosternées, rendirent grâces à Dieu d'une faveur si singulière; ensuite elles continuèrent joyeusement leur chemin. Arrivées à Notre-Dame des Anges, elles visitèrent ce dévot sanctuaire et gagnèrent l'indulgence de la Portioncule; après quoi elles s'acheminèrent vers la ville d'Assise pour rendre leurs hommages au séraphique François dans l'église où repose son saint corps. Elles visitèrent ensuite tous les lieux d'alentour que ce grand saint avait illustrés par sa présence, et repartirent pour Rome le cœur plein de consolations et de pieux sentiments.

Pendant cette absence de Françoise, le père Antonillo, son confesseur, dont elle estimait fort la vertu et

pour qui elle avait une entière déférence, passa de ce monde à une meilleure vie. Le père Michel, prieur de Saint-Clément, autre dépositaire de sa confiance, mourut aussi à peu près dans le même temps. Ce fut alors qu'elle choisit pour père et pour guide Jean Mattiotti, chanoine et curé de Sainte-Marie au delà du Tibre. Ce ne furent pas les qualités de ce pasteur qui déterminèrent son choix, mais uniquement des raisons de certaines convenances. L'église de Sainte-Marie-la-Neuve, où elle avait coutume de faire ses dévotions, était assez éloignée de sa maison. Au contraire, l'église de Sainte-Marie au delà du Tibre était dans son voisinage. Or, chargée, comme elle l'était, d'une pesante administration à laquelle elle ajoutait une multitude de bonnes œuvres, il lui était bien plus commode de fréquenter une église voisine qu'une église éloignée. Cet échange d'ailleurs ne dérogeait en rien à sa dévotion pour la Mère de Dieu, puisque ces deux temples étaient également dédiés à cette auguste Vierge.

Tels furent donc ses motifs. Dieu, de son côté, avait les siens, et il n'est pas douteux que le choix de ce confesseur fût le résultat d'une élection divine. Il est vrai que Mattiotti était encore assez jeune à cette époque, car il n'avait que trente-trois ans. Mais cet inconvénient était balancé par un grand avantage ; c'est que Mattiotti étant curé de la paroisse n'avait besoin de la permission de personne pour multiplier autant qu'il le voudrait ses communions. Il est vrai encore qu'il n'était pas fort habile dans les choses spirituelles, et n'avait nulle expérience de la conduite des âmes dans

les voies élevées de la perfection. Il paraît même qu'il était peu capable de les comprendre ; ce qui était cause qu'il ne la dirigeait qu'en hésitant, qu'en tremblant, s'arrêtant à chaque pas, et soupçonnant de l'illusion dans tout ce qui était au-dessus de l'usage ordinaire. Cependant, parce qu'il avait le bon esprit de consulter les directeurs habiles, il ne laissa pas que de l'aider puissamment. Il finit même par devenir juge assez expérimenté dans ces sortes de matières, partie grâces à l'expérience que sa pénitente lui fit acquérir, en lui rendant compte de son intérieur, partie à la faveur des lumières célestes qu'elle lui obtint par ses prières.

Du reste, ecclésiastique vertueux et d'une vie vraiment exemplaire, Dieu voulut se servir de lui pour manifester au monde les grâces et les faveurs que sa main libérale répandait sur cette âme, et dont il devait la combler dans la suite avec une rare profusion. Il le destinait encore à devenir le principal instrument de sa canonisation future. Lorsqu'elle se mit sous sa conduite, elle était dans sa quarante-cinquième année ; et jusqu'à cette époque ni l'un ni l'autre de ses confesseurs n'avait eu la pensée de mettre par écrit ce qui lui arrivait de supérieur à l'ordre commun de la nature. Ce fut lui qui le premier conçut ce projet dont l'exécution devait être si avantageuse aux âmes spirituelles, et il est vraisemblable qu'il lui fut communiqué par un instinct divin. Il recueillit d'abord dans un écrit abrégé tout ce qu'il put apprendre d'elle sur les faveurs qu'elle avait reçues dans sa vie précédente. Ensuite il continua, pendant onze ans, à décrire fort en détail

tout ce qui lui arrivait de singulier, excepté quand quelque maladie l'empêchait d'être témoin de ses extases, et d'en recueillir toutes les particularités. C'est donc à lui que nous sommes redevables de tout ce que renferment le second et le troisième livre de cet ouvrage, c'est-à-dire de ses précieuses visions et de son *Traité des peines de l'enfer*. Françoise n'eut plus d'autre confesseur jusqu'à sa mort. Elle vécut constamment sous son obéissance. Ce fut par son conseil et sous sa direction, qu'elle établit la congrégation des Oblates de la Tour-des-Miroirs, ainsi que nous le verrons dans la suite; aussi devint-il le confesseur ordinaire de cette maison. Françoise avait pour lui une telle déférence, que toutes les fois qu'il pensait autrement qu'elle, soit sur les affaires de son âme, soit sur celles de sa congrégation, quoique la volonté de Dieu lui fût manifestée, elle ne passait pas outre avant de l'avoir amené à partager son sentiment.

CHAPITRE VIII

Origine de l'ordre d'Olivet. — Françoise y rattache sa congrégation des Oblates. — Mort de Vannotia, sa belle-sœur.

Ce fut dans l'année 1319 que l'ordre d'Olivet prit naissance. Il eut pour fondateur le docteur Bernard Ptolémée, d'une famille noble de la ville de Sienne, et qui, à cette époque, y professait la philosophie. Parlant un jour en public sur la vanité des choses de ce monde, dans le Gymnase, Dieu donna à sa parole une telle efficacité, que deux jeunes nobles de la ville, nommés Ambroise Piccolomini et Patrice de Patricci, se résolurent à quitter le siècle, pour ne plus s'occuper que de leur salut éternel. Après avoir conféré de leur dessein avec le docteur Bernard, ils se rendirent au mont Olivet, situé à quinze mille pas de la ville, et commencèrent à y vivre en ermites, dans les jeûnes et autres austérités de la pénitence, et surtout dans le saint exercice de l'oraison, que favorisait la solitude du lieu, et encore plus la divine grâce que Dieu versait sur eux avec une abondante libéralité.

Cette sainte nouveauté fixa l'attention publique, et fit naître le désir de les imiter, surtout parmi les Siennois, qui sont comme naturellement enclins à toutes les

vertus. Aussi leur vint-il de cette ville un assez bon nombre de jeunes gens des familles les plus nobles qui s'associèrent à leur genre de vie. Le démon, effrayé de ces saints commencements, ne manqua pas de s'opposer à leur entreprise. Il les peignit partout comme des superstitieux d'un nouveau genre, et trouva le moyen de les rendre suspects au pape Jean XXII. Aussitôt qu'ils surent ce qui se tramait contre eux, ils jugèrent prudent de se rendre à Avignon, où le pape résidait alors, pour détruire les préventions fâcheuses qu'on lui avait données, et prévenir, s'il était possible, toutes difficultés ultérieures. Le Pape, satisfait de l'exposé humble et sincère qu'ils lui firent de leur genre de vie, leur fit donner des lettres apostoliques, et les renvoya à l'évêque diocésain, afin qu'il leur dressât des règles conformes au plan de perfection qu'ils désiraient suivre. Pendant leur voyage de retour, la sainte Vierge apparut à l'évêque, accompagnée d'une multitude d'anges, lui mit en main une robe blanche et un exemplaire de la règle de Saint-Benoît.

Le prélat ne comprit pas pour lors ce que cela voulait dire; mais l'arrivée des pieux ermites lui en donna l'explication. En conséquence, il les accueillit avec grande joie, les embrassa avec une tendresse toute paternelle, et les ayant conduits dans son église cathédrale, il leur prescrivit, en présence de tout le peuple, de porter un habit blanc et de suivre la règle de Saint-Benoît. Cela fait, les nouveaux ermites quittèrent l'évêque d'Arrétio, le cœur plein de consolations, et retournèrent dans leur solitude où ils se multiplièrent de telle sorte,

que leur congrégation possède aujourd'hui soixante monastères en Italie. Le pape ne tarda pas à leur donner, dans Rome, l'église et le couvent de Sainte-Marie-la-Neuve, où le peuple, attiré par l'odeur de leurs vertus, accourut en foule pour assister à leurs offices, et se faire diriger par eux dans les voies du salut.

Parmi les dames nobles, qui avaient coutume de fréquenter cette église, se trouvait la mère de Françoise, Jacobelle de Rofredeschi. Elle y avait choisi le père Antonillo pour son confesseur et celui de ses filles encore fort jeunes. Françoise, transplantée par son mariage dans une autre partie de la ville, le quartier Transtéverin, ne changea pas pour cela de confesseur. Elle continua donc à venir chercher les sacrements à Sainte-Marie-la-Neuve. Comme elle était d'un rang distingué et douée des qualités les plus aimables, elle fixa l'attention des dames qui se réunissaient dans ce temple, et se gagna leurs cœurs par ses exemples de modestie, d'humilité, de dévotion ; en sorte qu'elles la recherchaient avec empressement et profitaient de toutes les occasions pour avoir avec elle de pieux colloques. Un jour qu'elles éprouvaient une ferveur extraordinaire, Françoise en profita pour ouvrir l'avis suivant : « Je « crois, mesdames, leur dit-elle, que nous ferions une « chose excellente et fort agréable à Dieu si, nous consacrant toutes à sa mère, nous formions dans cette « église une confrérie en son honneur, à l'imitation de « celles qui existent dans les églises de Carmes, des Au« gustins, des Franciscains et des Dominicains. » Cette proposition leur plut à toutes, et persuadées que ce

dessein venait du ciel, elles pensèrent qu'il fallait l'exécuter sans retardement. Françoise, toute joyeuse, se chargea de la conduite de cette affaire, et fut sur-le-champ faire part du désir de ces âmes dévotes à son confesseur. Le père loua beaucoup cette œuvre de zèle; mais ne pouvant rien faire par lui-même, il promit d'en parler à son supérieur, et de lui communiquer la réponse qu'il en recevrait. Ceci arriva en 1425.

Le monastère était alors gouverné par un vice-prieur, nommé Hypolithe, c'était précisément cet Hypolithe dont nous avons parlé plus haut, qu'elle avait raffermi dans sa vocation. Ce père, qui conservait pour elle une vive reconnaissance, heureux de trouver l'occasion de la lui témoigner, répondit aussitôt que, non content d'approuver son dessein, il se chargeait d'obtenir des supérieurs l'établissement légal de cette confrérie dans son église, avec affiliation de tous ses membres au monastère, et participation aux mérites et suffrages de la communauté. Le père confesseur, ayant reçu cette réponse, la rendit à Françoise et à ses associées. Celles-ci toutes joyeuses ne firent plus que soupirer après le jour heureux où elles pourraient se consacrer à la Reine des vierges. Or, on croit que la cérémonie eut lieu le 15 du mois d'août suivant. Toutes s'étant réunies dans cette église en ce jour solennel, se confessèrent, communièrent à la messe du père supérieur, et firent leur consécration dans cette action même, avec la plus tendre dévotion. Cette consécration fut-elle faite à haute voix ou en silence? C'est ce que les anciens monuments ne disent pas. Il paraît pourtant plus probable qu'elle fut

publique. Il y a même des auteurs qui prétendent qu'elles se servirent pour cela de la formule de profession des religieux, avec cette seule différence, qu'au lieu de dire : Je fais profession, elles employèrent le mot, Je m'offre. Le fait est que cette formule est commune aux religieux et religieuses de l'ordre de Saint-Benoît et celle des Oblates de la Tour-des-Miroirs; et c'est sans doute de ce mot, Je m'offre, que leur est venu le nom d'Oblates. Quoi qu'il en soit, cette oblation n'est point un vœu religeux, et l'obligation qu'elle fait contracter n'est ni solennelle ni perpétuelle.

Depuis ce moment, toutes ces pieuses associées et celles qu'elles s'agrégèrent dans la suite regardèrent Françoise comme leur mère, et se laissèrent diriger par elle, comme par une supérieure que le ciel leur avait donnée. C'est pour cela qu'après la mort du père Antonillo, Françoise ayant pris pour confesseur Jean Mattiotti, il devint le confesseur de toutes ses compagnes. Françoise, voyant qu'elle pouvait compter sur leur attachement, et ne conservant aucun espoir de pouvoir se retirer dans la solitude, conçut le dessein de former avec elles une communauté; et il est croyable que ce dessein lui fut inspiré d'en haut. Aucun empêchement sérieux ne s'opposait à cette entreprise; parce que, quoique engagée dans les liens du mariage, son époux lui avait rendu sa liberté. Sa sœur Vannotia seule la retenait encore. Il lui en coûtait de quitter cette amie fidèle qui depuis trente ans vivait avec elle dans une union si étroite, qu'elles semblaient n'avoir qu'une âme en deux corps. Mais Dieu lui ayant ravi,

sur ces entrefaites, cette précieuse compagne, elle ne pensa plus qu'à exécuter son projet. Parlons un peu de cette mort avant de passer outre.

Françoise, éclairée par un esprit prophétique, en eut quelque présage, lorsque rien ne semblait encore l'annoncer humainement. Une nuit, étant en oraison, elle vit devant sa porte une croix semblable à celle que l'on portait aux funérailles, ensuite il lui sembla qu'on arrachait de sa maison une pièce de bois fort importante à la solidité de l'édifice, et qu'on la jetait dans la rue. Elle comprit très-bien la signification de ces deux présages, et prédit à son confesseur la mort prochaine de Vannotia. En effet, quelques jours après, celle-ci se coucha malade et ne se releva plus. Pendant sa maladie, Françoise lui prodigua les soins de la charité la plus tendre. Elle pria aussi son confesseur et quelques personnes dévotes de venir la voir fréquemment. Leurs pieux discours faisaient grand plaisir à la malade fort affectionnée aux choses de Dieu, et dont la perfection n'était pas commune. Elle allait donc à sa fin, le cœur rempli de saintes consolations, lorsque Françoise vit le démon qui s'apprêtait à troubler ses derniers moments. Elle connut même par une lumière d'en haut les suggestions de cet esprit de ténèbres. Ce misérable, pour lui ôter sa confiance, rappelait à sa mémoire d'anciens péchés, et s'efforçait de lui faire croire qu'ils n'étaient pas pardonnés. Elle découvrit le piége au confesseur qui, s'approchant de la malade, et la voyant effectivement inquiète, raffermit son espérance et fit renaître sa première sérénité. Le démon furieux s'éloi-

gna un tant soit peu, mais laissant bien voir le dessein de revenir à la charge.

Cependant Vannotia reçut les derniers sacrements, et l'extrême-onction lui donna la force de résister aux derniers assauts de l'esprit de ténèbres ; car il revint au combat, ainsi que Françoise l'avait prévu. Lorsque l'âme de la malade fut pour ainsi dire sur ses lèvres, tandis que les religieux qui entouraient son lit récitaient les passages de la Passion analogues à son état, selon l'usage de l'Église, Françoise observait d'un œil attentif tous les mouvements du tentateur. Le voyant donc s'approcher de nouveau, et sachant que l'eau bénite est pour lui une arme redoutable, elle pria le confesseur de faire une aspersion, afin de réprimer l'orgueil de cet ennemi du salut; il la fit, et le monstre battit en retraite, mais sans quitter la place. Alors l'archange de Françoise lui jeta un regard si terrible, que, ne pouvant plus y tenir, il se changea en fourmi, et sortit de l'appartement. De ce moment, l'âme de Vannotia jouit d'une paix plus profonde, et put s'occuper doucement de Dieu jusqu'à son dernier soupir. Lorsqu'elle fut sur le point d'expirer, Dieu, voulant consoler Françoise de la perte qu'elle allait faire, couvrit d'un nuage le corps de sa sœur ; ensuite il la rendit témoin de la sortie de son âme, qui, sous la forme d'une petite lumière très-vive, entra dans ce nuage comme dans un char de triomphe, et s'éleva vers le ciel. Sa réputation de sainteté attira beaucoup de monde à ses obsèques, et tous s'empressaient de faire toucher des chapelets à son corps, et de couper quelques parcelles

de ses vêtements. Cela se passa dans l'église du couvent d'Ara-Cœli. Or, pendant tout le temps que dura la cérémonie, Françoise demeura constamment auprès du sarcophage, ravie en extase, et les yeux fixés au ciel. Lorsque le corps fut descendu dans la fosse, le confesseur, voyant que son extase durait encore, lui commanda d'aller servir les malades, qu'elle gardait dans sa maison. Aussitôt elle revint à elle-même, et sortit de l'église, laissant le peuple pénétré d'admiration.

Mobilia, femme de son fils Baptiste, demeurait avec elle. Devenue plus arrogante par la mort de Vannotia, elle s'empara de l'administration domestique, et, méprisant les conseils de sa sainte mère, elle menait les affaires selon ses fantaisies. Cette conduite donna bien quelque sollicitude à Françoise, qui la voyait couper et trancher sans rimes ni raison ; cependant elle ne lui fit aucun reproche, laissant à Dieu le soin de corriger sa présomption. Cette correction ne se fit pas longtemps attendre. Dieu, mécontent de l'insulte que cette jeune femme faisait à sa mère, en usurpant son autorité, lui fit sentir la verge de son indignation de la manière qui suit : un soir qu'elle était assise au foyer, près de son mari et de son beau-père, elle éprouva tout à coup des douleurs si vives, que, n'en pouvant soutenir la violence, et reconnaissant en cela la main de Dieu qui la frappait, elle sentit qu'il fallait sur-le-champ réparer ses torts. Ayant donc fait venir sa mère, elle se mit à ses pieds, lui demanda pardon, et lui dit du ton le plus soumis et le plus humble: « Reprenez, ma bonne mère, « le gouvernement de la maison et celui de ma per-

« sonne. Je remets tout et moi-même entre vos mains, « pour que vous en usiez selon votre bon plaisir. » Le tendre cœur de Françoise fut touché d'une si humble prière. Elle embrassa sa fille, et, mettant la main sur sa tête, fit cesser à l'instant les douleurs qui la déchiraient. La conversion de Mobilia fut sincère ; depuis ce moment, elle se contenta d'aider sa mère, ne fit rien que par ses conseils, et lui obéit d'autant plus volontiers, qu'elle reconnut par l'expérience que tout ce qu'elle prescrivait dans l'administration de la famille, obtenait le plus heureux succès. Ce fut là une de ses dépositions dans les procédures qui suivirent la mort de sa bienheureuse mère.

CHAPITRE IX

Dieu approuve le dessein qu'elle méditait d'établir une congrégation d'Oblates, et la presse de l'exécuter par une suite de célestes visions.

Cependant le temps était arrivé d'exécuter sa pieuse entreprise; les révélations qui lui furent faites à cet égard, ainsi qu'à son confesseur, ne lui permirent pas d'en douter. Le Seigneur en effet daigna leur donner, et par lui-même et par ses saints, toutes les lumières dont ils avaient besoin pour mener à bien cette importante affaire.

La glorieuse Vierge Marie intervint la première, et dit à Françoise dans une vision : « Ma fille, je veux que « vous ayez trois aides, procurateurs, instructeurs et « défenseurs dans le ciel. Ce sera saint Paul, saint « Benoît et la chère amante de mon Fils, la bienheu- « reuse Magdeleine. Je veux aussi que vous ayez sur la « terre trois hommes qui soient témoins et juges de vos « actions et des révélations qui vous seront faites, vos « conseillers et vos arbitres dans toutes les mesures « qu'exigera la fondation de cette communauté. Je « choisis pour cela Jean Mattiotti, votre confesseur, « qui sera votre principal auxiliaire; le frère Barthé- « lemy Bondi, de l'ordre des Franciscains de l'Obser-

« vance, qui demeure au couvent de Sainte-Marie de « Ripa, et frère Hypolithe, vice-prieur des Olivetains. »

Quoique Françoise n'eût aucun doute sur la vérité de cette révélation et de plusieurs autres, cependant, connaissant la timidité de son confesseur et son inexpérience dans les choses surnaturelles, elle n'osait lui faire aucune ouverture à cet égard. Dieu prit donc l'initiative. Le 20 mars de l'année 1432, il donna la première notion de cette affaire à Jean Mattiotti, de la manière qui suit. Ce jour-là, veille de Saint-Benoît, Françoise, après avoir reçu de la main de son confesseur la divine eucharistie, fut ravie en extase. Elle demeura pendant un assez long temps immobile, ensuite, commençant à parler d'une voix basse (ce qui ne lui était jamais arrivé précédemment, car ses extases se passaient en silence), elle dit : « Un saint m'est apparu « accompagné de deux anges, et m'a dit : Je suis le « bienheureux Grégoire, envoyé de Dieu pour vous « faire connaître sa sainte volonté. Appelez le père de « votre âme, et dites aux personnes qui vous entou- « rent de s'éloigner, parce que leur présence mettrait « empêchement aux communications que j'ai à vous « faire. »

Le père étant venu, et les autres personnes s'étant éloignées, saint Grégoire dit : « Marchez dans cette « voie où Jésus-Christ vous a précédé; soyez humble, « patient, et tout conforme à la sainte volonté de Dieu; « tenez-vous en garde contre les ennemis qui mainte- « nant vous entourent. Si les tentations s'élèvent, ar- « mez-vous de prudence; si le monde vous censure,

« que la honte ne vous empêche pas d'exécuter ce qui « vous est commandé. Vous aurez besoin de veiller « attentivement sur vous-même; vous aurez à vous « garder des ennemis domestiques, de peur qu'ils ne vous « infectent de leur venin. Prenez courage, et disposez- « vous à faire ce qui va vous être prescrit. Avant de « vous communiquer l'entreprise, je dois vous ins- « truire de la manière dont il vous faudra la conduire. « Lorsqu'une reine d'abeilles veut établir une famille, « elle commence par faire choix d'un domicile conve- « nable à son dessein, puis elle y fait construire un « nombre suffisant de cellules; elle donne ensuite à ses « abeilles leurs emplois; le matin, elle les envoie « toutes recueillir le doux suc des fleurs; le soir, elle « les fait rentrer dans leurs cases; elle prend soin de « leur faire fabriquer la cire destinée à les protéger, et « le miel qui doit les nourrir. Elle veille à la conserva- « tion et à l'accroissement des jeunes abeilles. Enfin, « elle ne néglige rien pour entretenir dans sa ruche la « concorde et la paix. Voilà les exemples que vous de- « vez suivre, en vous souvenant que l'humilité rend « charitable, et que l'union ne peut venir que de la « charité.

« Il est seulement un abus, assez ordinaire dans les « ruches, qu'il ne faut pas souffrir dans un monastère. « Un essaim nouvellement formé va chercher un abri « sur le premier arbre venu, et y établit son domicile. « Alors un homme vient, coupe la branche sur laquelle « cet essaim se repose, et le porte où il veut. Afin que « votre essaim de vierges n'ait pas ce triste sort, placez-

« le vous-même dans un lieu où il soit en sûreté; il ar-
« rive aussi assez souvent que des maladies font mou-
« rir les abeilles, et dépeuplent la ruche : cela vient de
« ce qu'elles ne font point de miel. Veillez sur votre
« famille spirituelle, afin qu'il n'en soit pas ainsi. Lors-
« que vous l'aurez établie en lieu commode et sûr,
« prenez-en bien soin, et gouvernez-la d'une manière
« sage et circonspecte. Du reste, procédez sans crainte,
« et confiez-vous en Jésus-Christ, qui vous dirigera et
« vous fera connaître la vérité; c'est un grand trésor de
« connaître les secrets de Dieu et de les comprendre.
« Si vous rencontrez quelque vérité obscure que vous
« ne puissiez entendre, ou quelque pas embarrassant,
« dont vous ne puissiez sortir seul, alors examinez la
« chose entre vous afin de mieux comprendre ce que
« vous aurez à faire. Si cette délibération ne vous
« éclaire pas d'une manière suffisante, il faudra pren-
« dre conseil d'un homme plus habile et plus expéri-
« menté, et vous conduire selon son avis. » Ainsi parlait Françoise pendant son extase, et, en parlant de la sorte, elle ne faisait que rendre ce que saint Grégoire lui suggérait. Or, le pauvre confesseur, qui ne comprenait rien du tout à ce langage, lui commanda de demander à saint Grégoire quelle était donc cette grande affaire dont Dieu voulait qu'il s'occupât.

Françoise, toujours obéissante, pria saint Grégoire de donner au père les explications qu'il désirait, et en reçut cette réponse qu'elle transmit à l'heure même. « Que cette énigme, que vous entendez sans la compren-
« dre, ne vous trouble pas; celui qui peut rendre clai-

« res les choses les plus obscures, vous en donnera l'in-« telligence, pourvu que vous conserviez la pureté de « cœur, et que vous mettiez votre confiance en lui. » Telle fut la première communication faite à Mattiotti sur l'établissement dont il s'agissait. Par cette comparaison empruntée des abeilles, Dieu lui apprenait qu'il le chargeait 1° de recueillir toutes les filles spirituelles de Françoise ; 2° de chercher une maison convenable à leur dessein ; 3° de leur faire préparer des cellules, où, renfermées avec Jésus-Christ, et attentives à bien remplir leurs ministères, elles pussent en paix fabriquer leur miel, et multiplier leur précieux essaim. Au premier abord, cette commission le consterna, et il eût bien voulu la décliner, parce qu'il la jugeait beaucoup au-dessus de ses moyens et de ses forces ; mais de nouvelles révélations, en l'éclairant davantage, le rendirent plus courageux.

Le jour de la fête de tous les saints, sainte Magdeleine lui fit connaître, par le ministère de Françoise, les qualités que devaient avoir celles qui seraient reçues dans cette nouvelle société, quelle obéissance et quelle pauvreté Dieu demandait d'elles.

Quinze jours après, pendant une extase, Françoise apprit de saint Paul la règle qu'elle devait imposer à ses Oblates, ainsi qu'on la trouvera détaillée au livre second, vision 44.

Le jour de Noël, nouvelle extase et nouvelle vision ; c'est la 45e du second livre. Cette fois elle vit venir à elle saint Paul, saint Benoît et la Magdeleine, en qualité de procurateurs. Après avoir entendu les commu-

nications qu'ils avaient à lui faire, elle dit à son confesseur : « Le glorieux apôtre Paul, saint Benoît et « sainte Magdeleine, envoyés de Jésus-Christ et de la « Reine des cieux, vous saluent de la part du Sauveur « et de sa sainte Mère. Soyez attentif aux recommandations qu'ils me chargent de vous communiquer. « Dites au frère Barthélemy : Soyez courageux et discret ; il n'est pas à propos de divulguer les choses « secrètes que l'on vous fait connaître ; car tous ne les « croiraient pas. Unissez-vous au prêtre Jean, et prenez « en tiers le père Hypolithe, sans le conseil duquel vous « ne déciderez rien dans cette affaire, afin que tout « soit sagement ordonné. Déclarez tous trois à celles « qui veulent entreprendre cette fondation, qu'il est « nécessaire que leurs familles y consentent, et qu'une « fois entrées dans la voie de l'obéissance, elles ne devront plus s'en écarter, afin que les détracteurs ne « trouvent rien à reprendre dans leur conduite. Les démons, jaloux de la bonne œuvre qu'elles vont faire, « ne manqueront pas de leur susciter bien des ennemis. Il faut, par conséquent, que leur maison soit « établie de manière à prévenir toutes les chicanes. « Vous leur direz que le nom d'Oblates de la sainte « Vierge est celui qui leur convient.

« Dites au père Hypolithe d'avoir bon courage, et de « s'entendre avec ses supérieurs sur ce qui concerne « cette fondation. Il n'est pas question de donner une « règle à ces femmes ; car elles en ont une qui leur « vient de Dieu. C'est la faveur des hommes qu'il s'agit « de leur procurer, afin qu'elles ne soient pas en butte

« à leurs vexations. Que le père Hypolithe cherche des « lumières auprès des hommes craignant Dieu. Il ren- « contrera des obstacles, mais qu'il tienne ferme et se « rie de ceux qui chercheront à l'effrayer. Le démon, « pour nuire aux Oblates, essayera de les engager dans « une foule de conversations superflues; mais il sera « facile de supprimer tout ce qui serait inutile en ce « genre. Que le prêtre Jean soit leur chapelain; qu'il « leur procure un établissement stable, et que, dans « ses rapports avec elles, il procède avec autant de « confiance que de pureté. Il a été jusqu'à présent leur « directeur, et les a conduites dans une bonne route. « Dites au frère Barthélemy qu'il doit aussi contribuer « au bien de ces âmes, et aider autant qu'il pourra à les « maintenir stables dans la vérité. Lorsqu'elles seront « établies en communauté, vous aurez soin tous trois de « les interroger, pour savoir si elles sont contentes; « c'est une de vos charges, puisque vous êtes leurs té- « moins auprès de la Trinité sainte et de la glorieuse « Mère de Dieu. Vous admettrez également dans la « communauté et les veuves et les vierges, pourvu que « celles-ci soient en âge de pouvoir prendre un enga- « gement. Il faut que toutes servent le Seigneur avec « un cœur joyeux; qu'elles vivent dans leur maison « sans aucun souci de ce qui se fait dans le monde; « qu'elles aient enfin un grand courage pour pouvoir « tenir ferme parmi les tentations. Quant à vous, vous « n'oublierez pas que, si Dieu vous charge de cette con- « grégation nouvelle, c'est afin que vous y procuriez sa « gloire dans un esprit de parfaite humilité. Faites en

« sorte que toutes ces âmes accomplissent fidèlement « leurs règles. Un puissant moyen pour cela sera de « n'admettre que de bons esprits dans la communauté. « Si vous êtes attentifs à bien faire ce discernement, « vous ferez une chose agréable à Jésus-Christ; car « c'est lui qui vous la recommande. » A tout cela saint Paul ajouta d'autres conseils, que l'on peut voir dans la vision 45e.

Le 27 janvier de cette même année 1433, Jean Mattiotti, le frère Barthélemy et le père Hypolithe se trouvant ensemble chez Françoise, et conversant avec elle des choses de Dieu, la bienheureuse eut un ravissement. Le confesseur en fut fort réjoui, à cause de la présence du père Hypolithe, qui n'avait pas été témoin des précédentes extases. Pendant celle-ci saint Paul commença par les exhorter tous trois à être courageux, constants et unanimes, à conduire l'œuvre que Dieu leur avait enjointe avec autant de douceur que d'humilité. Ensuite, s'adressant à Jean Mattiotti, il lui dit ces paroles : « Jusqu'à présent vous avez gouverné ces « âmes en serviteur fidèle ; vous les avez défendues « contre les insultes des démons ; vous les avez conser- « vées dans une grande pureté. Eh bien ! donc, conti- « nuez à faire valoir cette grâce de gouvernement que « vous avez reçue ; continuez à leur servir de guide, de « protecteur et de père; faites qu'elles se conservent « sans tache, et persévèrent dans leur sainte vocation. « Les religieux d'Olivet pourront vous seconder dans « cette bonne œuvre. Du reste, ne vous embarrassez pas « du mobilier de leur maison, Dieu y pourvoira. »

Cela dit, l'Apôtre se retira, et laissa la bienheureuse désolée de sa retraite. Le confesseur, qui s'en aperçut, lui dit de se tenir en repos, et de demeurer dans la position où elle était jusqu'à son retour. Il sortit là-dessus, et Françoise demeura dans son extase. Marguerite, qui était présente, voyant qu'elle se prolongeait excessivement, et craignant pour la santé de la bienheureuse, crut pouvoir interpréter la volonté du confesseur. En conséquence, elle lui dit à plusieurs reprises : Le père spirituel vous commande d'aller vous reposer sur votre lit. Françoise connut qu'elle ne disait pas la vérité, et Dieu permit que, quoique élevée au-dessus de ses sens, elle put lui répondre : Je ne changerai de posture que par l'ordre de mon confesseur. Celui-ci ne revenant pas, Françoise demeura dans son ravissement tout le reste du jour et la nuit suivante. Le lendemain matin, Marguerite étant allée à Sainte-Marie, au delà du Tibre, rendit compte au père de ce qui s'était passé depuis son départ, et en rapporta l'ordre de sortir de l'extase. Françoise obéit sur-le-champ; Dieu lui faisant connaître que Marguerite, cette fois, ne la trompait pas.

Un jour du mois de mars suivant, la bienheureuse, étant en contemplation dans sa chambre, vit la Reine des cieux assise sur un trône fort élevé : elle était entourée d'une multitude de séraphins, et avait devant elle les trois protecteurs des Oblates, dont nous avons déjà parlé. Ceux-ci l'ayant fait approcher, ainsi que ses filles, les placèrent sous le manteau de cette grande Reine. Ensuite elle entendit saint Paul qui leur disait

d'avoir bon courage, et de se préparer à la fête de l'Annonciation.

Le lendemain, 8 du même mois, après avoir communié dans l'église de Sainte-Marie, passant tout à coup de l'extase immobile à l'extase mobile, et voyant la glorieuse Marie accompagnée des trois saints protecteurs, elle adressa à son confesseur les paroles suivantes : « Voici ce que dit la sublime Reine des cieux : « Soyez fort et constant ; soyez prudent dans la con- « duite de votre affaire, et très-attentif sur vous-même, « parce que le démon apprête ses piéges pour vous faire « tomber. Gardez donc bien votre cœur, et ne négligez « rien pour conserver une pureté sans tache. Or, en « voici les moyens : 1° vous tiendrez sans cesse votre « esprit appliqué à quelque chose de bon ; 2° dans vos « rapports avec les âmes qui vous sont confiées, vous « conserverez cette modestie et cette gravité inséparables d'une vertu solide ; 3° vous exercerez une exacte « vigilance sur vos sens extérieurs ; 4° enfin, vous ne « perdrez de vue, que le moins possible, la présence de « la Majesté sainte ; avec ces sages précautions, la con- « versation de ces servantes de Dieu vous édifiera au « lieu de vous nuire. Si au contraire vous laissiez péné- « trer dans votre cœur quelque complaisance d'un « amour superflu, si vous admettiez la moindre affec- « tion qui ne fût pas purement spirituelle, vous cour- « riez grand risque de vous laisser prendre dans les « filets du démon. Il faut aussi que vous composiez « votre extérieur pour ménager la faiblesse de ces âmes, « ne leur montrant jamais un air trop ouvert, ou un

« visage trop riant ; mais les édifiant au contraire par « un air recueilli et une gravité toute sacerdotale. « Pour discerner les hommes vraiment spirituels, il « suffit de les voir. Tout est réglé dans leurs mou- « vements et leur maintien. L'humilité se peint dans « tous les traits de leur visage, et leurs conversa- « tions portent l'empreinte de l'esprit du Seigneur. « Jusqu'à présent, vous n'avez pas été suffisamment « considéré dans vos discours. Il faut que désormais « vous y mettiez plus de prudence. Voici ce que la reine « des cieux m'ordonne de vous dire : Tenez votre esprit « élevé, vide de vous-même et invariablement fixé en « Dieu. Prenez dans un bon esprit tout ce que vous en- « tendrez. Ne soyez pas plus sage qu'il ne convient de « l'être. Humiliez-vous d'autant plus profondément « que vous aurez plus de succès dans votre ministère. « Gardez votre âme tranquille en tout événement. Je « ne veux plus que, sous aucun prétexte, vous vous « excusiez d'accepter la conduite de cette affaire, ni « que vous doutiez de son succès. Si Dieu vous place « dans cette maison, c'est pour votre consolation spi- « rituelle. Prenez donc courage. En tout ce que vous « entreprendrez considérez la fin. Choisissez toujours « ce qu'il y a de mieux et de plus assuré dans les choses « qui concernent votre conduite ou celles des per- « sonnes dont le ciel vous a chargé. Enfin, suivez cons- « tamment l'entreprise que vous avez si heureusement « commencée, afin de procurer la gloire de votre Père « céleste. »

CHAPITRE X

Le visiteur des religieux d'Olivet approuve l'établissement des Oblates dans la maison dite de la Tour-des-Miroirs. — Elles s'y réunissent le jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge.

Sur ces entrefaites, arriva à Rome le père visiteur des relgieux Olivetains. Lorsqu'il fit la visite du monastère de Sainte-Marie la Neuve, il reçut plusieurs plaintes sur la conduite du père Hypolithe qui, comme nous l'avons dit, avait la charge de sous-prieur dans cette maison. Ses religieux l'accusaient 1° d'avoir reçu, en qualité d'Oblates du monastère, une femme mariée et plusieurs autres personnes dévotes, autrefois pénitentes du frère Antonillo ; 2° de leur avoir communiqué les règles de la maison ; 3° de s'être impliqué dans toutes leurs affaires, depuis même qu'abandonnant leur église, elles avaient pris le curé de Sainte-Marie au delà du Tibre pour confesseur. Le sage visiteur, étonné d'abord de ces accusations, résolut d'examiner à fond cette affaire. En conséquence, il ne se contenta pas d'interroger le père Hypolithe, dont le témoignage pouvait être suspect. Il entendit plusieurs autres personnes et Françoise elle-même ; et demeura si satisfait de tout ce qu'on lui dit, que, non content d'approuver et de louer tout ce qui s'était fait, il offrit sa médiation auprès de l'abbé

général de l'ordre. Elle fut acceptée avec reconnaissance et eut dans la suite un plein succès, que nous verrons prouvé par l'événement.

Dans le même temps, c'est-à-dire le 15 de mars, Françoise, ayant été ravie après la communion, vit la sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dans la plaie resplendissante de son sacré côté comme une mer très-profonde. Or, cet objet lui était offert comme un miroir, où elle pût contempler la divinité. Elle vit en outre la Reine du ciel accompagnée des trois saints procurateurs de son œuvre. Saint Paul prit la parole, et lui dit de la part de la très-douce Marie : « Dites au « père Hypolithe, dont le zèle pour votre établissement « plaît beaucoup à notre auguste princesse, qu'il ex- « plique l'affaire au père visiteur dans toute la vérité. « Avertissez-le aussi de ne pas laisser refroidir « sa charité, mais au contraire de poursuivre l'œu- « vre commencée avec une activité toujours crois- « sante. » Il se tut à ces mots, et saint Benoît, prenant sa place, dit à la servante de Dieu : « Jésus-Christ vous « enjoint d'aller trouver le père visiteur et de lui dire, de « sa part, que la délectation intérieure qu'il avait res- « sentie, en voyant l'affaire des Oblates si heureuse- « ment commencée, avait été un don divin, pour le- « quel il devait lui rendre d'humbles actions de grâces ; « qu'il avait pareille dette à payer à sa mère, à laquelle « il était redevable de sa bonne volonté. Il éprouvera, « ajouta-t-il, en vous écoutant, une joie nouvelle. Il « prendra courage et vous conservera l'affection que « Dieu a fait naître pour vous et les vôtres dans son

« cœur. Rien ne l'effrayera désormais dans la poursuite « de votre affaire ; lui et tous ceux qui s'y emploient « avec une véritable dévotion, sentiront très-bien qu'ils « sont appuyés par le bras du Tout-Puissant, et qu'une « grande récompense leur est réservée, pourvu « qu'avec une véritable humilité de cœur et une droite « intention ils mènent à bout cette entreprise impor- « tante. Il ajouta encore, parlant des âmes d'élite que « Françoise avait choisies pour fondement de sa con- « grégation, que les témoins de leur sincère humilité, « qui les considéreraient dans un bon esprit, seraient « fort réjouis et édifiés de leur exemple, ce qui n'arri- « verait pas à leurs ennemis et détracteurs. Il finit « par exhorter tous ceux qui prenaient intérêt à la « chose, à marcher constamment dans la voie où ils « étaient entrés, les assurant qu'ils y trouveraient cha- « que jour des consolations plus douces, et qu'ils « triompheraient des obstacles que le démon leur op- « poserait, en se tenant bien unis et agissant toujours « de concert. »

Le 22 du même mois, après cette ostension des trésors célestes, dont il sera parlé dans la vision 48e; après les divers avis de saint Paul aux Oblates rapportés au même lieu, il fut dit à Françoise : « Recomman- « dez aux trois pères choisis pour conduire l'affaire de « votre congrégation, de ne rien entreprendre sans avoir « consulté Dieu dans la prière, et sans avoir pris votre « avis ; parce que c'est vous que Dieu a faite dépositaire « de sa sagesse dans les choses qui concernent cet éta- « blissement. »

Après tant de témoignages certains de la volonté divine, Françoise et les trois pères jugèrent qu'il était temps d'en venir à l'exécution. Ils commencèrent par acheter une maison, dite de la Tour-des-Miroirs, pour y établir les Oblates, non à poste fixe, mais en attendant qu'ils pussent en trouver une autre plus convenable à leur dessein. Ce ne fut pas sans contradiction et sans de grandes difficultés qu'ils parvinrent à se rendre maîtres de ce local provisoire, mais enfin, avec de la patience et de l'activité, ils en vinrent à bout. Leur premier soin alors fut de la disposer le plus convenablement possible à sa destination nouvelle; et, lorsqu'elle fut en état, les Oblates y entrèrent et y donnèrent naissance à leur congrégation. Le public lui donna le nom de cette maison, qui lui resta désormais avec la maison même; et les religieuses qui l'habitaient furent appelées Oblates de la Tour-des-Miroirs.

Dans quelle année, quel mois et quel jour eut lieu cette prise de possession? C'est ce qu'aucun écrit ancien ne déclare. De là, parmi les auteurs, cette diversité de sentiments. Les uns prétendent qu'elles s'établirent dans cette maison en 1432; mais cette opinion n'est rien moins que probable, car nous avons vu plus haut qu'au mois de décembre de cette année saint Paul recommandait aux pères de se pourvoir d'une maison. D'autres ont cru que cet établissement se fit le 6 janvier de l'année suivante; mais cette opinion ne paraît pas plus vraie; puisque le 27 du mois le confesseur reçut l'ordre de chercher une habitation convenable. S'il m'est permis, dans ce conflit d'opinions, d'ex-

primer la mienne, je dirai qu'il me semble beaucoup plus probable que l'entrée des Oblates dans la maison dont il s'agit eut lieu en l'année 1433, le 25 de mars, jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge : voici mes raisons. 1° Dans la vision 47e, qui fut donnée à Françoise le 1er de ce mois, il lui dit : Notre-Dame de l'Annonciation vous attend toutes. 2° Son confesseur qui rédigeait exactement ce qui se passait dans ses extases au sortir de la table sainte, n'a rien écrit ce jour-là; et cependant elle n'aura pas manqué de communier dans une fête aussi solennelle. J'en conclus que, devant faire son entrée dans le monastère, Dieu supprima l'extase pour la laisser vaquer à l'établissement de sa communauté. 1· Il est à remarquer que dans les visions subséquentes il ne fut plus question de chercher un domicile.

Mais voici une preuve qui, à mon avis, ne laisse aucun doute sur la vérité de mon sentiment. Le 3 avril suivant, Françoise, qui n'avait pu obtenir de son mari la permission de quitter sa maison pour aller demeurer avec ses filles, ayant eu une extase pendant la nuit, entendit saint Paul qui lui disait : « Visitez de temps en « temps ces filles que vous avez engendrées à Jésus-« Christ. Il ne plaît pas à Dieu que vous les négligiez de « la sorte. » Comment douter, après ces paroles, de la réunion des Oblates dans une même maison, où Françoise n'était pas allée depuis quelques jours, ce qui avait déplu à la Majesté divine. Il paraît que ce qui lui valut cet avertissement, sur le soin qu'elle en devait prendre, fut le malheur arrivé à une d'elles qui, vaincue par une

forte tentation, s'était séparée des autres, et, ne sachant plus que faire, courait risque de tomber dans le désespoir. C'est pourquoi, dans le même ravissement, saint Paul la chargea de dire au confesseur de bien examiner et éprouver celles qui voudraient s'agréger à cette nouvelle famille; que celle qui faisait schisme avait été conduite à cette extrémité par sa jalousie et son humeur présomptueuse, et qu'il fallait lui découvrir cette cause de ses égarements. Or, toutes ces raisons réunies semblent bien indiquer qu'elles étaient entrées dans leur monastère au jour que nous avons assigné. J'ajouterai enfin, comme dernière marque de probabilité, que le tableau du maître-autel, dans l'église de cette maison, représente précisément ce mystère.

CHAPITRE XI

Des difficultés s'élèvent, et Dieu les aplanit.

Quoique Françoise fût la vraie mère des Oblates, ne demeurant point avec elles, il fallut remettre à une autre son autorité pour les gouverner. Elle leur donna donc Agnès de Léli pour supérieure, ou plutôt pour vice-gérante; car ce ne fut qu'après la mort de Françoise qu'elle gouverna la maison avec une pleine autorité, comme nous le dirons dans son temps. Cet établissement était d'une trop belle espérance pour ne pas exciter l'envie du démon, aussi n'omit-il rien de ce qu'il put inventer pour le détruire. Il s'apliqua d'abord à détourner les jeunes personnes de s'agréger à cette société, ce qui, dans les commencements, lui fut très-facile. Il n'eut besoin pour cela que de suggérer à celles qui en avaient la pensée qu'il ne serait pas prudent de se livrer à une congrégation naissante, inconnue et réduite à une extrême pauvreté. Les vocations échouèrent contre cette prudence charnelle, à tel point que, pendant la vie de Françoise, il y eut à peine quinze religieuses dans la maison. Encore se trouva-t-il dans ce petit nombre des sujets qui furent l'occasion de troubles très-graves. Je me bornerai à citer un seul fait.

Augustine de Viterbe était entrée avec le consente-

ment de sa mère qui seule eût pu mettre obstacle à son désir; car alors son père n'existait plus. Mais le démon, abusant de la faiblesse de cette femme, sut lui rendre son sacrifice insupportable, et la réduisit à un tel désespoir, qu'elle résolut de s'arracher la vie. Déjà elle s'était enfermée dans sa chambre, armée d'un couteau et déterminée à l'enfoncer dans sa poitrine, lorsque Françoise, qui faisait oraison, voyant son dessein, en empêcha l'exécution. Seigneur, s'écria-t-elle, empêchez ce crime horrible. Aussitôt un ange retient le bras de cette misérable, en lui disant : Allez tout de suite au delà du Tibre, trouver Françoise de Pontiani. Dans l'intervalle, Françoise envoya chercher Augustine, qu'elle instruisit de ce qui venait de se passer, et lui commanda d'aller consoler sa mère. Augustine obéit, et sut si bien manier le cœur de sa mère, que celle-ci consolée et convertie la renvoya dans son couvent, en l'exhortant à persévérer dans sa vocation.

Cette machination du démon était de nature à soulever toute la ville de Rome contre la congrégation, si Françoise ne l'eût déjouée par ses prières. Cet esprit infernal, se voyant trompé dans son espérance, eut recours à un stratagème plus dangereux que le premier. Il persuada à Jean Mattiotti et au frère Barthélemy qu'ils feraient mieux de congédier cette poignée d'Oblates qui attendaient inutilement du renfort, que de s'enfoncer davantage dans un labyrinthe de difficultés facile, à prévoir, s'ils voulaient donner suite à cette affaire. Il ne s'agissait plus que de gagner le frère Hypolithe, et tout leur ouvrage était renversé; mais celui-ci, d'un carac-

tère plus ferme, et qui voyait son zèle autorisé par le visiteur, demeura inébranlable. Or, voici les raisons qui avaient fait fléchir ses deux associés. Le frère Barthélemy, voyant que la congrégation n'obtenait pas le crédit et le concours qu'il avait espérés, craignait que les Oblates ne demeurassent réduites à leur si petit nombre. Considérant encore l'extrême pénurie de cette maison, qui n'avait d'autres ressources que les libéralités de la fondatrice, il ne voyait pas comment elle pourrait subsister lorsque Françoise ne serait plus.

Mattiotti, peu éclairé spirituellement, et sans nulle expérience du gouvernement des âmes religieuses, voyant que les unes vacillaient dans leur vocation; que les autres étaient exercées par des tentations violentes; que toutes lui apportaient leurs peines et leurs difficultés, jugeait sa position insoutenable, et se croyait d'ailleurs tout à fait incapable de faire le bien que l'on attendait de lui. Ainsi, trompés l'un et l'autre par leur pusillanimité, ils commencèrent à douter si les révélations de Françoise venaient de Dieu ou de l'esprit de mensonge. Enfin, ils en vinrent au point de se croire dupes, et de se reprocher ce qu'ils appelaient leur imprudente crédulité : là-dessus ils projetèrent de se retirer l'un et l'autre, sans rien dire à Françoise de leurs doutes et de leurs inquiétudes; et l'édifice, appuyé sur ces deux colonnes, allait nécessairement crouler; mais Dieu veillait à la conservation de son ouvrage, et le démon, cette fois encore, en fut pour ses frais. Le 9 avril, 15 jours après la formation de la nouvelle communauté, Françoise, après sa communion, ayant été

ravie en extase, à son ordinaire, dit aux trois pères qui se trouvaient présents :

Voici ce que dit saint Paul, au nom de Jésus-Christ et de sa très-douce Mère : « Dites au frère Barthé-« lemy de dissiper ses craintes, et de ne pas ruiner par « sa pusillanimité un ouvrage entrepris par l'ordre du « ciel. Dieu est tout-puissant et ne connaît point d'obs-« tacles à l'exécution de ce qu'il lui plaît de faire. Au « lieu de se laisser effrayer par les difficultés qu'il croit « apercevoir ; au lieu de chercher à voir au delà des « lumières que Dieu lui donne, qu'il se contente d'exé-« cuter ce qui lui est prescrit, avec une droite intention. « Peut-il douter raisonnablement de la mission qu'il a « reçue ? Peut-il méconnaître que c'est Dieu qui l'a « introduit dans la route où il marche ? qu'il soit donc « ferme, courageux et constant. Qu'il se laisse conduire « avec une humilité parfaite. Sa commission est de « faire ce qu'il pourra, abandonnant le reste à celui qui « l'emploie. Que l'entreprise réussisse ou ne réussisse « pas, c'est l'affaire de la volonté divine. Quant à lui, s'il « sait garder son âme dans l'indifférence, de quelque « manière que la chose tourne, il ne peut manquer d'y « trouver son profit spirituel. » Voici ce qu'ajoute saint Paul de la part de la Reine des anges : « Une âme « bien ordonnée demeure toujours ferme ; rien ne lui « peut nuire dans les affaires dont Dieu la charge que « ce qu'elle y fait d'après son propre jugement ; car si, « au lieu d'exécuter ce qui lui est prescrit, elle veut « faire ce qui lui semble bon, elle cache le mal sous « l'apparence du bien, et en souffre un grand dommage.

« Le bienheureux apôtre dit encore, que la Reine du « ciel vous prie de bannir de vos esprits les soupçons « que vous nourrissez au grand dommage de ces âmes, « qui vous ont coûté tant de travaux et de sollicitudes, « pour les recueillir dans le monde et les amener où « elles sont. Ce que vous avez fait jusqu'à ce jour plaît « à cette grande Reine. Elle est contente de la pru- « dence avec laquelle vous avez conduit cette affaire. « Elle loue votre zèle et votre charité. Elle me charge « de vous dire, continue l'apôtre, qu'elle s'est faite la « protectrice des Oblates, et que leur établissement « prospérera autant qu'elles seront fidèles à leur sainte « vocation. Au lieu donc de les décourager, soutenez- « les tous trois et animez-les toujours davantage. « Demeurez aussi bien unis entre vous, afin de vous « aider mutuellement à faire les choses qui vous seront « commandées. Le démon s'efforcera de vous diviser, « et ne négligera rien pour vous rendre suspects les uns « aux autres; mais vous découvrirez facilement ses « piéges, en consultant la lumière de la vérité. Le « monde aussi essayera de vous lasser; mais ne vous « laissez pas ravir la couronne promise, non à ceux qui « commencent, mais à ceux qui achèvent. Pourvu que « vous continuiez à marcher dans la droite voie, et que « vos œuvres soient dirigées par une intention pure, je « vous promets la protection du Tout-Puissant. Je vous « promets aussi le secours de son auguste Mère. Mar- « chez seulement avec prudence. Gardez bien les se- « crets divins. Persévérez dans la crainte filiale qui fait « que les illusions ne sont pas à craindre. Enfin, cher-

« chez votre force dans la croix sur laquelle mourut « Jésus-Christ par obéissance à son Père. »

Trois jours après, c'est-à-dire le jour de la Résurrection, qui tombait, cette année-là, le 12 d'avril, Françoise eut un nouveau ravissement pendant lequel elle dit à son confesseur les choses suivantes, de la part du saint Apôtre : « Prêtre de Jésus-Christ, je vous recom- « mande de prendre courage et de marcher le jour et « non la nuit. Le voyageur éclairé par la lumière du « jour ne craint pas de tomber. S'il lui arrive de faire « des chutes, c'est toujours pendant les ténèbres. Il en « est de même au spirituel. Celui qui suit la lumière de- « meure ferme dans la vérité et ne tombe jamais dans « l'erreur. Or, pour jouir de cette lumière, vous n'avez « besoin que de jeter les yeux sur le miroir divin où « elle se reflète, et ce miroir, c'est Jésus-Christ. Gardez- « vous bien d'abandonner l'œuvre que Dieu a commen- « cée par vous. Il s'agit ici de sa gloire, et, pour la pro- « curer, il faut un zèle ardent et que rien ne rebute. « Vous êtes-vous donc imaginé que le monde laisserait « passer cette bonne œuvre sans s'y opposer ? Vous « rencontrerez beaucoup de contradictions dans votre « entreprise, de la part même des personnes avec les- « quelles il vous faut traiter. Celle-ci vous opposera une « difficulté, celle-là une autre ; mais ayez confiance, la « vérité vous aidera, pourvu toutefois que vous conser- « viez une conscience pure, toujours attachée à la vo- « lonté de Dieu et exempte de scrupules ; car les in- « quiétudes scrupuleuses déplaisent au Seigneur. N'ayez « aucun doute sur la vérité des révélations qui vous

« sont faites. Ce qui vous est nécessaire, c'est d'avoir « une foi vive, une espérance ferme, une charité ar- « dente et une profonde humilité. Laissez là vos funes- « tes soupçons et laissez-vous conduire par l'obéis- « sance. Lorsque le démon, toujours aux aguets, voit « une œuvre de Dieu conduite avec timidité, il multi- « plie les obstacles et finit par décourager le trop faible « instrument de la gloire divine. Or, pour cela, il se sert « des créatures qu'il fait mouvoir en toutes sortes de « façons. Tenez-vous-en garde contre les pensées qui « vous viendront à la tête, et ne permettez à aucun « amour sensitif de pénétrer dans votre cœur. Votre « affaire est de procurer l'honneur de Dieu, le moyen « d'y réussir, c'est la grâce, et la grâce s'obtient par la « prière. Recourez-y sans cesse, et vous y trouverez la « force dont vous avez besoin. » Ces avis firent cesser les craintes des procurateurs et renaître leur ancien zèle. Mais Françoise, sortie de ce mauvais pas, retomba presque incontinent dans un autre. Le fait mérite d'être raconté.

Une jeune personne, à peine sortie de l'enfance, touchée des bons exemples que donnaient les Oblates de la Tour-des-Miroirs, demanda l'entrée de ce monastère. Celles-ci, qui étaient fort pauvres, sachant que cette enfant appartenait à une famille très-opulente, la regardèrent comme une ressource que le ciel leur envoyait. En conséquence, elles demandèrent à Françoise son admission, appuyèrent leur demande de raisons si plausibles, que Françoise, après avoir pris l'avis des pères Barthélemy et Mattiotti, crut devoir donner son

consentement. La jeune personne fut donc admise. Mais cette nouvelle répandue dans Rome produisit le plus fâcheux effet, et la congrégation parut menacée d'une tempête terrible. La nuit suivante, Françoise étant en oraison dans sa chambre, vit paraître la Reine des cieux accompagnée de ses trois saints protecteurs. L'un d'eux, ce fut saint Paul, la regardant d'un œil sévère, lui dit : « Vous avez reçu dans votre congrégation « une âme destinée à demeurer dans le monde : com- « ment se fait-il que vous compreniez si mal la vo- « lonté de Dieu? Faut-il donc qu'on vienne vous « l'expliquer article par article? Après tant de lumiè- « res que vous avez reçues ; après tant de recomman- « dations de vous conduire avec prudence, il est in- « concevable que la faiblesse de vos filles vous échappe, « ou que, la reconnaissant, vous la fomentiez au lieu « de la guérir. » L'Apôtre se tut après ces paroles, et saint Benoît lui dit à son tour : « O âme bénie de Dieu, « et si bien instruite, par sa Mère, de la volonté divine, « sachez que vous vous êtes laissée aveugler par une « fausse apparence de bien, et qu'en condescendant à « l'illusion de vos filles, qui ne voyaient que de l'argent « dans cette affaire, peu s'en est fallu que vous n'ayez « démoli ce que vous veniez d'édifier. Si la jeune per- « sonne n'est pas encore rendue à sa famille, ordonnez « qu'on la lui rende ; c'est le seul moyen de détourner « les coups que le monde s'apprête à vous porter. Je « vous préviens que la raison d'argent ne suffit pas « pour admettre les filles qui se présentent, ni même « le seul prétexte de leur conserver le trésor de la vir-

« ginité. Quant à celles qui se présenteront désormais « avant d'être sorties de l'enfance, je dois vous dire « que la Reine des anges vous défend positivement de « les recevoir. Du reste, en pareilles occasions, ne vous « laissez émouvoir ni par l'amour ni par la crainte ; « ne faites attention ni à la fortune ni à l'éclat du « rang ; ayez uniquement en vue la gloire du Sei- « gneur. Vous ne souffrirez pas que le mien et le tien « soient des mots en usage parmi vos filles. Vivez avec « les trois pères dans une constante unanimité. Ne dé- « cidez rien que d'accord ensemble. La vérité vous « éclairera sur ce qu'il y aura de mieux à faire. » Aussitôt que le jour fut venu, Françoise fit rendre la jeune personne à ses parents, et la congrégation recouvra la paix.

CHAPITRE XII

La congrégation est approuvée par l'autorité apostolique.

Françoise, voyant tout ce que l'enfer imaginait pour empêcher l'accroissement de sa nouvelle famille, considérant les doutes, les scrupules et les anxiétés des pères que le ciel lui avait donnés pour coopérateurs; sachant que l'on blâmait assez généralement la manière de vivre de ses filles ; prévoyant enfin dans l'avenir des orages et des persécutions, voulut couper court à tous ces inconvénients, en obtenant une approbation apostolique. Ayant fait venir chez elle ses trois adjuteurs, elle leur dit : Mes pères, j'ai formé un dessein que je veux soumettre à votre sagesse, et que vous m'aiderez à exécuter, s'il mérite votre approbation ; il s'agirait d'obtenir de Sa Sainteté que nos Oblates soient autorisées, 1° à suivre les règles que nous leur avons données ; 2° à vivre en communauté dans la maison qu'elles habitent ; 3° à recevoir les postulantes qui désireront leur être agrégées, et en qui on reconnaîtra les qualités convenables ; 4° à pouvoir faire choix d'une supérieure et d'un confesseur ; 5° enfin, à avoir dans leur maison une chapelle domestique, où ce confesseur puisse leur administrer les sacrements, sans dépendance du curé de la paroisse.

Cette proposition de Françoise obtint l'assentiment de ses trois coopérateurs. Les pères Hypolithe et Barthélemy se chargèrent de dresser la supplique, et convinrent avec Françoise que ce serait Jean Mattiotti qui serait chargé de la présenter au souverain Pontife. Or, voici les raisons de convenance qui les engagèrent à lui imposer cette commission : 1° il était le confesseur de Françoise et de toutes les Oblates ; 2° il était connu du Pape, à qui Françoise l'avait envoyé plusieurs fois, pour lui faire part de certaines lumières célestes relatives à l'état présent de la religion. Il n'y avait encore que quelques jours qu'il était allé le prévenir, de la part de la bienheureuse, d'une nouvelle tempête, dont les démons menaçaient l'Église. Cependant ils ne purent obtenir de lui qu'il consentît à faire cette démarche, on ne sait trop pourquoi ; peut-être était-il arrêté par sa timidité naturelle, qui s'effrayait de tout. Peut-être n'avait-il pas encore une foi entière dans les révélations de la bienheureuse. Peut-être enfin, que, n'ayant pas toujours été bien reçu du Pontife, il craignait de l'importuner, dans un temps surtout où il le savait dévoré d'inquiétudes et entouré de dangers.

Ce pape était Eugène IV, vénitien de nation, et neveu de Grégoire XII. Son oncle le fit d'abord évêque de Sienne, puis cardinal du titre de Saint-Clément. Martin V, successeur de Grégoire, lui confia la légation d'Ancône, ensuite celle de Bologne, où il fit preuve de tant de sagesse et d'habileté, qu'après la mort du pape Martin, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Cette élection se fit dans le couvent de la Minerve, le 3 mars de

l'année 1431. Son nom était Gabriel ; mais, selon l'usage, il le changea et prit celui d'Eugène. Il occupa le Saint-Siége pendant seize ans, à une époque où il était en proie à toutes sortes de calamités. Le peuple romain, nous disent les historiens du temps, se mit en pleine révolte contre sa puissance. On n'entendait dans la ville que les cris de liberté. Les magistrats furent chassés et remplacés par sept citoyens qui usurpèrent l'autorité suprême. Le cardinal Condelmari, camérier et neveu du Pape, ainsi que le cardinal vice-chancelier, furent jetés dans les fers. Le Pontife lui-même, ne voyant plus de sûreté pour lui dans la ville, se déguisa en religieux, prit avec lui un moine, nommé Arsenne, et se jeta sur une frêle barque, aimant mieux se confier aux caprices du Tibre, qu'à ceux de ses sujets révoltés et devenus ses ennemis. Reconnu dans sa route par ceux qui s'étaient mis à sa poursuite, l'audace seule de ses mariniers le tira de leurs mains. Ils lancèrent leur barque avec tant de furie contre celle des sbires, que ceux-ci jugèrent prudent de se mettre à l'écart, se contentant de lancer des pierres et des traits qui n'atteignirent personne.

Ce fut peu de temps avant ou après cette fuite du Pontife, que Françoise conçut le dessein dont nous avons parlé. On conçoit alors que Jean Mattiotti ne devait pas être très-disposé à se charger de la requête de ses collègues ; mais Dieu, qui voulait de lui cette démarche, sut trouver le moyen de l'y déterminer. Le 25 et le 29 du même mois, Jean fut témoin de deux ravissements de la bienheureuse, dans lesquels saint Paul et

saint Jean-Baptiste lui reprochèrent fortement sa timidité. Cette confusion mit fin à ses résistances. Il reçut la supplique des Oblates, dans laquelle Françoise n'était pas nommée, parce que, demeurant encore chez son mari, elle ne faisait pas partie de la communauté, et alla la présenter au souverain Pontife, ajoutant de vive voix la recommandation de la bienheureuse. Le Pape, que tant de coups portés à la religion et à la piété affligeaient profondément, accueillit, non-seulement avec bonté, mais avec consolation, un projet qui tendait à l'accroissement de l'une et de l'autre. Il fit venir auprès de lui l'archevêque de Consentino, et le chargea de l'examen de cette affaire, avec pleins pouvoirs de la terminer, au gré des suppliantes, s'il croyait que cela dût être agréable au Seigneur. Voici le bref que Sa Sainteté fit expédier pour constater la commission donnée à l'archevêque :

« Eugène, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre vénérable frère Gaspard, archevêque de Consentino, résidant dans notre bonne ville, salut et bénédiction apostolique.

« Une supplique nous ayant été présentée, depuis peu de jours, de la part de nos chères filles en Jésus-Christ, Anastasie, veuve de Thomas Clarelli ; Agnès, fille de Paul de Lelli ; Anastasie, fille d'Antoine de Lelli Petrucci ; Jacobille, fille de Françoise ; Augustine, fille de Perna ; Perna, veuve d'Antoine Colluti ; Catherine de Manetti ; Vannotia, veuve de Sabba de Maroccini ; Rite de Celli ; Françoise de Véruli, oblates du monastère de Sainte-Marie la Neuve dans la ville de

Rome, de l'ordre de Saint-Benoît, de la congrégation dite du Mont-Olivet ; supplique qui nous fait connaître comment, enflammées du zèle de Dieu, désirant servir le Très-Haut en esprit d'humilité, et imiter la vie apostolique, autant que le permet leur fragilité, dans le but de sauver leurs âmes, elles souhaitent demeurer ensemble dans une maison de cette ville, convenable à leur dessein, y réunir les biens qu'elles tiennent de la libéralité divine, pour y vivre en commun dans la charité, sous l'obéissance de l'une d'elles qu'elles croiraient propre à remplir la charge de supérieure, et qu'elles éliraient pour un temps. En conséquence de quoi, elles requièrent humblement que nous daignions pourvoir aux choses susdites, avec une bonté apostolique.

« Nous, n'ayant pas une connaissance certaine desdites choses, et désirant néanmoins nous rendre à leurs désirs, ordonnons à votre fraternité par ce bref apostolique, qu'en vertu de notre autorité, vous informiez avec soin sur cette affaire ; après quoi, si vous trouvez que leurs prières soient fondées sur la vérité ; si vous jugez vraisemblable que lesdites femmes puissent licitement demeurer ensemble, et procurer ainsi l'honneur de Dieu et leur salut éternel ; si le prieur et les frères du monastère de Sainte-Marie la Neuve consentent à leurs désirs, toutes choses dont nous chargeons votre conscience, nous vous accordons, à teneur des présentes, par notre autorité apostolique, la pleine et libre faculté d'autoriser les susdites femmes à choisir et conserver à perpétuité une maison propre à leur usage, dans un quartier de cette ville qui vous paraisse hon-

nête et convenable ; à élire une d'entre elles, d'une vie éprouvée, pour présider aux autres, et à la révoquer toutes les fois qu'il y aura cause légitime, pour lui en substituer une autre, d'une vie également éprouvée ; à recevoir et retenir les autres femmes qui voudront se donner à elles, et se conformer à leur genre de vie ; à vivre aussi en commun, de leurs biens réunis, sous les statuts, coutumes et formes des autres Oblates dudit ordre, sans propriétés particulières ; à faire choix de quelque prêtre bon et discret, religieux ou séculier, d'un âge avancé, pour confesseur, qui, après avoir entendu avec soin les confessions de ces femmes, leur donne l'absolution, autant de fois qu'il sera opportun, à moins que leurs péchés ne soient de telle nature qu'il faille recourir au Saint-Siége pour obtenir le pouvoir de les absoudre ; qui leur enjoigne une salutaire pénitence, et leur administre les autres sacrements, selon qu'il conviendra, sans préjudice néanmoins des droits de l'église paroissiale ou autre, dans le territoire de laquelle sera située la maison ; ces droits devant toujours et en toutes choses être respectés. Nous faisons ces concessions, nonobstant les constitutions apostoliques, les statuts et coutumes du monastère et de l'ordre susdit, fussent-ils confirmés par serment, ou appuyés sur quelque lettre apostolique contraire. Nous n'entendons pourtant pas, par cette bulle, approuver leur congrégation.

« Donné à Rome, près de Saint-Pierre, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1433, et de notre pontificat le troisième. »

L'archevêque s'étant assuré de la vérité des faits allégués dans la supplique, et du consentement des religieux Olivetains, expédia un diplôme qui accordait aux Oblates les priviléges qu'elles demandaient. Il est facile de deviner quelle fut la joie de Françoise et de ses filles, en voyant l'heureux succès de cette affaire. Une seule chose les embarrassait : il était dit dans le diplôme qu'elles chercheraient une maison autre que celle qu'elles occupaient ; et cette maison précisément leur plaisait beaucoup, et leur semblait chaque jour mieux appropriée à leurs usages. En conséquence, elles demandèrent à l'archevêque, et obtinrent un nouveau diplôme, qui les autorisait à fixer leur demeure dans ce monastère de la Tour-des-Miroirs. Elles obtinrent aussi du Saint-Père le droit, pour le confesseur qu'elles s'étaient choisi, de pouvoir les absoudre hors du monastère, si quelque maladie les en faisait sortir pour un temps. Enfin, l'abbé général de l'ordre d'Olivet approuva et confirma tout ce qui s'était fait, déclarant en outre cette congrégation exempte de toute sujétion aux religieux Olivétains.

CHAPITRE XIII

Françoise devenue veuve se réunit aux Oblates, dans la maison de la Tour-des-Miroirs. — Celles-ci l'élisent supérieure.

Françoise, ainsi que nous l'avons dit, était restée dans la maison de son mari lorsque ses filles entrèrent dans leur monastère. Cette détermination fut vraiment providentielle; car, à peine établie dans la Tour-des-Miroirs, il lui eût fallu en sortir pour soigner son époux, dans une longue et cruelle maladie qui le conduisit au tombeau. Dieu, voulant donc accomplir le désir de sa servante, et la décharger des affaires temporelles pendant le peu de temps qui lui restait à vivre, rompit les liens qui l'attachaient au monde, en appelant à lui son époux, Laurent. Cette mort arriva au commencement de l'année 1436. Françoise avait alors cinquante-deux ans. Aussitôt qu'elle se vit libre, elle se disposa à quitter sa maison pour aller s'enfermer dans son cher monastère. Aucune raison de conscience ne s'opposait plus à ses désirs. Son fils Baptiste était marié depuis seize ans, et Mobilia, sa femme, avait acquis assez de sagesse et d'expérience pour tenir sa maison et gouverner ses enfants. La séparation n'en fut pas moins pénible. Mobilia, qui était enfin parve-

nue à apprécier les grandes qualités de sa sainte mère, s'opposa tant qu'elle put à son départ, et donna tous les signes de la douleur la plus vive ; mais l'amour divin triompha, dans le cœur de Françoise, de l'amour naturel. Après avoir dit adieu à ses enfants, elle quitta sa maison, le jour même de la fête de Saint-Benoît, et se rendit à son cher monastère.

Étant entrée dans le vestibule, elle en ferma les portes pour changer de vêtements ; ensuite elle entra nupieds dans la salle où se trouvaient ses filles ; et là, s'étant prosternée par terre, les bras étendus en croix, elle dit d'une voix lamentable et entrecoupée de sanglots : « Je vous supplie, mes sœurs, et vous conjure de « me recevoir dans votre société, comme une pécheresse misérable, qui, après avoir donné au monde « les plus belles années de sa vie, vient en offrir à Dieu « les tristes restes. » Les Oblates, qui connaissaient si bien le trésor intérieur de ses vertus, fondirent en larmes à ce spectacle, et, s'empressant de relever leur mère, l'introduisirent, toutes joyeuses, dans la maison. Elles avaient alors, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Agnès de Léli pour supérieure ; mais lorsqu'elle vit Françoise réunie à cette petite congrégation, qui était son ouvrage, persuadée qu'elle avait comme un droit naturel de la gouverner, elle réunit sur-le-champ ses sœurs, et abdiqua sa supériorité, qui fut décernée à Françoise, d'un consentement unanime. On ne pouvait rien faire de moins agréable à cette sainte femme, qui était venue pour servir les autres, et non pour être servie ; aussi fut-il impossible, pour l'instant, de lui

faire accepter cette charge. Cependant elle acquiesça plus tard au désir de ses filles, pour ne pas s'opposer à la volonté de Dieu. Cet acte de soumission lui plut; et ce fut sans doute pour l'en récompenser, qu'il lui donna un ange d'un rang supérieur pour associé dans le gouvernement de cette nouvelle famille. Cette grâce est rapportée dans la vision 66e.

Dans ces commencements, la communauté vécut dans une grande pauvreté. Après avoir dépensé en frais de logement les fonds apportés par elles et mis en masse commune, il ne leur resta pour ressources que le produit de leur travail et les secours obtenus par la mendicité; ce qui assurément n'eût pas suffi pour les faire subsister, si Françoise n'y eût ajouté ses fréquentes et abondantes largesses. C'était donc à elle qu'elles recouraient dans toutes leurs nécessités; et cette providence assurée leur permettait de vivre sans soucis et sans sollicitude. Mais lorsque Françoise, renonçant à sa fortune, fut venue prendre place dans leur pauvre maison, cette veine de bienfaisance étant coupée, elles éprouvèrent beaucoup de privations, et Françoise elle-même fut réduite à partager leur misère. Elle était grande, ainsi que le prouvera le trait que je vais citer. Pendant une semaine où Françoise de Véruli faisait l'office de réfectorière, fonction que toutes les religieuses remplissaient tour à tour, il arriva qu'un jour, mettant son couvert, elle trouva qu'il n'y avait du pain que pour trois, tandis qu'elles étaient quinze. Ayant fait part de cette détresse à la bienheureuse, elles convinrent ensemble d'aller mendier dans la ville ce qui

leur manquait. En conséquence, elles allèrent demander la permission de sortir à la mère Agnès qui était encore supérieure; celle-ci, pénétrée d'admiration, répondit à Françoise : Quoi ! à peine entrée chez nous, vous feriez ce service ! Je ne puis y consentir. J'irai moi, ou j'en enverrai une autre; demeurez en paix dans la maison. Puisqu'il ne vous plaît pas que j'aille mendier, ma mère, reprit Françoise, n'envoyez personne, j'espère que la Providence, qui voit notre besoin, voudra bien y pourvoir. Là-dessus, s'étant rendue au réfectoire, où la cloche appelait tout le monde, elle divisa le pain en autant de morceaux qu'il y avait de personnes, et Dieu le multiplia si bien entre ses mains que toutes furent rassasiées. Ses sœurs, après le repas, ne pouvant méconnaître le miracle, tombèrent à genoux pour rendre grâces à la bonté divine. Après quoi, ramassant les restes dans une corbeille, il y en eut assez pour les besoins du lendemain.

Cependant ces pieuses filles, qui l'avaient eue pour maîtresse spirituelle dans le monde, voulaient à toute force l'avoir pour supérieure dans la maison. Jusque-là il leur semblait que quelque chose manquerait à leur bonheur. Elles ne cessaient donc de la presser, tantôt en particulier, tantôt toutes ensemble, de prendre le gouvernement d'une congrégation qui était son ouvrage. Voyant enfin qu'elles ne pouvaient la décider à accepter cette charge, elles eurent recours au confesseur, et le firent entrer dans leurs vues. Dès lors elles eurent gain de cause; car Françoise ne savait pas résister à son père spirituel. Sitôt en effet qu'il eût parlé dans leur

sens, la bienheureuse fit céder l'humilité à l'obéissance, ou plutôt elle permit qu'on l'élevât pour s'humilier plus profondément, puisque, devenue la première, elle se comporta constamment comme si elle eût été la dernière, servant ses filles, veillant à leurs besoins, les secourant dans leurs infirmités, soit corporelles, soit spirituelles, avec une charité vraiment maternelle, et une exactitude qu'une servante ne saurait égaler. Son zèle pour leur sanctification était admirable; aussi ne leur passait-elle rien qui fût, je ne dirai pas mauvais, mais seulement moins conforme à leur perfection. La plus légère irrégularité, la moindre parole oiseuse étaient reprises par elle, mais avec une douceur et une humilité qui ne permettaient ni de résister ni de se plaindre. Si quelqu'une cependant se montrait opiniâtre, alors elle lui faisait sentir le poids de son autorité, ne voulant pas compromettre, par une excessive bonté, l'intégrité de la discipline religieuse.

Combien de fois lui est-il arrivé, pendant le sommeil de ses sœurs, d'approcher de leurs lits trois et quatre fois dans la même nuit, pour leur rappeler la présence de Dieu, et leur suggérer des actes qu'elle savait lui plaire; sacrifiant ainsi son repos et sa santé à leur progrès spirituel. Jamais ses sœurs ne se mettaient à table sans qu'elle bénît la nourriture qu'elles allaient prendre, avec une charité que Dieu se plaisait quelquefois à récompenser publiquement. On la voyait de temps en temps, en faisant cette action, tourner les yeux vers une fenêtre, et regarder quelque chose: alors elle était ravie en extase, et, se mettant à genoux, les mains

jointes sur la poitrine, elle demeurait deux et trois heures en cet état, le visage étincelant comme le soleil. Ses filles lui ayant demandé ce qu'elle voyait par cette fenêtre, elle leur avoua ingénument qu'elle voyait la sainte Vierge et saint Jean l'Évangéliste plus clairement et avec plus de consolations que s'ils se fussent offerts à ses yeux corporels. Autant que le permettait la fragilité humaine, elle n'omettait aucun moyen de faire avancer dans la perfection les âmes confiées à sa sollicitude; mais c'était spécialement par ses exemples qu'elle cherchait à les édifier. Ainsi, pour les porter à la pratique de l'humilité, chaque soir, avant de se séparer d'elles, elle se prosternait à leurs pieds, et les suppliait, les mains jointes, de leur pardonner les fautes qu'elle avait commises pendant la journée.

Cependant elle n'était pas sans inquiétudes sur les devoirs de sa charge. Ses extases absorbaient une bonne partie de son temps, et presque tout le reste était employé à soigner les malades, ou à faire d'autres œuvres de miséricorde. Craignant donc que l'administration domestique ne fût négligée, elle se fit donner pour vicaire Agnès de Léli, l'ancienne supérieure, la prit dans sa chambre, et s'entendit avec elle pour le gouvernement de la maison pendant le reste de sa vie, qui fut de quatre années.

Parmi les Oblates, il y en avait une, nommée Catherine de Mannetti, qui était entrée fort vieille dans la communauté; elle fut frappée subitement d'un coup d'apoplexie qui lui ôta l'usage de la parole, et fit craindre qu'elle ne rendît, à l'heure même, le dernier soupir.

Malheureusement le confesseur était en voyage. Françoise recourut à Dieu dans cette extrémité, avec une confiance toute filiale, et lui dit : Seigneur tout-puissant et miséricordieux, ne permettez pas que votre servante s'en aille avant le retour du confesseur. Chose admirable ! la mourante demeura pendant cinq à six jours dans cet état, attendant les sacrements de l'Église, que Jean lui donna sitôt qu'il fut de retour. Alors Françoise, qui la voyait lutter péniblement contre la mort, ne voulut pas prolonger davantage sa souffrance; elle récita, avec les sœurs présentes, les litanies de la bonne mort. Après quoi, s'adressant à la malade, elle lui dit : « Ma fille Catherine, allez en paix, et priez Dieu pour « moi. » On eût dit qu'elle attendait cet ordre pour mourir par obéissance; car sur-le-champ elle rendit son âme à son Créateur.

CHAPITRE XIV

Faveurs célestes qui donnèrent à Françoise sur ses filles une grande autorité.

Elle avait coutume de les conduire de temps en temps dans les vignes pour ramasser du bois sec, par raison de pauvreté, mais peut-être plus encore afin de donner de l'exercice à leurs corps et surtout à leur humilité. Là, chacune faisait son fagot et l'apportait ensuite sur sa tête au monastère. Un jour qu'elle était allée avec huit de ses sœurs dans une vigne au delà du Tibre sans prendre aucune provision, soit par oubli, soit à dessein, elle les y fit travailler depuis le matin jusqu'au soir. Dans l'après-midi, l'une d'entre elles, consumée par une soif brûlante, lui demanda permission d'aller boire à un fontaine publique qui, sans être tout à fait voisine, n'était pourtant pas fort éloignée. Un peu de patience, ma sœur, lui répondit Françoise. Après cette réponse, elle s'enfonça dans la vigne, en continuant son travail, suivie d'assez près d'une de ses sœurs, nommé Perna, qui était entrée depuis peu de temps dans le monastère. Lorsqu'elle se crut assez loin de ses filles, elle se mit à genoux et Perna l'entendit qui disait à Jésus-Christ : « Mon Seigneur Jésus, c'est moi qui suis cause, par mon incurie, de l'épuisement

qu'éprouvent vos servantes, sans avoir rien à manger ni à boire. Veuillez les secourir miséricordieusement dans cette nécessité. » Elle ferait mieux, se dit intérieurement Perna, de nous reconduire au monastère. Que dites-vous là, lui répondit Françoise, à qui Dieu fit connaître sa présence et sa pensée ? Levez les yeux, fille de peu de foi ! Elle regarda, et vit des grappes de raisin fort mûres qui pendaient à la vigne. Aussitôt elle courut chercher ses sœurs, qui restèrent muettes d'étonnement à la vue de cette merveille, car on était alors au mois de janvier. Cueillez, mes sœurs, leur dit Françoise, ces raisins que Dieu vous envoie, et gardez-vous d'en rien dire à personne. En disant cela elle étendit sur la terre un linge qu'elle tenait à la main. Chacune de ses filles vint y déposer sa grappe qu'elle mangea en rendant grâces à Dieu ; et ce repas miraculeux suffit pour réparer leurs forces.

La connaissance que Dieu lui donnait des secrets des cœurs contribuait singulièrement au bien qu'elle faisait à ses Oblates. Aucune d'entre elles n'était pressée par quelque tentation, sans qu'elle le sût. Un jour la jeune Perna, qui n'avait que quinze ans, en éprouvait une qu'elle eût été bien fâchée de découvrir à sa mère. Celle-ci l'ayant rencontrée, lui frappa sur l'épaule, en disant : Avouez votre faute, Perna ; le démon vous tient à la gorge et vous suffoque. Une autre de ses filles, nommée Augustine, faisant oraison pendant la nuit, le démon se jeta sur elle sous la forme d'un oiseau, soit pour la blesser, soit pour interrompre sa prière. Françoise était aussi en oraison dans sa chambre, et Dieu per-

mit qu'elle fût témoin de cette lutte qui dura assez longtemps. Le lendemain, voyant qu'Augustine lui faisait mystère de cette épreuve, elle la prévint en lui demandant si elle n'avait pas souffert quelque chose pendant la nuit. Augustine, étonnée de cette question, ne savait que répondre. Pourquoi gardez-vous le silence, ma fille? reprit Françoise. Je sais ce qui vous est arrivé. Là-dessus elle lui raconta son aventure, et ajouta : Donnez gloire à Dieu par ordre duquel votre ange gardien vous a délivrée. Augustine ne douta pas qu'elle devait aux prières de sa sainte mère la victoire qu'elle avait remportée.

Un autre jour Françoise était sortie pour aller voir son fils Baptiste. Pendant son absence, Jacobille qui conversait avec une de ses sœurs, entendant sonner à la porte, voulut aller voir ce dont il s'agissait. Sa compagne, en plaisantant sans doute, la retint par le bras, mais si violemment qu'elle lui déboîta l'épaule. La douleur fut vive, et le bras devint si inflexible qu'il fallut découdre sa manche pour le visiter. Dieu ayant fait connaître à Françoise cette triste aventure, elle partit aussitôt pour retourner dans sa maison, un peu fâchée contre l'auteur de cette grave imprudence. Arrivée auprès de la malade, elle prit son bras d'une main, et mettant l'autre sur son épaule, fit rentrer l'os, sans violence, dans la place qu'il devait occuper. Ensuite elle dit à ses sœurs : « Ceci est un tour du démon qui espérait par là semer entre vous la dissension. Vengez-vous, mes chères filles, en conservant la paix et la charité réciproques. » Ces événements et beaucoup d'autres

semblables persuadèrent à tout le monde que Françoise n'ignorait rien de ce qui se passait dans la maison et même dans les cœurs ; ce qui ne servit pas peu au maintien de la discipline régulière.

Pendant qu'elle excitait l'admiration de ses sœurs par une continuité de merveilles, elle essayait de la part des démons de si cruels traitements, qu'elle était pour toutes un objet de compassion. Un jour qu'elle était à genoux auprès du lit d'Agnès, elle fut jetée par terre avec grand bruit et traînée violemment jusqu'à la porte de la chambre. Agnès, s'étant levée pour la secourir, la trouva seule et remise en oraison. Qu'est-ce donc, ma mère? lui demanda-t-elle. Ce n'est rien, ma sœur, répondit Françoise ; retournez et priez. Toutes les fois que ses sœurs venaient à son secours en pareille circonstance, elle leur faisait la même réponse, et les étonna par sa tranquillité. Elles l'entendaient tantôt invoquer le nom secourable de Jésus, tantôt lui rendre grâces de sa victoire. Un jour qu'elle était au lit malade, ayant auprès d'elle Agnès et quelques autres sœurs, le démon enleva brusquement ses couvertures, et ouvrit la fenêtre, comme pour les jeter dehors. Il n'en fit rien pourtant, mais elles ne savaient plus où les prendre. Cependant après avoir fait d'assez longues recherches, elles finirent par les retrouver en rouleau sous le lit. Cette aventure ne parut faire sur Françoise aucune impression. Elle se contenta de dire : Il fait ce que Dieu lui permet de faire.

Perna vit un jour les démons l'élever en l'air, et la laisser tomber lourdement sur le pavé de sa chambre ;

ce dont elle l'entendit rendre grâces à Dieu. Augustine avait soin, avant chaque repas, de laver le vase à boire, de le remplir d'eau fraîche, et de le couvrir afin que rien n'y tombât. Cependant toutes les fois que la bienheureuse voulait s'en servir, elle le trouvait rempli de mouches. Augustine en paraissant une fois fort affligée, Françoise lui dit : Ne vous troublez pas, ma fille, c'est le démon qui souille cette eau pour m'exercer. Ces méchants esprits se montraient quelquefois à elle sous des formes si affreuses, qu'elle eût mieux aimé, disait-elle, être jetée vive dans une fournaise que de les voir. Vannotia rendait témoignage qu'elle l'avait entendue un jour dire au démon : O monstre infernal, que tu es horrible ! Elle se servit de son expérience pour donner le conseil suivant à son confesseur. « Si jamais, lui dit-« elle, il arrive à vos pénitentes de voir ces abomina-« bles esprits, recommandez-leur bien de se tenir fer-« mes et constantes dans le combat. Il ne leur servirait « de rien de prendre la fuite. Elles n'éviteraient par là « ni la frayeur qu'ils inspirent, ni leurs mauvais traite-« ments. »

Les prodiges qu'opérait le Seigneur en faveur de sa servante n'étaient pas une moindre preuve de sa haute sainteté. En 1438, la veille de la fête des saints Apôtres, Françoise sortit pour visiter l'église de Saint-Paul, accompagnée d'Agnès, de Jacobille, de Vannotia et de Perna. Elle ne manquait guère, dans ses sorties, de prendre avec elle cette dernière, qui, étant la plus jeune de toutes, avait un plus grand besoin d'exercice et de récréation. Au retour de cette visite, Françoise en-

tra dans une vigne avec ses compagnes, et, approchant d'un ruisseau, elle dit : Ce ruisseau, par la grâce de Dieu, coule encore. Cela dit, elle entra en extase, et se mettant à genoux sur le bord de l'eau, demeura plusieurs heures hors d'elle-même. Pendant ce temps-là le ruisseau s'enfla, par l'ouverture de quelque écluse, et, se répandant hors de son lit, enveloppa la bienheureuse de toutes parts. Ses sœurs, voyant cela, la croyaient toute mouillée. Cependant elle sortit de là entièrement sèche, ce qui les surprit de telle sorte, qu'elles eurent besoin de toucher sa robe pour se convaincre que leurs yeux ne les trompaient pas.

Au mois de septembre de la même année, Jacobille, Augustine, Perna et quelques autres sœurs, qui étaient venues avec elle dans la même vigne, furent témoins d'un autre prodige à peu près semblable. Tandis qu'elles s'occupaient à je ne sais quel travail manuel, Françoise prit en main son livre d'office, et se mit à réciter matines, en se promenant dans une allée. Or, à peine avait-elle commencé, qu'il survint une pluie si subite et si abondante, que les sœurs ne purent gagner un hangar voisin sans être fort mouillées. Voyant de là leur mère qui continuait tranquillement son office, elles lui crièrent de venir se mettre à couvert. A couvert de quoi? répondit Françoise. De la pluie, reprirent-elles, qui va vous tremper. De la pluie! mais je n'en vois pas, leur dit la bienheureuse. Cependant elle entra sous le toit où elles étaient cachées. Est-ce que vous êtes mouillée, ma mère, lui demanda Jacobille?

Pourquoi serais-je mouillée, répondit-elle? est-ce que la pluie tombe? Oui, ma mère, lui dirent-elles, et abondamment. Aussitôt elles l'entourent, touchent ses habits, regardent son livre, et s'assurent, à leur grand étonnement, qu'elle n'avait pas reçu une seule goutte d'eau.

Dieu, pour mieux témoigner sa faveur envers elle, ajouta aux miracles le don de prophétie. Une tertiaire, de l'ordre de Saint-François, nommée Catherine de Pérouse, gouvernait à Rome un couvent de son institut. Une dame Ritozza de Fabrici étant venue lui proposer sa fille, elle répondit qu'elle désirait prendre l'avis de Françoise avant de la recevoir. Elle alla donc consulter la bienheureuse, qui lui répondit : Je désire que vous refusiez de la prendre. Elle sera reçue dans un autre monastère; on lui donnera même le saint habit; mais elle le quittera avant que l'année de sa probation soit achevée. La chose arriva comme elle l'avait prédite.

En 1438, Perna de Tozzuli ayant perdu sa fille enlevée par la peste, et étant elle-même atteinte de cette funeste maladie, Françoise alla la voir et lui dit : Réjouissez-vous, bonne mère, votre fille est entrée dans le port du salut; mais vous, comment allez-vous? Assez mal, répondit cette dame; j'ai la peste sous le bras, et la fièvre me brûle. Prenez courage, reprit Françoise, et excitez votre foi en Jésus-Christ : la grâce de Dieu vous délivrera. En disant cela, elle mit la main sur la partie infectée, et guérit si bien la malade, qu'elle se leva à l'heure même, au grand étonnement de toute la famille.

L'année suivante, un certain Laurent, de l'ancienne et noble famille des Altiéri, âgé de quarante-deux ans, était atteint d'une maladie mortelle. Paulatia, sa femme, le voyant condamné par les médecins, recourut aux prières de Françoise, et lui dit que, si son mari mourait dans l'état où étaient ses affaires, elle allait se trouver impliquée dans les plus graves embarras. Votre position me fait pitié, répondit la bienheureuse. Prenez la résolution d'être moins esclave de la vanité du siècle, et de mieux servir le Seigneur, il vous rendra celui que vous pleurez, en sorte qu'il sera témoin de ma sépulture. Il revint en effet de cette maladie, et assista aux funérailles de sa bienfaitrice. Paulatia, le voyant guéri, résolut secrètement d'entrer chez les Oblates, quand elle serait veuve. En attendant, elle se dépouilla des ornements de sa vanité et s'abstint désormais de prendre part aux divertissements du siècle. Enfin, son mari étant mort, quelques années après, elle entra au monastère de la Tour-des-Miroirs.

LIVRE DEUXIÈME

VISIONS DE SAINTE FRANÇOISE, ÉCRITES PAR JEAN MARIOTTI, SON CONFESSEUR.

Je crois devoir placer ici, pour l'utilité de ceux qui liront ces visions, une observation importante du père Fuligatto, de la compagnie de Jésus.

« Plusieurs de ces visions, dit-il, doivent être con-« sidérées comme de pieuses méditations et contempla-« tions, qui étaient propres à la bienheureuse. Je mets « de ce nombre, spécialement celles qui regardent les « mystères de la vie et de la passion de notre divin Sau-« veur. Tout lecteur attentif distinguera facilement les « autres qui procèdent de la même source. Cependant « on ne peut nier que ce livre renferme beaucoup de « vraies révélations : telles sont les visions qu'eut la « sainte sur la fondation du monastère de la Tour-des-« Miroirs, sur les calamités dont Rome était menacée « par la justice de Dieu, et qu'elle détourna en partie « par ses prières. Du reste, ajoute cet historien, lais-« sant ce discernement à faire au pieux lecteur, nous « raconterons indistinctement toutes ces visions, telles

« que nous les ont conservées des écrits anciens et di-
« gnes de toute confiance. »

VISION Ire

Parmi les nombreuses faveurs dont Dieu se plut à combler la bienheureuse Françoise, en voici une qui ne fut pas accordée, je pense, à beaucoup d'autres saints. Outre l'ange gardien auquel elle fut confiée à son entrée dans la vie, elle en reçut un second, qui, comme on l'a su d'elle-même, appartenait au chœur des archanges. Or, cet archange lui était tellement familier, qu'elle le voyait jour et nuit auprès d'elle, sous la forme d'un enfant de neuf ans. Il était couvert d'une tunique aussi blanche que la neige, et son visage étincelait d'une telle gloire que la bienheureuse ne pouvait le fixer. Il y avait pourtant deux occasions où il lui était permis de le contempler à son aise : 1° lorsqu'elle s'entretenait de lui avec son confesseur ; et 2° lorsqu'elle était aux prises avec les démons. Dans le premier cas, elle considérait, sans être éblouie, sa chevelure, ses yeux, tous les traits de son visage, et les autres membres de son corps. Dans le second cas, elle le voyait moins distinctement, parce que, pour mettre en fuite les démons, il laissait davantage éclater sa gloire : aussi ces esprits de ténèbres ne pouvaient-ils en supporter la splendeur. Hors de ces deux circonstances, elle voyait de côté sa lumière, qui l'éclairait parfaitement, en sorte que la nuit était pour elle un beau jour; aussi n'avait-elle jamais besoin de lumière matérielle pour aller et venir,

et faire tout ce qu'elle voulait dans la maison, malgré l'obscurité la plus profonde.

Beaucoup d'années après qu'elle eut reçu ce riche présent du ciel, Dieu lui en fit un autre plus magnifique encore. Elle en parlera assez au long dans les visions 66 et 69. Cependant je ne puis me dispenser d'en dire ici quelque chose. En 1436, première année de son veuvage, le 21 mars, fête de saint Benoît, tandis qu'elle rendait grâces à Dieu de la diminution de ses embarras temporels, et des grâces plus abondantes qu'elle sentait dans son âme, Dieu lui donna un troisième ange supérieur au second, et elle n'eut pas de peine à s'en apercevoir, à l'influence plus puissante qu'il exerçait sur elle, c'est-à-dire, qu'il éclairait son esprit de lumières plus vives, et donnait à son cœur une vigueur inaccoutumée ; mais elle ne tarda pas à avoir des preuves plus sensibles encore de son excellence. Ainsi, par exemple, lorsqu'elle était maltraitée par les ennemis du genre humain, il n'avait pas besoin, comme l'archange, de secouer sa chevelure, pour les mettre en fuite ; un acte de sa volonté suffisait pour produire cet effet. Pendant qu'elle récitait les diverses heures de l'office divin, cet ange devenait visible, et elle voyait sur sa tête, comme une colonne de lumière qui s'élevait jusqu'au ciel. Il avait continuellement en mains trois rameaux d'or, faits en forme de branches de palmiers couronnées de dattes. Il tenait aussi des fils d'un or très-pur qu'il roulait sans cesse sur des fuseaux, travail dont elle le vit occupé pendant deux années entières. Il l'achev a le jour de l'Assomption de la très-sainte

Vierge, en l'année 1438, et dit à la bienheureuse qu'avec cette matière il voulait faire trois toiles, la première tissue de cent fils, la seconde de soixante, et la troisième de trente. Il ne lui donna point l'explication de cette vision; mais le père Fuligatto pense que ces trois toiles représentaient trois états de vie, savoir : la virginité, l'état conjugal et la viduité. A l'appui de son sentiment, il fait remarquer le rapport de cette figure avec cette semence dont il est parlé dans l'Évangile, qui donnait cent, ou soixante, ou trente pour un, ce que les saints Pères ont toujours appliqué aux trois états que nous venons de dire. Cet auteur observe enfin que le nombre de ces fils égalait celui des jours qui restaient encore à vivre sur la terre à la bienheureuse.

Depuis l'arrivée de cet ange, son esprit était plus dégagé des choses temporelles, et sans cesse appliqué aux divines contemplations; ce n'était plus seulement après ses communions qu'elle éprouvait des extases, elle en avait également à la maison. Attentive à tout faire pour Dieu, à qui seul son cœur voulait plaire, elle s'occupait des soins temporels lorsqu'il le fallait pour accomplir sa divine volonté; mais à peine rentrait-elle dans sa chambre qu'elle oubliait les affaires domestiques aussi complétement que si elles lui eussent été étrangères. Or, ce dégagement la disposant à l'extase, cet état devenait pour elle presque habituel. Une seule chose lui faisait peine par rapport à cette grâce, c'est qu'elle était fréquemment surprise dans cet état extraordinaire par les personnes de la maison. Or, c'était pour elle un vrai martyre, car son désir n'était pas de paraître par-

faite, mais de l'être en effet. La présence de son confesseur ou de ses filles spirituelles ne la rendait pas moins confuse, tant son humilité était sincère, tant elle avait à cœur de cacher aux hommes les grâces et les faveurs qu'elle recevait de Dieu.

Un jour, étant en oraison, elle vit paraître vingt-six démons, dont l'aspect était horrible et effrayant. Ils lui montrèrent, en l'insultant, le feu qu'ils portaient, et dirent : Voici les armes de la colère de Dieu qu'il nous a mises en mains pour punir la ville de Rome. Nous allons nous placer deux par deux sur chacun de ses quartiers, et la frapper jusqu'à destruction. Françoise fut d'abord effrayée et troublée tant par l'aspect affreux de ces mauvais esprits que par leurs menaces ; mais elle ne tarda pas à se remettre, par conformité entière à la sainte volonté de Dieu. Les démons essayèrent de la tromper, en figurant dans l'air l'image du Sauveur du monde ; mais une lumière divine lui découvrant aussitôt leur fourberie, la figure se réduisit en poudre et tomba par terre. Alors Dieu, voulant consoler sa servante, lui fit voir au-dessus de la ville la divine Marie couronnée et tenant entre ses bras l'enfant Jésus. Auprès d'elle étaient, d'un côté, Jean-Baptiste, et de l'autre les saints apôtres Pierre et Paul, à genoux, lui demandant grâce pour la cité coupable. En même temps Françoise entendit une voix fort douce qui lui disait : « Le Seigneur « très-haut et miséricordieux, fléchi par les humbles « supplications de ces saints, a revoqué la sentence « portée contre la ville de Rome ; mais si les Romains « ne se convertissent, un châtiment plus terrible leur

« est réservé. » Elle vit ensuite tomber du ciel trois flèches : la première sur le dôme de Saint-Paul, la seconde sur le dôme de Saint-Pierre, la troisième sur celui de la chapelle du Sauveur, dans l'église de Saint-Jean de Latran. La bienheureuse eut cette vision dans le mois de juillet de l'année 1430. Louange en soit à Dieu.

VISION II

Un jour de Vendredi saint, Françoise, malgré la difficulté qu'elle trouvait à marcher, parce que le jeûne avait épuisé ses forces, voulut aller néanmoins à l'église de Sainte-Croix, pour y entendre la parole de Dieu. Le prédicateur faisant son sermon sur la place publique, la bienheureuse s'assit par terre pour l'écouter, ayant auprès d'elle sa fille spirituelle Marguerite. Le récit des souffrances du Sauveur fit sur elle une telle impression, qu'elle fut ravie en extase avant la fin du sermon : ce qui se prolongea longtemps après la dispersion de l'auditoire. Marguerite, à son retour, ayant rendu compte au confesseur de ce qui s'était passé, celui-ci alla trouver Françoise, et l'obligea, par obéissance, à lui faire connaître ce qu'elle avait vu dans cette extase. « J'ai vu, lui dit-elle avec humilité, l'huma-« nité de mon Sauveur criblée de blessures. J'ai vu sortir « des piqûres de sa tête et de ses sacrées plaies une « très-précieuse et très-claire liqueur. J'ai vu les cieux « ouverts et une lumière d'une splendeur incomparable, « d'où sortait une chaîne enflammée qui, descendant

« sur Jésus, semblait distiller le feu et en remplir toutes « ses veines. Or, il m'a été dit que cette chaîne était la « figure de l'ardent amour dont ce doux Sauveur brû- « lait pour nous. » En disant cela, Françoise parais- sait brûler elle-même, en sorte qu'elle avait peine à exprimer ce qu'elle avait vu. Elle eut cette vision le 29 mars de l'année 1431.

VISION III

Un jour, après avoir communié dans la chapelle de Saint-Ange de l'église de Sainte-Marie au delà du Tibre, elle eut un ravissement qui dura près d'une heure et demie, dont elle rendit compte en ces termes : « Après « ma communion, lui répondit-elle, qui m'avait rendue « toute joyeuse, j'ai été conduite en esprit dans une « grande et belle prairie couverte d'une charmante ver- « dure. Au milieu était un bassin de forme ronde, qui « paraissait d'albâtre, et avait tout autour plusieurs de- « grés par lesquels on pouvait y monter. J'ai vu descen- « dre dans ce bassin une eau abondante qui rendait en « la touchant une grande clarté. Elle sortait ensuite du « bassin par un grand nombre d'ouvertures, et, se ré- « pandant sur toute la prairie, faisait produire au gazon « toutes sortes de fleurs. Ayant vu sept personnes qui « s'approchaient du bassin pour boire de cette eau, j'ai « voulu imiter leur exemple ; mais il m'a fallu attendre, « étant loin du bassin, que l'eau vînt à moi. Enfin j'en ai « bu, et elle a répandu dans mon cœur des consola- « tions incroyables. M'étant ensuite approchée du « bassin, j'ai lu ces paroles gravées dans l'albâtre : Le

« Seigneur compatissant tire à lui, par l'amour, l'âme « qui se fait son amante. Lorsqu'elle lui est unie dans « l'extase, elle voudrait demeurer dans cet heureux « état ; mais il la fait descendre malgré ses résistances. » Après avoir ainsi parlé en présence de Marguerite, sa fille spirituelle, elle dit, en s'adressant à Dieu : « O « mon très-doux Seigneur ! qui êtes ce bassin d'où l'eau « de l'amour coule en abondance, ne m'éloignez pas « de vous. Laissez-moi continuer à boire de cette eau, « jusqu'à ce que je sois rassasiée. Vous le voyez, je de- « meure toute languissante. Ne me faites pas souffrir « davantage. Que votre volonté seconde mon désir, et « apaise la soif de mon âme. » La sainte eut cette vision au mois d'avril 1431.

VISION IV

Un autre jour, après sa communion dans la même chapelle, Françoise eut une extase qui dura environ une heure, demeurant dans un tel état d'immobilité qu'on ne voyait en elle qu'un léger mouvement des paupières. Cependant elle commença à se mouvoir avant que le ravissement eût cessé, et elle dit ces paroles : « O amour très-fervent ! ne me soyez pas cruel, « et ne me chassez pas de votre présence, ce serait « pour moi une trop grande douleur. O amour très- « compatissant ! ne me renvoyez pas habiter dans mes « ténèbres ordinaires ; c'est un séjour que je ne puis « plus supporter. Si vous ne vous laissez pas toucher « par ma prière, du moins, dites-moi donc pourquoi

« vous me contraignez à me séparer de vous? » Le confesseur et Marguerite étaient présents et entendaient parfaitement ces paroles. Lorsqu'elle fut revenue à elle-même, elle répondit aux questions du père : « J'ai été conduite en esprit au sommet d'une monta- « gne fort haute, d'où s'élevait une colonne lumineuse, « dont la cime semblait toucher les cieux ouverts. Par « le haut de cette colonne, sortait une grande flamme « que j'ai compris être la figure du divin amour. « Cette flamme se divisait en trois parties, dont « la première entrait dans le ciel, tandis que la deuxiè- « me était refoulée sur la montagne, et que la troi- « sième descendait dans la plaine, sur un peuple im- « mense qui s'y trouvait rassemblé. De la hauteur où « j'étais placée, j'ai vu cette multitude se diviser en « quatre parties, qui ont accueilli le feu que le ciel « leur envoyait, avec des dispositions bien dissembla- « bles. Lorsque ce feu s'est approché de la première « troupe de ce peuple, qui m'a paru fort nombreuse, « elle n'a pas voulu le recevoir, et alors j'ai remarqué « qu'elle demeurait sale et ténébreuse. La seconde « troupe ne repoussait pas ce feu céleste; mais elle ne « l'appréciait pas non plus ; car elle lui tournait le dos. « Lorsqu'il est descendu sur la troisième troupe, les « hommes qui la composaient m'ont paru le recevoir, « mais avec une froideur glaciale. La quatrième troupe, « au contraire, s'est empressée de l'accueillir avec de « grandes démonstrations de joie et d'honneur; mais « cette troupe était fort peu nombreuse. » Le confesseur l'interrompit ici, pour lui demander quel pouvait

en être le nombre approximatif. Françoise répondit : « Par comparaison avec les autres troupes, elle pré- « sentait à peu près un homme sur cent. J'étais en- « core, ajouta-t-elle, au pied de ma colonne, lorsque « j'entendis une voix qui en sortait et disait : Je suis « l'amour. Celui de mes amantes vient de moi ; c'est moi « qui le forme en elles, et le rends invariable ; c'est moi « qui élargis leur cœur, pour qu'il y prenne un conti- « nuel accroissement ; et je fais cela sans qu'elles s'a- « perçoivent de mon opération. » Cette vision eut lieu le même mois et la même année que la précédente.

VISION V

Une nuit, pendant que la bienheureuse, couchée sur son pauvre lit, faisait oraison, selon sa coutume, l'ennemi du genre humain cherchait à la distraire, pour lui faire abandonner cet exercice qui lui déplaît tant ; mais, par la grâce de Dieu, elle se tenait ferme, et rendait ses efforts inutiles. Tout à coup elle aperçut sur sa couverture une colombe d'une éblouissante blancheur. Qu'est-ce que cela, se dit-elle à elle-même ? ne serait-ce point une illusion de l'esprit infernal ? mais son archange la rassura, en secouant sa chevelure, selon son usage. Ce mouvement, en effet, mettait toujours en fuite le démon, et la colombe n'en fut pas effrayée. Une grande et vive lumière lui apparut ensuite : la colombe y entra ; son esprit en fit autant, et s'éleva avec la colombe dans cette lumière, tandis que son corps demeurait sans mouvement, par suite de cette

élévation. Arrivée à une certaine hauteur, elle vit la Reine des vierges qui venait de la terre et montait au ciel. Sa tête était ornée de trois couronnes et une lumière très-éclatante lui tenait lieu de vêtements. Le ciel s'ouvrit, et Françoise aperçut la Majesté divine assise sur son trône. En avant était un grand et magnifique miroir, dans lequel elle put lire ces paroles : « Un « Dieu, une foi, un baptême. » La sainte Vierge s'arrêta devant ce miroir, et puis s'en approcha de si près qu'elle semblait y entrer et s'y perdre. Cette représentation signifiait les louanges et les actions de grâces que cette glorieuse Reine rendait à son Fils très-clément, pour toutes les faveurs qu'elle en avait reçues. De la divine Majesté sortaient des rayons beaucoup plus ardents que ceux du soleil, qui couvraient l'auguste Marie, et la rendaient tout étincelante. Après que Françoise eut contemplé et compris cette action, elle entendit la Reine du ciel qui chantait d'une voix mélodieuse : « Seigneur tout-puissant et souverainement grand, « créateur de toutes choses, vous avez ravi entièrement « mon âme, et l'avez introduite au dedans de vous; « ce qui fait que je me vois absorbée dans le miroir « de votre Majesté; c'est à vous que je dois toute ma « vie et la fermeté de mes vertus ; c'est votre amour « qui fut la lumière de mon âme, mon défenseur et le « lien de ma fidélité. » A ces mots, elle se tourna vers Françoise, et lui dit : « O pauvre petite âme ! ta con- « dition est si basse que tu ne peux supporter un si « grand feu d'amour. Tu ne saurais demeurer long- « temps dans l'état où tu es, à cause de la faiblesse de

« ta nature. Du moins, l'amour te fait pure pendant les « courts instants que tu passes ici. » Tout ceci était l'explication de cette première parole : Un Dieu.

Six jours après cette vision, elle retrouva, dans une nouvelle extase, la divine Majesté et la Reine du ciel dans l'état où elle les avait vues précédemment. Marie, regardant dans le miroir divin, se mit à dire : « O Père « et Fils très-doux, qui m'avez établie impératrice par « excellence ! O sagesse éternelle, qui avez fait de moi « la grande et forte racine d'où est sortie la fleur de « Jessé, faites que je me contemple dans ce miroir où « je suis, et qui m'absorbe tout entière. Pendant que « je vivais là-bas, vous me communiquâtes la foi catho- « lique, dont l'objet est la vérité droite et pure ; et « maintenant vous me faites jouir de vos embrasse- « ments éternels. Je vous contemple sans cesse, et les « biens infinis que je découvre en vous m'inondent « de joie. » Ici, s'interrompant, elle dit à Françoise : « O « âme ! dont les jugements humains ont si peu de so- « lidité, cherche le fruit de la divine sagesse, et quand « tu l'auras trouvé, prends garde de le laisser t'échap- « per. Sois forte et constante, et ne permets à ton « esprit aucun changement, aucune instabilité. » Telle fut l'explication que reçut Françoise de cette seconde parole : Une foi.

Deux jours après, la bienheureuse fut ravie de nouveau, et vit la Reine des cieux qui regardait dans le miroir, et disait à son Fils, en lui rendant grâces : « O « Dieu très-haut et souverainement vrai, qui avez « établi les sacrements pour ceux que l'amour en rend

« dignes, en les ornant des principales vertus, je me « regarde dans ce miroir, et je m'y vois parée du saint « baptême, fortifiée par ce sacrement qui purifie les « autres de leurs péchés, en sorte que je fusse toujours « parfaitement soumise à vos commandements sur la « renonciation à Satan et à ses œuvres. Aussi, vous le « savez, Seigneur, Satan et ses œuvres furent toujours « pour moi des objets d'horreur. C'est pour cela qu'au- « jourd'hui j'ai la confiance de me regarder en vous, « qui êtes ma souveraine joie ; et je veux désormais me « réjouir toujours de ces grâces que vous m'avez faites. » Ici, s'adressant à Françoise, elle lui dit : « Pauvre petite « âme, tenez-vous toujours sur vos gardes, et accom- « plissez fidèlement les engagements que vous avez pris « avec Dieu. S'il vous arrive de commettre quelques « fautes, alors veillez du moins à éviter la rechute, et « ne soyez plus ingrate envers celui qui vous a créée. « Demeurez constante dans son amour, vous rappelant « sans cesse celui qu'il vous a prouvé en mourant pour « vous sur le Calvaire. Regardez-vous sur cette croix, « aujourd'hui rayonnante de gloire ; ce fut pour gagner « votre cœur que Jésus-Christ l'inonda de son sang. » Ce fut là l'explication de cette troisième parole : Un baptême.

Le dimanche suivant, après avoir communié dans la chapelle de Saint-Ange, elle eut un ravissement, dans lequel elle vit la glorieuse Marie qui louait Dieu le Père, et le remerciait de ses bienfaits, en disant : « Je vous dois des louanges et des actions de grâces, ô « divine Majesté ! qui dans les conseils de votre sagesse

« éternelle, m'avez prédestinée avant la création du « monde, à devenir la mère de votre Fils unique et bien « aimé. Je ne saurais aussi vous louer assez, ô mon très- « doux Fils! puisque étant la sagesse infinie de Dieu, « le Verbe de Dieu lui-même, vous avez néanmoins « daigné prendre un corps dans mon sein virginal. O « Dieu très-excellent et très-puissant! votre Verbe et « votre amour, en se faisant homme, a voulu me choisir « pour son tabernacle. Vous l'avez voulu vous-même; « et ç'a été pour vous plaire qu'il a pris de moi son « humanité. O Dieu plein d'amour, qui m'avez associée « à vous en tant de manières, comme votre fille, comme « mère de votre Fils, comme votre servante, comme « instrument de votre miséricordieuse volonté ! O puis- « sance! ô sagesse! ô amour très-fervent! c'est à votre « bonté tout aimable que je dois de me voir comblée de « si grands biens. » Pendant qu'elle témoignait ainsi sa reconnaissance, tous les esprits angéliques et humains unissaient leurs louanges aux siennes, et chantaient une mélodie ravissante des hymnes d'actions de grâces à la divine Majesté.

Françoise était tout occupée de ce spectacle, qui lui faisait goûter une joie délicieuse, lorsqu'une voix, qui paraissait sortir du miroir, lui dit : « Je suis l'amour lu- « mineux; c'est moi qui éclaire l'âme, lorsque je la « trouve dépouillée des affections terrestres, désoccu- « pée d'elle-même, et pénétrée de sa profonde misère « et de son néant. Une âme qui est unie par l'amour « divin ne demande et ne sent rien qui ne soit conforme « à ma volonté sainte, à laquelle elle doit s'unir entiè-

« rement, dans laquelle elle doit s'établir fermement, « sans aucune réserve de volonté propre. Lorsqu'il ne « se trouve plus en elle le oui et le non, le vouloir et ne « le vouloir pas, lorsque, parfaitement conformée « à la divine charité, elle se remet tout entière en- « tre les mains de la volonté suprême, son cœur se « remplit du doux feu de l'amour divin, il s'échauffe « d'une chaleur spirituelle et s'embrase ; il se fait alors « dans cette âme une transformation d'amour. La divine « bonté lui fournit des aliments spirituels, d'une saveur « délicieuse dont voici les effets précieux. Enivrée de « douceur céleste, elle se laisse mener avec la docilité « d'un enfant, là où il plaît à Dieu de la conduire ; elle « s'abandonne au bon plaisir divin, elle reçoit et se « laisse enlever avec une entière indifférence, et les « biens temporels et les consolations spirituelles, sans « que ces divers changements de la disposition divine « l'affligent et troublent sa paix. » Cette vision eut lieu peu de temps après la précédente.

VISION VI

Ayant reçu la sainte communion, par ordre de son père spirituel, le jour de la fête de la Sainte-Trinité, elle eut un ravissement qui dura une heure entière, et dont elle rendit compte ainsi qu'il suit : « Élevée à une « certaine hauteur, j'ai été introduite dans un temple « magnifique. A peine y étais-je entrée, que j'ai vu des- « cendre du ciel supérieur une personne d'une blan-

« cheur éblouissante. Elle s'est nommée Tabernacle ar-
« dent et embrasé. Je suis entrée dans ce tabernacle
« qui s'ouvrait par lui-même, sans porte, et alors j'ai
« entendu un chant admirable, et senti une odeur de
« parfum, qui réjouissait délicieusement mon cœur, le
« pacifiait et opérait en lui un immense rassasiement.
« Tout cela se faisait avec une suavité que l'esprit hu-
« main ne saurait comprendre. Dans ce tabernacle était
« un bain formé d'une infusion précieuse qui avait la
« couleur de l'or, et la surface en était couverte de per-
« les et autres objets d'une beauté ravissante. Dans mon
« avidité, j'ai plongé les mains pour prendre ou goûter
« quelque chose, mais sans pouvoir rien saisir. Alors
« on m'a mis la tête dans le bain. Ma bouche a pu saisir
« une seule petite goutte; et elle a suffi pour me pro-
« curer une confortation et un rassasiement que la lan-
« gue humaine ne saurait exprimer, que l'esprit lui-
« même ne saurait comprendre. »

J'ai entendu ensuite une voix qui me disait : « O âme
« heureuse, sois ferme dans la foi. Que l'amour de ton
« Dieu et ses souffrances pour toi ne sortent plus désor-
« mais de ta mémoire. Que n'eut-il pas à souffrir de la
« haine et du mépris du monde, lorsqu'il voulut ac-
« complir les écritures et les prophéties qui l'avaient
« pour objet? Dans son amour il mourut pour te rache-
« ter; prends donc courage et ne vacille pas dans ton
« entreprise. Regarde en haut et vois où il s'est placé
« pour te recevoir et t'unir inséparablement à lui. Ame
« bénie de Dieu, veille attentivement sur toi-même, de
« peur que les voleurs t'enlèvent tes richesses. Sois

« ferme dans l'amour et prends garde de le laisser t'é-
« chapper. »

Ici, s'adressant au Seigneur, la bienheureuse lui fit cette prière : « Amour, ne me renvoyez pas ; car la seule « pensée de m'éloigner de vous déchire mon cœur, et « le noie d'amertume. Ne me faites pas mourir; car je « ne puis plus vivre si vous me forcez à descendre loin « de vous. Je connais ma bassesse et mon indignité; « mais je ne saurais m'ennoblir moi-même. Vous êtes « maître, au contraire, de me renouveler ici, selon vo-« tre volonté. O très-doux amour et Seigneur ! faites en « moi ce que vous pouvez faire : donnez à mon esprit « la lumière, et à mon cœur cette plénitude de grâces, « qui peut le soumettre entièrement à votre bon plaisir. « Je ne puis me résoudre à m'en aller. Ce renvoi me « désole et me déchire. A quoi bon retourner sur la « terre? Je ne puis rien en ma faveur. Je ne saurais re-« médier à mon indignité. » Or, en parlant ainsi, elle paraissait si enflammée et si hors d'elle-même, que le confesseur craignit un instant de la voir mourir. Lorsqu'elle se fut remise, le démon lui apparut transfiguré en ange de lumière; mais elle le fit disparaître par la force de son oraison.

VISION VII

Une nuit d'été, après une extase, Françoise se trouvant accablée par la chaleur de la saison, ouvrit sa fenêtre. Le ciel était très-pur, et les étoiles brillaient d'une douce clarté. Ce beau spectacle parlant à son cœur, elle

se mit à contempler la divine puissance, auteur de ce grand et magnifique ouvrage; et, pour s'en occuper plus profondément, elle baissa la tête et ferma les yeux. Au bout de quelques instants, elle entendit dans l'air un bruit effrayant, semblable à celui qu'aurait fait une violente tempête. Ce bruit lui ayant fait lever la tête, elle vit un horrible dragon noir qui traversait les airs d'un vol rapide, en vomissant des flammes, et excitant cette tempête qu'elle avait entendue. Il paraissait se diriger vers le Latium. Françoise ne sachant trop si ce qu'elle voyait était réel ou imaginaire, son archange fit le mouvement ordinaire, pour l'assurer de la vérité de cette vision. Lorsque le dragon se fut éloigné de Rome, la bienheureuse remarqua qu'une grande troupe de peuple le suivait; et un démon lui dit que cette multitude exécutait ses ordres. Enfin, Dieu lui fit connaître que ce dragon était la figure d'un homme important qui devait trahir le souverain Pontife, et entraîner beaucoup de monde dans sa défection. En effet, deux ans après (selon Baronius), Nicolas Forti Bracci, ayant quitté le service du Pape, pour prendre le parti du duc de Milan, entraîna tant de monde avec lui, que le Pape abandonné fut obligé de quitter Rome, et de se sauver à Florence. Françoise eut cette vision dans le mois de juillet de l'année 1431.

VISION VIII

Un jour, après avoir reçu la divine eucharistie, elle eut une extase immobile, qui dura environ une heure.

En voici le récit : « J'ai été introduite dans une grande « lumière, et de là on m'a fait passer dans une autre « beaucoup plus brillante, où se trouvait un tabernacle « d'une rare beauté, auprès duquel étaient rangées trois « banquettes. Sur ce tabernacle était couché un agneau « d'une éblouissante blancheur. Bientôt j'ai vu venir à « lui trois troupes d'autres agneaux très-blancs, qui, à « son aspect, manifestaient par leurs mouvements la « joie la plus vive. En passant devant lui, ils fléchissaient « les genoux, le saluant de la manière la plus gracieuse, « et allaient ensuite prendre place sur les banquettes « qui leur étaient destinées. Alors j'ai entendu l'agneau « qui disait d'une voix fort douce : Je suis cet amour « qui donne d'abord à l'âme l'odeur des fruits délicieux « de la céleste patrie. Après l'odeur de ces fruits dé- « lectables, je lui donne le goût et la saveur. Par ce « goût et cette saveur, je la détache des choses de la « terre, et j'allume dans son cœur le feu ardent de mon « amour. Alors cette pauvre âme fait ce qu'elle peut « pour trouver celui qui la fait brûler d'une si vive « flamme. Pour cela, elle ne pense plus qu'à se dé- « pouiller, qu'à s'humilier, qu'à détruire sa propre vo- « lonté. Elle descend sans cesse dans son cœur, pour « en examiner les affections et les purifier. Elle désire « se soumettre en tout à l'obéissance, afin de pouvoir « s'unir à son bien-aimé. »

Ici, la bienheureuse rentra dans l'extase mobile, et dit à Dieu : « Je veux rester avec vous, et ne consens « pas à me retirer. Une personne invitée ne doit pas « être jetée dehors malgré elle. Pourquoi m'envoyez-

« vous chercher ailleurs ce que je possède ici? Je ne « veux plus attendre, de peur que ma paresse me soit « nuisible ; je veux demeurer avec vous, et ne plus vous « quitter jamais. Vous êtes le créateur des âmes, et « vous les avez faites capables de vous posséder. » Son âme ne voulant donc pas rentrer dans son état naturel, Dieu la fit passer à l'extase immobile, où il lui fut dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive. » Pendant ce temps, le bel agneau couché sur le tabernacle invitait par ses gestes et ses doux regards les autres agneaux à venir boire dans sa poitrine ouverte par une large plaie ; et ces agneaux, d'un air satisfait, couraient boire dans cette précieuse fontaine. Françoise, y ayant été conduite à son tour, vit que cette source était profonde et éclairée d'une lumière infinie. Non contente d'y boire, elle voulait s'y plonger tout entière; mais elle en fut empêchée par une force invisible. Cependant, plus elle contemplait cet abîme de lumière, plus elle sentait croître son désir d'y entrer, et plus elle faisait d'efforts pour vaincre l'obstacle qui s'opposait à son passage. Alors elle entendit l'agneau proférer ces paroles : « Je suis cet amour qui crie à haute voix : Si « quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Je « veux rassasier ceux qui se rendent à mon invitation. « C'est pour cela que j'ai ouvert mon cœur, afin de les « y recevoir comme dans un hospice. » La bienheureuse eut cette vision le 22 juillet, jour où l'Église célèbre la fête de sainte Marie-Magdeleine.

Son père spirituel, en rendant compte de cette vision, qui avait pour objet la plaie du cœur de Jésus-

Christ, crut, et avec raison, que c'était là l'occasion de parler de ses souffrances intérieures et extérieures, à la seule pensée de la passion de son bon Maître. Jamais, dit-il, les plaies sacrées du Sauveur ne sortaient de la mémoire de sa fidèle servante; mais leur souvenir produisait en elle des effets différents, selon la plaie qui fixait son attention. Ainsi, par exemple, chaque fois qu'elle tenait à la main quelque instrument de travail, si elle venait à se rappeler les trous des mains de Jésus-Christ, elle laissait tomber, malgré elle, ce qu'elle tenait dans les siennes. Si la pensée des trous de ses pieds se présentait à son esprit, lorsqu'elle était debout, elle ne pouvait plus ni marcher ni se soutenir. Enfin, chaque membre blessé de l'Homme-Dieu qu'elle contemplait, lui causait aussitôt une douleur correspondante; mais la plus cruelle était celle qu'elle sentait dans son cœur, en méditant la blessure du cœur de son amant divin. Or, elle y pensait sans cesse : aussi s'était-il fait dans son côté un ouverture d'où sortait un sang mêlé d'eau, qu'elle était obligée d'étancher avec des linges qu'il lui fallait renouveler assez souvent, et non sans que cette opération lui causât une assez vive douleur. Quelquefois la souffrance était telle qu'elle se trouvait forcée de se faire rendre ce service par ses filles spirituelles, Dieu le permettant sans doute afin que cette faveur ne demeurât pas sans témoins. Celles qu'elle appelait à son secours, en pareil cas, étaient Vannotia, sa belle-sœur; Agnès de Léli et Marguerite que j'ai déjà fait connaître. J'allais oublier de dire, et c'eût été fâcheux, car le fait mérite d'être remarqué,

que Françoise, en buvant dans le sacré côté de Jésus, vit que son cœur avait été réellement ouvert par la lance. La bienheureuse disait encore que, lorsque le précieux corps fut descendu de la croix, Magdeleine, dans son amour compatissant, voulut compter les blessures qui lui avaient été faites, non-seulement parles clous, mais par les fouets et les épines, et qu'elle en trouva six mille six cent soixante-six. Un jour viendra, ajoutait Françoise, où il les manifestera lui-même, à la louange de ses serviteurs fidèles, et à la confusion des méchants.

VISION IX

Le mois suivant, après avoir communié, elle entra dans une extase immobile qu'elle raconta ainsi qu'il suit : « J'ai été conduite dans une vaste plaine éclairée « d'une brillante lumière. Là se trouvait un beau pâtu- « rage dans lequel se promenait un agneau d'une in- « croyable blancheur. J'ai vu venir à lui un jeune « homme du plus beau maintien, couvert d'une dalma- « tique et portant sur la tête une couronne de fleurs. « Bientôt il a été suivi d'un grand nombre d'autres « dont les vêtements précieux étaient de diverses cou- « leurs, et qui tous avaient sur la tête des couronnes « de roses. Ils étaient conduits par un archange qui « m'a paru parfaitement semblable au mien. Je les ai « vus se mettre en ligne devant l'agneau dans l'atti- « tude la plus respectueuse, le saluant chaque fois « qu'ils passaient devant lui, et chantant ce cantique :

« Réjouissons-nous tous de ce bien nouveau, que Jésus, « roi de la vie éternelle, veut bien nous faire. L'amour « nous l'a promis ; il va nous mettre en possession du « roi des cieux.

« J'ai vu aussi couler dans cette charmante prairie « plusieurs ruisseaux dont les eaux étaient teintes en « couleurs différentes. Les jeunes hommes se sont « approchés de leurs rives, et je les ai suivis. Alors « celui qui était orné d'une dalmatique s'est mis à « chanter d'une voix fort mélodieuse ; et dans son « chant il disait : Le ruisseau rouge est la figure du « tendre amour de Jésus pour toutes les nations : car « le sang qu'il a versé pour le salut du monde a été le « fruit de son ardente charité. Le ruisseau blanc est le « symbole de la pure innocence, innocence qui de- « vient plus légère lorsqu'elle veut monter sur la sainte « montagne, pour y adorer le souverain bien. Le ruis- « seau vert signifie l'espérance amoureuse qui, opérant « toujours le bien, compte sur son Dieu, et se confie « dans son amour. Le ruisseau d'azur est l'obéissance « qui conduit l'âme dans la voie droite, et lui fait em- « brasser la croix, afin de l'unir plus facilement à la « volonté divine. Le ruisseau dont les eaux ressem- « blent à des diamants rappelle la foi mâle et pure qui « vole au-devant du bien suprême, et dirige l'âme dans « sa route, sans lui permettre aucune déviation. » Après ce récit, Françoise étant rentrée dans l'extase mobile, et voyant que Dieu lui ôtait sa vision, en parut mécontente, et exprima par ces paroles l'affliction qu'elle en ressentait. « Je ne vois pas l'effet des pro-

« messes qui m'ont été faites. J'ai cru rester ici ; et je « ne puis y demeurer plus longtemps. Je suis donc « trompée ; et cependant Dieu ne peut tromper en au- « cune manière. Voilà ce qui me met dans l'anxiété ; « mais que ferai-je? Je l'ignore. » Cette extase fut suivie d'un assaut que lui livra l'esprit infernal, dont la présence la fit beaucoup souffrir. Mais, par la grâce de Dieu, elle demeura victorieuse.

VISION X

Dans le même mois, après la communion, elle entra dans une extase mobile, et se mit à chanter en marquant la mesure avec les mains, d'un air fort joyeux ; et la mélodie de son chant avait quelque chose d'angélique. Lorsqu'elle fut revenue à son sens naturel, elle dit : « J'ai été conduite dans un jardin fertile, spacieux « et éclairé d'une lumière fort vive. Au milieu se trou- « vait un pavillon de forme sphérique, et à la porte de « ce pavillon était une forme humaine d'une clarté in- « finie, qui empêchait de distinguer aucun de ses « membres. Cette forme humaine était debout sur une « estrade au-dessus de laquelle on lisait ces paroles « écrites en lettres d'or : Je suis la plénitude de la « clarté resplendissante. Je suis le vrai amour de l'âme « qui me complaît, et c'est moi qui la remplis. Lors- « qu'une âme sent ma présence, elle se détache de « tout, se renferme en moi, et ne veut plus me quitter. »

« Un instant après, je vis se réunir, autour de cette « forme humaine, trois chœurs d'esprits bienheureux,

« qui me parurent animés de la plus vive joie. Le « premier chœur était composé de vieillards vénérables, « qui portaient dans leurs mains des couronnes de lis « et de roses de couleurs variées, et d'une odeur déli- « cieuse, qu'ils présentèrent à la forme humaine dont « j'ai parlé. Il y en avait un à leur tête, qui paraissait « leur chef. C'était le grand Jean-Baptiste. Il était vêtu « d'une robe faite de poils de chameaux et teinte en « or ; il portait à la main un étendard de trois couleurs, « et s'avançait en chantant d'une voix très-suave : Heu- « reuse l'âme qui, par sa soumission à la discipline « céleste, mérite d'obtenir le royaume éternel. C'est là « qu'elle trouve un breuvage d'amour qu'elle n'épuise « jamais en le buvant sans cesse. Sa troupe majestueuse « répondait aussi en chantant : Ici, c'est la joie grande « et inépuisable qui fait oublier toutes les peines de « la vie. O miroir d'une splendeur séraphique, qui « opérez notre transformation, et nous faites brûler du « feu substantiel de l'amour !

« Le deuxième chœur était composé d'hommes d'une « beauté ravissante, qui tous portaient un signe distinc- « tif de couleur rouge sur le côté droit. A leur tête était « un vieillard qui portait un drapeau de trois couleurs. « Tous paraissaient pénétrés de la joie la plus vive et « marchaient en chantant : O âme qui possédez un si « grand bien, conservez-le avec grand soin et estimez-le « autant qu'il le mérite ; car le Seigneur est un maître « équitable qui vous demandera compte de tout ce « qu'il sait que vous possédez. Après ce chœur venait « le troisième, tout composé d'esprits du sexe féminin.

« A la tête de ce chœur était une femme plus belle et « plus resplendissante que les autres, qui portait aussi « le drapeau aux trois couleurs. Cette femme était « celle qui sur la terre aima Jésus du plus tendre, du « plus ardent amour, après la divine Marie. C'était « Marie-Magdeleine. Toutes allèrent rendre leurs hom- « mages à la forme humaine, avec une joie que je ne « saurais exprimer. Ensuite, Magdeleine se mit à « chanter cet hymne de louanges : Réjouissons-nous « toutes du bien qui nous a été donné. Jésus nous a « rachetées par son amour tout aimable. L'humanité « est exaltée et unie à la Majesté divine. Une clarté « séraphique est donnée aux anges et à nous. Tout le « chœur répondait, il nous a éclairées de sa lumière, « il nous a enflammées par son amour ; donnons toutes « des louanges à Jésus, notre rédempteur, qui, au prix « de son sang, a sauvé nos âmes. »

VISION XI

Un jour que Françoise entendait la messe dans l'église de Sainte-Cécile, avec sa ferveur accoutumée, elle fut ravie en extase, et eut la vision que je vais raconter : Son esprit fut conduit d'une grande lumière dans une autre plus grande encore. Là elle vit la Reine des cieux vêtue en impératrice, la tête ornée d'une triple couronne étincelante de lumière, et assise sur un trône de la plus rare beauté. Elle portait dans ses bras le Fils de Dieu, qui fut aussi le sien, tel qu'il était à l'âge de huit mois, mais décoré de la beauté qui lui est

propre. Derrière elle, et à une distance respectueuse, étaient deux jeunes hommes vêtus de robes blanches, et couronnés de fleurs d'un éclat merveilleux. Françoise, qui était placée un peu au-dessous de la Reine des vierges, s'aperçut que le divin Enfant paraissait tout joyeux de sa présence, jetait sur elle des regards caressants, et l'invitait, par ses gestes et son sourire, à monter jusqu'à lui. Il n'en fallait pas tant pour faire naître ce désir dans le cœur de la bienheureuse. Embrasée d'un amour extraordinaire, elle courut à lui pour le saisir, mais en vain. Cet aimable Enfant, comme pour se divertir avec elle, se cacha dans une lumière éblouissante, qui le déroba complétement à ses regards. Il reparut quelques instants après, et disparut encore. Après avoir répété plusieurs fois ce jeu séduisant, sans doute pour la rendre plus avide, Françoise, n'étant plus maîtresse du désir qu'elle avait de l'embrasser, se mit à conjurer sa mère de le lui livrer pour si peu de temps qu'elle voudrait. Alors elle entendit une voix qui semblait sortir des pieds de la Reine, et lui disait ces paroles : « Celui qui vous a aimée le premier, vous « aime maintenant à cause de l'amour que vous lui « portez. L'amour nouveau force le premier à lui céder « la place. L'amour qui vous aime a tellement su en- « flammer votre cœur, qu'il est pris dans ses filets, et « ne peut plus lui échapper. L'amour qui vous aime « vous fait discrète dans vos conversations, modeste et « bienséante dans vos actions et vos démarches. L'amour « qui vous aime vous excite à le chercher; mais vous « ne le comprenez pas; vous le laissez pour courir

« après lui; vous demandez qu'on vous le donne, et « vous l'avez en vous-même. Vous voudriez voir, je le « sais, le Verbe fait chair dans vos bras; mais, avant « cela, il faut qu'il vous transforme; et, lorsqu'il se « cache, vous vous croyez trompée. L'amour qui vous « aime veut être fortement désiré; cependant c'est « pour vous unir à lui, qu'il vous a fait monter à cette « hauteur où vous êtes. » Alors la bienheureuse comprit qu'elle était frustrée dans son espérance : elle eût bien voulu du moins demeurer dans cette vision béatifique; et elle ne dissimula pas le désir ardent qu'elle en avait; mais les deux jeunes hommes dont j'ai parlé lui répondirent : « Ame vile et misérable, d'où vous vient cette « prétention de rester en si haut lieu. Retournez dans « votre demeure terrestre; vous ne pouvez demeurer « ici davantage. » Françoise eut cette vision dans le mois de septembre de l'année 1431.

VISION XII

Une autre fois, après avoir communié dans sa chapelle de Saint-Ange, elle eut une extase immobile, qui dura environ une heure : après quoi elle passa à l'extase mobile, pendant laquelle on lui vit donner les signes d'une vive allégresse, et faire les gestes d'une femme qui tient un enfant entre ses bras. Elle serrait en effet ses bras sur sa poitrine, et faisait un mouvement de droite et de gauche, en regardant ce qu'elle tenait, avec un air de contentement inexprimable. Ceci dura à peu près une demi-heure. Quand elle fut

revenue à son état naturel, le père lui demandant compte de sa vision, elle répondit ce qui suit : « J'ai « vu d'abord une hostie d'une grande dimension, sem- « blable à une nappe de neige d'une blancheur éblouis- « sante ; ensuite, guidée par une lumière très-claire, je « suis parvenue à un ciel cristallin ; puis, montant « plus haut, je suis entrée dans une lumière plus res- « plendissante, où se trouvaient plusieurs esprits an- « géliques, dont l'aspect a ébloui mes yeux, comme il « arrive à celui qui veut regarder en face le globe « du soleil. J'ai pourtant pu apercevoir que les « uns étaient plus brillants que les autres. Au milieu « d'eux était la Reine du ciel tenant entre ses « bras l'enfant Jésus, qui paraissait avoir l'âge de huit « mois. La lumière qui décorait cette grande princesse « était de beaucoup supérieure à celle des anges ; ce- « pendant elle n'approchait pas encore de celle qui « sortait du divin Enfant. Je le voyais jeter sur moi de « temps en temps des regards qui faisaient tressaillir « mon cœur d'une joie inconcevable. Alors une lu- « mière, qui descendait du ciel le plus élevé, est venue « prendre cet Enfant divin sur le sein de sa Mère, et l'a « descendu dans mes bras.

« Dans l'ivresse de mon bonheur, j'ai dit à cette di- « vine Mère : Quelles louanges et quelles actions de « grâces ne vous dois-je pas, ô glorieuse Reine ! pour « l'inappréciable don que vous avez daigné me faire, « sans que je l'eusse mérité ; mais il ne conviendrait pas « à votre libéralité de le reprendre. Permettez-moi « donc de le conserver. » J'ai dit ensuite au divin En-

fant : « O doux amour ! dont la charité est toute de « flammes, si vous le trouvez bon, je ne veux plus « vous laisser aller. Oh ! de grâce, que je vous « garde sur mon cœur, et que je puisse vous y serrer « toujours. Je ne veux plus perdre cette douceur d'a- « mour dont vous me faites jouir, si telle est votre vo- « lonté souveraine. Puisque je suis montée jusqu'à vous, « et que vous avez daigné vous donner à moi, laissez- « moi cette grâce ; ne me privez pas de ma joie, je « vous en conjure. O amour ! dont la douceur est sans « mesure, puisque vous vous êtes humilié jusqu'à vous « donner à votre indigne servante, restez, restez entre « ses bras. O très-douce Mère ! ne m'enlevez pas cette « lumière qui éclaire mon intelligence, cette nourri- « ture qui fortifie mon cœur. Après m'avoir fait ce don « qui me réjouit et m'illumine, auriez-vous le courage « de le reprendre ! O amour puissant ! qui faites revi- « vre les morts ; ô doux amour de vérité ! qui rendez « la vue aux aveugles, éclairez-moi, s'il vous plaît, afin « que je marche dans la droite voie de la vérité. O Mère « tout aimable ! je vous en conjure, ne m'ôtez pas ma « vie ; j'aime mieux mourir que de perdre mon amour. « Oui, je veux mourir en tenant mon époux, et non « vous le rendre. Doux amour, et vous, divines hiérar- « chies séraphiques, faites qu'on ne m'ôte pas la vie. « Doux Jésus ! que je ne périsse pas. O Vierge Marie ! « c'est pour la première fois que vous êtes pour moi un « objet de crainte. Oui, je tremble que vous ne m'ô- « tiez mon amour. O Mère de bonté ! laissez-moi ce di- « vin Enfant, qui s'est humilié jusqu'à se placer entre

« mes bras. O nourriture de mon cœur ! je vous por-
« terai où vous voudrez ; mais je ne puis consentir à
« vous perdre. Faites-moi plutôt mourir que de vous sé-
« parer de moi. »

Alors l'amour lui-même a daigné me dire ces paroles : « Je suis l'excellence de la puissance divine ;
« c'est moi qui ai créé le ciel, la terre, les fleuves et
« les mers. J'ai fait toutes choses par ma volonté ; je
« les ai formées par ma prudence. Je suis la profon-
« deur ; je suis la sagesse divine et infinie ; je suis le
« Fils unique de Dieu fait homme. Toutes les choses
« que j'ai faites, je les ai maintenues dans leur ordre,
« excepté l'homme qui se laissa tromper, et, par son
« erreur, se rendit criminel. Je suis la hauteur souve-
« raine, la rondeur immense, la sommité de l'amour,
« la charité inestimable. Mon humilité, fondée sur l'o-
« béissance, a délivré les hommes de leurs péchés.
« Cela dit, la lumière immense, qui m'avait apporté
« le divin Enfant, l'a tiré de mes bras, et l'a fait
« disparaître avec sa Mère et les esprits angéli-
« ques. Or, cette lumière qui m'arrachait mon Sau-
« veur procédait du Verbe divin. » Cette vision arriva la même année et le même mois que la précédente.

VISION XII.

Un jour que Françoise entendait la messe, pour se préparer à communier, elle fut ravie en extase. Lorsque le moment de la communion fut arrivé, quoique son ravissement durât encore, elle entra

dans la chapelle, fléchit les genoux, ouvrit la bouche, et reçut le corps de son Dieu avec une admirable dévotion. Alors son visage devint tout enflammé, et ce feu lui resta jusqu'à la fin de son extase. Revenue à elle-même, et interrogée comme de coutume, elle répondit : « J'ai été conduite dans une salle très-belle « et très-spacieuse, qui était pleine de trésors infinis. « Là se trouvait la forme humaine de notre Sauveur, « décorée de ses très-saintes plaies, d'où sortaient des « splendeurs admirables, et une si grande clarté, que « mon esprit ne pouvait voir ses membres divins. Mais « cette lumière communiquait à tous les esprits présents « une joie et un contentement inénarrable. Je vis aussi la « Reine céleste sur un trône magnifique, mais plus bas « que celui de son Fils. Sa tête était ornée de trois « couronnes : la première était celle de sa virginité, la « seconde celle de son humilité, la troisième celle de « sa gloire ; mais c'était celle-ci qui prêtait aux deux « autres leur plus bel éclat. Cette grande Reine se te- « nait debout les yeux fixés sur son Fils; et l'amour « qu'elle attirait par ses regards dans son cœur rejail- « lissait sur son corps qu'il couvrait d'une gloire « éblouissante. Or, tous les esprits angéliques et hu- « mains, témoins de cette gloire de leur Reine, parais- « saient triompher de joie. »

« Cependant je regardais avec admiration ces trésors « innombrables dont j'étais entourée, et j'éprouvais « une vive curiosité de savoir quel en était le propriéta- « taire. Mais je n'eus pas besoin de le demander, car « une voix me prévint et me dit : Dieu est le trésor et

« la gloire des âmes ; et les âmes bienheureuses sont « les trésors de Dieu. Quant à moi qui vous parle, je « suis l'amour perpétuel, qui retire le cœur de mes amis « de toutes les jouissances terrestres, et leur apprends « à s'élever de ce qu'il y a de plus bas à ce qu'il y a de « plus haut par la méditation. Je leur donne des con- « solations ; après quoi je les amène à se transformer « en moi, par la considération d'eux-mêmes. Je les éta- « blis dans une profonde charité ; et, lorsque leur cœur « est bien épris de l'amour des biens célestes, je les « enflamme afin de les disposer à s'unir avec ma « divine volonté. Alors ils la contemplent sans cesse. « Ils désirent ardemment l'embrasser. Puis, absorbés « dans l'union, et comme endormis, ils aimeraient « mieux perdre la vie que la vision dont ils jouissent. « Ces paroles sortaient du trône de la divine Majesté ; « lorsqu'elles cessèrent, la Reine du ciel ajouta : Ame, « qui désirez être semblable à nous, ne voyez-vous « pas que dans le lieu où vous êtes il n'y a aucune per- « sonne mortelle? Lorsqu'on possède un bien, on ne « l'apprécie pas à sa valeur. Ce n'est qu'après l'avoir « perdu qu'on s'en occupe de manière à le bien con- « naître. Retirez-vous donc, et conservez dans votre « mémoire le souvenir de ce que vous avez vu. Il arrive « d'ordinaire qu'une âme, après avoir perdu la vision, « cherche les moyens de la retrouver, et si elle ne « peut l'obtenir, en conçoit une affliction trop vive. « C'est un excès qu'il faut éviter.

« Après ce discours je suppliai humblement mon « Sauveur et sa Mère de ne pas me retirer cette vision

« béatifique; mais il m'a été répondu : Ame ignorante « et ingrate, qui ne voulez pas être obéissante et vous « retirer, pourquoi ne vous contentez-vous pas des « choses qui vous sont permises, au lieu de nous con- « tredire avec une hardiesse qui ne vous convient pas? » Françoise eut cette vision le dernier jour de septembre de l'année susdite.

VISION XIV

Le premier jour de novembre, la servante de Dieu, après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, eut une extase immobile qui dura environ une heure. Ensuite cette extase devint mobile; et, après un assez long espace de temps, elle revint à son état naturel, et répondit aux interrogations ordinaires : Qu'elle avait été introduite dans une grande lumière ; que, de cette lumière, elle était passée dans un ciel étoilé, puis dans un ciel cristallin, et enfin dans le ciel empyrée. Le confesseur lui ayant demandé quelle distance il y avait d'un ciel à l'autre, Françoise, avant de répondre à cette question, dit que le ciel des astres, dont la voûte nous paraît azurée, est fort lumineux ; que le cristallin l'est encore davantage; mais que ces lumières ne sont rien en comparaison de celles qui éclairent l'empyrée. Elle ajouta que le ciel des astres est orné d'étoiles si nombreuses et d'une telle grandeur, que l'esprit humain ne saurait s'en faire une idée ; que le cristallin est plus vaste que lui ; mais que la grandeur de l'empyrée surpasse tout ce qu'on en peut croire. Enfin,

répondant à la question du père, elle lui dit : Que le ciel cristallin paraît plus élevé au-dessus de l'étoilé, que celui-ci ne paraît l'être au-dessus de nos têtes; mais que la distance de l'empyrée au cristallin est beaucoup plus grande que celle qui sépare celui-ci de l'étoilé. Ayant été interrogée sur les étoiles, elle répondit qu'il y en a de plus grandes que la terre; qu'elles n'ont pas toutes la même clarté ; et que, quoiqu'elles nous semblent fort rapprochées, il y a pourtant entre elles une assez grande distance. Venant ensuite à ce qu'elle avait vu dans l'empyrée, elle dit :

« J'ai vu le trône sublime de la Majesté divine, et « sur ce trône notre Sauveur glorifié dans son huma- « nité : il tenait ses bras croisés sur sa poitrine, et de « ses plaies sortait une splendeur qu'il est impossible « d'exprimer ; cependant la clarté de ces divines plaies « n'était pas égale : celle des mains était plus vive que « celle des pieds, et celle du sacré cœur incomparable- « ment plus resplendissante. Les divers rayons qui « jaillissaient de toutes ces blessures, se répandant sur « toute la cour céleste, communiquaient à tous les es- « prits, tant angéliques qu'humains, une gloire admi- « rable, accompagnée d'une vive joie et d'une ineroyable « jubilation. Sur un autre trône était la Mère de Dieu, « décorée d'une triple couronne, et trois rayons, sor- « tant des plaies de Jésus, la couvraient d'un vêtement « extraordinairement lumineux. Quant aux esprits, ils « recevaient les émanations de la gloire du Sauveur, « proportionnellement à leurs mérites. J'ai remarqué « la même différence entre les justes de la terre, qui

« reçoivent aussi communication de la gloire du Sau-
« veur. J'ai encore fait une autre observation, c'est que
« la lumière des justes, quoique sortant de la même
« source, ne leur arrive pourtant pas par le même ca-
« nal. Les uns la reçoivent des pieds de Jésus ; les au-
« tres de ses mains ; d'autres enfin, de son cœur ado-
« rable. Or, les raisons de ces différences m'ont été
« manifestées. Les créatures illuminées par les rayons
« qui sortent des pieds de Jésus, sont celles qui l'ai-
« ment d'un amour ordinaire ; celles qui sont éclairées
« par les rayons de ses mains, sont celles qui l'aiment
« d'un amour fervent. Celles que le sacré cœur inonde
« d'un torrent de lumières, ce sont celles que la grâce
« élève jusqu'au pur amour. J'ai remarqué encore que,
« parmi ces justes, les uns reçoivent leur gloire d'une
« seule plaie, les autres de deux, d'autres de trois,
« d'autres de quatre. J'en ai vu même qui recevaient
« la lumière des cinq plaies à la fois ; mais elles sont
« en petit nombre : j'en ai compté environ quarante.
« J'ai vu tomber aussi quelques petits rayons sur les
« pécheurs. Je me suis même aperçu que ce Sauveur
« miséricordieux en envoyait encore aux obstinés.
« Quoique ces malheureux ne fassent aucun cas de la
« grâce, cependant ce Dieu patient, parce qu'il est
« éternel, ne la leur retire pas ; il attend pendant un
« certain temps, pour voir si ces endurcis ne se lais-
« seront pas gagner par ses avances ; et quand enfin il
« les voit fixes dans leur opiniâtreté, il se borne à dimi-
« nuer l'écoulement de sa grâce, leur accordant tou-
« jours les moyens de salut rigoureusement néces-

« saires. Il fait plus encore : il abrége la vie de ces « hommes endurcis, afin qu'ils ne pèchent pas davan- « tage ; tandis qu'au contraire, il la prolonge à ceux qui « l'emploient à devenir plus saints. »

Le père lui ayant demandé dans quel endroit précis était placé son esprit pendant qu'il voyait toutes ces choses, elle parut embarrassée ; mais, forcée par l'obéissance, elle répondit en rougissant, que son esprit était dans la plaie du sacré côté. « Dans ce divin cœur, « ajouta-t-elle, était comme une mer d'une douceur « très-suave, où je trouvais une joie indicible et le sou- « verain bien. Je ne pouvais voir le fond de cette mer ; « en sorte qu'elle était comme un abîme. Plus j'y « entrais, et plus j'en apercevais la profondeur ; plus « je goûtais de ces eaux, et plus ma soif devenait insa- « tiable. Après avoir joui quelque temps de cette vision « et de ce goût béatifiques, j'ai entendu une voix qui « disait : Je suis l'amour fidèle, qui établit l'âme dans « la vérité ; après quoi elle n'a plus que du dégoût pour « le monde, ce qui la fait mépriser des mondains ; « mais elle aime ce mépris, elle aime la solitude, elle « aime les tribulations et les douleurs. Or, quand ces « sentiments lui sont devenus habituels, et qu'elle y « trouve ses délices, je la fais monter plus haut ; je « l'introduis dans le ciel empyrée, où elle contemple « mes plaies, dont la splendeur la fait brûler d'amour. « Lorsqu'elle est bien enflammée, je la transforme, et « alors elle entre dans mon cœur, et se remet tout en- « tière à ma volonté. En entrant dans mon cœur, elle « y trouve un abîme de charité et de douceurs incom-

« parables; elle s'y plonge et y demeure submergée. « Plus elle y demeure, et plus elle admire les choses « qui lui sont découvertes. Une âme qui goûte les eaux « de cette source s'y ennoblit à l'heure même. Or, « toute âme peut y boire, parce qu'elle n'a ni gardien « ni dispensateur.

« Plus enflammée encore qu'auparavant par ce doux « langage, je me suis recommandée à Dieu en disant : « O amour tranquille et très-doux, qui attirez les âmes « dans votre royaume, puisque vous avez daigné m'y « introduire, ne m'obligez pas, je vous en conjure, à « en sortir. O amour compatissant et vrai ! qui faites « monter les âmes dans le lieu de votre gloire, si, lors- « qu'elles sont une fois altérées de votre présence, vous « les obligez à s'en retourner, que voulez-vous qu'elles « deviennent? Elles sont connu, par expérience, la « douceur de votre amour ; elles comprennent bien que « vous êtes l'amour même. Les obliger ensuite à se « séparer de vous, c'est les faire mourir. Vous m'avez « mise dans votre cœur, et la joie que j'y ai goûtée me « fait dire : O amour délicieux et vraiment incompa- « rable, puisque vous voulez que je vous quitte, je vous « demande la mort comme un bienfait; car, loin de « vous, je ne saurais supporter la vie. »

VISION XV

Le jour de Noël, après sa communion, elle fut ravie, à son ordinaire, et voici ce qui lui fut montré par la lumière de sa contemplation. Elle vit dans une étable

la glorieuse Marie dans son état de grossesse sensible, auprès d'elle son chaste époux, Joseph, et deux animaux, un bœuf et un âne. Marie se mit en oraison, et parut absorbée dans une haute contemplation. Tout aussitôt Françoise vit émaner de son corps virginal une immense lumière qui la couvrit tout entière; et, un instant après, cette lumière s'étant dissipée, Françoise aperçut par terre l'Enfant divin dans un état qui n'avait rien que de convenant. Il venait de sortir de son sacré tabernacle, d'une manière merveilleuse, qui ne fut pas comprise de la servante de Dieu. Une croix rouge était empreinte sur sa poitrine, et y faisait un effet admirable. Tandis que Françoise contemplait avec délices ce très-précieux Enfant, elle aperçut sa divine Mère, qui l'adorait à deux genoux, et l'entendit prononcer ces paroles : « J'exalte et loue Dieu, le Père « tout-puissant, dont la bonté m'a fait digne de porter « son Fils dans mon sein. » Françoise vit aussi Joseph qui adorait le divin Enfant dans l'attitude la plus respectueuse. Il paraissait stupéfié en voyant cette merveille, dont le mystère ne lui était pas pleinement découvert. Marie, au contraire, connaissait, par révélation, tout ce qui concernait l'humanité de son divin Fils. Les secret seuls de sa divinité échappaient à son intelligence.

Françoise entendit encore les célestes esprits qui chantaient d'une manière si joyeuse et si mélodieuse, qu'elle n'avait jamais rien entendu de semblable; et il lui fut dit à cette occasion que chaque année, dans ce beau jour, les chants angéliques sont doubles de l'or-

dinaire, à cause de la joie de cette solennité. Elle entendit aussi les esprits de la dernière hiérarchie, qui louaient Dieu et le glorifiaient à cause de cette faveur accordée à la nature humaine, ce que faisaient également les esprits humains qui avaient rang avec eux. Dans la seconde hiérarchie, les esprits, tant angéliques qu'humains, faisaient un semblable concert de glorifications et de louanges, non-seulement sur le bienfait du jour, mais sur tous les bienfaits accordés à l'humanité. Le cantique de la troisième hiérarchie avait quelque chose de plus solennel encore. Françoise entendit les anges qui la composent chanter avec une incroyable harmonie : « Vous seul êtes Dieu, vous seul « êtes Seigneur, et toutes les dominations vous sont « soumises. » Les esprits humains de la même hiérarchie chantaient à leur tour : « Vous êtes notre Sauveur « et celui de tous les hommes. » Ici le père ayant demandé à la servante de Dieu quels étaient les esprits qui montraient une plus vive allégresse, elle repondit que les esprits humains lui avaient semblé les plus joyeux de l'incarnation du Verbe, sans doute parce qu'ils attendaient de ses mérites la glorification de leurs corps. C'est pourquoi leurs actions de grâces étaient inépuisables. La bienheureuse ajouta que les esprits angéliques chantaient plus agréablement que les esprits humains.

Elle vit ensuite la divine Marie élever le divin Enfant dans ses mains, et le présenter à Dieu le Père, en lui disant : « O Père tout-puissant, je vous offre votre « Verbe, votre Fils unique ; prenez soin de lui ; aidez-le

« à remplir votre volonté sainte ; soutenez-le dans la « grande entreprise pour laquelle vous l'avez envoyé. » Cela dit, elle plaça l'Enfant dans la crèche, et les deux animaux fléchissant les genoux l'adorèrent à leur façon. Alors Marie l'enveloppa de langes, et, pour mieux préserver sa chair innocente de la rigueur du froid, elle voulut y ajouter son voile ; mais Françoise, ne pouvant souffrir qu'elle dépouillât son auguste tête, s'empressa de détacher le sien et le jeta sur le divin Enfant. Le père spirituel et Marguerite lui virent faire cette action et l'entendirent qui disait à la sainte Vierge : « Trouvez « bon, grande Reine, que je contribue de ma misère « à cacher ce saint Enfant. » Marie, touchée de son amour fervent, reçut ce voile, et l'employa en effet à couvrir son précieux trésor. Puis, pour récompenser son dépouillement, elle lui mit dans les bras cet Enfant adorable. On la vit alors toute joyeuse, toute jubilante, tout enflammée, toute liquéfiée par son amour, détacher son manteau et le mettre par terre. Le confesseur, qui comprit sa pensée, courut lui chercher des étoffes. Elle les prit d'une main, et les accommoda en forme de petit lit pour y coucher l'Enfant divin. Puis elle se mit à chanter et à donner les signes de la joie la plus vive, en contemplant ce Dieu fait homme qu'elle tenait dans ses bras.

Ensuite la Reine céleste daigna, pour l'instruire, lui expliquer les significations des membres de son divin Fils. « Cette tête sacrée, lui dit-elle, est l'emblème de « toutes les choses qu'il a faites et qu'il doit faire, qu'il « a détruites et qu'il détruira dans la suite des temps.

« Ce front rappelle son entendement divin, principe « et lumière de toutes les intelligences. Ces joues déno- « tent le tendre amour qu'il a eu, qu'il a encore et « qu'il aura toujours pour le genre humain. Par ces « narines sont signifiées les inspirations qu'il ne cesse « de donner aux âmes qui les désirent ; et par ces « oreilles, l'humilité qui doit accompagner les prières « que vous lui adressez. Cette bouche, symbole de la « douceur, vous fait souvenir des parfums qu'il a créés, « et ces parfums sont l'image de la paix et des conso- « lations qu'il donne aux âmes qui lui sont chères. « Vous voyez dans ces mains les pieux exercices et les « bonnes œuvres que font et feront les hommes pen- « dant la durée des siècles ; car c'est de lui que procède « tout don parfait. Vous voyez dans ces pieds ses affec- « tions à votre égard et le gage de celles qu'il commu- « nique aux âmes qui les demandent. Tout ce très-saint « corps enfin vous apprend que Jésus se donne entière- « ment à vous, à toute heure, en qualité de Sauveur, « pour vous perfectionner, et vous donnera un jour la « vie éternelle, si vous ne le forcez pas à vous la refu- « ser. » Françoise, en écoutant Marie, contemplait les membres sacrés de son doux Fils qu'elle tenait dans ses bras. Lorsque cette grande reine eut cessé de par- ler, elle la pria, le plus humblement qu'il lui fut pos- sible, de ne pas lui ôter cet Enfant adorable ; et en lui faisant cette prière, elle la regardait d'un air joyeux et content.

Jésus, voulant exciter l'amour de sa servante, lui échappa, pendant qu'elle regardait sa mère, et disparut.

François, voyant la pertequ'elle venait de faire, dit à Marie tout affligée : « C'est parce que je vous ai re-« gardée que j'ai perdu ma souveraine joie. Que vais-« je devenir maintenant séparée du seul objet que « j'aime? Je ne puis vivre sans lui, et je meurs si vous « ne me le rendez pas. » Tandis qu'elle exprimait sa douleur par ces paroles et d'autres semblables, elle vit dans les bras de Marie l'objet de ses regrets, et l'entendit lui adresser ces paroles : « Je suis l'amour « viril qui donne à l'âme la fermeté convenable. Lors-« que je la regarde, elle se regarde aussi pour ap-« prendre à se connaître. Lorsqu'elle me tient, elle est « prise elle-même, et se transforme tout entière en la « Jérusalem d'en haut, où la conduit mon amour. Alors « elle goûte une douceur et une joie indicibles. O « pauvre petite âme! que tu es heureuse d'avoir été « choisie de Dieu, et conduite ici, dans ce jour de fête, « pour voir le Fils de Dieu et de Marie qui veut te con-« soler. Il va se donner à toi de nouveau; mais lorsque « tu l'auras reçu, veille à le bien tenir, de peur qu'il ne « t'échappe encore. » A ces mots, il revint dans ses bras. Françoise, au comble de ses vœux, se mit à le serrer contre son sein de peur de le perdre encore. Elle n'osait plus regarder la Reine du ciel; mais, uniquement attentive à cet aimable Enfant, elle le regardait sans cesse, et sa joie de le posséder était d'autant plus vive, qu'en le perdant elle n'avait pas compté sur son retour. Pendant qu'elle se livrait à l'allégresse, Jésus lui dit : « Ame, que mon amour a rendue si familière, « eh bien, oui ! jouis sans crainte de ton bonheur; mais

« en même temps sois reconnaissante envers moi et « ma sainte Mère; car la faveur que tu tiens de nous « est sans prix. Tu le sens bien du reste; c'est pour- « quoi tu voudrais rester ici et me garder. Te voilà « devenue comme un enfant qui désire ardemment ce « qu'il voit, et ne veut plus le lâcher quand il le pos- « sède. » Cela dit, il lui échappa malgré ses précautions, et disparut. Il n'est pas inutile de faire observer ici que toutes, les fois que Jésus lui parlait, elle était dans l'extase immobile, tandis qu'elle passait à l'extase mobile pour lui répondre, ou manifester sa joie par des signes et des chants.

Lorsqu'elle fut rentrée dans son état naturel, le confesseur lui ayant demandé comment était faite la couronne que la Reine du ciel portait sur sa tête, elle répondit : Cette couronne était formée de trois couronnes placées l'une sur l'autre, dont voici les significations, telles qu'elles m'ont été révélées : la première, c'est-à-dire la plus près de sa tête, était la récompense de son humilité; cette couronne était formée d'une double guirlande de roses d'une blancheur éblouissante, dont la plus basse était l'emblème de sa foi très-ferme, et la plus haute, celui de son admirable pureté. La seconde couronne était la récompense de sa virginité : comme la première, elle était faite de deux guirlandes, dont l'inférieure signifiait son ardente charité, et la supérieure, sa rare prudence. Cette couronne était ornée de douze fleurs de lis d'or. Dans chacune de ces fleurs était une étoile très-brillante, d'où sortaient des rayons d'une admirable splendeur.

La première en avait trois, en mémoire de la Trinité sainte; chacune des autres n'en avait qu'un seul. Le rayon de la seconde se divisait en quatre jets de lumière, qui signifiaient son humilité, sa virginité, sa crainte filiale et sa pureté. Le rayon de la troisième se partageait en sept splendeurs, symboles des sept dons du Saint-Esprit, qui furent communiqués, dans toute leur plénitude, à cette auguste Vierge. La division du rayon de la quatrième étoile était la même, et ses sept rameaux étaient la figure des sept sacrements. Le rayon de la cinquième envoyait quatre splendeurs, à cause des quatre vertus cardinales; et le rayon de la sixième représentait les trois vertus théologales par ses trois émissions. Du rayon de la septième sortaient douze rayons plus petits, qui couvraient toute la tête de l'auguste Reine, qui en était merveilleusement ornée. Or, il me fut dit que ces douze émanations du rayon principal représentaient les douze articles de la foi catholique. Le rayon de la huitième avait cinq branches, en commémoration des cinq plaies de Jésus-Christ. Sept émanations, qui sortaient du rayon de la neuvième, rappelaient les sept œuvres de miséricorde. Le rayon de la dixième donnait dix splendeurs, symboles des dix préceptes de la loi. Celui de la onzième étoile n'en donnait qu'une, qui représentait la très-ardente charité du Sauveur. Quatre splendeurs sortaient du rayon de la douzième, et elles dénotaient l'honnêteté, la vertueuse timidité, la pudeur et la discrétion de cette Reine des vierges.

La troisième couronne de Marie, et la plus élevée,

était sa couronne de gloire; elle était formée, comme les autres, de deux guirlandes, dont la plus basse rappelait sa générosité, et la plus haute, sa justice et sa miséricorde. Or, cette triple couronne était enrichie d'une bordure de pierres précieuses, qui avaient aussi leur signification. La première, semblable au diamant, signifiait la force de cette auguste Reine. La seconde, semblable à l'escarboucle, signifiait son très-fervent amour de Dieu. La troisième, semblable au saphir, signifiait sa constance inébranlable. La quatrième, semblable à l'émeraude, signifiait sa parfaite obéissance. La cinquième, semblable au balascio, pierre d'une couleur cendrée tirant sur le jaune, signifiait sa magnificence. La sixième, semblable au béryl, signifiait l'exactitude de sa mémoire. La septième, semblable à la sardoine, qui est une pierre d'une couleur mystique, signifiait son intelligence. La huitième, semblable à une grenade, signifiait sa volonté. La neuvième, semblable au fruit qu'on appelle corniole, signifiait son âme virile. La dixième, semblable à la turquoise, signifiait son amour pour la vérité. La onzième, semblable à la topaze, signifiait sa persévérance. La douzième enfin, qui avait quelque ressemblance avec le saphir, signifiait sa parfaite sagesse. Lorsque la voix divine eut déclaré à Françoise ces significations, elle entendit des cantiques de louanges fort agréables, que les séraphins chantaient à la Mère de Dieu : « Louange éternelle à « vous, disaient-ils, ô glorieuse Reine! dont ces cou- « ronnes ornent si dignement l'auguste front. Qu'elles « sont belles, ces guirlandes de roses blanches, aux-

« quelles ces étoiles et ces pierres précieuses ajoutent « un éclat merveilleux! Qu'elles représentent bien les « admirables vertus dont le Créateur avait enrichi votre « âme! Louange soit à vous, qui ne perdîtes jamais de « vue, un seul instant, son amour infini, qui fut la « source de votre force et de votre persévérance. »

Françoise, continuant à contempler le divin Enfant dans l'étable, vit se former auprès de sa crèche une fontaine très-brillante, d'où jaillissait une liqueur éthérée. C'était ainsi qu'elle la nommait, parce qu'elle ne ressemblait à l'eau ni à aucun autre liquide connu sur la terre. Alors la Reine céleste lui dit de découvrir la plaie de son côté, ce qu'elle fit avec toute la modestie possible; et Marie l'ayant mouillée de la liqueur céleste, à l'instant même elle fut guérie. La servante de Dieu, reconnaissante de cette faveur, et toute joyeuse, se mit à publier les louanges de sa bienfaitrice, en disant : « Il vous a plu de me guérir, ô Reine cé- « leste! Comment pourrai-je assez vous remercier et « vous bénir? Du reste, je remplirai votre intention qui « m'est connue. Ç'a été pour me rendre plus capable « de servir votre divin Fils, que vous avez fermé cette « blessure qui me rendait toute languissante. » Ceci arriva en 1432.

VISION XVI

Quelques jours après, la servante de Dieu éprouva un vif désir de se trouver seule dans un ermitage au milieu d'une épaisse forêt. Il ne lui était pas possible

de se procurer cette satisfaction; mais, sentant bien que ce qu'il y avait de principal dans ce désir, était le besoin d'une entière solitude, elle se retira dans sa chambre. Alors elle fut enveloppée d'une brillante lumière, qui lui fit voir, dans une vision béatifique, la visite des Mages, et l'oblation de leurs présents au Roi nouveau-né. Marie était assise auprès de la crèche, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus, et son chaste époux, Joseph, était auprès d'elle. Le corps du divin Enfant était couvert d'une draperie légère; mais il avait la tête, les jambes et les bras nus. Françoise fut conduite par la lumière jusqu'auprès de Joseph, afin qu'elle pût mieux jouir de cette vision béatifique, qui lui causa en effet la plus vive joie. Il faisait nuit encore quand elle entra dans l'étable; mais, au lever de l'aurore, elle vit paraître l'étoile qui précédait les saints rois, et s'arrêta sur l'endroit même où le divin Enfant était couché sur le sein de sa Mère, ayant le bœuf et l'âne à ses côtés. Bientôt les Mages parurent à la porte avec leur cortége, et, lorsqu'il s'agit d'entrer, il y eut entre eux un conflit de déférence et d'humilité. Pendant ce temps-là les cantiques des anges retentirent à leurs oreilles, et ils aperçurent une lumière brillante qui procédait du corps de cet Enfant béni. Alors, laissant là la politesse, ils entrèrent et arrivèrent aux pieds de ce nouveau Roi des Juifs, qu'ils étaient venus chercher de si loin, avec tant de fatigues et de dangers.

Gaspard, le plus ancien d'entre eux, s'adressant à la Vierge-Mère, lui dit d'un air aussi respectueux qu'attendri : « Je vous salue, Reine céleste, que le Tout-

« Puissant a remplie de ses grâces, et qui, par votre « profonde humilité, avez mérité que le Verbe éternel « prît chair et demeurât pendant neuf mois dans votre « sein virginal. C'est donc à vous que nous sommes re- « devables de la grâce de sa présence et du bonheur « que nous avons de contempler sa gracieuse Majesté. « Recevez, ô Mère de cet aimable Sauveur, le tribut de « nos remercîments et de nos louanges. » Ici le saint roi, s'adressant au Fils de Dieu, lui rendit ses hommages en disant : « O Dieu très-grand et vraiment admi- « rable ! ô sagesse éternelle du Père ! j'adore votre « être divin. J'adore votre amour et cette infinie cha- « rité, qui vous a fait descendre de si haut, et vous a « réduit à la petitesse d'un enfant, pour nous mettre « en possession de votre royaume céleste. »

Après lui, le roi Balthasar prit la parole, et dit à la Reine du ciel avec un respect qui se peignait dans tous ses traits : « Je vous salue, très-belle princesse que « Dieu a faite impératrice dans son royaume éternel et « qu'il a daigné couronner lui-même. Vous êtes le « vaisseau qu'il a chargé du froment des élus, que vous « venez de débarquer au port. C'est donc à vous que « nous devons cette nourriture qui nous donnera la « force de marcher dans la voie de la véritable vie, et « nous conduira à la gloire éternelle. » Ici, adorant le saint Enfant, il lui dit : « Je vous loue et vous rends « grâces, ô Jésus, pour le bienfait dont nous vous som- « mes redevables. Vous êtes venu dans ce monde si « faux et si méprisable, qui n'aura pour vous que de la « haine et du mépris; et c'est votre amour qui vous y

« amène pour recueillir cette noire ingratitude. Vous y « êtes venu par obéissance, et cette obéissance est le « fruit de votre ardent amour. Oh ! que vous êtes di- « gne de nos louanges ! »

Lorsqu'il eut cessé de parler, le roi Melchior prit sa place, et dit à l'auguste Marie : « Je vous salue, grande « Reine, palais virginal, qui seul sur la terre a été « trouvé digne de servir de demeure au Roi suprême. « Celui qui vous annonça cette grande nouvelle vous dit : « Le Seigneur est avec vous. Sa parole a été accomplie. Le « Très-Haut, l'immense, dans votre sein maternel, est de- « venu un bel enfant qui nous éclaire, et nous décou- « vre la voie du salut. » Ici, se tournant vers l'Enfant-Dieu, il lui dit ces paroles : « Je vous rends d'immenses « actions de grâces, ô bon Jésus, ô Jésus compatissant « qui, déférant aux volontés de votre Père céleste, « vous êtes anéanti pour nous racheter et nous sau- « ver. »

Cela dit, ils offrirent tous trois leurs présents. Gaspard donna de l'or, Balthasar de l'encens, et Melchior de la myrrhe. L'enfant Jésus prit ces offrandes dans ses petites mains ; et parce qu'elles n'auraient pu les contenir et les porter, la divine Mère y joignit les siennes, et dit à ceux qui les présentaient : « Je vous remercie, « hommes vénérables et chers pères, c'est le Seigneur « qui vous a portés à venir au secours de notre pauvreté ; « et votre immense charité, docile à son inspiration, « nous console par ces riches offrandes. Que le Sei- « gneur vous bénisse et vous accorde la grâce du sa- « lut. » Gaspard, toujours prosterné, baisa avec un

religieux respect les pieds du Verbe incarné ; et le divin Enfant mit un de ses pieds sur sa tête. Il donna ensuite à Balthasar la même marque de bonté. Quant à Melchior, il n'approcha point, retenu par le respect et la crainte. Tous trois enfin, après avoir reçu la bénédiction du saint Enfant, et s'être inclinés profondément devant lui, se levèrent et s'assirent et passèrent le reste du jour en pieux colloques avec la Reine des vierges. Lorsque le soir fut venu, ils se retirèrent; mais, au lieu de prendre du repos, ils employèrent plusieurs heures à s'entretenir ensemble du divin Enfant et de son auguste Mère ; et ce ne fut qu'à la troisième heure de la nuit qu'ils accordèrent à leurs corps le sommeil dont ils devaient avoir si grand besoin après leur long et pénible voyage.

Pour en revenir à ce qui s'était passé dans l'étable, pendant qu'ils étaient prosternés aux pieds du divin Enfant, un ange leur révéla tout ce qui concernait les mystères de l'incarnation et de la naissance ; ce fut ce qui leur inspira les louanges qu'ils donnèrent à Jésus et à Marie. Ensuite, en voyant ce Verbe divin serrer dans ses bras les offrandes qu'ils venaient de lui faire, ils comprirent pleinement que la divinité était unie en lui à l'humanité. Éclairés sur les secrets des Écritures, ils remirent volontiers leurs personnes et tout ce qu'ils possédaient à sa sainte volonté. Ils entendirent les concerts exécutés par une multitude d'anges ; mais ils en virent seulement trois, dont le premier les avertit de ne pas retourner chez Hérode, mais de s'en aller par un autre chemin. Dociles à cet avertissement, ils reparti-

rent pleins de joie, et, sans passer par Jérusalem, retournèrent dans leurs royaumes. Lorsqu'ils eurent quitté l'étable, l'auguste Marie dit à Françoise : « Ame, « soyez bien attentive, et regardez ce divin Enfant ; ce « sera lui qui vous fortifiera et vous donnera l'intelli- « gence ; et alors vous comprendrez que son être est « sublime et divin. Faites donc en sorte de bien con- « naître et sentir son amour. Vous le goûterez d'abord, « et le posséderez ensuite dans sa plénitude. Maintenez- « vous pure et appliquée à la méditation de tout ce « qui vous a été dit ; c'est le moyen de comprendre « les merveilles qui ont été faites. » Françoise eut cette vision dans l'octave de l'Épiphanie.

VISION XVII

Le 20 du même mois, la bienheureuse eut une autre vision dont elle rendit compte en ces termes. « Il a « plu à Dieu de me montrer sa divinité ainsi que la « peut voir une âme enflammée dans une chair mor- « telle. Alors j'ai vu comme un grand cercle qui n'avait « d'autre soutien que lui seul, et rendait une lumière « si vive, que je ne pouvais le regarder en face. Au- « dessous de ce cercle resplendissant était le vide ou le « néant, comme serait l'espace immense qui nous sé- « pare des étoiles, si l'air en était ôté. Il y avait dans « ce cercle l'apparence d'une colonne lumineuse et « très-blanche, qui me faisait l'effet d'un miroir dans « lequel je voyais la Divinité. J'y lisais aussi les paroles « suivantes : *Principe sans principe, et fin sans fin.* En

« effet, Dieu avant de créer le monde le possédait dans « son entendement : mais il voulut le produire pour « manifester son incompréhensible sagesse.

« J'ai vu ensuite comment se fit la création des anges. « Il furent tous créés à la fois, et la puissance de Dieu « les laissa tomber, si je puis parler de la sorte, comme « des flocons de neige ques les nuées versent sur les « montagnes pendant la saison de l'hiver. Après leur « création, ils furent classés en hiérarchies et en chœurs « distingués par leurs dignités respectives. Je voyais « ceux qui devaient persévérer dans la grâce, et aussi « ceux qui devaient tomber et perdre leur gloire à ja- « mais ; et l'on m'a dit que ces derniers formaient la « troisième part de cette immense multitude. J'ai vu « comment la Reine céleste, la Mère du Verbe incarné, « fut conçue sans aucune souillure de péché. Puis, re- « gardant de nouveau dans le miroir de la colonne, j'y « ai lu les mots suivants : Je suis l'amour noble et fé- « cond qui donne la liberté à l'âme. Je la remplis de « mon amour. Je lui communique un vrai entendement, « une parfaite mémoire ; en sorte qu'elle connaisse tout « ce que j'ai fait pour elle avant qu'elle existât. C'est « moi qui l'ai créée, qui l'ai faite raisonnable, et lui ai « donné mon nom sans qu'elle eût rien fait pour l'ob- « tenir. Or, je ne lui ai pas donné la raison pour qu'elle « vive comme les brutes ; mais pour qu'elle succède « aux trônes et à la gloire des anges tombés. » Je lus encore dans le miroir ces autres paroles : « J'ai créé « l'homme pour la vie éternelle. Mais lui, plus soumis « au démon qu'à moi, a voulu monter dans son or-

« gueil, suivre ses propres idées, et savoir plus de « choses qu'il ne lui convenait d'en apprendre. De là « sa chute et ses malheurs. »

VISION XVIII

Un jour que Françoise, au sortir de l'église, était entrée dans son oratoire pour s'y livrer à la contemplation, elle sentit une chaleur très-forte, qui fut le prélude d'un ravissement dont je vais raconter les effets. Elle fut d'abord introduite dans une grande lumière où elle vit un temple superbement orné. Au milieu de ce temple était un autel très-riche soutenu par quatre colonnes fort belles. Ce spectacle fixait son attention, lorsqu'elle vit paraître un personnage habillé de blanc, qui la conduisit dans un lieu plus éminent du temple, afin qu'elle pût mieux voir la solennité qui se préparait. Alors apparurent trois prêtres accompagnés de leurs ministres, tout couverts d'ornements précieux. Les ministres allumèrent les flambeaux de l'autel, et disposèrent tout pour la cérémonie qui devait se faire. Parut ensuite un vieillard vêtu d'habits pontificaux. C'était Siméon qu'un mouvement de l'Esprit-Saint amenait dans le temple pour la circonstance. Survint aussi une femme vénérable accompagnée de plusieurs autres, par l'effet sans doute d'une semblable inspiration. Cependant la Reine céleste approchait du temple, environnée d'une cour nombreuse de séraphins, qui lui communiquaient une admirable splendeur. Derrière elle marchait son chaste époux, tenant

dans ses bras le Sauveur du monde. Avant qu'elle parût, le saint vieillard Siméon, animé de l'esprit de Dieu, se mit à dire ces paroles : « Réjouis-toi, mon « âme, et livre-toi à une sainte ferveur. Voilà que le « Verbe divin s'avance, inconnu au monde, et caché à « son ennemi, afin qu'il ne puisse mettre obstacle à « son dessein, et dévoiler avant le temps ce pèlerin « céleste. » Françoise, ayant aperçu à la porte du temple a glorieuse Marie, fit un mouvement pour se porter à sa rencontre. Mais le personnage vêtu de blanc la retint en lui disant : « Ne sortez pas d'ici; cette place est « commode pour voir ce qui va se faire. » Alors Françoise l'entendit qui disait en chantant : « Excite-toi, ô « mon âme ! et sors de ton assoupissement. Voici le « Verbe divin qui monte dans son temple. Déjà je le « vois franchir les degrés. Sa Mère le tient dans ses bras, « et est assistée par Joseph, ou plutôt par son véritable « époux qui la défend et la gouverne. »

Cependant le grand prêtre, accompagné de ses ministres, se rendit à la porte du temple pour recevoir Jésus et la glorieuse Marie. Après l'avoir conduite à l'autel au pied duquel elle se mit à genoux, tenant le divin Enfant entre ses bras, le pontife s'agenouilla lui-même, et dit au Seigneur : « Je vous adore, ô Dieu « tout-puissant et souverainement grand ! qui par mi- « séricorde avez envoyé votre Fils unique prendre chair « dans le sein d'une vierge, pour racheter le genre hu- « main. Je vous rends grâces de la bonté avec laquelle « vous nous le manifestez en ce moment dans votre « saint temple. » Alors la divine Mère posant sur l'autel

l'Enfant divin, l'offrit au Seigneur, en lui disant les paroles suivantes : « Père éternel et tout-puissant, je vous « rends votre Fils, et avec justice, car il n'a pas cessé « d'être le vôtre en devenant le mien. Il est vrai que, « par votre sagesse infinie, j'ai contribué de ma sub- « stance à le faire ce qu'il est ; mais je suis moi-même « à vous, et en conséquence je vous offre ce qu'il tient « de moi, et l'abandonne tout entier à votre volonté « sainte. » Françoise remarqua que l'enfant Jésus, malgré son jeune âge, se tenait debout sur l'autel, sans être soutenu ; et elle entendit une voix céleste qui lui disait à elle-même : « C'est ainsi que toute âme qui « aime Dieu doit s'offrir à son créateur pleinement et « de bon cœur, lui sacrifiant toutes ses affections ter- « restres, et se séparant de tout ce qui pourrait mettre « obstacle à cette donation. » Pendant ce temps-là Jésus, toujours debout sur l'autel, regardait fixement sa mère, comme pour lui demander quelque chose. Il voulait se donner au saint vieillard Siméon, et attendait pour cela son agrément. Marie, qui comprit très-bien sa pensée, lui dit : « Mon Fils, que votre aimable vo- « lonté soit faite. »

Alors il tendit les bras à Siméon, qui le prit dans les siens, et s'écria dans le transport de sa joie reconnaissante : « Recevez mes louanges et mes actions de grâces, « ô Père tout-puissant ! Et vous aussi, sagesse éternelle « du Père ! que ne vous dois-je pas pour m'avoir con- « servé la vie jusqu'à ce jour heureux où vous daignez « venir dans mes bras, afin d'effacer les souillures de « mon âme. Renvoyez maintenant en paix votre servi-

« teur, etc. » Ici le saint vieillard, s'inclinant devant Marie, remit dans ses mains ce précieux Enfant, et lui rendit grâces en ces termes : « Je vous rends d'immen-« ses actions de grâces, ô Mère pleine de douceur, en « vous félicitant de votre maternité divine. C'est votre « humilité qui a porté le Père à vous accorder cet hon-« neur insigne, et qui a fait descendre le Verbe divin « dans votre sein virginal. » En parlant ainsi, le saint vieillard était rempli de joie ; mais en même temps il se tenait devant la mère de son Dieu dans l'attitude la plus respectueuse. Il reçut d'elle ensuite le prix du rachat de ce royal Enfant, et le déposa sur l'autel.

A ce moment Françoise vit approcher Anne la prophétesse, qui alla se mettre à genoux devant le Sauveur, et lui dit : « Gloire à vous, ô Fils du Dieu très-haut, « qui daignez aujourd'hui vous montrer publiquement « dans ce temple. C'est par l'humilité que vous avez « commencé votre pèlerinage; vous le continuerez et « le finirez dans la douleur ; et tout ce que vous tenez « de votre auguste Mère sera sacrifié pour le salut de « nos âmes. » La servante de Dieu remarqua que toutes les paroles de ces saints personnages, qui avaient Jésus pour objet, Marie les recueillait avec une attention extraordinaire, et paraissait les méditer profondément dans son cœur.

Après la double cérémonie de la Présentation du Fils et de la Purification de la sainte Mère, le Pontife donna le signal d'une procession dans le temple, en disant : « Levez-vouz pleins de joie pour célébrer cette grande solennité parce que le Fils de Dieu, et Dieu

« lui-même, est venu nous visiter et accomplir la loi « qu'il a lui-même donnée aux hommes. » Alors les prêtres qui étaient présents se mirent en marche, en chantant je ne sais quel cantique joyeux, que chantaient avec eux les célestes esprits qui formaient la cour du divin Enfant et de sa sainte Mère. La Vierge suivit le Pontife, portant l'Enfant dans ses bras. Lorsque la procession revint à l'autel, le saint vieillard fit apporter un siége sur lequel il fit asseoir la divine Marie; et, se mettant à genoux devant son auguste Fils, avec toute l'assistance, il dit, et tous répétèrent avec lui : « Salut, Verbe incarné, que nous voyons au- « jourd'hui si profondément humilié par amour pour « nous. Salut, Jésus-Christ Sauveur, qui êtes descendu « du ciel dans ce bas monde, pour nous délivrer de la « servitude. » La fête étant finie, Marie se leva pour sortir du temple; mais, avant de le quitter, elle témoigna sa reconnaissance au Pontife et aux prêtres, en disant : « Je vous rends grâces à tous des honneurs que « vous venez de rendre si joyeusement au Fils de Dieu « et à moi-même. » Tous la saluèrent profondément, et elle se retira avec son divin Fils.

Au sortir du temple, elle s'achemina vers la maison d'Élisabeth. Élisabeth, avertie par son fils de l'arrivée du Messie et de sa sainte Mère, courut à leur rencontre, portant le petit Jean-Baptiste dans ses bras. D'aussi loin que ce saint enfant aperçut l'Agneau de Dieu, il commença à s'agiter avec tant de force que sa mère fut contrainte de le mettre sur ses pieds. Alors il se mit à genoux pour attendre le Sauveur. Élisabeth en fit

autant, et reçut l'auguste Marie dans cette posture religieuse, en lui disant : « Qu'elle soit la bien-venue, « notre Souveraine, dans les bras de laquelle je vois le « Roi de gloire qui vient visiter ses sujets. » Puis, s'adressant au divin Enfant : « O Roi très-haut et éternel, « lui dit-elle, que vous êtes humble, que vous êtes bon, « de vous montrer à nous, sous la forme d'un petit en« fant, tout-puissant que vous êtes! » Marie, après avoir salué affectueusement sa cousine, ayant mis par terre son divin Fils, ce fut une chose touchante de voir les signes et les gestes par lesquels le saint précurseur à genoux témoignait son respect au Verbe incarné; mais la bonté caressante de l'Enfant divin envers le fils d'Élisabeth offrit un spectacle bien autrement admirable. Tous ses gestes exprimaient la bénédiction et l'amour. Marie, voyant que Jean-Baptiste demeurait dans sa posture respectueuse, le prit dans ses bras; et Élisabeth, l'heureuse Élisabeth, prit dans les siens l'enfant Jésus. Les voisins, qui d'abord considéraient de loin ce qui se passait, s'étant approchés peu à peu, avertis par Élisabeth, rendirent leurs hommages à la sainte Vierge, et l'accompagnèrent ensuite jusqu'à la porte de la maison. Lorsqu'elle fut entrée, Élisabeth s'empressa de préparer un repas, qu'elle eut l'insigne honneur de partager ensuite avec sa Souveraine, tandis que Joseph présidait à une autre table, à laquelle étaient assis les religieux voisins. Marie demeura le reste du jour et la nuit suivante chez sa cousine.

Françoise, en racontant toutes ces choses, était si embrasée d'amour, qu'elle avait peine à rendre ce

qu'elle voulait dire. L'extase mobile durait toujours. Enfin, la divine Marie, voulant la congédier, lui dit ces paroles : « Ame pauvre et misérable, avez-vous été « attentive à tout ce que vous avez vu et entendu? Gar- « dez-en bien le souvenir; il servira à embraser d'amour « votre cœur et toutes vos œuvres. » Lorsque la servante de Dieu fut revenue à son sens naturel, elle protesta, comme elle l'avait déjà fait souvent en pareilles circonstances, qu'elle soumettait toutes ses paroles, pour le présent et pour l'avenir, au jugement de l'Église catholique, dans laquelle et pour laquelle elle voulait vivre et mourir, moyennant la grâce de Dieu. Elle eut cette vision le 2 février 1432.

VISION XIX

Un jour que Françoise, seule dans sa chambre, contemplait, à son ordinaire, le souverain bien, s'étant mise à genoux, elle fut tout aussitôt ravie en extase. Lorsqu'elle fut revenue à elle-même, interrogée par l'obéissance, elle dit : « J'ai été transportée par la lumière accoutumée dans une campagne d'une beauté ravissante. A peine y étais-je arrivée, lorsque j'ai vu venir la Mère de Dieu, avec son chaste époux, qui m'a dit en passant : Suivez-nous, ce que j'ai fait. Ils sont entrés dans une ville environnée de murailles, où il y avait un temple superbe. Joseph m'y a fait entrer avec lui, et m'a placée dans un lieu élevé, d'où je pouvais voir tout ce qui se passait dans ce temple. De là j'ai vu mon Sauveur, âgé de douze ans, assis dans une

chaire, ayant devant lui un grand livre ouvert, dans lequel il ne lisait point. Devant sa chaire étaient rangés en demi-cercle beaucoup de docteurs de la loi qui disputaient avec lui sur l'avénement du Messie. Marie, voyant son Fils au milieu de cette grave assemblée, et l'entendant interroger les docteurs, et leur répondre, se mit à genoux, saisie d'admiration. Jésus, tout attentif qu'il était à la dispute, connut très-bien la présence de sa Mère; mais il ne fit pas semblant de s'en apercevoir. Du reste, ses yeux étaient constamment fixés au ciel, et, dans cette attitude, il répondait aux questions que lui adressaient les docteurs, appuyant tout ce qu'il disait sur les Écritures. Il leur reprochait les mauvaises interprétations qu'ils faisaient de la loi, et enfin leur prouvait que le Messie était déjà venu, mais sans rien dire qui pût leur faire croire que ce Messie, c'était lui-même. Cependant les docteurs ne revenaient pas de leur étonnement, en voyant dans un enfant de cet âge une telle connaissance des Écritures; car il les confondait par une multitude de citations, présentées selon leur sens vrai et légitime. Cette conférence produisit une scission dans l'assemblée, les uns applaudissant à ce qu'il disait, les autres contredisant à ses paroles. Ceux-ci sortirent furieux du temple, tandis que les premiers, entourant le saint Enfant, ne pouvaient se lasser de lui témoigner leur admiration.

Lorsque la foule commençait à s'écouler, les regards de Jésus et de Marie se rencontrèrent. Cette sainte Mère vint alors se mettre à ses pieds, et lui dit : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec

« nous? Depuis trois jours nous errons, votre père et « moi, dans tous les quartiers de la ville, demandant « de vos nouvelles à tous les passants, sans pouvoir en « obtenir, ce qui nous rendait fort tristes. » Jésus répondit à sa Mère : « Pourquoi me cherchiez-vous avec « tant de sollicitude ? Ne savez-vous pas qu'il faut que « je remplisse la mission dont mon Père m'a chargé? « Je sais cela, mon Fils, reprit l'auguste Marie; mais « c'est par ma négligence que vous êtes resté seul dans « ce temple, et voilà ce que je me reproche en ce mo- « ment. Ma très-chère Mère, lui répondit Jésus, ne vous « reprochez point cet abandon : il est arrivé par la « très-sainte volonté de Dieu. Vous savez, ajouta-t-il, « que je suis venu du ciel sur cette terre. Tout ce que « je fais est réglé par mon Père, dont la providence « me gouverne toujours. » Cela dit, le saint Enfant sortit avec eux du temple, et la divine Marie, rencontrant Françoise dans son chemin, lui adressa ce peu de mots : « Pauvre petite âme, rappelez-vous le souvenir « de ce que vous avez vu et entendu, et méditez toutes « ces choses avec sens et intelligence ; c'est le moyen « de renouveler les goûts que vous avez eus dans cette « vision, de connaître ce que Dieu vous garde pour la « suite, de ne point sentir la douleur, et de ne man- « quer de rien désormais. Il se fera dans votre cœur « une dilatation, dans votre mémoire une grande cer- « titude ; votre entendement sera éclairé, et les secrets « de Dieu vous seront révélés ou déclarés. » Cette vision eut lieu le même mois que la précédente.

VISION XX

Dans le même mois, Françoise eut une autre extase, partie immobile et partie mobile, dont elle rendit le compte suivant. J'ai vu la sainte humanité de mon très-doux Sauveur. La blessure de son sacré côté était découverte et j'y découvrais comme une profonde mer. Tandis que je la contemplais tout émue de compassion et embrasée d'amour, une voix en est sortie et m'a fait entendre ces paroles : « Je suis Jésus le rédempteur. « Je suis l'amour ardent qui attire l'âme avec une in- « croyable promptitude, et la place dans le lieu où elle « doit vivre éternellement en moi. Je détruis ses pé- « chés et la fais mon amante. Je l'embrase d'une sainte « ardeur et la submerge dans un abîme de douceurs. « Je la fais se transformer dans mes trésors inappré- « ciables, et je la mets en possession de mes biens « éternels. » Après ces paroles, la profondeur de l'abîme annoncée par saint Jean, dans le premier chapitre de son Évangile, me fut pleinement déclarée. Je veux parler de ces grandes paroles : « Au commence- « ment était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et il « était Dieu, etc. » J'entendis ensuite une voix qui me disait : « Je suis la fontaine pure et excellente. Si quel- « qu'un a soif, qu'il vienne à moi, je lui ferai goûter « une joie qui n'aura jamais de fin. L'humilité s'allie « merveilleusement avec l'obéissance, ainsi que l'a- « mour avec la pureté de conscience. L'âme en qui ces « qualités se trouvent associées peut venir à moi ; elle

« est digne de boire dans cette fontaine. La pauvreté « peut se diviser en trois degrés. L'âme qui se laisse « conduire dans cette voie et y marche de tout son « cœur, arrive promptement où elle désire, et tout son « intérieur est bien ordonné. La première pauvreté, « que le vulgaire ne comprend pas, est le détachement « de ce que l'on possède. Cette pauvreté d'esprit est « utile. Quelque riche qu'elle soit, en effet, le mépris « qu'elle fait de ses biens la rend si légère, qu'elle n'a « pas besoin d'ailes pour monter au ciel. Les âmes qui « vivent ainsi détachées peuvent boire dans cette fon- « taine, parce qu'elles sont unies à Dieu, et que, che- « min faisant, elles nourrissent les pauvres, ayant bien « soin de cacher leurs bonnes œuvres, afin que le pu- « blic ne sache pas et ne comprenne pas ce qu'elles « font. La deuxième pauvreté quitte le monde, se dé- « pouille de toutes choses, donne tout ce qu'elle a et se « soumet à l'obéissance. Elle vit dans la foi, l'espérance « et la charité, soutenue par la crainte de Dieu. C'est « pourquoi elle boit dans cette fontaine. La troisième « pauvreté est celle qui se contente du seul amour de « Dieu. Uniquement attachée au souverain bien auquel « elle s'est donnée pour toute sa vie, elle ne craint « point le monde qui l'entoure, elle se réjouit en tout « événement, elle vit comme une personne qui dort, « elle fait tout ce que veut Jésus, qu'elle a pris pour le « compagnon de son pèlerinage. Que cette âme pure « vienne ici ; qu'elle boive avec sécurité, c'est pour des « âmes de cette espèce que cette fontaine est ouverte. »

Lorsque je sentis, après ce discours, qu'il fallait me

retirer, ce renvoi me parut fort pénible. J'eus la hardiesse de m'en plaindre ; mais une voix me répondit : « Ame, ne parle pas davantage, laisse faire celui qui « fait tout bien et qui a la puissance de satisfaire les âmes « qui l'aiment. Toutes les raisons que tu allègues, il les « connaissait avant que tu fusses née. Tais-toi donc, « puisque tu ne peux rien lui apprendre. Celui qui t'a « promis son amour saura bien satisfaire les besoins de « ton cœur. Gardez-lui une bonne et prompte volonté. « Unis-toi à lui en toute sécurité ; son amour est si « grand qu'il te rendra fort contente. »

VISION XXI

Au retour d'une nouvelle extase, elle en parla ainsi : « J'ai vu une lumière fort éclatante qui planait sur des « ténèbres épaisses. Dans cette lumière était un taber- « nacle tout resplendissant, et sur ce tabernacle notre « Sauveur dans sa très-sainte humanité, dont les sacrées « plaies lançaient des rayons qui couvraient les saints « d'une gloire admirable. Or, il y en avait un grand « nombre autour de lui. La Reine des cieux y était aussi, « la tête ornée de ses trois couronnes, d'où sortait une « splendeur très-vive. Je vis ensuite d'autres âmes en- « core unies à leurs corps, qui entraient dans ce feu et « en sortaient. Or, ce feu était le symbole du divin « amour. Je fus curieuse de savoir qu'elles étaient ces « âmes que je voyais passer à travers cette flamme. Il « me fut répondu qu'elles appartenaient à des hommes « vivants, qui persévéraient dans le saint amour, et

« qu'elles venaient le renouveler dans cette fournaise.
« Je contemplais toute joyeuse ce beau spectacle, lors-
« que Magdeleine, cette fervente amie de Jésus, accom-
« pagnée de sainte Agnès, vinrent me dire d'approcher
« de plus près de ce beau feu, et me firent monter sur
« un lieu élevé, d'où je pouvais tout voir fort à mon aise.
« Or, je vis une grande troupe de saintes vierges, qui
« toutes portaient sur la tête des couronnes d'une rare
« beauté. Elles se prirent par la main, et, conduites par
« Magdeleine, elles entraient dans ce feu et en sortaient,
« en chantant : Si quelqu'un désire entrer dans le cœur
« de Jésus, voici les dispositions que ce bon Maître lui
« demande ; il doit :

« 1° Se dépouiller de toutes choses tant intérieures
« qu'extérieures ;

« 2° Se mépriser soi-même, et se juger digne du
« mépris universel ;

« 3° Agir en toute simplicité, n'affectant rien qui ne
« soit conforme à ses sentiments, ne cherchant point à
« paraître meilleur qu'il ne l'est aux yeux de Dieu
« même ;

« 4° Ne jamais revenir sur ses sacrifices, ne jamais
« reprendre aucune des choses qui ont été la matière de
« son offrande au Seigneur ;

« 5° Il faut qu'il vienne avec l'intention de se renon-
« cer lui-même, et de connaître sa misère au point de
« ne plus oser lever les yeux pour regarder son Dieu ;

« 6° Il faut qu'il se haïsse jusqu'à demander ven-
« geance au Seigneur, jusqu'à provoquer sa justice
« pour l'engager à punir ses offenses ;

« 7° Il doit rendre au Très-Haut les dons qu'il en a « reçus, lui remettant sa mémoire, son entendement, « sa volonté sans aucune réserve ; sa mémoire, ne « voulant plus avoir de souvenir que de lui seul ; son « entendement, pour n'avoir plus d'autres lumières « que celles qui lui viendront de ce bon Maître ; sa « volonté, pour n'avoir plus ni répugnances ni désirs, « abandonnant sa conduite à la Providence, avec une « entière confiance ;

« 8° Il faut que les louanges soient pour lui un vrai « supplice, bien loin d'acquiescer jamais aux compli- « ments qu'on lui fera.

« 9° Si quelquefois il lui arrive de laisser pénétrer « dans son cœur quelque joie mondaine, il faut qu'en- « suite il en conçoive un vrai chagrin et une sincère dou- « leur ;

« 10° Si quelque personne lui témoigne de l'aversion, « il faut que ce soit pour lui comme un bain d'eau de « rose, dans lequel elle se plonge avec une vraie et « sainte humilité ;

« 11° Lui dit-on des injures, il faut que ces paroles « résonnent à ses oreilles comme des sons agréables ; « qu'il s'en réjouisse sincèrement, et qu'il prie Dieu « pour ses agresseurs ;

« 12° Essuie-t-il de mauvais traitements, il faut qu'il « reçoive les coups comme des caresses, et qu'il en « rende grâces à Dieu comme d'un bienfait ;

« 13° Ce n'est même pas assez ; il doit remercier « ceux qui lui rendent ce service ;

« 14° Il doit être à ses yeux un homme incapable

« de tout, un être si petit, qu'à peine doit-on l'aperce-
« voir, comme un grain de millet jeté au fond d'une
« rivière profonde.

« Lorsque l'obéissance trouve une âme ainsi établie
« dans l'humilité, elle la réforme sans peine : ensuite
« la foi la renouvelle et l'affermit dans le bien ; puis
« l'espérance la retire de son néant, l'ennoblit et la
« décore. Une telle âme est toute retirée en Dieu, et
« cachée dans sa Majesté. Toutes les choses qu'elle
« voit la réjouissent et la consolent. La charité vient
« à son tour l'échauffer et la remplir d'amour. Alors
« elle ne craint plus rien, parce que l'amour veille à sa
« défense. La prudence vient aussi l'entourer, comme
« d'un rempart, pour empêcher que l'ennemi pénè-
« tre en elle et la dépouille. Cette âme, enfin, débar-
« rassée de ses sollicitudes, ne pense plus qu'à Dieu,
« son aimable et puissant protecteur, et se repose sur
« lui de tous ses intérêts. Malheureusement il ne s'est
« trouvé dans le monde qu'une seule âme ainsi prépa-
« rée, ainsi embrasée du divin amour, ainsi morte aux
« sollicitudes de la terre, et ornée de toutes ces ver-
« tus, dans un degré suprême ; ce fut la divine Marie :
« aussi vivait-elle joyeuse et contente, se conformant,
« en tout accident, à la volonté de Dieu, dont elle n'eût
« pas voulu sortir, même pour un instant. De là son
« élévation au-dessus des chœurs des anges, au-dessus
« de toute créature. »

Après ce discours, la servante de Dieu, ayant passé de l'extase immobile à l'extase mobile, se mit à chanter en harmonie avec les vierges dont nous avons parlé

plus haut, répétant leurs paroles, imitant leurs actions et leurs gestes. Étant ensuite rentrée dans l'extase immobile, elle entendit Marie-Magdeleine qui chantait les louanges de la Mère de Dieu. « Louanges à vous, disait-« elle, ô Reine du ciel ! que je vois ornée de toutes les « vertus ! Louanges à vous, que Gabriel put proclamer « avec vérité pleine de grâces. Par votre humilité et « votre compassion vous avez réparé les ruines de notre « nature. C'est cet Homme-Dieu que vous portâtes dans « votre sein virginal, et revêtîtes de votre chair, qui « nous a délivrés des liens de la mort, et retirés du noir « abîme. Louange éternelle soit à vous, ô Reine des « anges ! rachetée, ornée, couronnée par votre Fils ; « vous êtes notre lumière et notre joie dans cette vie « bienheureuse. » A Marie-Magdeleine succéda sainte Catherine, autre épouse royale de Jésus, et, dans son chant, elle disait : « Réjouissons-nous tous du bien que « nous avons ; car nous possédons le royaume céleste. « Chantons les louanges de Jésus, et aimons-le tou-« jours. » Françoise eut cette vision le 13 février de l'année 1432.

VISION XXII

Le 21 du même mois, après sa communion, elle fut transportée dans une plaine très-spacieuse, à l'extrémité de laquelle était une montagne fort élevée. Saint Jean-Baptiste, à qui elle était singulièrement affectionnée, la conduisit au pied de cette montagne, en lui disant : « Soyez bien attentive au mystère de la croix qui

« va vous être représenté, et remarquez toutes les « peines que le Fils de Dieu a endurées pour le salut « du monde. » Françoise leva la tête et vit Notre-Seigneur Jésus-Christ, les bras étendus, les pieds et les mains cloués, comme autrefois sur la croix. Les rayons qui sortaient de ses sacrées plaies rendaient une lumière si vive, qu'au commencement de la vision il lui fut impossible d'en soutenir l'éclat ; cependant il plut à Dieu de diminuer cette gloire, et alors elle put contempler tout à son aise la sainte humanité de son Sauveur, dont le triste état lui causa une immense compassion. Elle vit aussi des esprits glorieux, tant angéliques qu'humains, qui louaient sa miséricorde, et lui rendaient grâces, avec une joie inexprimable de les avoir rachetés à un si grand prix. Elle s'aperçut ensuite que ce saint corps dardait ses rayons sur tous les esprits, tant angéliques qu'humains, et les couvrait d'une splendeur admirable, mais avec des différences qui fixèrent son attention. Ainsi, par exemple, les patriarches et les séraphins étaient illuminés par les piqûres des épines de la couronne ; les apôtres par les plaies des mains et des pieds ; les prophètes, les évangélistes et les principaux docteurs par la blessure du sacré côté ; les martyrs, le confesseurs, les religieux des deux sexes et les sept chœurs les plus élevés des anges, les séraphins non compris, par les plaies de la partie supérieure du très-saint corps ; enfin, les anges du dernier chœur et les âmes humaines qui leur sont associées, par les plaies des jambes de ce divin Sauveur. La servante de Dieu ayant laissé paraître le désir de

savoir les raisons de ces différences, saint Jean-Baptiste lui dit : « Les patriarches et les séraphins sont ainsi glorifiés à cause de leur force et de l'ardeur de leur charité ; les apôtres, pour s'être attachés à la vraie sagesse, qui est Jésus-Christ ; les prophètes, les évangélistes et les docteurs, pour avoir établi ou conservé sans taches l'unité de la foi catholique. »

Lorsque Françoise eut assez contemplé ce grand spectacle, une lumière très-replendissante couvrit la sainte humanité de Jésus-Christ, de telle sorte qu'elle ne pouvait plus en soutenir la vue. Alors le glorieux Baptiste lui dit : « Aimez Jésus d'un amour de dilection, « et aimez-le avec ses souffrances. Aimez le Seigneur « votre Dieu, et aimez-le avec cette crainte qui con- « vient à ses enfants. Aimez-le et craignez-le avec dé- « lectation. Aimez-le avec une tendre affection. Aimez « par choix ce parfait amour dont il vous aime lui- « même. Aimez ce Verbe divin, qui est venu pour vous « dans ce monde, afin d'y travailler et d'y souffrir; il « vous a donné l'exemple avant de vous instruire. Il est « entré le premier dans la voie où il vous faut marcher. « Maître de vos destinées, il pouvait rendre très-pénible « cette voie qui mène à son amour; mais il s'est plu, « au contraire, à vous l'adoucir, afin que vous ne puis- « siez alléguer pour excuse votre impuissance et votre « faiblesse. Il a rendu enfin son amour si facile, que « vous ne pouvez sans ingratitude le lui refuser. Était- « il possible qu'il nous aimât davantage? Après avoir « essuyé pendant trente-trois ans tant de fatigues, d'in- « sultes et de mauvais traitements, il nous donna sa

« chair sacrée pour nourriture, se soumit au martyre le « plus cruel que puisse imaginer la férocité, et répandit « enfin son sang précieux, qui aurait pu sauver mille « mondes. Faut-il s'étonner après cela s'il réserve à « ceux qui méconnaissent un tel amour, et rendent une « telle rédemption inutile, des tourments affreux et « éternels ? Aimez-donc purement et de tout votre « cœur, cet amour qui vous a aimé le premier, et ra- « cheté votre âme à un prix inestimable. »

Après ces paroles, le saint précurseur, se mêlant aux Prophètes, se mit à chanter avec eux : « Nous qui avons « annoncé ces choses et suivi fidèlement ce divin amour, « en dépit des caresses et des vengeances du monde, « nous sommes aujourd'hui largement récompensés des « peines de la vie, toujours contents, toujours joyeux « dans cette vision béatifique. » David répondit en chantant : « C'est pour récompenser notre constant « amour, que ce Dieu de bonté nous comble aujour- « d'hui de tant d'honneurs, et nous fait contempler « sans cesse sa beauté souveraine ; mais c'est à ses tra- « vaux et à ses souffrances, que nous devons notre « gloire et notre bonheur. »

VISION XXIII

Dans une autre extase, qui suivit de près la précédente, l'apôtre saint Paul la conduisit dans un lieu d'où elle pouvait contempler à son aise le mystère de l'incarnation. Elle vit donc le Verbe humanisé, autant que le permettait sa gloire : car sa splendeur était si écla-

tante qu'elle ne pouvait le fixer longtemps, ni distinguer pleinement les divers membres de son corps. Elle vit aussi sa glorieuse Mère, les apôtres et les patriarches, les chœurs des anges, et l'ordre admirable dans lequel ils sont établis. Tous étaient éclairés par une splendeur qui procédait de la gloire immense de Jésus et de sa sainte Mère.

Elle vit ensuite les vertus suivantes qui louaient tour à tour le Seigneur et lui rendaient grâces à cause de l'incarnation salutaire de son Verbe. D'abord la Miséricorde commença ainsi : « Je vous loue et vous rends « grâces, ô Dieu véritable et très-haut, parce que vous « avez daigné exaucer mes vœux, en descendant dans « le monde, et vous humiliant jusqu'à prendre chair, « comme les pauvres mortels. Et moi aussi, dit la Com- « passion, je vous offre des louanges et des actions de « grâces inépuisables, ô Fils de Dieu ! ô Verbe divin ! « parce que, écoutant ma voix et vous rendant à mon « conseil, vous avez relevé le genre humain de sa chute « et vous lui avez ouvert le ciel fermé par le péché « d'Adam. Et moi aussi, dit la Charité, je vous rends « d'immortelles actions de grâces, ô Dieu tout-puis- « sant ! pour tout ce que l'amour vous a fait opérer « en faveur de l'homme. C'est à mon inspiration que « vous êtes descendu des cieux, que vous vous êtes fait « obéissant au commandement de votre Père, que vous « avez donné la persévérance aux martyrs, pour rem- « plir les trônes laissés vacants par les anges tombés. « La Justice à son tour parlait de la sorte : Je vous re- « mercie, ô Roi très-juste et très-puissant, qui m'avez

« conservée dans ma pureté. Je suis devenue habile et « précautionnée, en ce sens que toutes choses reposent « sur votre prudence. Parce que vous connaissez bien « les âmes, vous les jugerez un jour avec équité. » Après la Justice, la Paix, sa compagne, dit à Dieu : « Quelles louanges ne vous dois-je pas, ô très-doux Jé- « sus ! qui m'aimiez tant, que vous ne cessiez de parler « de moi à vos apôtres. Toutes vos actions m'ont beau- « coup plu, parce que vous les faisiez avec moi. Vous « apprîtes à toute la Judée que j'étais votre compagne « inséparable ; et vous avez voulu que vos apôtres le « publiassent par le monde entier. » La Concorde vint après la Paix, et parla de la sorte : « Doux et très-par- « fait Amour, je loue votre obéissance, je loue votre « ferveur à suivre l'amour. Vous avez voulu racheter « les âmes perdues ; vous les avez ennoblies par votre « amour et rendues bienheureuses ; vous avez payé pour « elles l'entrée du ciel. Dès lors, notre solitude a cessé ; « car elles sont devenues nos compagnes, en remplis- « sant les siéges devenus vacants au milieu de nous. »

Ces louanges, données à Dieu par les Vertus, remplirent de joie tous les saints, et ils s'y associèrent, en exaltant, en bénissant sa très-haute Majesté. « Et nous « aussi, » leur dirent les apôtres, « nous rendons tous des « actions de grâces à Dieu qui nous unit dans la charité, « nous perfectionna, nous fit persévérer dans notre vo- « cation, et nous associe maintenant à sa joie éternelle. » Les patriarches dirent en chantant : « Louanges et bé- « nédictions au Créateur tout-puissant, qui, après nous « avoir promis par serment de venir et de nous délivrer,

« a exécuté fidèlement sa promesse. O inscrutable pro-« fondeur de l'amour divin, qui a humanisé le Verbe « pour nous délivrer des ténèbres dont nous étions en-« veloppés, et nous unir aux chœurs des anges. » Tous les autres esprits de la cour céleste lui donnaient de semblables louanges et le bénissaient comme à l'envi.

Françoise dit aussi qu'elle avait vu dans cette extase l'archange Gabriel dans cette forme humaine qui troubla Marie, ainsi que l'Évangile le rapporte pour notre instruction; c'est-à-dire, pour nous recommander la sainte crainte et la discrète prudence. Or, quand Marie reçut la visite de l'Ange, elle était accompagnée de plusieurs vertus, savoir : d'une humilité très-profonde, d'une prudence très-parfaite, d'une foi très ferme, d'une pureté sans tache, et d'une générosité très-grande; car elle se donna tout entière et se remit pleinement entre les mains de la volonté de Dieu. A ces vertus se joignaient un grand zèle produit par l'amour, et réglé par l'obéissance, une espérance indubitable, et beaucoup d'autres vertus suivies de la douce et aimable paix. Aussitôt que cette bienheureuse Vierge comprit la volonté de Dieu dans les paroles de l'Archange, elle se mit entièrement à sa disposition, en disant : Je suis la servante du Seigneur.

Ce qui causa le plus d'admiration à Françoise dans cette vision béatifique, ce fut cette brillante parure de vertus qui valut à Marie la gloire de la maternité divine. Dans son admiration, elle pensait qu'aucune âme au monde n'était capable de recevoir tant de grâces, de posséder tant de perfections. « Vous avez raison, lui dit

« la Reine céleste : mais, quoiqu'il n'y ait aucune âme « capable d'aller aussi loin que moi dans la pratique « des vertus, chacune cependant peut les avoir dans la « proportion de ses mérites. Lorsqu'elles sont excitées « par la grâce, lorsqu'elles opèrent de tout leur pouvoir « avec une droite et pure intention, lorsque, débarras- « sées des sollicitudes temporelles, elles s'unissent au « divin époux avec un cœur pur, cette union une fois « opérée, l'époux se lie à elles par amour, selon qu'il « est leur persévérance finale ; et les grâces qu'il leur « donne sont d'autant plus grandes qu'elles se livrent « à lui plus entièrement, et l'aiment d'un plus parfait « amour. »

VISION XXIV

Le dernier jour de mars 1432, Françoise, élevée jusqu'à l'empyrée, fut conduite au rang le plus bas du chœur des séraphins, où se faisait sentir une chaleur immense et fort agréable, qui enflammait tous les esprits de ce chœur et des chœurs inférieurs, et dont elle se sentait elle-même tant embrasée. Elle aperçut le trône de la Divinité, et, tandis qu'elle en admirait la beauté merveilleuse, un des séraphins lui dit : « La voici, cette Di- « vinité qui nous enflamme de sa splendeur, et nous fait « jouir de son amour. Ame bien-aimée, faites en sorte « d'avancer dans le bien, parce que l'amour vous attend « et veut que vous sortiez de vous-même. Conservez un « cœur pur, des mains innocentes, et faites le bien avec « l'intention unique de plaire au Tout-Puissant. Élevez-

« vous toujours plus haut sur la montagne de la perfec-« tion, et contemplez sans cesse le divin amour qui vous « enflammera et vous transformera dans son ardeur di-« vine. Une âme est transformée quand elle est unie à « l'amour, qui l'élève au plus haut des cieux, et la place « dans le chœur des séraphins, où elle sent une cha-« leur délicieuse qui la rend toute transformée. Cette « ardeur de l'amour ne la brûle pas, elle l'enivre. Alors « elle ne sait ce qu'elle fait, et il est nécessaire que la « divine charité la soutienne; car elle est suspendue « sur un abîme dont on ne saurait calculer la profon-« deur. Quand il s'agit de descendre, cette âme a peine « à s'y résoudre. Elle répugne à retourner dans ce « monde si triste et si ténébreux; mais l'aimable cha-« rité vient à son aide. Elle la prend et la reporte dans « son séjour humain, où l'ivresse se dissipe et lui « permet de reprendre son genre de vie accoutumé. »

VISION XXV

Le 3 d'avril, pendant une nouvelle extase, elle fut conduite dans une lumière très-brillante, où elle vit le Roi céleste assis sur un trône superbe, sous lequel il y avait un feu très-ardent. Or, il lui fut dit que ce feu était le divin amour; et elle entendit une voix qui venait de ce feu et lui disait : « Ame bénie, soyez bien petite « à vos propres yeux. Ayez le cœur élevé et appliqué « aux biens supérieurs, que vous voyez dans ce royaume « céleste. Conservez-en toujours le souvenir, et ordon-« nez tellement votre intérieur, que vous deveniez par-

« faite ; car l'époux viendra, et, s'il vous trouve en cet « heureux état, vous serez élue à la gloire qu'il vous « destine. Son amour est le milieu qu'il emploie pour « vous établir dans la quiétude. Unissez-vous à lui, et « il vous transformera dans les biens suprêmes et éter- « nels où il trouve ses complaisances. Quand il vous « aura ainsi dotée, ne craignez plus que cette dot vous « soit jamais enlevée. Ayez une ferme confiance, car il « est on ne peut plus libéral envers ceux qu'il lui plaît « d'affectionner. Tressaillez donc de joie dans l'amour, « et unissez-vous à lui dans ce profond abîme d'ardeur, « où vous recevrez l'intelligence pour connaître votre « très-doux époux, qui vous affermira dans le bien, or- « nera votre intérieur par sa grâce, et ne voudra plus « en sortir. On ne le peut voir au dehors ; mais on le « sent bien au dedans. L'âme aperçoit sa splendeur ; elle « sent la force qu'il lui communique ; elle sent surtout la « chaleur que lui communique son amour. Tenez-vous « donc attentive à sa voix quand il vous appellera. Cher- « chez votre contentement dans l'exécution de sa volonté « sainte. Demeurez étrangère aux affaires qui ne vous « regardent pas ; mais veillez attentivement sur vous- « même, toute recueillie dans votre intérieur. Voilà « ce que demande l'union à laquelle il vous appelle. »

VISION XXVI

Dans le cours du même mois, Françoise eut une nouvelle vision dont elle rendit compte ainsi qu'il suit. « Conduite par une lumière éclatante dans un lieu élevé,

« j'y ai trouvé le glorieux Jean-Baptiste, qui m'a fait « monter encore plus haut, en me disant : Demeurez « ici, et vous verrez ce qui va se faire. Or, j'ai vu un « trône vaste et resplendissant, où se trouvait la très- « sainte humanité du Sauveur unie à la Majesté divine; « les rayons de sa gloire étaient si étincelants, que je ne « pouvais rien voir en lui de distinct, mais seulement « une forme humaine. J'ai vu aussi la Reine céleste qui « se tenait devant lui dans l'attitude du plus profond « respect. Au-dessous d'elle siégeaient les apôtres, les « patriarches, les prophètes, les martyrs, les confes- « seurs et les vierges. Là se trouvaient encore les diffé- « rents chœurs des esprits angéliques; et tous dans le « plus bel ordre, et animés de la plus vive joie chan- « taient les louanges de Jésus, et lui rendaient grâces « de ses glorieuses souffrances. Ils recevaient, en re- « tour, une gloire éclatante qui leur venait de ses sacrées « plaies. Ce n'était pas leur gloire accoutumée, mais « une splendeur extraordinaire qui leur était commu- « niquée à l'occasion de l'anniversaire de la passion du « Sauveur.

« Après avoir contemplé quelques instants ce beau « spectacle, j'ai entendu le saint précurseur qui me « disait : Préparez-vous à recevoir l'amour qui vous a « invitée à cette fête solennelle, en vous purifiant et « vous rendant nette de toute ombre de péché. Faites- « vous des vertus une brillante parure, pour prendre « place au festin auquel l'époux a daigné vous inviter, « et bannissez de votre souvenir toute pensée des cho- « ses temporelles. Éloignez de vous tout ce qui peut

« nuire à votre perfection; attachez-vous au souverain « bien; appliquez votre entendement à ce que vous « voyez, et ajoutez l'affection à l'intelligence. Affer- « missez votre volonté dans l'amour; rendez-la vigou- « reuse, et donnez-lui pour fondement cette pierre « précieuse où elle s'établira dans la paix. Je veux par- « ler de l'humble obéissance, qui est véritablement « une pierre inappréciable, et le point d'appui de « toute âme qui veut se reposer. Oubliez enfin toutes « les pensées qui vous occupent d'ordinaire, et sont « les fruits de votre entendement humain. Après vous « être ainsi purifiée et conformée à la volonté divine, « revenez ici avec confiance et sécurité, vous entendrez « des chants nouveaux pour vous, vous verrez des ac- « tions angéliques d'une beauté surprenante et des « choses si merveilleuses que votre esprit ne pourra « les concevoir. Il y avait là quelques anges occupés à « dresser et orner un autel. Lorsqu'il fut prêt, le Roi « céleste, que j'avais vu sur un trône, prit une forme « angélique et vint s'y placer; mais ce qu'il y eut en « cela de plus remarquable, c'est qu'il n'eut pas be- « soin de quitter son trône pour se rendre présent sur « cet autel. Je le voyais à la fois sur l'un et sur l'autre, « avec cette différence que sur l'autel il avait une forme « angélique, tandis que sur le trône il se montrait dans « sa Majesté. En le contemplant à l'autel, je m'aperçus « que de sa tête, de ses mains et de ses pieds, sor- « tait une liqueur précieuse en abondance; et, quoique « cette liqueur coulât continuellement de ses divines « plaies, cependant l'autel pouvait la contenir. Les glo-

« rieux apôtres s'étant levés de leurs siéges, sont ve-
« nus prendre de cette liqueur, et l'ont distribuée aux
« autres esprits; mais j'ai remarqué que saint Pierre
« en faisait une distribution beaucoup plus considé-
« rable que ses collègues dans l'apostolat.

« En ce moment, le saint précurseur est venu me
« prendre et m'a conduit à l'autel, où saint Pierre m'a
« fait regarder le Sauveur sous sa forme angélique, en
« me disant : Regardez ce divin ami si humble et si
« compatissant qui, pour sauver nos âmes perdues,
« s'est fait visible, s'est soumis à la volonté de son Père,
« et a répandu ce fleuve d'eau vive, afin que tous ceux
« qui sont altérés puissent venir y étancher leur soif.
« C'est en leur faveur que ce fleuve rafraîchissant coule
« de sa tête sacrée .Ses mains pures et innocentes le
« répandent aussi en faveur des âmes pénétrées de res-
« pect et de crainte, et qui aiment d'un amour fervent
« ce Dieu qui les a créés et remplis de son amour. Ses
« pieds aussi sont comme deux canaux par lesquels ce
« fleuve sort en abondance. Oh ! qu'ils sont aimables
« les pieds de ce Rédempteur généreux, qui se montra
« si avide de sauver le genre humain. Ame dévouée à
« Dieu, regardez cette poitrine, vraie fournaise de cha-
« rité, d'où sort un fleuve d'ardeur inexprimable. Il
« coule en faveur des âmes qui lui sont unies et les
« inonde d'amour. Regardez enfin cet air de bonté et
« de douceur incomparable que présente cet amant des
« cœurs. Ah ! suivez son exemple; mais ne croyez pas
« que vous êtes digne de la faveur dont vous jouissez.
« Le lieu où vous êtes est le royaume suprême. Pour

« mériter d'y régner, il faut se dépouiller de toutes cho-
« ses et se donner à Dieu par un entier amour.

« Après ce discours du saint précurseur, saint Pierre,
« prenant de cette liqueur qui coulait sur l'autel, est
« venu la verser dans ma bouche, en me disant : L'a-
« mour puissant et fort donne à l'âme la stabilité, et
« se la rend conforme; il s'insinue en secret comme
« fait un voleur, tire cette âme à lui sans qu'elle s'en
« doute, et opère sa transformation. Il la rassasie d'une
« nourriture divine, l'enivre du vin de son amour, et
« par ce rassasiement infini la renouvelle tout entière. »
Le confesseur, témoin de cette extase, vit faire à la bienheureuse les divers mouvements indiqués dans cette vision; et il ne fut pas seul, car elle avait autour d'elle plusieurs de ses filles spirituelles. Elle ouvrit la bouche et ensuite parut rassasiée et consolée. Elle se leva sans sortir de son extase, et s'approcha de l'autel de la chapelle où elle se trouvait, et alors l'air fut embaumé d'un parfum semblable à celui de la rose. Le père sentit cette bonne odeur. Les filles spirituelles de Françoise la sentirent aussi; et cette merveille se répéta assez souvent pendant les extases de la bienheureuse. Elle eut cette vision le jour même de la Résurrection, dans l'année 1432.

VISION XXVII

Le jour même de Pâques, Françoise, après sa communion, entra dans l'état d'extase immobile, puis revint à l'extase mobile, et alors on l'entendit chanter, d'une

voix très-douce, les louanges de Jésus et de Marie. Lorsqu'elle fut revenue à son état naturel, interrogée sur sa vision, elle répondit : J'ai été conduite dans un lieu assez élevé, où se trouvaient les esprits célestes. Je n'étais pourtant pas avec eux. On m'avait placée dans un endroit à part, en ma qualité d'étrangère. La bienheureuse Magdeleine, pour qui j'ai toujours eu un amour particulier, s'étant approchée de moi, m'a dit : « O « âme ! laissez prendre votre cœur par le maître de ces « lieux, qui est un abîme d'ardeur et d'amour, comme « il vous le prouve bien aujourd'hui par l'honneur qu'il « vous fait et les merveilles qu'il vous découvre. Soyez « donc bien attentive aux choses que vous voyez et que « vous sentez. Cependant, il faut l'avouer, il n'y a point « d'entendement humain capable de comprendre la « puissance qui vous soutient ici, et la sagesse éternelle « qui vous fait jouir d'une joie si délicieuse. Rendez grâ- « ces à l'amour qui a su vous tirer hors de vous-même, et « vous élever à cette hauteur suprême; car c'est l'amour « qui vous a introduite ici; c'est sa grâce qui vous a « faite si belle. Encore une fois, soyez donc attentive, « et goûtez la douceur qui vous est donnée, afin qu'elle « vous profite. Voyez les grâces qui vous sont faites; « contemplez-les avec un esprit pur et dégagé ; c'est le « moyen de vous établir solidement dans l'humilité. « Tandis que vous existerez dans votre chair mortelle, il « vous faudra peut-être souffrir beaucoup; mais sup- « portez vos peines avec un grand courage, et vous ob- « tiendrez une grande gloire. »

Lorsque la sainte eut cessé de me parler, je vis

l'humanité de mon Sauveur couverte d'une gloire incroyable. Je vis aussi sa divine Mère plus glorieuse que jamais, à cause de la résurrection de son Fils bien-aimé, dont la fête se faisait dans les cieux. Tous les esprits bienheureux affluaient autour de leur Reine, célébrant son amour pour Jésus, le courage dont elle avait fait preuve sur le Calvaire, et la félicitant de son bonheur actuel. Alors Magdeleine s'adjoignit les vierges, et toutes ensemble elles disaient : « Louanges « soient à vous, auguste Reine, dont la pauvreté nous « a valu cette gloire et ces biens infinis. Grâces soient « à vous, très-doux Seigneur, qui vous êtes fait pour « nous Fils de Marie. C'est votre immense humilité qui « nous a mis en possession de ce magnifique royaume, « où votre Mère règne avec vous sur les anges et sur « nous, vous ayant à la fois pour Fils et pour Père. « Louanges immortelles à vous, Fils de la divine Ma- « jesté, et à vous qui fûtes sa Mère, sans cesser d'être « vierge. Grâces éternelles vous soient rendues, ô très- « doux Jésus! dont l'humilité nous fit saintes, et dont « la pleine vérité nous a sauvées. »

Magdeleine me dit ensuite : « Ame bien-aimée, soyez « généreuse. Les courts instants que vous avez passés « ici doivent vous suffire. Rendez grâces au Seigneur « qui a daigné vous accorder cette vision; c'est une « grande preuve de l'amour qu'il vous porte. Après « avoir joui d'une semblable consolation, il me semble « que vos larmes doivent être essuyées. Je lui répondis: « Lorsque Jésus vous manqua pendant les jours de sa « sépulture, vous étiez inconsolable. Vous alliez le cher-

« chant partout, en pleurant, en vous lamentant, en le « réclamant auprès de Dieu et des hommes. En vérité, « pouvez-vous être surprise de me voir pleurer, lors- « qu'on me sépare d'un si grand bien? » Cette vision eut lieu le 20 du mois d'avril.

VISION XXVIII

Le 22 du même mois, Françoise, ayant été de nouveau ravie après sa communion, fut favorisée de la vision suivante. Saint Jean l'évangéliste la conduisit dans la gloire éternelle, où elle vit rendre de grands honneurs à la très-sainte humanité de Jésus. Tous les esprits, tant angéliques qu'humains, chantaient ses louanges et lui rendaient grâces de la rédemption du monde, avec les démonstrations du plus profond respect, et tous les signes de la plus vive allégresse. Lorsqu'elle eut contemplé pendant quelques instants ce beau spectacle, le bien-aimé disciple lui dit : « Soyez bien humble, ô « âme! et n'oubliez jamais les choses que vous voyez « ici. Soyez toujours obéissante à l'Amour qui vous vi- « site et vous élève au-dessus de vous-même pour vous « unir à lui. Servez-le constamment, et qu'aucun em- « pêchement ne refroidisse votre zèle. Conservez avec « soin cette pureté de cœur qui plaît tant à sa sainteté. « Méditez sa toute puissance qui se manifeste ici avec « tant d'éclat, et vous rend si heureuse. Dès lors vous « ne serez plus sensible aux délectations terrestres ; ou, « si elles vous touchent encore, vous trouverez dans la « crainte de Dieu un remède puissant qui vous délivrera.

« La véritable obéissance fait l'âme libre, la rend belle, « et, la délivre des piéges de l'ennemi. Lorsqu'une âme « est fidèle à l'obéissance, elle se dépouille d'elle-même, « et au lieu de raisonner sur le commandement, elle « fait ce qu'on lui dit. Puisque vous avez été appelée à « cette fête du Verbe divin uni avec l'humanité, vivez « maintenant paisible et contente. »

Ici le saint Évangéliste, s'adressant à Jésus, lui dit : « O Dieu puissant ! qui êtes placé au-dessus de tous les « cieux, vous allez faire quitter à cette âme une posi- « tion qui ne lui convient pas, pendant que son corps « est vivant. La place d'une âme, tant que la vie dure, « est dans son corps. Quand il vous plaît, vous l'arra- « chez de cette prison, et lui donnez la puissance de « venir ici vous rendre visite. Il n'y a rien là qui m'é- « tonne, parce que je sais que vous pouvez faire tout ce « que vous voulez : mais cette pauvre âme, en vous « quittant, demeure tout étonnée du genre de vie qu'il « lui faut reprendre. » Ici il dit à Françoise : « Ame, « étonnée de vous voir ici, et incertaine de ce que vous « y faites, ne sachant trop si tout cela est réel, ou bien « si c'est un songe, croyez-vous vous être donnée sans « réserve à cet aimable Sauveur? Ah ! vous pouvez bien « vous humilier et rougir dans le secret de votre cœur. » Cela dit, Françoise se mit à chanter avec l'Apôtre ce cantique de louanges : « Réjouissons-nous en ce Verbe « divin qui s'est ressuscité pour nous donner la vie. » Or, en chantant ainsi, elle perdit la vision béatifique, et rentra toute triste dans son état naturel. Elle dit ensuite que pendant ses extases elle connaissait les saints,

lorsqu'elle les voyait dans le miroir de la divinité; mais que, ce miroir lui étant ôté, elle ne les connaissait plus, quoiqu'elle les vît et qu'ils lui parlassent, à moins qu'ils ne se fissent connaître eux-mêmes en lui communiquant leur joie, ou en lui disant leurs noms.

VISION XXIX

Le premier jour de mai de la même année 1432, le prophète David vint chercher son âme, pour la conduire à la vision de Dieu, et lui dit : « Venez, âme, et dépê-« chez-vous, parce que l'époux vous attend à sa table « céleste, pour vous y transformer, et vous faire jouir de « la vue de son essence infinie. Regardez bien la cour « qui l'environne. Si vous faites désormais ce que vous « allez voir faire aux esprits bienheureux, vous serez « prise par l'amour, car tous ils aiment sans mesure « celui qui s'est donné tout entier pour nous. Cette « plénitude d'amour des Saints pour Jésus est mani-« feste. Aimez-le donc à votre tour et n'aimez que lui « seul. Soyez bien attentive; contemplez cette fête pen-« dant laquelle Dieu va vous tenir absorbée dans son « essence divine. Il est tout brûlant d'amour et dans la « joie de vous recevoir. Soyez bien recueillie; marchez « par la voie droite; allez à l'amour qui vous attend « dans son palais divin. Plus de paresse, ô âme! plus « de retardements; laissez là vos soins temporels; ils « pourraient former empêchement à la grâce qui vous « est offerte. Embrasez-vous du feu de l'amour divin;

« soyez tout occupée de Dieu, et ne le quittez plus, quoi « qu'on en dise. »

Françoise eut un instant la vue de la sainte humanité unie avec la divinité, et la perdit aussitôt. Son extase continuait cependant, mais elle n'avait plus la vision béatifique, ce qui lui causait une affliction profonde. Pendant ce temps-là, le saint Prophète, accompagné de deux anges, et tenant sur sa poitrine un instrument de musique, exécutait un chant fort mélodieux; mais la bienheureuse entendait mieux son chant que les sons de sa harpe. Du reste, ces chants et ces sons ne lui causaient qu'un plaisir médiocre; parce qu'elle avait entendu dans d'autres visions des concerts bien plus ravissants. Elle était d'ailleurs toute préoccupée de la perte qu'elle venait de faire; ce qui lui fit dire au saint Prophète : « Avec vos apparitions et vos chants, vous m'avez « fait perdre la vision où se trouvait mon souverain bien. » Ces paroles furent entendues des personnes présentes. Enfin, n'espérant plus recouvrer sa vision béatifique, elle finit par se tranquilliser et donner son attention au saint Roi. Il paraît que celui-ci, après avoir fini son cantique, recommença à l'instruire; car, tout à coup, sans être interrogée, elle dit au père : « Voici ce que « ce héraut du Messie veut que je vous dise : Que le saint « nom de Jésus ne s'efface point de votre cœur. Con- « servez-le toujours devant vos yeux comme un miroir; « portez-le gravé dans votre mémoire. Lorsque vous « aurez contracté cette heureuse habitude, vous serez « continuellement élevée en lui. Vous contemplerez les « merveilles qu'il a faites; vous obtiendrez la lumière

« pour les comprendre, et alors vous oublierez telle-
« ment tout le reste, que cela seul vous paraîtra digne
« d'admiration. A l'intelligence se joindra le sentiment;
« et lorsque vous aurez fait l'expérience de ce goût, vous
« demeurerez tranquille et content. Mais il est néces-
« saire que vous vous appliquiez fortement à cet exer-
« cice, sans vous laisser aller à aucune crainte, à aucune
« hésitation. Ne regardez que Dieu dont la puissance
« peut vous gouverner sans votre providence. Il a bien
« fait tout ce qu'il a voulu, et les choses qu'il lui plaira
« de faire encore demeurent dans sa sagesse. Ce bon
« Père n'abandonne jamais ses enfants à leur faiblesse.
« Aussi ses bons fils, persuadés qu'il a les yeux ouverts
« sur toutes leurs nécessités, et qu'il ne manque jamais
« de les secourir dans leurs besoins, se tiennent con-
« tents avec ce qu'il leur donne. Il pourra bien, comme
« il lui arrive souvent, éprouver votre fidélité; mais en
« semblables occurrences, rappelez-vous les grâces qu'il
« vous a faites, et gardez-vous d'aller vous égarer en
« suivant votre propre sens. Lorsque les tentations arri-
« vent, liez-vous avec l'amour divin qui sait rendre tous
« les fardeaux légers. Lorsque ce sera lui qui vous
« éprouvera, il vous sera facile de connaître si l'amour
« est encore avec vous, à la liberté d'esprit dont vous
« jouirez. Ne craignez ni l'indigence spirituelle ni l'in-
« digence corporelle. Confiez-vous sur tout cela à celui
« que vous aimez. Reposez-vous sur lui de toutes vos
« sollicitudes. Ne cherchez point à voir au delà des
« lumières que vous avez reçues. Enfin, la tranquillité
« d'esprit, le recueillement intérieur, la mortification

« des sens : voilà ce qui vous regarde. Dieu fera le reste.

« Le Prophète veut que je vous dise encore que vous « seriez un ingrat si vous n'appréciiez pas le don qui « vous a été fait dans cette âme que vous avez entre les « mains, et que vous êtes chargé de conduire; que vous « devez regarder attentivement en elle les secrets de « Dieu. Il a tellement tout ordonné dans cette âme, qu'il « est assuré de son obéissance et de sa fidélité. Par con- « séquent vous n'avez pas besoin de vous inquiéter beau- « coup de sa conduite. Ce qui vous reste à faire, c'est « de recueillir ce qu'il a semé. Sachez que votre fille « spirituelle est un trésor caché des grâces du Seigneur. « Elle les dérobe à tous les regards, et ne les découvre « qu'aux vôtres; car telle est la disposition de son cœur, « qu'elle cache volontiers aux créatures les dons que « lui fait le créateur. Elle maintient son cœur libre et « son esprit profondément absorbé en Dieu. Si dans ses « actes extérieurs elle se montre quelquefois différente, « c'est de peur de paraître bonne; elle aime mieux se « priver de certains biens spirituels, que de s'attirer « l'estime des hommes, et de s'exposer à perdre le « trésor d'humilité que lui a donné le divin amour. « Depuis sa conversion, elle a toujours gardé religieuse- « ment le secret de la bonté divine; et si par occasion « elle en manifeste quelque chose, c'est uniquement « pour l'honneur de Dieu. Son intention est toujours « droite; elle vole directement à Dieu, comme la flèche « à son but; elle est si libre intérieurement qu'elle ne « s'occupe jamais de sa personne. Il lui semble même « que son âme ne lui appartient plus, l'ayant soumise

« et en quelque sorte vendue à l'obéissance. Constante « dans ses résolutions et l'accomplissement des pré- « ceptes qui lui sont faits, cette fidélité pourtant ne lui « donne aucune peine, et le plus lourd fardeau lui « paraît léger, tant l'amour la fortifie.

« Le monde, la chair et le démon, n'ont jamais pu la « tromper ni la faire dévier de ses règles. Ne soyez donc « pas surpris si vous voyez surabonder en elle les grâces « dont Dieu l'enrichit. Elle a fait de grandes œuvres « avec un courage toujours mâle; elle a soumis son « corps à de cruelles pénitences, sans plus se soucier « de lui que d'un vieux sac qui n'est plus bon à rien. « C'était l'amour divin qui l'éclairait et dirigeait sa « conduite. Son cœur ne connut jamais d'autre amour « que celui-là; et l'unique occupation de son esprit fut « toujours de rechercher ce qui pouvait plaire à son « bon Maître. Dieu a permis pour son bien qu'elle ait « sans cesse sous les yeux un démon qui la tourmente « sans cesse, la fatigue au delà de toute expression, et « lui fait essuyer de mauvais traitements que beaucoup « d'esprits regardent comme des fables. Jamais elle « n'aurait pu résister aux assauts de cet ennemi féroce, « si Dieu n'eût été son défenseur. Non content de la « soutenir dans ces luttes périlleuses, afin de lui ôter « jusqu'à la frayeur qu'inspire naturellement cet esprit « de ténèbres, ce Maître compatissant lui a donné pour « protecteur un ange visible, dont l'aspect la rassure et « la remplit de consolations. Moyennant ce secours, « jamais elle ne se trouve mal à la vue du monstre qui « l'afflige; et c'est pour elle un grand avantage, car si

« elle perdait connaissance, ne sentant plus le mal qu'il « lui fait, elle mériterait beaucoup moins. Grâces encore « à la présence sensible de cet esprit bienfaisant, que « Dieu lui a donné dans sa bonté, elle se console prompte- « ment des coups qu'elle a reçus, bannit la crainte et « reprend courage. Je vous le dis donc de nouveau, « père à qui cette servante de Dieu obéit, soyez sans « inquiétude sur ce qui se passe en elle dans ses états « extraordinaires, et ne vous défiez d'elle que lorsqu'elle « est réduite à son état naturel. Ne l'éprouvez donc plus « désormais après l'avoir soumise à tant d'épreuves. « Ouvrez votre esprit à l'esprit de Dieu; il vous décla- « rera les mystères que je vous communique, et vous « serez satisfait. »

VISION XXX

Huit jours après, pendant un nouveau ravissement, elle fut conduite, par saint Jérôme, dans une lumière encore plus brillante; et ce saint docteur lui dit : « Ame « noble, venez plus haut, afin de jouir de la vue de votre « Créateur, qui m'a permis de le découvrir à vos re- « gards. » Alors cette âme dévote vit un trône sublime, et sur ce trône le Verbe humanisé; mais sa gloire était si resplendissante qu'elle n'apercevait qu'une forme humaine; le saint docteur la conduisit dans un lieu séparé de ceux où se trouvaient les esprits glorieux, comme une pauvre étrangère. Elle y demeura pendant une heure, pénétrée de la plus vive joie; après quoi, Seigneur lui fit dire, par son guide, qu'il était temps

de s'en aller. Selon toute apparence, Françoise ne reçut pas gracieusement cette nouvelle, car le saint lui dit : « Ame attachée à votre volonté propre, et qui pour cela « avez tant de peine à vous séparer de cette bienheu- « reuse vision, Dieu vous accorde assez fréquemment « cette rare faveur ; que vous faut-il davantage? Lors- « que vous êtes admise à contempler ce miroir admirable, « vous croyez avoir tout vu ; et cependant vous n'avez « rien vu, tant est profond l'abîme ouvert dans la con- « templation de la Majesté sainte. Nous qui jouissons « de la claire vue, et qui regardons sans cesse dans cet « abîme, nous ne pouvons tout voir. Que pouvez-vous « donc y découvrir vous qui vivez encore enveloppée « dans les épaisses ténèbres de la terre? Je sais que « vous êtes belle comme un visage où le rouge se mêle « agréablement avec le blanc; je sais que vous avez un « cœur amoureux et candide; mais cela ne suffit pas. « Faites en sorte d'avoir un cœur pur, des mains inno- « centes, un amour toujours également ardent ; lorsque « vous aurez acquis ces trois qualités précieuses, vous « pourrez revenir à cette vision béatifique. Aujourd'hui « vous voici suffisamment joyeuse et fortifiée; descen- « dez plus bas. »

Elle descendit en effet de l'extase immobile dans l'extase mobile ; mais alors elle se mit à discuter avec le saint docteur, faisant valoir ce qu'elle appelait ses droits, essayant de lui prouver qu'il n'était pas juste de l'obliger à descendre ; mais saint Jérôme la reprit en lui disant : « Eh quoi donc ! âme, vous ne rougissez « pas d'une telle présomption ! vous osez ici vous per-

« mettre une telle audace ! vous ne savez pas sans doute « où vous êtes, vous ne mesurez pas la profondeur de « l'abîme ouvert en ce lieu ! Fortifiez-vous dans l'amour « de Dieu, et retournez sur la terre. Pauvre âme, au « lieu de trouver ici l'intelligence, il semble que vous « êtes devenue plus insensée qu'auparavant ; vous croyez « être obéissante, n'est-ce pas? eh bien, jugez-en par « votre conduite ; voyez si vous êtes docile à ma voix, « lorsque je dis qu'il faut vous en aller? Quand on « n'obéit pas, est-on obéissante? Qu'est-ce que la vraie « abnégation de soi-même, si ce n'est le renoncement « aux satisfactions? Pourquoi donc ne faites-vous pas « le sacrifice des choses qui vous plaisent? Vous ne « voulez pas être privée de cette vision qui vous réjouit « et vous console ; qu'est-ce à dire, sinon que vous « aimez à jouir de votre volonté. En renonçant facile- « ment à cette joie, vous prouveriez mieux votre abné- « gation et votre obéissance. Une âme attachée aux « douceurs spirituelles n'obtient jamais le bien parfait, « et, pour la mettre en repos, il faut lui ôter sa joyeuse « paix. La meilleure preuve qu'elle puisse donner de « sa vertu, en pareille occasion, c'est de demeurer in- « différente à rester ou à descendre. Lorsque vous vou- « drez savoir si vous êtes vraiment obéissante, voyez « si vous êtes également contente et soumise quand « Dieu vous appelle ici, et quand il vous renvoie. Lors- « qu'une âme élevée à la contemplation des choses di- « vines se trouble quand elle lui est ôtée, elle n'est « assurément pas bien unie à son Créateur. Une âme « au contraire soumise à tout ce que Dieu veut, et tou-

« jours également patiente et contente, est vraiment « unie à Dieu quand elle le contemple. La paix qu'elle « conserve ne laisse aucun doute sur son indifférence, « son détachement d'elle-même, son humilité, en un « mot, sur sa perfection. Une telle âme peut en sûreté « converser avec les hommes ; elle n'a rien à craindre « des attachements humains. S'il lui arrive à ce sujet « quelque tentation, elle l'éloigne avec autant de faci- « lité que de promptitude. En conséquence, tout ce « qu'elle dit et tout ce qu'elle fait contribue à son « avancement spirituel. Les tentations sont pour elle « des moyens qui la conservent, afin qu'elle marche « dans son droit chemin avec plus de sécurité. Or, une « âme ainsi conservée, et en quelque sorte confirmée « en grâce, peut se mettre à l'aise. Toute satisfaction « qu'elle croit pouvoir se permettre est pour elle un « fruit très-doux et très-suave, et agréable au Seigneur. « Cette âme enfin est capable de bien marcher et de « s'élever sur la montagne. » Après ce discours, Françoise perdit la vision divine, mais elle demeura quelque temps encore dans la vision du saint docteur.

VISION XXXI

Le jour même de l'Ascension, Françoise, après sa communion, entra dans une extase immobile. Alors un ange vint la prendre, la conduisit d'abord dans une claire lumière, puis dans une lumière plus éclatante, d'où elle vit au-dessus de sa tête une troisième lumière, en comparaison de laquelle les deux autres méritaient à peine

d'en porter le nom. Là, se trouvait la Reine céleste, à qui les esprits glorieux faisaient la cour en bel ordre et avec une grande joie. Cette divine Vierge, regardant Françoise, placée au-dessous d'elle, lui dit : « Ame, qui « êtes venue ici, levez-vous et regardez en haut, afin que « l'amour vous fasse sa captive. Regardez Jésus qui nous « a ouvert ce beau royaume, dont il nous a faits citoyens, « et nous vivons dans une parfaite union et une profonde « paix; le voilà qui s'élève au-dessus des cieux. Con- « templez la hauteur à laquelle il arrive ; il y est monté « en triomphateur, faisant porter devant lui l'étendard « de sa victoire. Le voilà qui rend honneur à son Père, « et s'assied sur son trône auprès de lui. » Tandis que la Reine céleste proférait, en chantant, ces paroles, Françoise se sentait attirée dans la lumière où elle était ; elle s'y trouva en effet placée dans le chœur des séraphins, d'où elle contempla le Rédempteur ; mais elle ne le voyait que confusément à cause de la splendeur de sa gloire.

Cependant Marie continuait à chanter un cantique de louanges, et les esprits célestes le répétaient en disant : « Recevez nos louanges et nos remercîments, Verbe « divin, qui nous avez ouvert les cieux par votre humi- « lité, et nous faites occuper les siéges vacants dans ce « beau royaume. C'est pour cela que nous rendons « d'immenses actions de grâces ; et elles sont bien justes « après tant et de si grands bienfaits que nous avons « reçus. » Ensuite la Reine céleste, s'adressant à Fran- çoise, lui dit : « O âme déjà comblée de tant de faveurs « et éclairée de tant de lumières, il vous est encore

« donné de voir cette magnifique solennité. » Alors les patriarches, s'étant approchés, dirent à Marie, du ton le plus respectueux qui soit possible : « O grande « Reine, qui êtes toute pleine de grâce, c'est le fruit de « votre sein virginal qui nous a mérité la gloire dont « nous jouissons. Que ferons-nous pour vous témoigner « notre reconnaissance? Marie répondit en chantant : « Rendez grâces à Jésus mon divin Fils; c'est lui qui « vous a délivrés des mains de vos ennemis; c'est lui qui « vous a sauvés et couverts de tant de gloire; c'est lui « qui vous a placés dans ce séjour de la paix, où, loin « de tous les maux, vous jouissez de tous les biens. » Les apôtres disaient aussi en chantant : « Heureuse âme, « qui êtes ainsi ravie et réjouie par ce beau spectacle, « vous serez bientôt délivrée des amertumes de la vie. « En attendant, jouissez de la consolation qui vous est « donnée, et renouvelez votre force et votre courage, « puisqu'en ce moment vous pouvez prendre cette nour- « riture et vous réjouir de cette douceur. »

Françoise entendit encore les saints innocents qui disaient : « Nous vous rendons grâces, ô Reine céleste ! « parce que c'est à vous que nous sommes redevables « du Dieu fait chair que nous adorons, de la joie que « nous goûtons, de la gloire que nous possédons, du « souverain bien dont nous jouissons avec une sécurité « parfaite. Et moi, répondit Marie, je rendrai gloire au « Père, pour m'avoir fait mère de son Verbe divin, « qui a vaincu le dragon, vous a délivrés et transportés « dans son royaume. » Les martyrs et les confesseurs chantèrent aussi leur hymne de louanges. « Gloire, » di-

saient-ils, « et grâces immortelles soient à Dieu, notre « souverain Seigneur, qui nous a créés par sa puissance, « rachetés et sauvés par son amour infini.» Ici, la Vierge-Mère dit à tous les saints : « O âmes bien-aimées et « bienheureuses! que le Fils de Dieu et le mien a pla- « cées dans un si haut rang, voyez sa croix, voyez ses « plaies sacrées, il les a apportées dans ce joyeux palais, « comme les insignes de sa victoire ; il les conserve et « les glorifie; afin qu'en les voyant, vous vous réjouis- « siez de l'amour dont il vous a aimés. »

Tandis que la Reine des anges parlait ainsi, les plaies du Seigneur devinrent plus resplendissantes, ce qui parut augmenter singulièrement la joie des esprits bienheureux. Alors Magdeleine et le chœur entier des vierges dirent à la glorieuse Marie : « A vous, Vierge et « Mère de Dieu, nos humbles actions de grâces! C'est « vous qui nous avez montré le chemin du paradis où « nous sommes arrivés en suivant vos traces : c'est à « vous que nous fûmes redevables de notre conservation « dans la pureté et la parfaite humilité, dans la foi et la « très-ferme obéissance. » Ici la Reine des anges, regardant Françoise, lui dit : « Levez la tête, âme faible et « délicate, considérez cette Majesté infinie qui fortifie « les âmes, guérit leurs amertumes, et les comble de « douceurs. Considérez ce miroir divin enflammé, ce « miroir séraphique qui se donne à tous les bien- « heureux, et les remplit de sa bonté. » Toutes les âmes célestes répondirent : « Nous vous louons, ô divine « Mère ! ainsi que votre aimable Fils, à cause de ce par- « fait amour qu'il nous a montré, ainsi que de son obéis-

« sance, établie sur son invincible patience. Nous vous « louons aussi, ô Père ! pour ce bienfait gratuit, pour « cette grâce si précieuse, qui nous a confirmés dans « l'humilité et l'obéissance, et nous a valu la paix pro- « fonde dont nous jouissons ici. » Enfin, la Mère de Dieu congédia Françoise en lui disant : « Refaites-vous, « pauvre petite âme, èn vous nourrissant des choses « que vous voyez; conservez-en le souvenir dans votre « mémoire; réjouissez-vous-en dans votre cœur, et « montrez-vous reconnaissante de cette faveur, afin que « vous puissiez toujours être admise à de semblables « fêtes. »

VISION XXXII

La veille de la Pentecôte, après avoir communié, Françoise retourna chez elle, s'enferma dans son oratoire, et se mit à genoux pour faire oraison. Aussitôt elle vit descendre sur elle une flamme du divin amour qui ravit son âme, et la fit monter en haut, avec son ange domestique, dont nous avons parlé ailleurs. Arrivée à une lumière fort resplendissante, elle y trouva l'auguste Marie ornée d'un diadème de la plus grande beauté. Elle était environnée d'une multitude d'esprits humains et angéliques, qui chantaient de la manière la plus suave et la plus mélodieuse. On ne lui permit pas de se mêler aux célestes esprits; mais on la plaça dans un lieu à part, comme une pauvre étrangère. Étant là, elle vit un trône magnifiquement orné, d'où sortaient des splendeurs variées comme l'arc-en-ciel, mais de

couleurs beaucoup plus vives. Sur ce trône étaient écrites des lettres d'où procédaient d'admirables clartés en forme de langues. Quoique toutes ces langues parussent de feu, quelques-unes étaient plus enflammées que les autres. Or, voici ce qui était écrit : « O amour que nous « avons aimé ! ô amour qui nous avez aimés ! l'amour « nous a donnés à vous, parce que vous vous êtes donné « à nous. Nous sommes entièrement à votre disposition. « Puisque vous êtes riche et libéral, ajoutez à l'asile « que nous devons à vos bontés la réfection que nos « cœurs réclament. R. L'amour vous avait promis la « grâce d'arriver au port, et vous y êtes. Vous fûtes « toujours prêts à exécuter toutes mes volontés; vous « fûtes toujours bien connus de moi, unis avec moi, « agréables à mes yeux, et écrits sur le livre de vie ; vous « êtes maintenant entrés dans la patrie, où vous avez « une demeure permanente. La lumière de la vérité « éclaira vos intelligences, et vous eûtes le bon esprit « de vous y conformer. Depuis le moment où je vous fis « sentir le feu de mon amour, mes bontés ne sortirent « plus de votre mémoire. Maintenant réjouissez-vous « de l'abondance des biens que vous possédez, parce que « l'amour se donne à vous sans mesure. »

Françoise demeura dans cette contemplation tout le jour et la nuit suivante. Le lendemain, fête de la Pentecôte, elle sortit de sa cellule, et se rendit à l'église à l'heure accoutumée. Elle voulut se confesser et communier, ce qu'elle fit sans sortir de son extase. Incontinent après, son âme, emportée par une claire lumière, fut conduite d'abord dans une lumière plus vive, et

ensuite dans une autre encore plus resplendissante. Or, elle vit là un trône superbe, rempli de trésors infinis, et sur lequel étaient écrites ces paroles : Principe sans fin. De ce trône sortit une voix qui lui dit : « Aimez, ô « âme ! le Seigneur votre Dieu ; aimez celui qui vous « a tant aimée, qu'il est descendu sur la terre pour se « dévouer à votre service. Le monde n'eut pour lui que « de la haine : il n'en a pas moins vaincu le dragon in- « fernal. Aimez d'un véritable amour celui qui s'est fait « chair pour vous, et vous a aimée au point de répandre « son sang pour vous ouvrir l'entrée de son royaume. « Il vous a éclairée de sa lumière ; il vous a montré la « route par laquelle vous pouvez venir à lui pour l'ai- « mer toujours. Usez bien du temps qui vous est donné, « et marchez dans la voie de la perfection, comme « vous devez le faire. Soyez humble, douce et pure. « Soyez libre dans l'obéissance, constante dans l'amour, « prompte dans la ferveur. Par ces moyens, vous ar- « riverez vite au but, pourvu que vous soyez transfor- « mée dans ce divin amour, qui maintenant vous en- « flamme. Regardez toujours votre Dieu et son noble « amour. Continuez à vous tenir éloignée des choses « viles et méprisables. Goûtez la douceur de la sagesse « éternelle, et ces mets délicieux que Dieu vous donne « pour vous enflammer dans son amour. Aimez donc, « je vous le répète encore, le Seigneur votre Dieu, et « aimez-le d'un amour affectueux ; c'est pour cela qu'il « vous a amenée dans cette joie céleste, dans cette « transformation divine, et vous a plongée dans cet « abîme de l'amour enflammé. » A ces mots, Dieu dis-

parut, et Françoise ne vit plus que la sainte Vierge. Elle eut cette vision le 8 juin de l'année 1432.

VISION XXXIII

Le 15 du même mois, jour où l'Eglise célèbre la fête de la très-sainte Trinité, Françoise, après sa communion, eut une extase immobile, pendant laquelle elle fut témoin de la manière dont cette fête se célèbre dans les cieux. La solennité fut magnifique, trop magnifique peut-être pour qu'il lui fût possible d'en rendre compte. Toujours est-il qu'elle n'en rapporta rien à son père spirituel. Interrogée par lui sur sa vision, voici à quoi se réduisit toute sa réponse : Pendant que j'étais dans la vision béatifique, j'entendis une voix qui me disait : « O âme amie de la vérité, la paix soit tou-« jours avec vous. Suivez la vérité de l'amour qui vous « rend témoin de cette gloire. Suivez Jésus-Christ qui « est la source infiniment abondante de la charité. « Faites en sorte de l'aimer et de vous unir à lui par « un attachement inviolable. Ne quittez plus le repos « dont vous jouissez avec lui, parce qu'il veut toujours « vous consoler ainsi. Soyez humble ; cachez-vous dans « son cœur et prenez-en la clef ; vous goûterez dans « ce refuge de continuelles délices. C'est par la pure « obéissance que vous vous unirez à lui ; et du moment « où cette union sera réelle, il vous appliquera à tout « ce qui lui plaira, d'une manière si douce, que vous « ne vous apercevrez pas même de cette application. « O âme, soyez transformée dans la très-bénigne Tri-

« nité. C'est pour cela que la puissance divine s'est « découverte à votre intelligence, et que ce doux amour « divin, qui est la sagesse éternelle et la clémence su- « prême, vous a tout enflammée. O âme, qui êtes pro- « fonde, regardez le Dieu très-haut; considérez-le bien « ainsi que le palais qu'il habite. Cette vision vous for- « tifiera et vous transformera en lui, pourvu que vous « soyez constamment unie avec lui dans la charité. « Faites donc que votre union soit persévérante. Re- « mettez-vous tout entière en lui, et oubliez tout le « reste. C'est bien là ce que vous avez fait jusqu'à cette « heure ; mais cela ne suffit pas, il faut continuer tou- « jours à vivre ainsi. O pauvre petite âme, quelle peine « vous allez sentir, quand il va falloir quitter cette « table céleste. Mais il faut avoir pitié de votre chair « que vous avez laissée là-bas tout affligée ; retournez- « donc la rejoindre. »

VISION XXXIV

Le 19 juin, jour de la fête du très-saint Sacrement, au sortir d'une extase immobile, elle en rendit le compte suivant. Introduite dans une lumière incomparable, j'ai vu un trône divin, et devant ce trône une table précieuse et richement ornée. Les âmes humaines qui habitent les cieux étaient rangées autour de cette table, sur laquelle il y avait des apparences de pain et de vin, qui couvraient de la chair et du sang. Or, ces âmes bienheureuses se sentaient nourries et fortifiées, non par les apparences, mais par la vertu de

cette chair et de ce sang. Du lieu où j'étais reléguée comme une pauvre étrangère, loin de ces glorieux esprits, j'enviais leur bonheur et me sentais fort avide de le partager, lorsque j'entendis la Reine céleste me dire : « Ame, disposez-vous à recevoir la grâce qui va « vous être faite ; car l'infinie charité veut vous enri- « chir de ses biens. Ornez-vous de son amour pour pa- « raître en sa présence ; préparez votre cœur à ce « grand bien, à ce bienheureux don qui vous est des- « tiné. Ce don n'est rien moins que le Verbe incarné « avec sa chair adorable et son précieux sang, cachés « sous les espèces du pain et du vin. Voilà ce qui fait « la nourriture des chrétiens, la réfection des anges et « des esprits bienheureux, qui composent la cour cé- « leste : voilà d'où leur vient leur clarté éternelle. Ce « doux Sauveur vous nourrit d'ordinaire de son amour ; « mais aujourd'hui il vous appelle à sa table, pour vous « faire participer à un festin où il se donne lui-même « pour nourriture. Voyez combien cet amour divin « s'est humilié ; considérez d'où vous vient une nour- « riture si délicate. Afin de nous donner la force qui « nous manque, il s'est livré à nous tout entier. Ne « vous contentez pas de goûter les délices qu'il vous « offre ; mais joignez la pratique au sentiment. Je veux « dire que vous devez rendre votre amour effectif, vous « conformant en cela à celui qu'il vous montre. Ame, « regardez bien ce dont il veut vous rassasier ; c'est de « sa plénitude tellement inépuisable, qu'elle peut être « donnée à tous. Oui, quiconque est écrit sur le livre « de vie, peut l'obtenir s'il la désire. O âme ! vous êtes

« écrite dans ce livre; ô âme ! plantée dans une terre « si fertile, appliquez-vous donc à produire de bons « fruits. Faites en sorte de croître dans l'amour de « Dieu, et qu'il y paraisse dans votre conduite. Or, il « y paraîtra si vous faites ce que je vais dire. Joignez « un grand courage à une profonde humilité. Affligez- « vous des péchés qui abondent sur la terre. Soyez « discrète dans vos actions et parfaite dans la sainte « foi. Recourez toujours au Seigneur dans vos faiblesses, « et quand il vous échappe quelque imperfection, hâtez- « vous de vous retourner vers lui. Faites souvent la « communion spirituelle, afin de vous fortifier par « cette réfection que vous offre celui qui est la charité « même. Demeurez constamment unie avec lui; con- « firmez-vous de plus en plus dans son amour. Ce beau « feu vous purifiera et vous donnera une sainte agilité « en vous rendant toujours plus légère. »

Après ce discours, la servante de Dieu fut admise à manger spirituellement la chair sacrée de Jésus-Christ, et à boire son sang précieux. Pendant ce temps-là tous les esprits angéliques regardaient ce doux Sauveur, qui les regardait aussi; et, pénétrés de la joie la plus vive, chantaient un cantique en l'honneur du Saint-Sacrement. Or, tout en chantant, ils dirent à Françoise : Réjouissez-vous et chantez avec nous. La servante de Dieu se mit en effet à chanter d'une voix douce et mélodieuse ; et le père et Marguerite entendirent fort bien ce qu'elle disait. Voici les paroles de son cantique : « Rendons grâces à Dieu qui nous a donné son corps « et son sang, sous les espèces du pain et du vin.

« Louons sans mesure le saint et le juste par excellence, « qui nous créa et vous avant nous. Louons avec « affection celui qui nous réunit à vous en sa présence. « Jésus, nos délices, nous a donné cette réfection. « Maintenant que nous sommes fortifiés, louons ce grand « Roi dont la charité nous embellit et nous enflamme ; « louons ce roi divin qui se présente comme un miroir « séraphique à nos contemplations. Oui, nous vous « louons, ô doux amour, ô Rédempteur compatissant « à nos misères. Votre charité prépara ce festin, et « vous m'y recevez aujourd'hui par grâce. Je vous « loue, ô ma vie ! parce que vous m'avez admise dans « cette noble société. Je vous loue, ô mon espé- « rance ! parce que vous n'avez pas eu égard « à ma bassesse. Quelles actions de grâces ne vous « dois-je pas aussi, ô ma Reine, qui vous êtes sou- « venue de moi, qui êtes intervenue pour moi, et m'avez « obtenu la faveur d'être admise à ce délicieux banquet. « Et vous aussi, esprits intercesseurs, qui m'avez reçue « dans ce grand amour, où je trouve une joie et une « ardeur incomparables, recevez mes humbles remer- « cîments ! O vous, Magdeleine, et vous, vierges ses « compagnes, aidez-moi, je vous en conjure, à rendre « grâces à Jésus, mon rédempteur et mon Sauveur, qui « a bien voulu me recueillir dans cette brillante lu- « mière, et me nourrir de son amour infini. » Après avoir ainsi exprimé sa reconnaissance, Françoise, sentant bien qu'il était temps de s'en aller, en était inconsolable, et sa douleur la réduisait à une espèce d'agonie. Cependant les esprits glorieux la pressant de

chanter, elle répondit avec l'accent d'une tristesse profonde : « Chantez, vous qui demeurez avec ce grand « amour ; les chants et la joie sont pour vous des choses « fort convenantes; mais moi, comment pourrais-je « me réjouir et chanter, lorsqu'il faut que je m'en « aille, lorsque mon cœur est brisé par la douleur que « me cause cette cruelle séparation. » Les esprits insistant encore, elle voulut faire acte de complaisance, et dit en chantant : « Amour, vous m'arrachez mon bien « et je ne puis le défendre. Les forces me manquent « parce que vous m'ôtez mon appui, pour me faire « descendre dans ma misère accoutumée. Comment « pourrais-je me secourir étant, comme vous le savez, « la faiblesse même ? » A ces mots, la vision disparut, et Françoise revint à son état naturel.

VISION XXXV

Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, la servante de Dieu fut conduite dans une lumière admirable, où elle vit Jésus-Christ assis sur un trône fort précieux et fort élevé. Au pied de ce trône était la Reine céleste, environnée d'esprits glorieux, tant angéliques qu'humains, et devant elle, au bas des degrés de son trône, le grand saint Jean-Baptiste. Alors elle entendit tous les esprits célestes qui louaient le Sauveur, et lui rendaient grâces des priviléges accordés à son saint Précurseur ; et, à ce sujet, ils rappelaient sa sanctification dans le sein maternel, sa rude pénitence, ses prédications sur le bord du Jourdain, et le baptême qu'il avait

eu l'honneur de donner à son divin Maître. Ils louaient aussi la charité de la Reine céleste, qui daigna visiter sa cousine Élisabeth, et demeurer avec elle jusqu'à ce qu'elle eût mis son Enfant au jour. Après cela, le glorieux Baptiste dit à Françoise : « O âme ! qui avez été « amenée dans ce palais où réside l'amour, regardez « votre Seigneur, qui vous a faite si fortunée. Il est cet « abîme d'amour, où chacun peut puiser la part que « Dieu lui donne ; il est cette victime qui se fit crucifier « pour nous ouvrir le ciel, et nous mettre en possession « des biens dont nous jouissons. Réjouissez-vous donc, « ô âme ! et apprenez la voie qui amène à ce profond « abîme. Unissez-vous avec l'amour, afin qu'il enflamme « votre cœur, et ne prenez point de repos jusqu'à ce « que vous parveniez au lieu où nous sommes. Pendant « les courts instants que vous passez ici, il faut reposer « votre esprit, afin qu'il n'aille plus chercher son délas- « sement dans la vanité ; il faut vous attacher à cet « amour bienfaisant, qui vous procure une si grande joie, « afin de l'emporter avec vous sur la terre. Alors il vous « fera brûler d'un feu qui ne consume point; il vous « remplira de lui de telle sorte que vous n'aurez plus « d'autre désir que de le posséder toujours. Conformez- « vous à ce doux Sauveur, et vous serez rectifiée par « son amour divin, dans lequel vous demeurerez toute « submergée ; mais vous ne pourrez le posséder pleine- « ment tandis que vous serez renfermée dans votre pri- « son corporelle. Fortifiez-vous, ô âme ! jusqu'à ce que « l'heure de la délivrance soit arrivée. C'est alors que, « débarqué au port de la véritable joie, pour n'en plus

« sortir, vous serez inondée d'ineffables délices. Par « conséquent, ô âme ! affermissez-vous dans la volonté « de Dieu, et oubliez-vous vous-même. Jetez toutes vos « sollicitudes dans le Seigneur, et reposez-vous sur sa « fermeté. En vous retirant avec l'amour de Dieu et une « entière confiance en sa bonté, il vous ramènera à ce « port des consolations où nous sommes. » En entendant ces dernières paroles, Françoise comprit qu'on lui donnait son congé. Alors, pénétrée de douleur, elle se recommanda au saint qui lui parlait et à la Reine céleste, les conjurant de ne pas permettre que cette vision lui fût ôtée. Saint Jean-Baptiste, pour faire diversion à son chagrin, se mit à lui parler d'autre chose. Voici, lui dit-il, quelques avis qu'il faudra donner de ma part à votre confesseur : « Ne vous troublez de rien, lui direz-« vous, dans les choses spirituelles ; ne cherchez point « à savoir plus que ne le comportent les lumières que « Dieu vous donne. Dans les perturbations qui vous ar-« rivent à l'intérieur ou à l'extérieur, conservez un cou-« rage viril ; prenez conseil de Dieu dans le secret, et « couvrez-vous de son amour comme d'une armure ; « car où l'amour de Dieu existe, le refroidissement du « cœur ne peut s'opérer. Où est la sagesse, le doute et « l'hésitation ne trouvent pas place ; où est l'humilité, « il ne peut rien entrer qui soit capable de séparer de « Dieu : et où la charité domine, elle unit l'âme à ce « Bien-Aimé. Ne vous complaisez jamais en vous-même, « et ne prenez aucun déplaisir de ce qui vous arrive par « la sainte volonté de Dieu. Faites en sorte que votre « amour soit pur et fidèle. En agissant de la sorte, vous

« êtes sûre de vous rendre agréable au Seigneur. « Une âme qui est encore novice au service de Dieu « croit faire merveilles en pratiquant quelques petites « pénitences ; elle se regarde comme une âme forte, et « déjà bien avancée dans la perfection ; elle s'imagine « tenir Dieu, tandis qu'il s'éloigne et lui échappe. Oh ! « qu'il se confie bien davantage à une âme qui a vieilli « dans son service, qui se renouvelle perpétuellement « dans son amour, qui l'aime avec humilité, et vit sans « cesse en sa présence. Une telle âme ne tient pas « compte de ses services passés, parce qu'elle les re- « garde comme rien, ou du moins comme fort peu de « chose. Toute sa sollicitude est de croître en amour : « l'ardeur la conduit ; son cœur est sans crainte, elle ne « paraît guère à l'extérieur, parce qu'elle aime à s'oc- « cuper intérieurement de son amour. » Ceci arriva le 21 juin de l'année 1432.

VISION XXXVI

Le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, Françoise eut, après sa communion, une extase immobile. Pendant cette extase, une lumière, dans laquelle se trouvait le prophète David, la conduisit d'abord dans une lumière plus vive, et ensuite dans une autre tout à fait resplendissante. Là se trouvait un trône magnifiquement orné, au pied duquel elle demeura en contemplation pendant plus d'une heure. Alors le prophète Élisée s'approcha d'elle, et lui fit voir une très-belle campagne, au milieu de laquelle un grand arbre

était planté : cet arbre était très-haut et d'une forme majestueuse. Une échelle composée de neuf degrés, qui figuraient les neuf chœurs des anges, servait à y monter. Au pied de l'arbre était un bassin plein d'une très-belle eau, dans lequel le prophète plongea cette âme dévote, qui en sortit purifiée, joyeuse et fort agile. Aussitôt elle aperçut sur l'arbre le Sauveur Jésus sous la forme d'un enfant de douze ans, d'une incroyable beauté et d'une gloire éblouissante. Les rayons qui émanaient de son saint corps illuminaient l'arbre tout entier. Françoise, en contemplant ce bel Enfant, aurait bien voulu pouvoir le prendre : mais l'échelle qui servait à monter sur l'arbre avait disparu. Trompée dans son espoir, et embrasée d'amour pour cet Enfant divin, elle se mit à embrasser l'arbre, qu'elle serrait de toutes ses forces, en disant : « Jamais je ne quitterai cet arbre, et « puisque je ne puis y monter pour goûter de ses fruits, « je me consolerai ici avec les prophètes, sans qu'au- « cune créature puisse m'obliger à m'en aller, tant je « tiendrai cet arbre fortement embrassé. » En effet, on la voyait dans l'attitude qu'exige cette action, et on l'entendait proférer les paroles que nous venons de dire.

Tout à coup la Reine céleste apparut aussi sur l'arbre, accompagnée de plusieurs esprits glorieux, et dit à Françoise : « O âme bénie ! que votre audace est grande ! « Ne devrait-il pas suffire de contempler ce spectacle ? « Vous vous méconnaissez, ma fille ; vous oubliez votre « bassesse, en osant embrasser cet arbre comme vous « le faites ; vous devriez rougir. » Françoise lui répondit, avec le respect convenable, qu'ayant été invitée à

cette fête, et voyant le dîner servi, elle voulait absolument en prendre sa part. Elle ajouta plusieurs choses semblables avec une fermeté remarquable. Alors saint Paul prit la parole, et lui dit : « Ame fervente, qui êtes « si fort embrasée, écoutez bien les choses que je vais « vous dire ; elles serviront à diminuer votre ardeur : il « ne vous sert de rien de tenir si fort cet arbre. « Une âme qui n'a pas encore quitté sa chair mortelle « ne saurait demeurer ici ; c'est à nous qu'appartient cet « heureux séjour, où un gouverneur et une confortatrice « nous conservent une vie immortelle. O bienheureux « Paul ! répondit Françoise, vous aviez fait l'expérience « de la douceur que je goûte, lorsque vous disiez : Qui « pourra me séparer de la charité de Jésus-Christ ? Ce « ne sera ni l'ange ni aucune autre créature. Ne soyez « pas surpris si je ne puis consentir à quitter cet arbre « de vie. Ame bénie, lui dit à son tour le prophète Éli- « sée, vous ne pouvez rester ici plus longtemps : retour- « nez dans le monde, et faites la commission dont je « vous charge : vous direz à votre père spirituel..... Vous « ferez votre commission beaucoup mieux que moi, lui « répondit Frauçoise, sans le laisser achever. Allez, Pro- « phète, trouver mon confesseur, et dites-lui tout ce « qu'il vous plaira. Quant à moi, trouvant ici mon plus « grand père, je ne le quitterai certainement pas pour « aller chercher le moindre. Faites vous-même ce que « vous inspire votre charité. » Ensuite elle se dit à elle- « même : « Puisque tu te trouves si bien ici, ô âme ! « jouis de ton bonheur, et regarde cet amour qui t'a si « fort enflammée : tiens bon, et sois assurée qu'il ne

« permettra pas qu'on te chasse. » Élisée reprit, sans se laisser toucher : « Soyez reconnaissante de la faveur « qui vous est faite, et de la consolation qu'elle vous pro- « cure. Le doux amour de Jésus vous a honorée de sa « glorieuse présence ; il vous a plongée dans l'abîme « de son amour : c'est assez pour cette fois. Allez main- « tenant, quand le temps en sera venu, il vous fera jouir « de nouveau de cette grâce. Nous devons persévérer « dans tout état de grâce, répondit Françoise : puisque « je suis placée dans celui-ci, je ne veux pas le quit- « ter. »

Alors saint Jacques le Majeur prit la parole et dit à la bienheureuse : « O âme désespérée ! votre défaut « vous aveugle ; ne savez-vous pas qu'un homme au dé- « sespoir descend vers Mahomet ? Vous ne comprenez « rien de tout ce qu'on veut vous dire, tant votre désir « vous préoccupe. Vous voulez garder la délectation qui « vous flatte, et vous vous y attachez sans aucune dis- « crétion. J'en conviens, reprit Françoise ; mais une « telle indiscrétion n'est pas un péché ; elle provient « de Jésus qui m'a tellement éprise de lui, que je ne « suis plus maîtresse de moi-même. Vous dites que je « suis une âme désespérée ; une âme que la force de « son amour rend certaine de la possession de Dieu, « oublie en effet l'espérance, parce qu'elle touche au « port où l'attend le bienheureux festin. C'est l'amour « qui lui donne cette confiance. » A la fin tous les es- prits glorieux entreprirent de la persuader, mais en vain. Sans se laisser intimider par leur grandeur, ni même par celle de la Reine céleste, parce que la vue

de son Bien-Aimé absorbait toute son attention, elle répondit, avec autant de courage que de magnanimité, qu'elle ne voulait pas retourner sur la terre. A ce moment, l'Enfant Jésus lui fit un signe joyeux et un mouvement comme pour venir vers elle. Françoise, à cette vue, plus embrasée qu'auparavant, s'écria : « Venez, mon « très-doux amour; daignez descendre dans les bras « de votre amante ; venez à moi, amour si gracieux et « si beau, amour incomparable. » Après l'avoir laissée quelque temps multiplier ses prières affectueuses, cet aimable Enfant descendit enfin dans ses bras. Jusque-là elle s'était tenue respectueusement à genoux, mais alors elle se leva avec une incroyable célérité, le sourire sur les lèvres, remuant les bras de gauche à droite, et de droite à gauche, comme fait une mère qui tient son enfant, le contemplant avec un air de satisfaction indéfinissable, et chantant à plusieurs reprises : *Qu'il soit le bien-venu, mon très-doux amour ! qu'il soit le bien-venu, mon très-doux amour !* Jésus, de son côté, voulant faire fête à sa dévote servante, se rendit plus pesant. « Mon Jésus, lui dit-elle d'une voix un tant soit peu plus « élevée : je ne suis pas forte. » Cependant il s'appesantissait progressivement davantage, et Françoise se courbait sous son précieux fardeau. Enfin, il se fit si lourd, que Françoise ne pouvait plus le soutenir davantage, et elle lui disait humblement : « Seigneur, vous savez que « je suis incapable de porter un tel poids. O mon très-« beau et très-doux amour ! je vous en supplie, faites-« vous léger, par pitié pour votre servante. » Il s'allégea en effet ; mais, aussitôt qu'il fut devenu plus facile à

porter, il s'échappa de ses bras, la laissant tout affligée et toute douloureuse.

Pour revenir à l'arbre de vie, le prophète lui en fit remarquer la composition, faisant de toutes ses parties une description mystique. Il avait 1° dix branches couvertes de feuilles qui signifiaient les dix préceptes de la loi ; 2° douze branches chargées de bourgeons non encore épanouis, qui signifiaient les douze articles du Symbole; 3° sept branches qui exhalaient une odeur de vérité, et signifiaient les sept sacrements ; 4° quatre branches chargées de petites pommes, qui signifiaient les quatre évangélistes; 5° quatre autres branches auxquelles pendaient des fruits plus gros; elles signifiaient les quatre œuvres de miséricorde; 6° sept branches dont les petits rameaux étaient dorés, et portaient des pommes qui n'avaient pas encore acquis leur maturité; elles signifiaient les sept dons du Saint-Esprit; 7° quatre autres branches, auxquelles s'entrelaçait une vigne dont les raisins étaient mûrs, et signifiaient les quatre vertus cardinales. Au-dessus de la vigne étaient encore douze branches, figures des douze tribus d'Israël. Enfin, trois rameaux couronnaient tout l'arbre et étaient le symbole de l'auguste Trinité. Or, c'était sur ces trois rameaux qu'était placé l'Enfant Jésus, lorsqu'il excitait si vivement les désirs de son heureuse servante.

Le lendemain de cette grande fête, lorsqu'elle faisait oraison dans sa chambre, le prophète Élisée vint de nouveau la prendre et la reconduisit vers la vision du jour d'auparavant. Elle revit en effet sa fontaine, son arbresur lequel était l'Enfant Jésus, et qu'elle se mit

à embrasser, comme elle avait fait la veille, ne pouvant y monter pour saisir l'objet de son amour. Tandis qu'elle le regardait avec des désirs enflammés, ce doux Maître, correspondant à son amour, lui dit ces paroles : « Ame, pourquoi ne considérez-vous pas « cette fontaine qui est à vos pieds? hier le prophète « Élisée vous y lava. Prenez garde d'oublier la pureté « qui vous fut rendue dans ses eaux salutaires. Gouvernez-vous de telle sorte que vous ne vous salissiez « plus désormais. Françoise répondit : Seigneur, vous « qui m'avez créée, soutenez ma faiblesse ; elle vous « est bien connue, mais je crois fermement que vous « êtes maître de m'empêcher de tomber et de me salir. « Et si je me souille de nouveau, je sais que votre « pureté peut me rendre pure et rétablir ainsi en moi « toute la beauté de mon image. J'ai fait, reprit Jésus, de mon côté tout ce que je devais pour la perfection des âmes qui sont à moi. Celles-là sont trop « ingrates, qui ne veulent pas venir se laver dans cette « belle fontaine. Les âmes fidèles qui y viennent et se « lavent dans ses eaux y trouvent, outre la pureté, « assez de forces pour la conserver pendant leur vie « tout entière. Soutenez-moi, Seigneur, lui dit Fran« çoise, et éloignez de ma route les empêchements à « mon amour constant. Nest-ce pas vous qui donnez « la sagesse aux âmes qui vous sont chères, afin qu'elles « évitent tout ce qui pourrait les souiller, et recourent « constamment à ce pain salutaire dont la vertu est si « puissante, qu'il ressuscite les âmes lorsqu'elles ont « péri sous les coups du péché ? Ame, reprit le Sei-

« gneur, si vous avez soin de vous purifier toujours davantage, et d'avancer continuellement dans la vertu, « vous monterez sur cet arbre, vous goûterez de ses « fruits, et ils vous procureront un doux repos. Soyez « humble et patiente, et conformez-vous toujours aux « désirs de l'amour. » Françoise répondit : « Très-doux « Jésus, qui êtes l'aimant des âmes justes, je voudrais « tout à l'heure aller à vous ; mais je suis au pied « de l'arbre, il m'est impossible d'y monter ; et si « l'eau de cette fontaine ne m'eût fortifiée, je ne « pourrais vivre dans une séparation si cruelle. Vous « avez raison de dire, reprit Jésus, que l'amour puisé « par vous dans cette fontaine fait votre force ; c'est « l'amour qui soutient l'âme et la fait s'unir avec la « charité. Puisque l'amour me soutient, lui dit Fran- « çoise, et que l'amour unit avec la charité, dites-moi « donc, Seigneur quel moyen je dois prendre pour « aller à vous tout de suite ? Je veux suivre l'amour « et c'est lui qui me retient. Si vous dites vrai, ô âme, « répondit Jésus ; si vous désirez régner avec l'amour, « dépouillez-vous entre mes mains de vos biens « et de vous-même ; si vous voulez être submergée « dans cette fontaine, ne conservez rien en propre, « donnez tout, et donnez-vous vous-même à l'amour. « Avec l'amour vous serez riche ; mais, Seigneur, re- « prit Françoise, vous savez que je vous ai tout donné, « et que je suis moi-même à vous. O amour ! ô Verbe « incarné ! si quelqu'un refusait de vous donner son « cœur tout entier, quel contentement aurait-il ? ne se- « rait-il pas toujours dans la peine ? Vous parlez très-

« bien, ô âme, répondit Jésus; donnez ces enseigne-
« ments aux créatures qui demeurent avec vous; mon-
« trez-leur le chemain afin qu'elles viennent à cette
« fontaine, où elles puiseront l'amour, le repos et la
« joie. Qu'elles se laissent gouverner ensuite par cet
« amour noble, que l'humilité possède, que la pureté
« conserve, que la constante obéissance affermit et at-
« tache au cœur irrévocablement. Or, c'est la foi vive
« qui fait boire dans cette fontaine, où l'amour s'em-
« brase, se transforme et devient permanent. Quand
« l'âme s'est plongée dans ces eaux, elle est toute re-
« vêtue intérieurement de l'amour céleste. »

Cependant Françoise tenait toujours son arbre, et le serrait avec autant de forces qu'elle en avait. Saint Pierre, voyant cela, lui dit : « O âme, d'où vient cette
« audace d'oser contester avec le Seigneur? parce qu'il
« a eu la bonté de vous admettre ici, vous ne voudriez
« plus retourner sur la terre. Une âme encore empri-
« sonnée dans sa chair ne saurait demeurer dans ce lieu;
« après avoir vu une si belle fête, soyez discrète ; et, vous
« laissant persuader, retirez-vous. Pierre, lui répondit
« Françoise, vous n'avez donc aucune compassion de
« moi ; à quoi donc vous a servi votre expérience, avez-
« vous oublié que vous vouliez faire des tentes sur le
« Thabor pour y demeurer? Cependant vous étiez alors
« sur la terre ; moi je suis au ciel, et vous voulez me
« renvoyer ? Oui, reprit le saint apôtre, vous cherchez
« des excuses pour ne pas obéir à ce que l'on vous
« ordonne : cependant vous ne pouvez demeurer ici,
« il est nécessaire que vous rendiez compte de cette

« vision à un autre ; il faut donc que vous vous en re-
« tourniez. Je vous comprends, Pierre, reprit Françoise,
« vous faites tout ce que vous pouvez pour que je ne re-
« çoive pas mon Dieu qui va descendre pour se donner
« à moi. Je ne m'en retournerai qu'après l'avoir vu quit-
« ter l'arbre pour se rasseoir sur son trône impérial. O
« âme présomptueuse, lui dit saint Pierre, on vous a
« dit qu'il fallait être obéissante et détachée de votre
« propre vouloir ; et vous vous opiniâtrez à demeurer
« ici malgré tout ce que l'on peut vous dire ! » Cette double vision eut lieu le 29 et le 30 du même mois de juin, de l'année 1432.

VISION XXXVII

Une nuit que Françoise faisait oraison, elle fut ravie de la manière accoutumée. Arrivée à la troisième lumière, elle vit le trône divin, et entendit les célestes esprits qui chantaient au Seigneur un cantique de louanges, pour le remercier des grâces accordées à sainte Marguerite, et qui lui avaient mérité la gloire dont elle jouissait. Ils louaient aussi, à l'occasion de cette bienheureuse vierge, la mère de Dieu, pour avoir mis en honneur la sainte virginité. Cette auguste Reine, à son tour, bénissait Marguerite et la félicitait de s'être enrôlée sous son étendard virginal, et de l'avoir suivi fidèlement jusqu'au bout de sa carrière. Lorsque Françoise eut contemplé assez longtemps le spectacle qu'elle avait sous les yeux, le Seigneur, voulant la congédier, lui fit dire certaines paroles dont, par la permission de Dieu, elle

ne put conserver la mémoire; il lui fut donc impossible de les répéter à son confesseur. Celui-ci, qui désirait les connaître, lui prescrivit en vertu de la sainte obéissance de les rechercher dans son souvenir. Françoise, de retour chez elle, s'étant mise en oraison pour satisfaire à sa vertu chérie, aperçut, entre les mains de son archange, un papier sur lequel les mots qu'elle cherchait étaient écrits. Elle lut, et voici quelles étaient ces paroles : « O âme, élevez-vous en haut, et marchez par le « chemin de la vérité. La vérité elle-même vous attend « et vous désire, et c'est pour que vous soyez digne de « paraître devant elle, que l'amour vous a transformé. « O âme bénie, parce que vous êtes chère à Dieu, il vous « a fait monter fort haut; vous avez fait ce grand voyage; « vous avez été reçue dans la charité qui vous a tout en- « flammée d'amour. Maintenant que l'on vous renvoie, « vous l'emportez avec vous, cet amour qui vous em- « brase et vous rend tout ardente. O joie incomparable! « ô doux sentiment que vous donne l'amour qui vous « met tout en feu. Unissez-vous à lui, soyez discrète et « partez ; reportez vos bonnes dispositions sur la terre ; « marchez dans la voie de la vertu, sans que rien vous « fasse dévier ou vous arrête, et que la vérité soit tou- « jours présente à votre esprit. » Françoise eut cette vision le 20 juillet, jour de la fête de sainte Marguerite.

VISION XXXVIII

Deux jours après, le 22 juillet, fête de sainte Marie-Magdeleine, Françoise, après avoir entendu la messe,

s'enferma dans sa chambre pour y faire oraison. A peine avait-elle fléchi les genoux, qu'elle fut élevée par la lumière ordinaire dans une lumière supérieure, où elle vit un trône très-riche et très-beau. Il se faisait là une grande solennité en l'honneur de sainte Marie-Magdeleine. La Reine des cieux était présente, la couronne sur la tête, et tous les esprits angéliques chantaient des cantiques à la louange de la sainte et à la gloire du Tout-Puissant. Les princes des apôtres aussi se mirent à chanter ces joyeuses paroles : « Louanges soient à « vous, ô Dieu très-haut, pour cette âme qui, touchée « de votre grâce, méprisa les plaisirs et les honneurs « du monde, rejeta loin d'elle tout respect humain, et « usa pleinement de sa liberté. Soutenue par sa magna- « nimité, elle suivit le mouvement de cette vive foi dont « la grâce allumait en elle le flambeau salutaire. Elle « courut à vous, se mit à vos pieds avec humilité ; et « vous, Seigneur, sensible à son amour, vous daignâtes « approuver sa démarche et lui remettre tous ses pé- « chés. Tel fut le commencement de son bonheur qui « fait aujourd'hui le sujet de nos conjouissances. Votre « amour la revêtit du précieux ornement de la charité. « Elle fut pleine de ferveur pendant le reste de sa vie, « et la voilà maintenant établie dans la gloire. Elle fut « soutenue, dans la carrière de sa pénitence, par l'obéis- « sance à laquelle elle soumit désormais toute sa con- « duite, et par cette grande confiance qui la tenait « constamment attachée à vos pieds. Sa ferveur ne « connut plus de ralentissement, parce qu'elle n'avait « que vous seul dans son cœur. Rien ne put l'arrêter

« dans sa marche : ni les assauts du démon furieux de « l'avoir perdue, ni le mépris du monde, qui avait cessé « de la flatter et de lui applaudir, depuis qu'elle s'était « dépouillée de ses livrées honteuses, et ne voulait « plus avoir aucun commerce avec lui. Nous vous « louons donc, Seigneur, qui l'avez soutenue et con- « servée dans votre amour ; si elle devint prudente et « sage, comme elle le fit bien voir en suivant la vérité ; « si elle se dépouilla de tout et se donna elle-même, « ce fut l'ouvrage de votre grâce. Louanges donc et « grâces immortelles à votre bonté qui s'est manifestée « avec tant d'éclat dans cette conversion merveilleuse.» Les autres apôtres répondirent: « Elle vous remit « entièrement sa mémoire et sa volonté. Son entende- « ment était toujours occupé de vous, et cette occupa- « tion la faisait jouir d'une paix délicieuse. Vous la « remplîtes d'une abondance de vertus qui lui ont « mérité cette couronne d'honneur qui décore aujour- « d'hui sa tête. »

Magdeleine prit à son tour la parole, et dit : « O trop « compatissant Jésus ! vous me rendîtes la raison, en « faisant luire dans mon esprit votre divine lumière. « Vous vous montrâtes à moi, ô Verbe divin ! et vous « purifiâtes mon cœur. Louanges à vous, ô amour « divin ! pour m'avoir fait entrer dans le chemin de la « vertu, pour m'avoir rendue fidèle à votre aimable « présence, pour m'avoir fait arriver, par la voie droite, « au bonheur dont je jouis maintenant. » Lorsqu'elle eut cessé de parler, son ange gardien se mit à dire, et tous les anges du dernier chœur applaudirent à ce qu'il

disait : « Je ne saurais trop vous remercier, Seigneur, « de m'avoir confié la garde de cette âme. Depuis sa « conversion, elle ne cessa de m'honorer et de se laisser « conduire, avec une docilité parfaite, dans la route où « votre grâce l'avait fait entrer. Combien je fus réjoui « lorsqu'elle fit choix de la meilleure part, lorsqu'en- « tièrement séparée du monde, elle allait vous prêchant « partout, avec un zèle qui lui valait de continuels ac- « croissements de mérites, et lorsqu'enfin elle se retira « dans un désert, pour ne plus être occupée que de « vous seul. » Ici Magdeleine reprit la parole, et dit : « O Verbe divin ! quelles immortelles actions de « grâces ne vous dois-je pas pour tout le bien que vous « m'avez fait ? Je ne puis oublier la faveur de votre « apparition au sortir du sépulcre. Je ne sais quel aveu- « glement m'empêcha pour lors de vous reconnaître ; « mais je le payai bien ensuite, par la profonde douleur « dont je fus pénétrée : c'était pour moi un vrai mar- « tyre. Du reste, depuis ce moment je n'ai plus bronché « dans le chemin de la foi, et je suis allée au désert, « pleine de joie, de force et de courage. O vous ! « célestes esprits, aidez-moi à remercier ce souverain « amour, qui m'a comblée de tant de bienfaits, et « enflammée de son ardeur. Pendant ma retraite au « désert, j'employais sept heures chaque jour à contem- « pler ce divin bienfaiteur, qui me donnait de sa bonté « un sentiment inexprimable. Heureux habitants du « céleste séjour, glorifions-le tous ensemble dans ce « jour de fête, et louons-le pour l'honneur qu'il m'a « fait : il m'a reçue à son éternel banquet ; il m'a cou-

« verte d'une robe de gloire. Louons donc à jamais son « amour. »

Ici Magdeleine, s'adressant à Françoise, lui dit : « O « âme ! qui êtes comme sortie de votre corps, et intro- « duite dans la patrie, pour y être témoin de cette fête « solennelle, je me réjouis de cette récompense donnée « à votre amour. Puisque vous êtes transformée, enflam- « mez-vous donc de cette sainte ardeur; recevez de « cette chaleur qui vous a élevée au-dessus de votre chair « mortelle, afin que, fermant l'oreille aux vains discours « de la terre, vous soyez toujours enflammée de ce doux « amour. Le retour à votre corps vous semble une grande « infortune, mais il est inévitable. Ne songez qu'à vous « affermir dans votre union avec le Roi céleste ; méditez « mon exemple, et, comme moi, ne vous occupez plus « que de Jésus. Grande sainte, lui répondit Françoise, « j'écoute volontiers vos conseils ; mais, pour celui de « m'en retourner, je ne saurais l'entendre. Je veux « demeurer ici avec l'amour, et ne jamais m'en sépa- « rer. Du reste, je veux bien suivre votre exemple. « Comme vous, je me mettrai des ailes ; comme vous, « j'aurai la foi, l'espérance, un mâle courage, une grande « force ; toutes choses qui se conviennent parfaitement. « Les choses que vous dites là me plaisent beaucoup, « reprit Magdeleine ; soyez ferme dans ce vouloir ; vivez « comme si vous étiez morte, et suivez votre route, sans « désirer savoir autre chose que ce que vous savez. « Laissez-vous gouverner par l'humilité, l'amour et « l'obéissance. » Françoise répondit : « Je pratique « l'obéissance autant qu'il m'est possible. Je veux faire

« ce qui m'est commandé, et m'en aller puisque Dieu « le veut. Cette parole est bonne, lui dit Magdeleine, « et il vous en arrivera du bien. Je vois que vous avez « bonne volonté ; mais si vous étiez plus éclairée, elle « serait encore plus courageuse. La pusillanimité qui « vous domine fait que vous ne voudriez point retourner « dans votre corps. Vous voyez ici de grandes merveilles, « tâchez donc d'en retirer quelque avantage. Cet amour « est si communicatif qu'il désire se donner à vous tout « entier ; prenez-en le plus que vous pourrez, on vous « donne tout ce que vous voudrez prendre. Cet amour « tient comptoir ouvert et y exerce un change aussi avan- « tageux qu'agréable. Si vous vous dépouillez de votre « volonté, il vous revêt de lui-même ; et si vous vous « attachez fermement à lui, il vous met en possession « du bonheur. » Ceci se passa le 22 juillet.

VISION XXXIX

Le 15 août, dans une extase immobile, elle vit le Roi des cieux et l'âme de sa mère qui montait vers lui. Ce doux Sauveur se leva à son approche, reçut avec un respect convenable cette âme bienheureuse, et la tint dans ses bras jusqu'au moment où elle dut se réunir à son corps virginal. Alors Jésus, environné d'une cour nombreuse d'esprits tant angéliques qu'humains, descendit au lieu où gisait sa dépouille mortelle, il réunit cette sainte âme à son précieux corps, et Françoise vit cette glorieuse Reine debout et pleine de vie. Son premier mouvement fut de tomber aux pieds de son

divin Fils, qui l'accueillit avec une respectueuse tendresse; et tous les esprits célestes témoignaient leur joie par les chants les plus mélodieux. Jésus prit de ses mains sacrées une couronne magnifique (celle dont nous avons parlé plus haut), et la plaça sur la tête de son auguste Mère, en lui disant d'un air joyeux : « Aimable et très-aimée vierge et mère, je vous couronne « à cause de l'immense charité que nourrissait en vous « le souvenir de votre élection éternelle, charité qui « tient le gouvernail de votre âme pendant toute votre « vie. Je couronne en vous ce noble amour dont votre « cœur était rempli. Jamais il n'y eut en vous d'in- « constance, vous demeurâtes inébranlable dans votre « foi; vous fûtes toujours fidèle, grâces aux lumières « dont la suprême vérité éclairait votre intelligence. « Or, voilà qu'en retour vous devenez aujourd'hui la « fenêtre de la Divinité. »

Cette glorieuse Reine répondit avec un respect admirable : « Je vous rends grâces, ô Dieu suprême ! qui « sans égard à votre essence divine avez voulu par « amour devenir mon fils, en prenant de moi la chair « que vous portez. » Ici la voix du Père éternel se fit entendre, et dit ces paroles : « Vous êtes ma fille et la « mère du souverain Rédempteur; vous êtes le brillant « hospice par lequel passent tous les esprits humains « pour venir à moi et entrer dans ma gloire. O vous « donc, esprits glorieux, donnez-lui des louanges et « rendez-lui les plus grands honneurs. Je l'ai faite mon « cabinet royal, afin qu'en passant par elle, vous mé- « ritassiez une plus riche récompense. Je rends grâces

« au Dieu suprême, répondit l'auguste Marie, pour « avoir donné à mon Fils la plénitude de son autorité ; « il est le tout-puissant dans la très-sainte Trinité, « tout est soumis à son empire. O mon Fils, vous avez « reçu cette puissance afin que vous jugiez les hommes « et les sauviez par votre amour. O Jésus mon doux « amour, ô Sauveur plein de bonté, qui m'avez ornée de « toutes les vertus, qui m'avez placée dans ce royaume « de la paix en corps et en âme, et qui me rendez « infiniment heureuse par mon union avec vous, re- « cevez le si juste tribut de ma reconnaissance. Et « nous, dirent les esprits angéliques et humains, nous « rendons d'immenses actions de grâces à cette Reine « céleste, parce que c'est à elle que nous sommes re- « devables de cette fête que nous voyons, du bien su- « prême que nous possédons, de la lumière qui nous « illumine, et de l'amour qui nous enflamme. » Ces glorieux esprits chantèrent ensuite un cantique délicieux, et leur chant était en telle concordance avec les discours que Françoise venait d'entendre, qu'il lui semblait encore entendre parler Jésus et Marie. Alors ce divin Fils fit monter sa Mère au ciel, et tous les bienheureux, témoins de cette assomption, en éprouvèrent une joie indicible ; et à ce moment leur gloire reçut une augmentation abondante, et les âmes du purgatoire une mitigation de leurs tourments.

La servante de Dieu, après avoir vu et entendu tant de choses admirables, en reçut l'explication ; car une voix divine lui dit : « O âme ! qui avez été amenée à « cette fête solennelle, combien vous devez être con-

« solée de voir l'auguste Marie monter au ciel, et « prendre possession, avec son divin Fils, de cet éter- « nel royaume. O âme ! vous êtes intéressée dans cette « ascension ; car elle vous vaudra une entrée plus haute « auprès du Seigneur. L'assomption de Marie ouvre « une voie large et sûre à la vôtre. C'est un moyen « nouveau d'adoption pour tous les enfants de Dieu. « Si quelqu'un veut entrer dans le palais éternel, qu'il « marche par cette route. La vie de Marie fut toute « dirigée par la divine charité. On trouve en elle un « modèle à suivre dans tous les états où l'âme peut « désirer de s'établir. Voulez-vous vous fonder dans « l'humilité ? allez à Marie ; mais allez-y avec sincérité « et un amour parfait, et elle vous apprendra ce qu'il « faut faire. Elle reçut son humilité de l'amour divin, « qui en fut le principe. Voulez-vous obtenir une « grande foi ? allez à Marie : la sienne fut parfaite ; et « comment ne l'eût-elle pas été, elle la reçut de son « noble amour dans son entendement, dont Jésus- « Christ était la lumière. Cette foi aussi pouvait-elle « n'être pas ferme, appuyée sur un tel fondement ? Elle « fut donc toujours humble, étant sans cesse attentive « à ce qui était. Voulez-vous pratiquer l'obéissance « avec une intention droite ? allez à Marie ; vous la « verrez toujours conforme à l'amour qui était en elle, « toujours attentive à ce qu'il lui disait, toujours sou- « mise aux ordres qu'il lui donnait. Regardez bien ce « qui se passe dans l'assomption de cette grande Reine : « elle quitte la terre, elle monte au ciel, elle est intro- « duite dans la gloire, où elle ne cesse d'intercéder

« pour tous ceux qui réclament son secours, et l'amour « que son Fils a pour elle lui est bien connu. O pauvre « petite âme ! avez-vous bien remarqué tout ce que « cette fête a de joyeux et d'admirable ? L'amour de la « sagesse a voulu vous amener dans cet abîme d'ardeur, « pour vous y enflammer. O âme extrêmement indi- « gente ! lorsque vous serez retournée dans votre corps, « veillez bien sur vous-même ; n'écoutez plus les vains « discours des hommes ; mais tenez votre cœur ferme « et votre esprit en repos. Appréciez bien la grâce qui « vient de vous être faite, et comprenez combien vous « êtes obligée d'aimer votre Dieu. » Françoise eut cette vision le jour même de l'assomption de la très-sainte Vierge.

VISION XL

Le 8 septembre, la servante de Dieu étant allée à Sainte-Marie au delà du Tibre, pour y faire sa communion, il arriva que les chanoines chantaient alors le Symbole de la messe. Ce chant joyeux la fit entrer dans une extase mobile qui dura jusqu'à ce que le sacrifice fût achevé. Lorsque le moment de la communion fut arrivé, elle quitta le lieu où elle s'était d'abord placée, se rendit à sa chapelle, malgré son extase, et y reçut la communion. Pendant son action de grâces, elle fut élevée dans la céleste patrie, où elle fut témoin de la fête magnifique qu'on y célébrait en l'honneur de la naissance de la glorieuse Marie. Il y avait là deux séraphins qui chantaient ce cantique à sa louange : « Celle-

« ci est ce joli petit vaisseau que Dieu trouva si beau « qu'il en fit sa demeure, et il trouva en elle une hu- « milité égale à sa beauté. » A ce chant, qu'ils exécutaient avec une grâce ravissante, la multitude des esprits répondait : « Rendons grâces au Tout-Puissant, « pour ce joli petit vaisseau dont Dieu se fit un palais « si beau, dont l'humilité faisait la parure. C'est l'hu- « milité de cette Reine qui nous a rendus si glorieux. » Lorsque les deux séraphins eurent fini de chanter, deux patriarches les remplacèrent, et ils disaient dans leur chant : « Louanges à vous, Reine céleste, qui parûtes « au monde parée de tant de vertus, toute pleine de « grâces, et qui maintenant êtes couronnée dans les « cieux, vous avez su conserver l'amour, et nous don- « ner la joie que nous commençâmes à sentir dans « notre prison ténébreuse, et dont nous jouissons au- « jourd'hui pleinement. » Deux prophètes chantèrent ensuite : « Gloire à vous, Dieu tout-puissant, et à vous, « sagesse éternelle, qui nous avez fait connaître ce que « c'est que la divine charité ; ce que vous nous avez « révélé, nous l'avons prophétisé aux hommes. O grande « Reine ! vos amabilités sont maintenant connues des « mortels. » Aux prophètes succédèrent les deux princes des apôtres qui dirent : « Marie est une barque as- « surée que Dieu a pris soin de pourvoir de telle sorte « que rien n'y manque. Nous ne saurions trop vous « louer, ô Reine céleste ! vous fûtes toujours pleine de « foi, et vous la conservâtes invariablement. Vous étiez « notre lumière, notre force, notre consolation au mi- « lieu des travaux, des peines et des dangers de notre

« ministère; et aujourd'hui, si nous possédons le sou-
« verain bien, si nous contemplons face à face la cha-
« rité divine, à qui en sommes-nous redevables, sinon
« à vous? Louanges donc à jamais ! »

Alors parurent les deux grands martyrs, saint Étienne et saint Laurent, et ils disaient : « O Créateur plein de
« bonté ! vous nous avez donné cette grande Reine
« comme une barque pour nous porter, comme une lu-
« mière pour nous éclairer sur la mer ténébreuse du
« monde. Grâces vous soient donc rendues à jamais ! »
Après eux, saint Jérôme se mit à chanter avec saint Grégoire : « C'en était fait de nous, ô Marie ! sans votre pu-
« reté et votre foi admirables. Vous nous avez éclairés,
« purifiés et sans cesse renouvelés. Notre salut est votre
« ouvrage, ô Reine céleste ! » Les vierges aussi chantèrent en chœur : « Célébrons joyeusement cette fête
« en l'honneur de notre Souveraine. Elle a été faite le
« tabernacle du souverain bien que nous contemplons;
« l'Immense a demeuré dans son sein ; le Dieu très-
« haut l'a choisie pour sa mère. Quelles obligations ne
« lui avons-nous pas? Humilité, obéissance, pureté vir-
« ginale, amour enflammé, toutes nos vertus enfin, fu-
« rent les fruits de sa protection et de ses exemples.
« Recevons-la donc avec ardeur, et fêtons sa nativité. »
Françoise entendit enfin l'auguste Reine qui disait :
« Gloire à vous, ô Père tout puissant ! gloire à vous, ô
« Fils très-aimable ! C'est à vos bontés que je suis rede-
« vable du rang que j'occupe ici en présence de votre
« Majesté. Heureux habitants du céleste séjour, unis-
« sez-vous à moi, et tous ensemble rendons grâces au Ré-

« dempteur éternel, qui nous a tant aimés, et s'est fait « homme pour nous. »

Lorsque la solennité fut achevée, deux séraphins dirent à Françoise : « O âme dévoyée ! que vous faut-il « davantage ? vous avez été ramassée sur la terre et in- « troduite dans cette immense joie. Ne soyez pas ingrate, « en vous recherchant vous-même, ou ce qui vous ac- « commode. Laissez-vous là, et pensez sans cesse à ce « bien éternel, qui jamais ne vous manquera. » Magdeleine lui dit ensuite : « O âme ! sachez-vous réjouir du « don qui vous a été fait, et conservez-en bien le souve- « nir dans votre mémoire. Tenez-vous ferme dans la vo- « lonté de Dieu : bannissez de votre cœur toute crainte ; « réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, et ne pen- « sez plus qu'à lui seul. Vous entendez ce que vous dit « ma sœur, reprit sainte Agnès, faites une grande atten- « tion à ses paroles : personne ne peut mieux qu'elle « parler de l'amour divin. Depuis qu'elle l'eut connu par « expérience, elle lui demeura toujours unie ; la crainte « ne vint plus désormais troubler cette douce union, « dans laquelle elle persévéra jusqu'à son entrée dans « ce beau royaume. Que cet amour soit pour nous le « sujet d'une éternelle joie. »

VISION XLI

Dans une grave maladie que fit Françoise, son cœur éprouvait un vif désir d'aller se joindre à son éternel époux. Cependant elle demeurait paisible entre les mains de sa providence, ne voulant que son bon plaisir. Son con-

fesseur étant venu lui apporter la communion, après l'avoir reçue, elle fut ravie en extase, et son corps exhalait une odeur comme d'une composition de plusieurs sortes d'aromates ; ce qui du reste n'était pas nouveau pour le père qui, en la confessant et la communiant, sentait souvent un semblable parfum. Revenue à son sens naturel, elle lui dit, pour satisfaire à l'obéissance, que Jésus avait daigné descendre jusqu'à elle, portant sur son corps les stigmates de ses sacrées plaies, d'où s'échappaient des rayons de lumière ; et qu'il était accompagné d'une multitude d'esprits angéliques et humains. Je le contemplais, ajouta-t-elle avec un attendrissement produit par l'amour ; et lui, touché de ma tendresse, étendit la main, prit la mienne et la garda pendant assez longtemps. Je me tenais à genoux pénétrée d'une crainte respectueuse, mais en même temps si contente que, toute mortelle que j'étais, il me semblait jouir du bonheur des saints. J'éprouvais en effet une satisfaction pleine et entière. Alors ce divin époux me dit d'un ton aussi affable que gracieux : « Ame qui brûlez en ce « moment d'une si vive ardeur d'amour, sachez en jouir « et conserver cette chaleur dans une force parfaite. « Après avoir reçu un si grand bien, la tristesse ne doit « plus entrer dans votre cœur. Ce serait d'autant plus « mal à vous de vous livrer au chagrin, que vous jouissez presque perpétuellement de cette joie céleste. Du « reste, je suis satisfait de l'usage que vous avez fait « jusqu'ici de mes dons, car j'ai toujours trouvé en vous « l'humilité, la vie cachée dans mon cœur, un parfait « amour, accompagné d'une crainte vraiment filiale.

« Vous avez édifié par votre conduite les personnes qui « vivent avec vous, et elles sont devenues meilleures, « grâce à vos exemples. Jamais aucune affection étran- « gère ne vous a fait dévier de la voie droite de mon « amour. Jamais vous n'avez été retenue par la considé- « ration de ce triste monde. Votre cœur fut toujours « plein de mépris pour les biens de la terre dont vous « compreniez parfaitement le vide et la frivolité. Vous « étant donnée à moi dès votre enfance, vous avez été « fidèle à cette donation, votre cœur fut toujours pur « et vos mœurs irréprochables ; aussi votre amour fut « toujours pour moi un élixir agréable et un joyau pré- « cieux. Que j'aimais à vous voir toujours humble et pe- « tite à vos propres yeux. Je vous avais donné une âme « grande et généreuse, c'est ce qui vous a aidée à soumet- « tre la partie sensitive et la volonté. Vous n'avez rien « négligé pour purifier votre intérieur, et c'est ce qui « vous a valu la liberté d'esprit et une sécurité parfaite. « Votre charité vous faisait interpréter les actions des « autres en meilleure part ; lors même que leurs dé- « fauts étaient évidents, vous les excusiez encore. « Après avoir employé les moyens que vous aviez pour « les corriger, si vous ne pouviez y réussir, vous me les « recommandiez avec une compassion touchante ; vous « ne vous laissâtes point aveugler par votre propre ju- « gement, ni retarder dans votre perfection par aucun « obstacle, grâce à ma main puissante qui vous fortifiait « et vous soutenait. C'est parce que vous faisiez un si « bon usage de la vie que je l'ai prolongée, quoique je « susse fort bien qu'elle était pour vous un vrai martyre.

« Votre conduite fut toujours sage et discrète malgré « les piéges du démon que ma lumière vous découvrait. « C'était encore cette lumière qui vous faisait approu- « ver toutes les dispositions de ma providence. Toujours « attentive à ce qui se passait devant et derrière, vous « avez su éviter tous les piéges et échapper à tous les « dangers. Toutes vos actions ont été produites par l'a- « mour. Jamais vous ne craignîtes l'enfer, parce que, « pour bien agir, il vous suffisait de consulter la pure « justice. Vous ne vous êtes jamais cru digne des biens « éternels, cependant vous les avez toujours espérés « avec une douce confiance, parce que vous connaissiez « très-bien ma puissance et ma bonté. O âme ! quelles « obligations vous m'avez ! je vous ai conservée intacte « au milieu du feu, comme les enfants de Babylone ! « quel amour et quelle reconnaissance ne me devez-vous « pas pour de tels bienfaits ?

« Grâce à l'illustration de votre intelligence, vous « avez connu dans la vérité tout ce que je vaux ; c'est « pourquoi votre cœur m'a estimé comme l'or le plus « précieux. Par suite encore de cette estime, vous m'a- « vez honoré de toutes vos œuvres, vous avez gouverné « noblement votre âme, sans permettre à la sensualité « de la souiller, mais la gardant pure comme l'argent « raffiné dans la fournaise. Toutes les richesses de la « terre n'ont paru à vos yeux qu'un vil plomb, et vous « leur avez refusé votre affection, sachant très-bien « qu'elles ne sont que passagères. Vous avez vécu dans « le monde comme une étrangère qui ne s'attache point « au lieu où elle est aujourd'hui, parce qu'elle doit le

« quitter demain, vous avez donc connu clairement la « vérité; mais savez-vous pourquoi ? C'est que vous « avez été généreuse. Votre corps n'obtenait de vous « que du mépris, parce que vous ne prétendiez plaire « qu'à moi seul. Pure de tout attachement humain aux « parents et aux amis, mais pleine de tendresse pour « moi, vous fuyiez les sociétés, vous cherchiez sans « cesse la solitude; la pauvreté faisait vos délices, et « rien de ce qui lui était contraire n'avait d'accès dans « votre cœur. Vous avez fait toutes choses par obéis- « sance, ce qui vous a mis à l'abri du péché; ainsi vous « ne m'avez jamais déplu, grâce aux bénédictions dont « je vous ai toujours comblée, et aux secours protec- « teurs que je vous ai donnés avec abondance. Je vous « ai vue constamment attentive à rechercher ce qui pou- « vait me plaire et abandonnée à toutes mes volontés. « Toutes vos prières pour le prochain vous étaient dic- « tées par la charité, aussi ont-elles souvent arrêté le « bras de ma justice. Je vous ai toujours vue paisible « et unie avec moi par l'amour. O âme bienheureuse ! « votre nom est écrit sur le livre de vie; consolez-vous, « le temps viendra où vous serez appelée à contempler « dans la vérité les fêtes de ce royaume, et alors vous « vous réjouirez avec les anges éternellement dans la vé- « rité. » Françoise eut cette vision le 23 septembre 1432.

VISION XLII

Quelques jours après, la maladie de la servante de Dieu continuant encore, elle vit venir vers elle son

divin époux; il portait dans ses mains radieuses une couronne de branches d'oliviers, qu'il plaça sur la tête de son archange, qu'elle voyait sans cesse auprès d'elle, comme nous l'avons dit ailleurs. Tout en le couronnant, il lui dit d'un air fort joyeux : « C'est parce que vous « avez fidèlement gardé l'âme de ma servante que je « vous couronne. » L'archange se prosterna aux pieds de son Seigneur et lui rendit grâces du bon état de cette âme confiée à sa garde, reconnaissant que sa conservation était l'ouvrage de la grâce et non le sien. Or, Françoise voyait cette couronne radieuse étinceler sur la chevelure dorée de son archange. Son visage était éblouissant comme le soleil ; il avait les pieds nus à son ordinaire, les mains jointes sur la poitrine, et les yeux constamment fixés au ciel. Cette apparition fut suivie d'une extase dont elle rendit compte de la manière qui « suit : J'ai vu, dans cette vision béatifique, une très- « belle égli e, dans laquelle était un trône fort riche, « et sur ce trône la Reine des cieux. Elle avait autour « d'elle huit séraphins, les deux princes des apôtres et « le glorieux Jean-Baptiste. Tout près de son trône « était une petite chambre en forme de tombeau. Cette « divine Vierge me commanda d'y entrer; je n'obéis « qu'en partie, car je ne pus y entrer tout entière. Alors « elle fit signe à deux anges de me retirer, ce qu'ils « firent en effet. » Cette vision, pour le dire en passant, était une vraie révélation; car la divine Providence permit que les religieux de Sainte-Marie la Neuve, transportassent ailleurs le maître-autel, situé précisément sur le lieu où elle avait vu ce tombeau, ce qui

donna la facilité d'y déposer plus tard le corps de la bienheureuse. Elle n'y fut pas seulement enterrée, mais elle en fut retirée en 1638, ainsi que nous le dirons dans la suite, ce qui acheva de vérifier cette prédiction.

VISION XLIII

Le premier jour de novembre, étant toujours malade, elle eut une extase qui dura depuis le matin jusqu'à midi. Son père spirituel, étant venu lui rendre visite, la trouva assise sur son lit, les yeux fixés sur ses bras, comme le ferait une mère qui tiendrait son enfant, le visage rayonnant de joie, et chantant à voix basse, mais d'une manière fort douce. C'était Jésus qu'elle tenait sur ses genoux sous la forme d'un petit agneau, il ne tarda pas à la quitter, après l'arrivée du père, ce qui lui causa une assez vive douleur; mais elle recouvra promptement sa tranquillité. Sans sortir de son extase, ayant appelé son confesseur, elle lui dit : J'ai vu la Reine « céleste accompagnée de plusieurs esprits glorieux. « Magdeleine, cette fervente amie de Jésus, était avec « elle. Or voici, mon père, ce qu'elle m'a chargée de « vous dire de la part de l'auguste Marie : Toute per- « sonne qui veut embrasser le genre de vie des Oblates, « et être admise dans leur congrégation, doit réunir les « conditions suivantes : il faut :

« 1° Qu'elle soit libre de corps et d'esprit;

« 2° Qu'elle soit bien affermie dans la foi et dans la « sainte humilité;

« 3° Qu'elle se dépouille de tout à l'intérieur et à l'ex-« térieur, pour faire à Jésus-Christ un sacrifice sans « réserve;

« 4° Qu'elle apporte un cœur pur et des mains inno-« centes;

« 5° Qu'elle s'acquitte de tout ce dont la charge « l'obéissance, avec une grande douceur;

« 6° Qu'elle soit bien résolue à garder une chasteté « parfaite;

« 7° Qu'elle ait une grande confiance dans la bonté de « son Créateur;

« 8° Qu'elle sache bien qu'elle rencontrera des épreu-« ves, mais qui, du reste, seront fort adoucies par les « consolations du divin amour;

« 9° Qu'elle ait un courage mâle, une humeur paci-« fique, ou, si elle est autrement, qu'elle sache la domp-« ter. Avec ces qualités, elle trouvera le repos dans « l'obéissance.

« Lorsqu'une âme est vraiment généreuse et libérale « envers Dieu, elle commence par mourir, afin de mener « une vie nouvelle; elle se remet comme un instrument « entre les mains de Dieu, se laisse conduire selon son « bon plaisir, et livre tellement son cœur, qu'il ne tarde « pas à brûler de la divine flamme. Cette âme est une « flèche lancée avec force, qui va droit au but vers le-« quel elle est décochée. Sortie de la main de l'obéis-« sance, elle va vite, parce qu'elle va de bon cœur; elle « va droit son chemin, à cause de la vitesse que sa fer-« veur lui donne. La force de son mouvement est si « grande, que les vices fuient loin de sa route, et s'ils

« s'y rencontrent, ils sont détruits. Toujours vigilante « sur son intérieur, elle la dirige constamment dans la « voie droite qui est Jésus-Christ, afin d'arriver à Dieu « qui est son terme. Dieu est la vraie charité; c'est « pourquoi l'âme qui procède avec cette ferveur de- « vient promptement capable de s'unir à ce bien su- « prême et inépuisable. Si elle persévère dans cette « union, tous les jours elle se sent plus forte, et va tou- « jours en s'affermissant davantage dans le zèle de la « gloire de Dieu, et dans son amour. Si vous voulez « conduire sagement la maison qui vous est confiée, « ne laissez rien en propre à celles qui l'habitent; mais « établissez-les dans la sainte pauvreté; alors elles « pourront marcher sans crainte et avec une sécurité « parfaite. Dans ce dépouillement elles trouveront une « tranquillité charmante et le véritable amour qui les « unira dans la sainteté, et elles deviendront la gloire « du divin Maître. »

Après ces paroles, Françoise revint à son sens naturel ; alors son confesseur l'ayant interrogée sur sa vision, elle lui raconta ce que je vais dire : « J'ai vu dans « une grande lumière un autel magnifiquement orné : « sur cet autel était un agneau qui portait les stigmates « des cinq plaies adorables, d'où sortait une vive clarté ; « il tenait sous ses pieds de devant un livre marqué de « sept sceaux; et la matière de ces sceaux n'était rien « moins que le sang précieux qui a sauvé le monde. Les « trois du milieu étaient encore intacts ; les quatre « autres avaient été brisés. Je vis aussi au pied de l'autel « un grand nombre de riches chandeliers arrangés dans

« un très-bel ordre. Au premier rang, et j'appelle ainsi « le plus éloigné, il y en avait sept qui signifiaient les « sept vertus principales ; au second rang il y en avait « douze qui signifiaient les douze articles du symbole ; « au troisième rang il y en avait sept qui signifiaient les « sept dons du Saint-Esprit ; au quatrième rang il y « en avait sept autres, par lesquels étaient représentés « les sept sacrements de l'Église.

« Le glorieux Jean-Baptiste est venu me prendre et « m'a conduite près de l'autel, en me disant : Ame, c'est « de la part du très-saint Agneau que je vous amène ici. « Approchez et considérez bien cette fête solennelle ; « regardez surtout cet Agneau qui vous a transformée « et enflammée de son amour. Sa divinité doit être dé- « sormais votre miroir. Elle vous a liée par la charité, « unissez-vous à elle par l'amour.

« J'ai vu ensuite les principaux ordres des saints qui « s'avançaient sous leurs étendards. Tous étaient sem- « blables, c'est-à-dire, aux trois couleurs, blanche, noire « et rouge. Cette couleur noire m'a surprise. Le saint, « s'en apercevant, m'a dit : Ame ! pourquoi vous éton- « nez-vous de voir ici cette couleur noire ? C'est vous- « même qu'elle signifie. Il faut mourir avant de venir « habiter ce royaume, et même en attendant, pour en « avoir un avant-goût, il faut mourir à la sensualité. « Quant aux autres couleurs, voici ce qu'elles indiquent : « la couleur blanche signifie la pureté qui procure à « l'âme une foi fervente. Or, c'est cette pure candeur « qui amène l'âme à cette fête, qui jamais ne finira. La « couleur rouge signifie la charité ardente avec l'amour

« parfait. Or, c'est cet amour qui amène dans le sein de « la vérité les âmes de ceux qui ont souffert le martyre. « Il adoucit leurs tourments ; il sut les leur rendre « agréables ; et aujourd'hui, grâce à leurs mérites, ils « jouissent d'un parfait et éternel bonheur.

« Cela dit, il m'a conduite aux pieds de l'Agneau, ac- « compagnée des patriarches : ils se sont mis à genoux « devant lui ; puis, se retournant vers moi, ils me di- « saient ces paroles : Admirez la beauté de notre éten- « dard ; mais admirez encore plus les insignes de notre « Agneau ; c'est pour nous réjouir qu'il les porte. Cette « vue est la récompense de notre obéissance à sa sainte « loi ; c'est parce que nous l'observâmes avec crainte et « amour, qu'il se complaît en nous, et nous revêt de « cette vive lumière. Nous rendons grâces à l'Agneau, « reprirent Abraham et Isaac, de ses glorieuses cicatri- « ces ; c'est par elles que nous avons été délivrés de la « prison ténébreuse, et transportés dans le séjour de la « lumière, où nous goûtons la joie, la paix et le bonheur. « Jean-Baptiste répondit, au nom des prophètes : Vive « notre étendard, qui est si beau, et dont la vue inspire « l'amour ! Quels doux souvenirs nous rappelle sa cou- « leur blanche et rouge ! Alors les autres prophètes, « s'unissant à lui, ils dirent tous ensemble : Remercions « le Verbe divin qui nous communiqua son esprit, et « nous mit à la bouche les paroles prophétiques. Saint « Pierre approcha de l'autel, tenant en main l'étendard « apostolique, et il disait simultanément avec saint « Paul : Vive notre étendard à la couleur lumineuse et « enflammée ; il nous rappelle que nous fûmes instruits

» par l'esprit de vérité, et enflammés par le feu de son « amour. Ici les saints apôtres s'unissant à eux, ils « dirent tous ensemble : Rendons grâces à notre Agneau « très-précieux, qui nous éleva si haut par sa grâce, et « nous rend aujourd'hui si parfaitement heureux. Oui, re- « prirent saint Jean l'évangéliste et saint Marc ensemble : « Béni soit notre étendard glorieux. Nous avons mani- « festé le Verbe divin ; nous l'avons prêché par le « monde ; c'est une bien noble mission qu'il nous avait « confiée. Les autres évangélistes répondirent : Rendons « tous grâces à ce divin Agneau, qui, pour nous montrer « la voie qui mène à Dieu, nous a offert sa vie, afin que « nous y lisions comme dans un livre. Nous l'avons lu ce « livre divin, nous l'avons fait connaître aux hommes ; « c'est pour cela que le très-saint Agneau nous couronne « et nous fait jouir de tous ses biens. Le voici, reprit « encore saint Jean l'évangéliste, le voici, ce livre pré- « cieux, dans lequel nous avons lu l'amour suprême, « amour, dont il nous fit voir un jour la source dans son « divin cœur. Les évangélistes répondirent tous ensem- « ble : Nous sommes heureux de voir ce très-saint « Agneau ; heureux surtout de pouvoir contempler « éternellement ses charmes inexprimables.

« Je vis alors approcher saint Étienne, le premier des « martyrs ; il portait l'étendard de sa nombreuse armée, « et était accompagné du glorieux saint Laurent. Or, « tous deux disaient d'une voix commune : Vive notre « drapeau, symbole du courage qui ne connut jamais la « crainte. Il est juste qu'il s'incline devant cet Agneau « qui daigna nous associer à ses combats, comme il nous

« associe maintenant à son triomphe. Ses divines plaies « nous remplirent de forces, et aujourd'hui elles nous « comblent de joie. Oui, oui, répondirent tous les mar- « tyrs, rendons grâces à l'Agneau qui nous a revêtus de « sa robe, afin que nous puissions paraître tout joyeux à « cette fête où nous voyons notre Roi triomphant, et « notre Reine couronnée. Nous vous louons, Seigneur, « à cause de la faveur que vous nous accordez de voir « ici votre très-doux Fils et sa divine Mère dans une joie « infinie. O très-doux amour ! quel plaisir nous avons « à contempler votre affable visage ! quelle joie vous « répandez sur toute notre armée !

« Aux martyrs succédèrent les saints docteurs. Saint « Grégoire portait l'étendard, et était accompagné de « saint Jérôme. Arrivés à l'autel, ils dirent l'un et l'autre : « Vive notre drapeau, qui plut tant au Seigneur, qu'il « nous donna l'intelligence et nous remplit de sa sagesse. « Nous lui rendons grâces de tous les dons qu'il nous a « faits, et que nous avons répandus par tout l'univers « pour satisfaire à son amour. Louons tous ensemble, « répondirent saint Ambroise et saint Augustin, ce divin « Agneau qui, après nous avoir éclairés sur la terre, a « daigné nous introduire dans le séjour de la lumière, « où il n'y a plus ni ténèbres ni nuit. Ici tous les docteurs, « unissant leurs voix, dirent en chœur : O Dieu puissant ! « qui êtes mort pour nous racheter ; ô amour d'une « douceur incomparable ! qui nous avez tant aimés, « daignez agréer nos louanges et nos humbles actions « de grâces.

« Saint Benoît parut ensuite portant le drapeau mo-

« nastique; et, arrivé aux pieds de l'Agneau, il dit avec « saint Bernard : Notre étendard blanc ne sera-t-il pas « aussi le bienvenu dans ce lieu? Regardons cet Agneau « très puissant, et remercions-le de toutes ses grâces. « Il nous donna la vocation religieuse comme le joyau « le plus précieux; il nous donna la foi vive et la sainte « humilité; il nous fit forts dans la vérité, et nous éta- « blit sur la pierre ferme de l'obéissance. Louons, di- « rent à leur tour saint Dominique et saint François; « louons ce Verbe divin, qui se fit l'époux de nos âmes, « nous fit marcher dans sa voie droite, et nous dota de « sa très-riche pauvreté. Oui, répondirent tous les reli- « gieux, il mérite bien que nous lui rendions gloire, « puisqu'il ne nous a dépouillés que pour nous revêtir « de son amour, puisqu'il a doublé le bonheur de notre « vie, et la joie que nous goûtons ici dans sa société et « celle de sa très-douce Mère. Jamais nous ne pourrons « assez louer sa charité infinie.

« Je vis flotter l'étendard des ermites porté par saint « Paul assisté de saint Antoine, et je les entendis qui di- « saient : Vive notre étendard embaumé des parfums « du désert, symbole de force et de constance. C'est « l'amour qui nous a faits libres en nous faisant forts. « Nous avons dit adieu au monde, montrant en cela que « nous étions solidement fondés dans la foi; car la foi « aussi a contribué avec l'amour à notre détachement du « monde. Oh ! s'écria saint Onuphre, combien il est juste « que nous nous rejouissions dans cette fête solennelle, « et que nous rendions grâces à la bonté de Dieu qui « nous a placés dans ce lieu de repos. Regardons notre

« Reine, qui fut notre avocate auprès de son Fils ado-
« rable. Nous lui devons tout le bien dont nous jouis-
« sons. Oui, répondaient tous les saints ermites, nous
« louerons, nous glorifierons ce doux Jésus, qui a souf-
« fert pour nous tant de douleurs.

« Après ceux-ci vint Magdeleine, tenant l'étendard des
« vierges, et assistée par sainte Agnès. Or, elles disaient :
« Il sera bien reçu de l'Agneau divin, notre drapeau ; car
« nous savons que sa beauté lui est agréable. Réjouis-
« sons-nous : nous sommes les sœurs de la Mère de
« Dieu, grâces à son humilité. Sainte Catherine et sainte
« Lucie répondirent : Oui, remercions tous le très-saint
« Agneau et sa divine Mère ; l'Agneau, pour tout ce
« qu'il a souffert dans le chemin épineux de la vie, et
« surtout dans la cruelle passion qui termina sa carrière ;
« la Reine, sa mère, qui, par humilité, veut bien nous
« regarder comme ses sœurs. Ici le chœur des vierges dit
« d'une voix unanime : Nous vous rendons grâces, ô
« amour infini ! qui avez tant souffert pour nous, qui
« nous avez appelées de votre propre voix, choisies pour
« vos épouses, revêtues de votre gloire, et mises en
« possession de tous vos biens dans cette belle pa-
« trie.

« Alors parurent sainte Anne et sainte Sabine. La
« première portait le drapeau des veuves, et toutes deux
« disaient : Présentons notre étendard à l'Agneau, il lui
« plaira certainement, en lui rappelant notre chaste
« veuvage. Le chœur entier des veuves répondit : C'est
« notre Créateur, qui nous affermit dans sa continence ;
« c'est le divin Agneau qui nous la rendit chère, en pre-

« nant notre cœur. Notre isolement eut ses peines et ses « embarras; mais il nous les fit porter patiemment alors, « et maintenant il nous les fait oublier dans la gloire. « Louons cet Agneau compatissant, et sa divine Mère, « dont la protection nous fut si utile.

« Il ne restait plus à venir que les femmes ; je les vis « arriver conduites par sainte Cécile, qui portait leur « étendard. Est-ce que l'Agneau nous dédaignera, di- « sait-elle, nous, dont la vie fut un esclavage, ou, pour « mieux dire, un supplice? Non, comme les autres, « nous sommes les bienvenues auprès de lui : nous « en avons pour garants les biens que nous possédons, et « les vêtements de gloire qui nous couvrent. Toutes les « saintes femmes répondirent : Rendons grâces au Sei- « gneur qui, après nous avoir fait la grâce de l'aimer « sur la terre, veut bien être aujourd'hui notre récom- « pense. Ici tous les chœurs se mirent à dire, dans un « concert unanime : Nous voyons Dieu dans l'Agneau, « comme dans un miroir; et voilà notre souverain bien. « L'amour nous enflamme, et la joie nous inonde. Notre « bonheur est ineffable et ne finira jamais. Après cette « présentation brillante, l'Agneau est venu dans mes « bras, et c'est ce que vous avez pu préjuger, mon père, « en voyant les gestes que je faisais, les signes de ma « joie, puis ma profonde affliction.

Cette vision, qui avait commencé avant minuit, dura treize heures, partie dans l'extase immobile, partie dans l'extase mobile. Françoise avoua qu'elle voyait plus clairement et avec plus de satisfaction les choses dans la première que dans la seconde, sans doute à cause du

epos et de la profonde paix dont elle jouissait. Elle eut ette vision le jour de la fête de tous les saints.

VISION XLIV

Le 15 du même mois, pendant que la servante de ieu faisait oraison dans sa chambre, elle eut un ravis- ement pendant lequel son esprit fut emporté jusque ans l'empyrée. Là, elle vit le Seigneur assis sur son rône, au milieu de toute la cour céleste. La Reine des nges ayant fait un signe à saint Paul, celui-ci vint pren- re la servante de Dieu, et la conduisit en sa présence. à, elle se mit à genoux, et le saint apôtre lui dit: Ame, soyez bien affermie et libre dans le saint amour. C'est le conseil que vous donnent et le Fils e la Mère, vous devez le comprendre maintenant que Dieu vous a transformée en lui : du reste, soyez attentive, je vous le déclarerai, moi Paul, qui en ai fait l'expérience: car je demeurai ferme dans l'amour de Dieu, et les évé- nements, au lieu de relâcher les liens qui m'atta- chaient à lui, servaient à les resserrer toujours da- vantage. Ame, c'est de la part de la divine Marie que je vous parle en ce moment, avec un courage si mâle que rien ne l'affaiblisse; si vous voulez que tout en vous soit bien ordonné, purifiez votre intérieur, et éloignez de vous tout ce qui pourrait vous souiller. Conservez dans le centre de votre cœur la fidélité qui vient de la foi, en lui donnant l'humilité pour gar- dienne. Contemplez vot e Dieu qui vous a réformée par l'amour; si vous voulez vous conduire sagement,

« la pureté vous est indispensable, il faut donc éloigner « de vous toute affection terrestre, et s'il en existe déjà « dans votre cœur, vous en dépouiller. Il vous faut fuir « et interdire aux personnes qui vous sont confiées « toute liaison familière avec les créatures, à cause des « dangers qui se rencontrent dans les choses qui com- « plaisent, d'où naissent trop souvent des conséquences « qui déplaisent. Ame, puisque vous avez pris le parti « de la retraite, soyez prudente, faites en sorte de vous « cacher au démon même, afin qu'il ne puisse vous « jouer aucun mauvais tour. Gardez le silence. Tenez « votre cœur en action, votre esprit appliqué à Dieu, et « votre mémoire occupée de sa présence. Conservez « bien votre paix; soyez humble et prompte à accom- « plir l'obéissance.

« Dans les choses qui me restent à vous dire, vous « aurez besoin d'une grande discrétion, parce qu'elles « ne s'accorderont pas toujours avec vos nécessités. Du « reste, vous ne courrez aucun risque en vous laissant « guider par l'obéissance. Les carêmes de toute l'année « sont au nombre de quatre; le premier est celui qui « précède la résurrection, dont l'Église, conduite par « l'Esprit Saint, a fait un commandement; les trois au- « tres sont simplement de dévotion, mais je suis chargé « de vous en prescrire la pratique. En conséquence, « votre deuxième carême commencera trois jours « avant la fête de l'Ascension, et finira inclusivement « la veille de la Pentecôte. Vous serez fidèle à l'accom- « plir par amour. Le troisième sera celui de l'Assomp- « tion de la très-sainte Vierge; elle est votre bonne

« mère et votre puissante avocate. Vous jeûnerez donc « joyeusement en son honneur. Le quatrième carême « est celui qui prépare à célébrer la naissance du Sau- « veur, il commence le samedi avant le premier diman- « che de l'Avent et finit la veille de la fête. Tels sont les « temps de jeûnes que vous prescrit la divine Marie. « Quant à l'abstinence de viande, voici la règle qu'elle « vous donne. Hors les temps de carême vous pourrez « user d'aliments gras, trois jours la semaine, mais à « dîner seulement. Le soir vous prendrez une légère « réfection, mais toujours en maigre. Le lundi et le « mercredi vous n'userez point d'aliments gras, et à « l'abstinence vous joindrez le jeûne, les vendredis et « samedis. Quant à vos boissons, tous les gros vins vous « sont defendus. Vous pourrez seulement user des pe- « tits en quantité suffisante. Vous réglerez votre som- « meil de telle sorte que sur les sept heures qui com- « posent la nuit naturelle, il y en ait une consacrée au « service de Dieu. Il faudra choisir sur ces sept heures « la plus convenable, et à cette heure-là vous irez cha- « que nuit réciter matines, avec votre communauté. « Toutes s'acquitteront de cet office avec amour, en « tenant leur esprit appliqué à Dieu ou à quelque pen- « sée pieuse. Si quelqu'une parmi vous ne sait pas lire, « qu'elle récite cette prière instituée par Jésus-Christ, « et proposée aux apôtres pour notre instruction. « Qu'elle s'applique, en la récitant, à méditer les de- « mandes qu'elle renferme, et elle y trouvera toujours « un nouvel accroissement de dévotion. Cinquante *Pa-* « *ter* et autant d'*Ave* remplaceront les matines de l'of-

« fice ; il en faudra dire trente pour les primes de cha-
« que jour, et quinze pour chacune des trois autres
« petites heures, vingt-cinq pour les vêpres, et quinze
« pour les complies. Je lui recommande de n'omettre
« jamais d'ajouter à l'Oraison dominicale la Salutation
« angélique. Quant aux intentions qu'elle doit avoir en
« récitant ces prières, ce sera de toujours compatir aux
« souffrances de Jésus, en se souvenant des tourments
« qu'il endura à ces différentes heures. L'heure de la
« sépulture correspond à celle des complies. Faites
« toutes de continuels progrès dans le saint exercice
« de l'oraison, il allumera toujours de plus en plus le
« feu de l'amour divin dans vos âmes ; et ce sera ce feu
« sacré qui bannira loin de vous le sommeil et l'assou-
« pissement. Vous vous lèverez avec l'aurore, en ren-
« dant grâces à Dieu de vous avoir conservées pendant
« la nuit pour l'âme et pour le corps. Vous aurez soin
« encore de faire chaque jour l'examen de conscience,
« afin de connaître et d'expier vos péchés ; si la grâce
« vous en a préservées, ne soyez pas ingrates. Remerciez
« la divine Providence, et prenez vos mesures contre les
« dangers de l'avenir, pleines de confiance d'ailleurs en
« celui qui peut vous défendre.

« Vous ne devez pas ignorer que le démon ne dort
« jamais, et exploite habilement les mauvais penchants
« de la nature. Prenez donc garde de vous laisser
« vaincre par la sensualité qui est une source de dé-
« fauts. S'ils vous arrive quelque tentation, soutenez
« l'assaut avec force, afin que le démon ne puisse vous
« renverser. Du reste, bannissez tout scrupule de votre

« conscience, les âmes scrupuleuses n'ont jamais aucun « repos. Si vous procédez avec une conscience inquiète, « vous ne sentirez aucun bien, le démon lui-même fa- « vorisera vos scrupules et les augmentera de plus en « plus. Vous n'aurez plus le courage de rien faire, vous « vous reprocherez même le bien que vous aurez fait ; « et la crainte qui vous accompagnera dans toutes vos « actions, vous ôtera la saveur que goûtent dans le ser- « vice de Dieu les âmes judicieuses et paisibles. Vous « reculerez même infailliblement, si vous n'usez d'un « grand courage pour vous guérir. Comment en effet « pourrait avancer une âme scrupuleuse, qui se sent « liée intérieurement et ne jouit presque d'aucune li- « berté. Toute sa vie est employée en examens pé- « nibles, et quelquefois dangereux, et en consultations « qui n'ont point de terme. Renvoyez ces âmes au con- « fesseur, afin qu'il les fasse obéir et les guérisse. « Quant à vous, punissez leurs fautes, mais avec une « grande discrétion. Il est des âmes paresseuses qui ne « se plaisent que dans l'oisiveté ; le démon les trompe « de telle sorte, que l'honneur de Dieu ne les touche « pas. Elles regrettent plutôt le peu de bien qu'elles « font, et prennent en mauvaise part les avertissements « qu'on leur donne. Pour guérir ces pauvres âmes, « vous aurez besoin encore que le confesseur vous prête « son concours.

« Parlons maintenant des âmes fortes et généreuses. « Celles-ci sont actives, capables, et se portent volon- « tiers à tout ce qui peut intéresser l'honneur de Dieu. « Privez-les de toutes choses, afin qu'aucune d'elles ne

« puisse dire, ceci est à moi. Ne les laissez pas man-
« quer des vêtements qui leur sont nécessaires, de peur
« qu'elles soient tentées de murmurer; mais donnez-
« leur seulement des étoffes grossières pour les con-
« fectionner. Veillez à ce qu'elles gardent un religieux
« silence. Détachez-les, autant qu'il vous sera possible,
« de leurs parents, afin que leurs visites les ennuient
« au lieu de leur plaire. Le commerce des parents est
« un des grands obstacles que trouvent les âmes reli-
« gieuses à leur perfection. »

VISION XLV

La veille de Noël 1433, la servante de Dieu couvrit les murs de son oratoire de branches d'arbres, afin de se figurer qu'elle était solitaire au fond d'un bois ; car cet amour de la solitude ne la quitta jamais, mais, à l'occasion des grandes solennités, il se faisait sentir avec beaucoup de forces. Après avoir ainsi accommodé son petit ermitage selon son attrait, elle s'y renferma, lorsque le jour était encore peu avancé. Alors Dieu, voulant manifester en elle les merveilles de sa grâce, lui donna un ravissement qui dura sans interruption jusqu'au lendemain de Noël, c'est-à-dire environ quarante-huit heures. Son père spirituel, surpris de son absence de l'église, dans un si grand jour de fête, vint la voir le lendemain. Or, il la trouva encore en extase, chantant d'une voix douce et mélodieuse, et faisant les gestes qu'elle avait coutume de faire lorsqu'elle tenait entre ses bras l'enfant Jésus. Quelques instants après, la di-

vine Marie ayant voulu le lui ôter, elle se défendit de le lui rendre, en disant entre autres choses, qu'un présent généreux ne doit pas être repris violemment. La Reine céleste parut se rendre à ses raisons et le lui laissa. Or, tandis qu'elle le contemplait toute joyeuse et toute contente, ce divin Enfant lui dit : « Ame élevée « par ma charité jusqu'à cette hauteur suprême, livrez-« vous à la joie dans cette fête qu'il vous est donné de « voir. C'est pour vous faire jouir d'une douce conso-« lation que je me suis donné à vous sous cette forme « enfantine. Celui que vous tenez dans vos bras est le « Verbe humanisé, dont la présence réjouit les séra-« phins et les autres esprits bienheureux. Réjouissez-« vous donc aussi, ô âme favorisée d'une si grande « grâce ; la présence de ma Mère est encore pour vous « une autre faveur. Regardez-la bien cette douce Mère, « dont la pauvreté put à peine me vêtir lorsqu'elle me « donna le jour, et qui aujourd'hui est établie Reine « céleste. Contemplez avec amour cette Reine qui vous « a tant aimée et vous a fait monter où nous sommes. « O pauvre petite âme ! vous allez avoir bien du chagrin « de nous quitter; mais soyez généreuse, oubliez-vous « vous-même, conservez la liberté d'esprit, et confor-« mez-vous à ma volonté. » A ces mots il s'échappa des bras de sa servante.

Alors ses trois procurateurs, saint Paul, saint Benoît et sainte Marie-Magdeleine s'approchèrent d'elle, et lui dirent ces paroles, qu'elle rendit aussitôt, par leur ordre, aux pères Mattiotti et Barthélemy qui se trouvaient présents : « Le glorieux apôtre Paul, saint Benoît

« et la bienheureuse Magdeleine, qui sont ici en qua-
« lité d'envoyés de Jésus-Christ et de sa sainte Mère,
« vous saluent de leur part. Rendez-vous attentifs à ce
« qu'ils vont vous dire : A l'heure très-sainte où le
« Verbe de Dieu fit son entrée dans la vie, une fontaine
« est apparue, et elle se nomme la fontaine de la mi-
« séricorde. Alors le bienheureux Paul a dit à l'âme
« ravie de se préparer, et en même temps un autel a
« été dressé pour y offrir le saint sacrifice. Saint Pierre
« s'est revêtu d'ornements pontificaux : il a fait appro-
« cher l'âme, et l'a lavée dans la fontaine de miséri-
« corde ; après quoi il a célébré la sainte messe, et a
« donné à l'âme la communion du corps de Jésus-Christ.
« Saint Paul et saint Benoît l'assistaient à l'autel, et
« Marie-Magdeleine était présente, parce que Dieu vou-
« lait qu'il y eût trois témoins de l'acte qui allait être
« fait. Après la messe, saint Pierre a reçu l'âme oblate
« de la sainte Vierge, en présence de témoins susdits,
« et lui a fait connaître le mode de réception de ses
« filles, qui devait être suivi à perpétuité. Quant à cela
« et au choix des sujets, ainsi qu'aux qualités qu'elles
« doivent avoir, voici ce que le même apôtre a dit
« à l'âme :

« 1° Vous recevrez indifféremment les vierges et les
« veuves, quel que soit leur âge ;

« 2° Vous leur prescrirez par l'obéissance, de décla-
« rer leur intention dans la vérité ;

« 3° Vous n'en recevrez aucune qui n'ait un âge assez
« mûr pour pouvoir prendre une détermination raison-
« nable ;

« 4° Vous examinerez, avant l'engagement, si elles « sont joyeuses et contentes dans cet état de vie, et « si elles ont suffisamment oublié le monde ;

« 5° Il est nécessaire qu'elles aient un courage mâle, « pour résister aux tentations que le démon ne man- « quera pas de leur envoyer ;

« 6° Vous aurez soin de les éprouver fortement dans « l'obéissance, parce que c'est l'arme que l'esprit ten- « tateur redoute davantage ;

« 7° Vous ne mêlerez point les postulantes avec les « personnes de la maison, avant que leur esprit et leurs « mœurs vous soient bien connus ;

« 8° Vous remarquerez, pendant la probation, si elles « exécutent doucement et courageusement ce qu'on « leur ordonne ; refusant de les admettre, s'il en est « autrement ;

« 9° Rejetez les âmes présomptueuses et celles qui ne « sont pas droites. Ces sortes d'esprits se corrigent dif- « ficilement ;

« 10° Exigez de toutes rigoureusement qu'elles ac- « complissent fidèlement leur règle ;

« 11° Tous leurs vêtements étant symboliques, vous « aurez soin de leur faire bien comprendre ce qu'ils si- « gnifient. Or, leur robe de dessous, qui est blanche, si- « gnifie la pureté de la foi, de l'esprit et du cœur, ainsi « que l'innocence des mains qu'elles doivent avoir. La « robe de dessus est noire, afin de leur rappeler qu'elles « sont mortes au monde, qu'elles mourront bientôt à « la vie, et qu'elles la parcourent, cette vie si courte, « sous les yeux de celui qui les jugera ; le lin de leur

« manteau, qu'il a fallu tant fatiguer pour le blanchir, « leur apprend avec quelle patience elles doivent sup- « porter le travail de l'obéissance, destiné à les rendre « toutes blanches aux yeux du Seigneur. Mais aussi, « quand elles auront acquis une parfaite blancheur, le « Dieu des vertus les appellera dans son royaume, pour « les mettre en possession de ses richesses éternelles, « et les faire jouir d'un bonheur parfait. »

VISION XLVI

Le jour de l'Épiphanie de la même année, Françoise eut à l'église, après sa communion, une extase mobile, pendant laquelle on l'entendait exalter la foi des mages, leur sollicitude à chercher le Rédempteur, leur affection, leur courage et leur persévérance ; elle louait aussi la générosité de leurs cœurs, attesté par la richesse de leurs présents, et les félicitait d'avoir mérité par tout cela le royaume céleste. Lorsqu'elle fut devenue à son sens naturel, elle dit : Transportée dans la lumière or- « dinaire, j'ai vu la Reine céleste qui tenait sur ses ge- « noux l'enfant Jésus, et à ses pieds les trois mages. « Tout occupée du divin Enfant, dont les grâces me char- « maient, je l'ai demandé à son auguste Mère, qui, me « voyant si amoureuse et si avide, a bien voulu se rendre « à mes désirs. J'ai fait un petit lit avec mes vêtements, « sur lequel je l'ai déposé, afin de l'adorer à genoux et « les mains jointes. Après lui avoir rendu mes hommages « je l'ai repris dans mes bras, et lui ai dit, en le con- « templant avec une admiration enflammée : O com-

« merce admirable ! dites-moi, cher petit Enfant, est-ce « vous qui avez créé l'univers ? est-ce vous qui avez ap- « pelé le genre humain des ténèbres à la lumière ? est-ce « vous qui avez ouvert les portes de la gloire aux enfants « d'Adam ? est-ce vous dont l'avénement fut prédit par « les prophètes si longtemps d'avance ? est-ce vous « dont l'Écriture a dit ces paroles que la sainte mère « Eglise chante en ce jour, *O admirabile commercium*, « etc. ! » Celles de ses filles spirituelles qui étaient présentes, lui virent faire les mouvements dont nous venons de parler ; elles l'entendirent prononcer les paroles que nous venons de rapporter, mais d'une manière si tendre et si embrasée, que, pénétrées de componction, elles ne purent retenir leurs larmes.

Il parut ensuite que la grandeur de cet Enfant, qui s'était dévoué pour racheter les âmes, attira son attention sur leur excellence ; car ses filles l'entendirent qui disait : « O âme si noblement créée ! pourquoi ne con- « sidères-tu pas et ne comprends-tu pas la vérité ? O « âme ! que ta noblesse est grande ! pourquoi donc la « sacrifies-tu, en t'avilissant, en te dégradant, comme « tu le fais, par le péché ? O âme ! destinée par le Créa- « teur à posséder le souverain bien, comment oses-tu « descendre aussi bas, et consentir à des choses aussi « grossières et aussi méprisables ? Vous connaissiez « votre noblesse, vous, grand Paul, lorsque vous osiez « défier le ciel et la terre, la mort et l'enfer, de vous « séparer de la charité de Jésus-Christ. Vous la con- « naissiez aussi, vous, Magdeleine, lorsque, dans votre « amour ardent, vous fouliez aux pieds la faveur du

« monde et toutes ses vanités. O mages ! que j'aime « à voir cette générosité, qui vous fit tout quitter pour « trouver le souverain bien de vos âmes. Après avoir « proféré ces paroles de feu, elle se mit à dire en chan- « tant, qu'elle voulait être vigoureuse, connaître et « suivre la vérité, tenir dans ses mains la noblesse de « son âme, afin de ne pas la perdre, demeurer libre « dans la vraie humilité, persévérer toujours dans la « pratique de l'obéissance, à l'exemple du divin Maître, « qui se rendit obéissant jusqu'à mourir pour nous. »

Pour revenir au récit qu'elle faisait de sa vision, elle ajouta : « Pendant que j'étais toute satisfaite de tenir entre mes bras le divin Enfant, le glorieux saint Paul m'a dit ces paroles : « Ame, qui contemplez ces trésors « que vous découvre en lui l'amour infini, prenez garde « ensuite qu'ils vous soient enlevés par votre négligence. « Ame, ce sont ces trésors qui vous enflamment, et « vous ont toute transformée. Regardez ce Verbe divin « qui s'est donné à vous, pour vous recevoir en échange. « Oh ! donnez-vous donc tout entière à lui. » Lorsque le divin Enfant m'a quittée, sa mère s'est assise et l'a mis sur ses genoux. Alors les Mages sont venus l'adorer, et tout s'est passé comme je l'ai dit dans ma vision de l'année précédente.

Françoise ajouta cependant quelques circonstances que je vais rapporter. Elle dit que les mages avaient connaissance du buisson ardent qui fut montré à Moïse, ainsi que des prophéties relatives à l'incarnation du Sauveur. C'est pourquoi, ajoutait-elle, ils se tenaient continuellement sur leur montagne d'Orient, avec

d'autres spectateurs, pour observer l'apparition de la nouvelle étoile. Cependant, avant de la voir par îlre, il leur fut révélé que le Rédempteur était déjà né. Ils descendirent alors tout joyeux de la montagne; et, quand ils furent dans la plaine, l'étoile apparut à leurs yeux.

VISION XLVII

Le premier jour de mars, Françoise, faisant oraison dans sa chambre, eut la vision que voici. Elle vit la Reine céleste entourée d'une multitude d'anges de l'ordre des séraphins; elle avait aussi avec elle saint Paul apôtre, saint Benoît et la glorieuse Magdeleine. La servante de Dieu s'étant approchée de son trône, cette illustre Reine lui dit : « Soyez la bienvenue, mon « Oblate, singulièrement aimée de moi et de mon « divin Fils. La preuve de mon amour est que je « vous appelle à cette fête. Celui de Jésus n'est pas « plus douteux ; c'est lui qui, après vous avoir puri- « fiée de toute affection terrestre et de votre sensualité, « vous a remplie de son amour. Vous lui avez ensuite « donné votre cœur, et en retour il s'est donné a vous « tout entier. C'est son noble amour qui vous a pacifiée « et rendue toute douce et toute paisible; c'est son noble « amour qui vous procure cette vision si claire, que vous « ne pouvez douter de la vérité des choses que vous « voyez. Vous êtes son joyau qu'il a confié à ma garde, « et je vous protége si bien, que rien ne peut vous nuire, « ni seulement vous arrêter dans votre progrès. Vivez

« donc joyeuse et continuez à marcher dans la voie spi-
« rituelle où vous êtes entrée. »

Alors Paul apôtre dit respectueusement à la Reine céleste : « Je vous rends grâces, ô divine Marie, qui avez « si bien dirigé cette âme, qui l'avez couverte de votre « manteau, sous lequel elle a trouvé les plus douces « consolations, et cet amour dont l'impulsion l'a fait « monter dans cette gloire; elle a toujours été humble, « tout en faisant semblant d'être superbe. Or, c'est vous, « grande Reine, qui l'avez conservée dans ce mépris « d'elle-même ; c'est vous qui l'avez remplie de votre « amour ; c'est vous qui l'avez établie dans la vérité de « votre très-doux Fils. Oh ! que vous avez su tirer un « merveilleux parti des petits dons qu'elle vous a faits ! « je veux parler de son amour, de sa confiance et de son « zèle. Grâces vous soient rendues pour l'avoir faite libre « et reçue sur la barque assurée de votre protection. »

Or, Françoise voyait ses servantes et ses filles spirituelles, qu'elle avait engendrées en Jésus Christ, au pied du trône de la Mère de Dieu ; et elle l'entendit leur dire : « Ames bénies par le Créateur, il vous a toutes « acceptées pour mes Oblates. Tenez-vous prêtes à ré-« pondre à mon appel. Je vous attendrai le jour de la « fête de mon Annonciation. Disposez-vous à accomplir « mes ordres. Soyez attentives aux inspirations que je « vous donnerai, ayez un cœur pur et un courage mâle, « ne vous laissez pas ébranler par les obstacles et les « difficultés. L'amour vous soutiendra parmi les tribu-« lations, et, pourvu que vous soyez humbles, elles vous « sembleront légères. » Elle ajouta après un moment de

silence : « Qu'elle soit la bienvenue, cette société que « j'ai désiré voir en ma présence ; car c'est moi qui l'ai « appelée à cette vision. Eh bien donc ! qu'elle éloigne « les obstacles, s'il en restait encore, afin que rien ne « les empêche de répondre à l'appel que je leur ferai. « Un petit empêchement suffit pour arrêter des âmes à « qui une paille paraît être une poutre. Qu'elles aient « soin d'obéir à leur mère spirituelle. Sans cette obéis- « sance elles n'ont ni pureté de cœur ni force spiri- « tuelle ; c'est pourquoi la peur les prend à la vue du « moindre danger, et lorsqu'il se présente une difficulté, « elles demeurent suspendues entre oui et non, ne « sachant quel parti prendre. Une fille obéissante au « contraire n'éprouve ni embarras ni faiblesses, préparée « qu'elle est à faire tout ce qu'on lui prescrira. Ainsi « par exemple, et au sortir de cette vision, le père spi- « rituel en demande compte à l'âme qui l'a eue, elle « rougira sans doute ; mais cependant elle répondra : « J'étais placée à la droite de la Reine céleste, qui m'a « permis de reposer ma tête sur son sein et m'a enve'op- « pée dans son manteau d'or, et de son manteau d'argent « elle couvrait mes filles spirituelles. »

VISION XLVIII

Le 22 du même mois, Françoise, après sa communion, eut une extase d'abord immobile. Or elle voyait les trésors de Dieu ouverts, parce qu'il en voulait faire une dispensation. La Reine céleste était présente avec saint Paul, saint Benoît et sainte Magdeleine. Lorsque

Françoise eut un peu contemplé cette vision, Marie-Magdeleine lui dit : « Ame qui avez été conduite et « transformée dans la grâce du grand abîme, établissez-« vous fortement en votre Seigneur Jésus-Christ. Faites-« vous faire une clef et une serrure solide, pour enfer-« mer l'amour divin dans votre cœur, en sorte qu'il « ne puisse plus vous échapper. Or, c'est en vous jetant « dans cet abîme d'ardeur que vous vous procurerez « cette forte serrure ; car l'amour est un lien fort « comme le fer. Ame, ne sortez plus de la plénitude du « souverain bien, puisque Dieu a daigné vous amener « à la source et vous rendre capable de le recevoir. « Réjouissez-vous et comprenez, le mieux qu'il vous sera « possible, ce bien qui vous remplit de ses trésors ; ils « sont d'un ordre fort élevé, et c'est pour cela que je « vous invite à les bien comprendre. Cela exige que « vous montiez ; mais, pour monter, il faut descendre. « Descendez donc, ô âme, non dans les imperfections « par faiblesse, mais en vous-même par une profonde « humilité, et que ce soit l'amour qui vous engage à « descendre. Plus vous descendrez bas, et plus vous « remonterez haut. Vous le savez déjà par expérience, « puisque vous voilà élevée jusqu'à la lumière où se fait « voir la Divinité. Étant ainsi prise par l'amour, faites « en sorte de vous embraser dans cette ardeur et de « demeurer toujours unie avec elle. »

Saint Paul prit ici la parole, et dit de la part de la Mère de Dieu : « Voici ce que dit la Reine céleste à « vous toutes qui êtes ses Oblates : Soyez fermes dans « ce projet que vous avez conçu, et que rien ne vous

« décourage. Vous avez à votre disposition le sang « précieux du Rédempteur. Si vous vous submergez « dans ce sang victorieux, vous y trouverez la force dont « vous avez besoin. Soyez généreuse, aimez à méditer « les choses célestes, humiliez-vous en toute rencontre ; « l'humilité vous fera jouir d'une véritable tranquillité. « Notre grande Reine veut que vous sachiez que les « démons sont en mouvement pour s'opposer à votre « entreprise. Ce sont des ennemis, que leur expérience « et leur malice rendent fort redoutables. C'est pour- « quoi il est nécessaire que votre conduite soit prudem- « ment réglée. Or, voici les conseils que vous donne « cette puissante protectrice : Marchez par la voie « droite que Jésus-Christ vous a tracée ; ne perdez ja- « mais de vue la sainte crainte de Dieu et la charité ; « soyez prudentes et bien avisées dans tout ce que vous « faites ; dépouillez-vous de votre volonté ; ne gardez « rien en propre ; ne considérez dans toutes les choses « qui arrivent que l'honneur de Dieu ; prenez garde « de donner aux autres aucun mauvais exemple ; que « l'honnêteté accompagne toutes vos actions ; soyez « constamment aussi sages que modestes ; magnanimes « dans le service de Dieu, sans crainte que l'on vous « taxe d'orgueil ; on vous en accusera, vous pouvez en « être sûres, et le démon ne manquera pas d'appuyer « cette accusation, pour vous rendre timides dans le « bien ; mais, quoi qu'on en puisse dire, continuez à « agir avec cette magnanimité. Avant de commencer « vos actions, recourez toujours à la prière ; allumez « de plus en plus votre zèle pour la gloire de Dieu ; c'est

« le moyen de vous désabuser des chimères de la vanité, « et de vous prémunir contre les retours de la complai- « sance en soi-même, si odieuse à ceux qui aiment Dieu « de tout leur cœur. Quelque chose qui arrive, demeu- « rez paisibles, dans les épreuves et les souffrances con- « fiez-vous en Dieu ; embrassez sa croix, cachez vous « dans ses plaies, submergez-vous dans son sang. Si « vous faites bien tout ce que je viens de vous dire, « vous vivrez en paix, vous donnerez à toutes vos actions « beaucoup de mérite, et vous arriverez au plus haut « point de perfection. »

VISION XLIX

Sept jours après cette vision, Françoise en eut une autre dans laquelle elle fut admise à contempler les plaies glorieuses de Jésus, et la divine Marie lui dit : « O âme ! toute voyageuse que vous êtes, l'amour ce- « pendant vous a fait venir ici pour être témoin de « ce festin qui représente la vie éternelle. Contem- « plez attentivement ce beau spectacle. L'amour a « voulu vous y faire assister pour vous remplir de con- « solations. Alors Jésus dit à sa Mère : O Mère très- « douce ! ce que vous venez de dire à cette âme me « plaît beaucoup ; mais faites en sorte qu'elle se dé- « pouille de sa volonté propre, et qu'elle s'oublie dans « ce festin, qui fait passer l'âme de sa position dans « une autre meilleure. O âme ! reprit la Reine céleste, « vous entendez ce que vous dit mon Fils : Celui qui est « la source de la vie vous admet à son banquet, où il

« vous nourrit et vous fait reprendre de nouvelles for-
« ces. Vous voilà tout absorbée en lui pour votre con-
« solation. Puisque vous êtes transformée dans la sou-
« veraine vérité, et tellement enivrée, que vous ne savez
« plus ce que vous faites; laissez-lui le soin de vous
« conduire, et n'ayez plus de propre volonté. Recevez,
« ô âme ! recevez de ces fruits; ce sont de très-belles
« pommes que l'amour a produites, afin qu'en les man-
« geant, vous deveniez belle, parce qu'il veut vous gar-
« der avec lui. Abandonnez-lui votre fin et soyez sans
« sollicitudes. »

Ici Françoise descendit à l'extase mobile, et dit devant une de ses filles qui se trouvait là : Voici ce que me dit le glorieux Paul : « Aimez à demeurer seule dans le
« plus intime de votre âme, parce que c'est là que vous
« obtiendrez l'inestimable don de l'amour généreux.
« Aimez la sainte pauvreté; elle vous dépouillera de vo-
« tre volonté propre. Aimez à entendre ce que Dieu
« vous dit dans le secret, et tenez votre cœur prêt à faire
« ce qui peut lui être agréable. Fixez votre mémoire en
« sa présence, et demeurez paisible entre les mains de
« sa divine volonté. O âme bénie ! vivez, vivez dans
« l'ordre; c'est pour l'établir solidement en vous;
« c'est pour vous rendre toute céleste, qu'il vous a re-
« tirée de votre corps mortel et amenée à ce festin. Vi-
« vez généreuse, puisque vous êtes si tendrement ai-
« mée et si richement comblée des dons de la divine
« sagesse. La douceur de l'Esprit-Saint va rompre
« toutes vos chaînes. Suivez-le donc, et affermissez-
« vous dans l'amour de Dieu. Soyez attentive sur vous-

« même, et regardez-vous bien de tous les côtés. Lors-
« qu'une âme n'est pas vigilante, il est facile à l'ennemi
« de lui faire des blessures, et même des blessures
« graves. Faites en sorte d'apercevoir de loin le serpent
« maudit, et prenez garde qu'il vous approche; car il en
« veut à votre vie. Tenez-vous bien modeste et recueil-
« lie en vous-même : vos évagations au dehors ne se-
« raient pas sans danger; car cette bête malfaisante
« verse quelquefois les tentations comme une pluie
« d'orage, et si l'âme est hors de son abri, cette pluie
« pénètre dans son intérieur, et gâte tout ce qui s'y
« trouve. Ayez en horreur les paroles vaines et super-
« flues, parce qu'elles font perdre le temps, ce qui
« cause à l'âme un grand préjudice. N'écoutez point les
« personnes qui aiment à se repaître de ces vains dis-
« cours; évitez même leur rencontre. Fuyez les conver-
« sations de celles qui sont étrangères à ce genre de vie.
« Avec ces sortes de gens, non-seulement il n'y a rien à
« gagner, mais il y a beaucoup à perdre. Ne pas obser-
« ver la modestie des yeux est encore un défaut fort
« dommageable; c'est le moyen de se remplir la tête
« d'une foule de pensées vaines, qui détournent de
« l'attention qu'il faudrait avoir à Dieu. Soyez sobre
« d'actes extérieurs ; il vaut mieux vous tenir renfer-
« mée dans votre intérieur, pour vous y regarder, ainsi
« que celui qui vous a créée. Si vous vous regardez
« attentivement, vous vous connaîtrez bientôt dans la
« vérité, et alors vous prendrez en bonne part tout ce
« que les autres jugeront à propos de vous dire. Tenez-
« vous également appliquée à voir ce que Dieu fait en

« vous, à écouter ce qu'il vous demande, afin de con-
« former votre conduite à sa sainte volonté. Si vous étiez
« attentive à vous considérer vous-même confuse de
« votre bassesse, vous n'oseriez pas ouvrir la bouche
« pour vous excuser, ou même pour vous faire écouter.
« Après la réfection que vous venez de prendre, retour-
« nez à votre corps, et réjouissez-vous en Dieu, qui vous
« a fourni les moyens de vous mettre en liberté. » Pendant que Françoise parlait ainsi, l'air de la chapelle était embaumé d'un parfum délicieux, qui finit par se répandre dans toute l'église. Cette vision eut lieu le 29 mars 1433.

VISION L

Le 3 avril, dans une extase, Françoise fut témoin de louanges solennelles que toute la cour céleste donnait à Jésus-Christ. Saint Jean-Baptiste commença à dire : « Louanges à vous, Dieu éternel, par tant de tra-
« vaux et de peines dont vous chargea votre ardente
« charité pour nous. Vaincu par votre propre amour,
« vous vous déterminâtes à endurer tous les supplices
« annoncés par les prophètes ; et ce sont ces souffran-
« ces qui nous ont donné la vie. Pouvons-nous aujour-
« d'hui ne pas nous réjouir et vous faire fête? Nous
« savons tout cela, ô très-doux ami ! reprit saint Pierre ;
« nous fûmes témoins des peines que vous endurâtes
« pendant toute votre vie. Si, au lieu de souffrir nous-
« mêmes aujourd'hui, nous nous réjouissons avec vous,
« c'est à vos tourments que nous en sommes rede-

« vables ; c'est pourquoi nous rendons grâces à votre « divine charité.

« O âme ! dit saint Paul parlant à Françoise ; ô âme ! « que le Créateur a amenée dans cette gloire, ne per- « dez jamais le souvenir de ce que vous y voyez. Que « la vérité, qui vous est aujourd'hui découverte par le « Verbe, vous donne la paix et la vraie obéissance, « qui, du reste, vous plaît assez. Voici ce que le Verbe « divin vous recommande : Visitez fréquemment ces « filles que vous avez engendrées en lui ; appelez-les « toutes à vous, et informez-vous de leurs besoins pour « y remédier ; car il ne plaît pas à Dieu que vous de- « meuriez ainsi sans fardeau et sans sollicitude. La di- « vine Majesté exige que vous les examiniez avec atten- « tion, et leur annonciez la parole de la vérité. Faites « en sorte qu'elles soient toujours ferventes et appli- « quées à servir Dieu dans toute la pureté de leurs « cœurs ; qu'elles soient généreuses et vraiment obéis- « santes. Jésus-Christ a beaucoup souffert pour les « hommes. C'est par obéissance qu'il a répandu jus- « qu'à la dernière goutte de son sang. Quelle serait « donc l'ingratitude de vos filles et la vôtre, si elles « manquaient de courage pour bien faire, et vous pour « les bien conduire ! Les ménagements sont dictés par « l'amour-propre : le remède en est dans l humilité. »

VISION LI

Le jour de Pâques, Françoise, élevée dans une extase immobile, vit sur un trône magnifique Jésus et

Marie, et au pied du trône, tous les saints qui venaient en bel ordre rendre grâces à leur Rédempteur. Saint Jean-Baptiste disait, avec la troupe des patriarches: « O Jésus ! de quels ardents désirs votre avénement fut « l'objet pendant quatre mille ans ! Avec quelle impa- « tience les pauvres humains, enveloppés dans les té- « nèbres, attendaient votre lumière ! Enfin, vous pa- « rûtes sur la terre, et votre présence fit succéder à la « nuit un beau jour. Grâces vous soient rendues, ai- « mable Sauveur ! C'est vous qui nous avez rachetés, « éclairés et généreusement associés à votre gloire. « Oui, répondaient David et les prophètes, fêtons tous « l'amour du Créateur à qui nous devons la félicité « dont nous jouissons, la lumière qui nous éclaire, et « l'ardeur qui nous enflamme. Oui, reprirent sain « Paul et les autres apôtres, remercions-le tous du re- « pos qu'il nous a donné dans ce lieu de délices où sa « gloire nous illumine, où le feu de son amour em- « brase et consume nos cœurs. » Saint Étienne et saint Laurent dirent ensuite : « Louons le Seigneur et son « pouvoir absolu : il nous a rachetés par son sang, et « maintenus dans son amour par sa puissance. Quel « bonheur de le voir ressuscité ! Oh ! qu'il est beau à « nos yeux ! »

Ici saint Paul dit à la servante de Dieu : « Ame bénie, « que Dieu a créée dans le temps, et qu'il a connue de « toute éternité, voilà qu'aujourd'hui il vous transforme « en lui par l'amour, et vous rend témoin de cette fête « solennelle. Associez-vous aux joies que vous voyez « ici : ce sont les signes du grand amour de notre Ré-

« dempteur pour les âmes qui lui sont chères. O « pauvre petite âme ! recevez les grâces qui vous sont « offertes et réservées pour la suite. Contemplez le sou- « verain bien qui vous les donne, tant vous êtes chère « à sa Majesté. Son amour, qui vous poursuit sans « cesse, vous fait actuellement brûler de son ardeur. « Faites en sorte de recevoir cette joie dans sa pléni- « tude. Incorporez-vous à ce Dieu de bonté, et embras- « sez-le si étroitement, qu'il ne puisse plus vous « échapper. »

Après ce discours, Françoise, étant descendue à l'extase mobile, dit tout haut ce qui suit, en présence du père et de plusieurs de ses filles spirituelles : « Magde- « leine et les autres saintes femmes ayant quitté la « sainte Vierge pour aller au tombeau, cette divine « Mère eut le sentiment de la résurrection de son Fils, « et se mit à genoux pour recevoir sa visite. En effet, « il lui apparut sur-le-champ avec ses glorieuses plaies, « et lui dit : Je vous salue, ma sainte Mère, *Salve, sancta* « *Parens*, etc. ; il s'assit ensuite auprès d'elle, et l'en- « tretint de l'accomplissement qu'il avait donné à toutes « les prophéties qui le concernaient. Après cette con- « versation, qui fut assez courte, il se leva, reçut les « adorations de sa Mère, et sortit. Marie, après le dé- « part de Jésus, demeura prosternée et appliquée au « saint exercice de l'oraison. Ce doux Jésus, qui avait « hâte de consoler sa chère Magdeleine, lui apparut, « comme le dit l'Évangile, et Magdeleine, transportée « de joie, courut dire aux apôtres qu'elle avait vu son « Rédempteur. » Je n'irai pas plus loin, parce que ce

recit ne présente sur le fait dont il s'agit aucune lumière nouvelle.

VISION LII

Le 7 de juin, pendant une extase immobile, sainte Marie-Magdeleine s'approcha d'elle, et lui dit : « O « âme ! qui, dans le désir que vous avez de servir votre « Créateur, avez eu le bon esprit de vous dépouiller « de votre propre volonté, pour vous remettre entière- « ment entre les mains de sa volonté sainte, ne pensez « plus qu'à lui plaire, et procurez sa gloire autant que « vous le pourrez. Continuez à marcher sans déviations « dans la voie droite, toujours fidèle à vos résolutions, « intrépide dans les dangers, prudente pour éviter les « piéges que vos ennemis pourront vous tendre, obéis- « sante et ensevelie dans l'amour divin. » Elle enten- « dit ensuite l'apôtre saint Paul qui disait : « L'auguste « Trinité célèbre aujourd'hui deux fêtes, celle de l'u- « nion des deux natures dans la personne de Jésus- « Christ, et celle de trois personnes dans l'essence di- « vine. Cette essence infinie mesure par elle-même « toutes les autres choses qu'elle a faites par sa puis- « sance, qu'elle a réglées par sa sagesse, qu'elle con- « serve par sa bonté. C'est elle qui a créé les esprits « angéliques, qui les a enflammés et conservés dans la « pureté par la main de son amour. Leur multitude est « si grande, que la langue humaine ne saurait l'expri- « mer ; cependant leur nombre est connu des esprits « bienheureux, qui le comprennent avec certitude par

« la vision du miroir divin. Ils voient également dans « ce miroir toutes les âmes actuellement bienheureuses « et réprouvées. Quant à celles qui sont encore dans « la voie, Dieu seul connaît leur salut ou leur perte, « parce qu'ayant reçu de sa bonté le libre arbitre, elles « sont maîtresses de se sauver ou de se damner. Or, « tandis que leur sort dépend de l'usage qu'elles vou- « dront faire de leur liberté, le Tout-Puissant seul sait « quelle en sera l'issue, et ainsi demeurent la prédes- « tination des unes, et la prescience de la réprobation « des autres, sans que cela nuise à leur liberté. Lors- « qu'une âme tombe dans le péché mortel, la divine « bonté fait tout ce qu'elle peut par sa puissance ordi- « naire, d'abord pour l'empêcher de tomber, et ensuite, « pour la relever de sa chute, en lui tendant la main « de sa puissance, et l'excitant à la prendre par l'attrait « de sa grâce, et l'opération de sa miséricordieuse « charité. Parce que ses mauvaises opérations l'aveu- « glent, Dieu l'éclaire par sa grâce, et l'attire douce- « ment à lui. Pendant qu'elle demeure placée entre la « justice et la miséricorde, ce Père plein de bonté « n'omet rien de ce qui est propre à la convertir, vou- « lant faire remplir dans le ciel tous les trônes que les « démons ont laissés vacants par leur chute. Telle est « la conduite de la Providence à l'égard des pécheurs. « Leurs résistances mêmes ne la rebutent pas ; elle les « attend avec une patience admirable ; elle les appelle, « et, s'il le faut, prolonge leur vie pour leur donner le « temps du repentir. Or, beaucoup d'entre eux sont « sauvés, quelquefois par une grâce absolue, mais com-

« munément par leurs prières et leurs bonnes œuvres. « Puisqu'il est ainsi, ne mettez jamais de bornes à la « divine bonté, à la miséricorde qui est infinie. Con- « servez toujours dans votre cœur une espérance indu- « bitable en celui qui est un esprit de douceur, et per- « met qu'on le mène et le ramène avec une patience « que la vivacité humaine ne comprend pas. Quelque « chose qui arrive, confiez-vous en ce bon Maître ; et « croyez que tout ce qu'il fait est bien fait, et que les « âmes qui se perdent, se perdent par leur faute, Dieu « ne cessant de leur départir sa grâce, selon sa volonté. « Approuvez donc toujours ce qu'il fait, ou veut, ou « permet, sans chercher à découvrir les raisons de sa « conduite, qui sont admirables. Tout ce qu'il fait est « bien fait, et ce qui vous convient, c'est de vous aban- « donner entièrement à son bon plaisir. »

VISION LIII

Le 11 juin, l'Eglise célébrait la fête du saint Sacrement de l'autel. Or, Françoise, après sa communion, entra dans une extase immobile, et entendit une voix divine qui lui disait : « O âme ! qui venez de partici- « per à ce banquet, où Jésus-Christ s'est placé pour « vous servir de nourriture, pour vous guider dans la « voie qui mène à la véritable vie, à cette vie bienheu- « reuse dont nous jouissons, soyez reconnaissante au- « tant que joyeuse d'un si grand bienfait, et tâchez de « comprendre l'amour infini que renferme ce grand « mystère. » Après avoir entendu ces paroles, Fran-

çoise descendit à l'extase mobile, et dit à haute voix :

« O âme, qui que vous soyez, voici ce que l'apôtre « saint Paul vous dit de la part du Verbe : Si vous vou- « lez obtenir du zèle et du courage, allez au Verbe di- « vin. Lorsqu'une âme prend place à son banquet, il « se donne à elle avec plénitude, renouvelle sa ferveur, « et lui fait spirituellement sentir qu'elle est faite à son « image. C'est par l'intelligence que Dieu lui donne en « soufflant sur elle, qu'elle est faite à sa ressemblance. « Or, quand elle a du zèle, elle éclaire son intelligence « en méditant les choses de Dieu. En les méditant, elle « en comprend la vérité; et quand sa foi est bien éclai- « rée, elle conforme sa croyance à l'enseignement di- « vin. Alors la charité donne le fruit de l'amour à l'in- « telligence, et l'âme se trouve tellement embrasée par « la chaleur de l'amour, qu'elle se transforme en Dieu. « O âme ! ne vous laissez donc pas aller au sommeil; « mais affermissez-vous dans la foi et dans l'amour sub- « stantiel. Si vous voulez goûter une consolation déli- « cieuse, considérez la divine sagesse; voyez l'ordre « qu'elle a mis dans ses créatures, et comment elle les « a admirablement disposées, conformément à son bon « plaisir. Si vous voulez avoir de la générosité dans le « service de Dieu, contemplez son amour pour nous, et « tout ce que cet amour lui a fait entreprendre pour « notre bien, sans aucun intérêt propre. Pauvre petite « âme, pensez que vous êtes constamment sous les « yeux de Dieu, et vous ne changerez rien à votre con- « duite sans en avoir de justes raisons, parce que son

« œil vous éclairera et vous donnera la vigueur qui « vous est nécessaire. »

VISION LIV

Pendant l'octave de cette fête, ayant passé toute une nuit en oraison, elle vit au lever de l'aurore des nuées obscures et effrayantes, dans lesquelles s'agitaient des géants à figures horribles, et qui paraissaient transportés de fureur. Elle vit aussi une dame fort belle, mais négligée dans sa parure, qu'on lui dit être l'Église de Dieu. Auprès d'elle, était un jeune homme d'un aspect fort noble, qu'on ne lui fit pas connaître. Or, ces horribles géants insultaient cruellement cette dame, et voulurent même tirer leur sabre du fourreau, pour lui ôter la vie. Françoise, à cette vue, saisie d'une sainte colère, se mit entre eux et cette dame, qu'elle défendit avec autant de courage que de vigueur. Or, sa défense consistait dans la fermeté de sa foi et la ferveur avec laquelle elle répétait cette prière : *Deus, in nomine tuo salvum me fac :* Dieu, sauvez-moi par la puissance de votre nom. Cette prière fut si efficace, que les géants ne purent tirer leurs glaives, et restèrent immobiles, comme s'ils eussent été liés par un être plus fort qu'eux. Ainsi, par la grâce de Dieu et les prières de sa servante, ces méchants ne purent nuire à l'Église. Du reste, ce ne fut pas la seule fois que Françoise concourut à la protéger et à la consoler. Dieu lui fit connaître en diverses circonstances les tribulations et les épreuves qui menaçaient cette mère chérie, sans doute

afin qu'elle s'interposât pour détourner sa colère. Souvent aussi elle fut avertie par saint Paul et d'autres saints, dans ses extases, de prier pour la ville de Rome, que Dieu menaçait de détruire dans sa fureur; et toujours ses intercessions étaient accueillies comme autrefois celles de Moïse. Tel est le crédit d'une âme véritablement sainte auprès du Seigneur.

VISION LV

Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, Françoise, après sa communion, entra dans une extase immobile, et l'apôtre saint Paul lui dit : « O âme, venez voir les « préparatifs de la solennité qui vous a pour objet ; car « c'est pour votre utilité que Dieu a prescrit cette fête, « il s'agit de vous faire entrer dans la vérité. Je suis l'en- « voyé de Jésus-Christ, comprenez-bien, ô âme, les choses « que je vais vous montrer et vous dire : L'humilité qui « se fait bien petite, et se maintient dans cette infério- « rité, parvient à la connaissance de la vérité et s'y per- « fectionne ; elle veut toujours vivre seule afin de con- « server sa rare beauté; elle veille avec grand soin à se « tenir nette et pure, et c'est cette pureté qui la défend « et la protége L'humilité se suffit à elle-même, elle « craint et fuit les regards et les attentions des créatures, « bien loin de les rechercher. O âme, que ce chemin de « l'humilité est beau ! aucun intérêt ne la touche si ce « n'est la gloire de son Dieu, auquel elle s'est donnée « tout entière et sans réserve. Tout occupée de lui plaire, « elle se repose sur lui et s'abandonne à sa providence,

« avec une entière sécurité ; elle en vient jusqu'à se haïr « et se venger d'elle-même, parce qu'elle ne voit que « sa bassesse et ses péchés, et ne perd jamais de vue « cette profonde misère, sachant bien que sans cette « connaissance précieuse sa chute serait assurée. Sourde « aux excuses de sa sensualité, quand elle vient à faillir, « elle en est toute honteuse, si honteuse qu'elle n'ose « plus regarder le ciel, de peur de rencontrer les yeux du « Dieu si bon qu'elle a eu le malheur d'offenser. Lors- « que l'âme se laisse guider par la lumière de l'intelli- « gence et voit la vérité, elle revient sans cesse à son « bien qui est Dieu seul, se remet en lui, vit dans la « vérité, et se fait très-petite et très-pauvre. Or, sa re- « mise en Dieu se fait par la foi qui est une très-belle « vertu. La vraie confiance vient ensuite avec l'espérance « et le désir de l'amour. Or, ce désir est si ardent que « l'âme s'y trouve comme abîmée, et elle demeure « toute joyeuse dans cette charité, avec une profondeur « d'amour qui la rend très-certaine. Ainsi préparée, « elle monte et va se placer dans les secrets divins, où elle « trouve un repos, une sérénité, en un mot, une paix par- « faite. Enfin, la charité la transforme en Dieu dont elle « adopte la manière de vivre et d'agir, parce qu'elle « l'aime d'un amour véritable. »

Après ce discours, Françoise étant réduite à l'extase mobile, dit à son père spirituel : « Voici ce que dit le « glorieux Jean-Baptiste : La vérité se découvre à l'âme « lorsqu'elle se dépouille d'elle-même et renonce à « ses appétits sensitifs. Il dit que la vérité se trouve « dans la mémoire de la conscience, quand elle est

« éclairée par la vraie lumière de l'intelligence. Or, « pour que l'entendement discerne la vraie lumière, « qui se donne à lui avec abondance, il faut que l'âme « soit animée du désir de correspondre à la vérité; mais « aussi, lorsque cette volonté est forte et courageuse, « elle reçoit la grâce d'une lumière parfaite. Une fois « éclairée de la vraie lumière, elle doit chercher la vé- « rité dans sa mémoire, où elle est sûre de la rencon- « trer. Quand une fois elle a trouvé la vérité, elle la « saisit par la foi et l'amour; elle la fixe en elle par « l'humilité et la prudence. Dès lors elle se porte avec « courage et avec force à tout ce qui est du bon plaisir « de Dieu, tandis qu'elle n'a que de la haine et du mé- « pris pour tout ce qui tend à énerver son courage, ou « affaiblir sa bonne volonté.

« O âme noble ! en qui le Père céleste a mis sa forme « et son image, regardez bien le miroir divin, et n'en « détournez plus vos regards, de peur d'en perdre la « mémoire. Renfermez-vous dans votre intérieur, vous « appliquant à pratiquer la véritable obéissance. Mar- « chez dans la voie que Jésus-Christ vous a tracée; il « vous protégera par sa puissance, et vous fortifiera « par sa sagesse, tandis que sa clémence vous rendra « stable dans la vérité. Ne craignez ni les ennemis ni « les dangers; oubliez-vous vous-même; ne pensez qu'à « lui plaire, et, sous sa protection, vous vivrez en sécu- « rité. Si vous aimez Dieu dans la vérité, vous ne re- « douterez point les injures et les adversités, bien plus « vous les recevrez toute joyeuse, les regardant comme « une bonne fortune. Or, votre joie ce sera Dieu et la

« sainte pauvreté. La pauvreté vit en assurance, parce « qu'elle vit seule, et n'attend rien que de Dieu, dans « lequel elle est toute plongée. O âme ! rendez-vous « belle aux yeux du doux Jésus qui vous a réformée et « s'est donné à vous sans réserve. Aidez-le à vous en- « flammer de son amour ; car il ne veut rien faire en « vous sans vous. Soyez courageuse et zélée pour son « service, afin de ne pas perdre votre souverain bien. » Françoise fut témoin, pendant cette vision, de la fête qui se faisait dans la céleste patrie en l'honneur du glorieux Jean-Baptiste ; mais elle n'en déclara rien qui mérite d'être rapporté.

VISION LVI

Le 29 du même mois, Françoise fut favorisée d'une vision admirable, après laquelle saint Benoît lui dit : « O pauvre petite âme ! considérez votre bassesse qui « vous reste, malgré la hauteur où, par la grâce de « Dieu, vous vous trouvez placée. Ne portez pas plus « loin votre ambition, et ne lui demandez rien davan- « tage. Exiger de lui plus qu'il ne veut faire pour vous, « ce serait un moyen sûr de le mécontenter. Vous voyez « la vaste enceinte de la cité céleste, enceinte qui n'est « autre chose que Dieu, immense foyer de la lumière « et de la charité. Contentez-vous de cela, et soyez « reconnaissante de cette faveur signalée. Comment « êtes-vous assez audacieuse, pauvre petite âme, pour « vouloir pénétrer plus avant dans cette gloire : déjà « vous y êtes abîmée ; mais vous ne le comprenez pas.

« Considérez votre petitesse, et vous ne penserez plus « à vous relever. O âme ! qui êtes transformée dans l'es « prit par l'intelligence, et placée devant le mirior di- « vin, les autres âmes vous envient cette béatitude, « sachez donc en jouir et vous en contenter. Considérez « votre valeur, et prenez garde de vous méconnaître. « Plus vous vous humilierez, et plus vous serez comblée « d'honneurs. Au lieu de vous complaire en vous- « même, mettez vos complaisances en Dieu, et soyez « bonne gardienne de ses dons, dons si efficaces, que « l'âme qui les reçoit, si elle est humble, vole plutôt « qu'elle ne marche. Quand elle demeure satisfaite dans « la sainte pauvreté, cette croix est pour elle un asile « où elle jouit d'une aimable liberté. Elle aime la so- « litude, croît sans cesse en amour pour celui qui a « conquis son cœur, et trouve en lui toutes les conso- « lations qu'elle désire. O âme ! aimez votre Dieu, et « aimez-le parfaitement ; aimez les dons précieux qu'il « vous accorde. Vous voilà maintenant toute céleste « par la pureté du cœur et l'ouverture de l'esprit. Tra- « vaillez donc à faire connaître et aimer votre bienfai- « teur ; dites aux âmes qui vous suivent qu'elles doivent « tendre avec zèle à leur perfection, mais sans sortir « de leur voie, et se tenant contentes des grâces qu'il « leur donne. Confiez-vous en Dieu ; vous trouverez en « lui le rassasiement et la paix. »

VISION LVII

Françoise, étant un jour en extase mobile, vit l'En-

fant Jésus assis sur les genoux de sa Mère bien-aimée. Cette vue enflammant son amour, elle ne put résister au désir de prendre dans ses bras cet Enfant adorable. « O grande Reine! s'écria-t-elle, donnez-moi, je vous « en conjure, cet Enfant divin. Vous ne sauriez le por- « ter, lui répondit l'auguste Marie, car son poids est « immense. Donnez-le-moi toujours, reprit Françoise; « vous verrez qu'il se tiendra et se portera tout seul. » La Reine du ciel, se laissant persuader, lui remit ce précieux trésor, et la servante de Dieu, toute hors d'elle-même, se mit à chanter un cantique de louanges, qui ne fut point écrit à cause d'une indisposition de son père spirituel. Elle eut cette vision le jour de Noël de l'année 1433.

VISION LVIII

La nuit suivante, Françoise, faisant oraison dans sa chambre, selon sa coutume, fut transportée en esprit dans la patrie céleste, où l'on célébrait la fête du disciple bien-aimé. Ce saint apôtre, s'étant approché de la servante de Dieu, lui offrit un bouquet de roses et de violettes, en disant: « Donnez ces fleurs à votre ar- « change, il saura les distribuer comme il convient. » Françoise remit dans les mains de l'archange ce bouquet odoriférant, dont le parfum réjouissait et fortifiait son cœur. Alors l'Apôtre lui dit: « Ces cinq roses « blanches que vous voyez signifient la pureté, et ces « cinq roses rouges la charité ardente. Quant à celles « qui sont à la fois blanches et rouges, elles dénotent « la bonne préparation du cœur, qui consiste dans une

« volonté embrasée de l'amour divin. Vous voyez, « ajouta-t-il, que ces roses fermées par le bas sont « ouvertes par le haut. Tel doit être le cœur de l'homme, « fermé aux choses inférieures et mondaines, et large- « ment ouvert aux choses supérieures et célestes. Les « violettes représentent l'humilité jointe à la foi. Enfin, « de toutes ces vertus procède la vraie et sainte obéis- « sance, dont le parfum embaume les monastères, et « monte jusqu'au ciel. » Telle fut la vision de la servante de Dieu, le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste.

VISION LIX

Le premier jour de janvier 1434, Françoise, pendant une extase mobile, dit à son père spirituel, de la part de saint Paul : « La charité de Dieu se manifeste à vous « dans la vérité. Appliquez-vous à bien comprendre ses « paroles, qui, du reste, sont fort claires : La souveraine « sagesse fortifie votre âme par l'obéissance ; car l'obéis- « sance pure est un fruit de la sagesse de Dieu. L'esprit « de sagesse met toujours à la bouche ce qu'il fait dire « par la voie de l'obéissance, et toutes les paroles qu'il « inspire sont des paroles de vérité. Or, la vraie obéis- « sance met en Dieu toute sa confiance ; elle n'écoute « point ses propres idées ; elle fait taire ses affections « et ses désirs, et ne sait plus qu'accomplir le bon « plaisir de Dieu. Rien ne lui déplaît, rien ne la trouble. « Tout ce que Dieu lui commande, elle l'exécute avec « plaisir. Les humiliations et les croix même, parce « qu'elles viennent de sa main, lui sont agréables. Elle

« agit sans précipitation : ses occupations ne lui causent « ni dégoût ni ennui. Tout joug dont on la charge lui « paraît léger ; elle ne sait ce que c'est que de s'atten- « drir sur elle-même. La parole de Dieu lui donne force « et courage. Elle n'opère que par amour. Nulle crainte « n'a d'accès dans son cœur, si ce n'est celle de ne « pas accomplir assez fidèlement la volonté divine.

« Lorsqu'une âme aspire à l'obéissance, qu'elle soit « bien attentive à écouter la divine sagesse, pour se « mettre à l'abri des illusions. Les déceptions du démon « détournent l'âme de la vérité, et la remplissent d'in- « quiétudes. Dès lors sa vie est un combat continuel, « combat périlleux, parce qu'elle n'est pas soutenue par « la confiance en Dieu; combat pénible parce qu'il « n'est plus adouci par le grand gain de l'obéissance. « Or, il y a beaucoup d'âmes qui se laissent tromper « de cette façon, et ne sont rien moins qu'obéissantes, « tout en croyant l'être. C'est la conscience qui indique « la véritable voie de l'obéissance. Une âme qui néglige « les avis de sa conscience ne saurait être dans cette « heureuse voie. Si vous en connaissez quelqu'une de « cette espèce, considérez-la bien, et vous verrez qu'au « lieu de sacrifier son propre vouloir, elle le maintient, « acceptant ce qu'il accepte, et rebutant ce qu'il rebute. « Cette âme donc, qui se croit dépouillée de tout, est « réellement propriétaire. Comprenez bien ce que je « vais dire : la volonté n'est pas l'inspiration; l'intention « n'est pas le désir ; l'examen n'est pas la conscience. « Or, c'est la conscience qui est le frein le plus fort de « la propre volonté. Une conscience pure, fidèle, droite

« et libre de la propre volonté, dépouille l'âme, la livre « tout entière à Dieu seul, et l'établit dans la pure « obéissance. Elle est donc bienheureuse, cette âme, « qui s'est donnée tout entière à l'obéissance, car elle « s'est mise en possession de la paix souveraine, et l'em- « brasse si étroitement, qu'elle ne saurait lui échapper.

« Que dirai-je maintenant de l'âme généreuse ! un « mot seulement; car si je voulais dire tout ce que je « sais à son avantage, je n'en finirais plus. Une âme « obéissante, pauvre et souffrante avec Jésus-Christ, et « portant sa croix avec une douce patience, fait de gran- « des œuvres, parce qu'elle est embrasée d'amour pour « ce Dieu Sauveur. Elle demeure comme morte dans « l'obéissance, et unie à son Créateur. Tels furent les « saints que l'obéissance conduisit au martyre. »

VISION LX

Le 25 janvier, jour où l'Église célèbre la Conversion de saint Paul, Françoise, étant dans une extase mobile, dit ce qui suit : « L'amour, voulant faire de Paul perséc- « cuteur un vase d'élection, le mit d'abord à l'épreuve; « il lança sur lui un rayon de sa lumière qui l'aveugla et « le renversa, mais, en lui ôtant la vue du corps, cette « lumière divine éclaira son âme. Au même instant, « l'amour l'appela et fut satisfait de la promptitude de « son obéissance, dont il prévoyait les fruits abondants; « il l'envoya se laver dans les eaux du baptême, et quand « il fut purifié, il le destina à prêcher l'Évangile aux « nations; mais, pour le rendre capable de cette haute

mission, il l'attira hors de lui-même, le transforma dans son souverain bien, afin de lui découvrir ses secrets qui sont la vérité même de Dieu. Pendant qu'il le tenait en sa présence, il lui fit voir la vérité dans la clarté de son secret, il le plongea dans le grand abîme pour lui montrer la vie éternelle dans son clair miroir. Paul, en effet, vit là des choses qu'il n'a pu nous redire. Quant à moi, je dirai ce qui m'en est manifesté. Paul, dans cette circonstance, n'était pas en lui ; il était ravi en Dieu. Or, dans ce ravissement, il vit l'ordre des choses créées, les âmes ordonnées dans la charité de Dieu, et celles qui étaient désordonnées et perdues dans sa prescience. Il vit que Dieu faisait, pour ramener ces âmes, tout ce qu'il pouvait faire par sa puissance ordinaire. Or, voici ce qui lui fut révélé à cet égard : 1° Dieu créa toutes les âmes en vue du Sauveur, pour les faire jouir de ses mérites ; 2° il leur donna pour cela la vraie liberté ; 3° prévoyant toutes les ruses des ennemis pour les perdre, il leur donna la lumière pour discerner le bien du mal, lumière qui n'est autre chose que sa grâce ; 4° celles qui en profitent pour aimer la vertu et la pratiquer arrivent à la gloire éternelle ; celles au contraire qui ne veulent pas faire ce que la lumière leur indique arrivent à l'éternelle réprobation. Or, les choses se passent ainsi, parce que la justice et la miséricorde vont toujours ensemble. »

VISION LXI

Le 2 février, jour de la fête de la Purification, la ser-

vante de Dieu eut une extase, pendant laquelle elle vit la Reine céleste qui apportait son Fils dans le temple, et le déposait sur l'autel. Ce divin Enfant se tint debout sur l'autel, et sa Mère se prosterna devant lui pour l'adorer. En ce moment l'archange de Françoise, s'approchant de lui avec un profond respect, lui présenta un bouquet de roses et de violettes. Le divin Enfant le reçut, et, tandis qu'il le tenait dans ses mains sacrées, ces fleurs se convertirent en pierres précieuses de couleurs diverses. Or, Françoise ne vit plus, entre les mains de son archange, ce bouquet qu'il portait d'ordinaire, et dont le parfum embaumait son appartement.

VISION LXII

Le 16 mai, jour de la Pentecôte, Françoise, après sa communion, eut une extase immobile, d'où, étant revenue à l'extase mobile, elle dit ce qui suit : « J'ai vu le « Très-Haut, et sa douce Mère était en sa présence, « ayant auprès d'elle saint Paul, saint Jean l'Évangéliste « et le glorieux saint Benoît. Or, celui-ci m'a dit de la « part du Tout-Puissant : La foi est nécessaire à l'homme, « parce qu'elle introduit l'âme dans la charité, et fait « qu'elle n'a plus que Dieu seul en vue dans sa conduite. « La vraie obéissance sert beaucoup aussi à la charité; « mais, pour qu'une âme soit vraiment obéissante, il « faut : 1° qu'elle ne conserve aucun attachement hu- « main ; 2° qu'elle se considère comme une étrangère en « ce monde; 3° qu'elle s'élève au-dessus des sens, et ban- « nisse de son esprit toutes les espèces matérielles, afin

« de pouvoir présenter à Dieu un entendement pure-
« ment spirituel ; 4° il faut également qu'elle renonce à
« sa famille et à ses propriétés, afin que ni plaisir ni dé-
« plaisir ne la fassent balancer dans sa dépendance ; il
« faut 5° qu'elle ignore ces mots je veux, et je ne veux
« pas, et 6° que sa conversation soit sans cesse avec Dieu.
« A ces conditions, cette âme obéissante deviendra toute
« céleste. L'apôtre saint Paul me dit que c'est par cette
« voie qu'il parvint à la perfection, et conçut une telle
« haine de son corps qu'il ne désirait rien plus que de
« le voir se dissoudre, pour se réunir à Jésus-Christ. Cet
« apôtre ajoute qu'une âme désireuse de la perfection,
« doit toujours être gracieuse dans son obéissance, fer-
« vente et généreuse. Dieu est singulièrement content,
« reprend saint Benoît, lorsqu'une âme opère avec cou-
« rage, avance avec ordre, à la manière de Dieu ; d'où
« il arrive qu'en marchant doucement, elle parvient
« néanmoins promptement au but. Dieu aime aussi à
« voir que cette âme se dépouille de toute crainte, ne
« s'occupe point d'elle-même, et se conforme en tout
« avec sa sainte volonté. Alors, parce qu'il est fidèle, il
« pourvoit à tous ses besoins qui lui sont parfaitement
« connus, et se charge d'être lui-même son guide. Avec
« un tel conducteur, cette pauvre voyageuse n'a plus à
« craindre de s'égarer : tout ce qui lui reste à faire, c'est
« de le suivre, c'est de se dépouiller de tout, afin de
« marcher plus légèrement, c'est surtout de ne rien
« porter dans son propre vouloir ; et alors, il n'y aura
« plus ni choses ni personnes qui la retardent dans sa
« course. Il est nécessaire encore qu'elle marche avec

« prudence, qu'elle s'écarte de tout ce qui pourrait lui « nuire, et qu'elle croisse toujours davantage en amour. « Moyennant cela, qu'elle soit sans crainte sur le danger « de l'inconstance ; dès qu'elle fait ce qu'elle peut, « elle aura pour compagnes la charité et la vérité.

« Qu'elle soit discrète dans le bien, ennemie de tout « défaut, en garde contre tout péché, à cause de l'hon- « neur de Dieu; qu'elle renonce pleinement à sa vo- « lonté, et donne à son Créateur une affection toute « filiale ; car un bon fils a toujours pour son père un « profond respect, et évite avec grand soin tout ce qui « pourrait lui déplaire; il est attentif aux moindres si- « gnes de sa volonté, toujours prêt à exécuter ses or- « dres, toujours disposé à les satisfaire en tout ce qu'il « peut désirer ; il mourrait s'il le fallait pour le servir. « Aussi le père, sensible à sa fidélité, ne reste pas en « arrière ; il n'est point de danger auquel il ne se dévoue « pour sauver un si bon fils, c'est pour lui qu'il travaille, « et réserve tout son gain pour l'enrichir. Voilà bien en « effet ce qu'a fait Jésus-Christ notre tendre père ; il « nous a enrichis de ses travaux et de ses sueurs, et « s'est dépouillé pour nous de son sang et de sa vie. « N'est-il pas juste, après cela, que l'âme qui le doit « servir se dévoue tout entière à lui plaire ? Ne serait-elle « pas souverainement ingrate, si elle balançait à lui « faire le sacrifice de ses appétits? qu'elle soit donc tou- « jours pleine d'amour et de zèle; qu'elle porte sans « cesse ses regards au-dessus des cieux; qu'elle s'aban- « donne pleinement au bon plaisir de Dieu, afin de mé- « riter qu'il l'éclaire de ses plus vives lumières. »

VISION LXIII

Françoise, étant une nuit en oraison, eut une extase, et vit dans la vision béatifique une horrible calamité qui menaçait la ville de Rome. Elle fit ce qu'elle put, selon son usage, pour s'unir au bon plaisir divin, mais son ardente charité pour le prochain ne lui permit pas de demeurer indifférente sur un châtiment qu'elle prévoyait devoir causer la perte d'une multitude d'âmes, et, malgré son état extatique, elle en eut une profonde affliction. La nuit suivante, après avoir triomphé de quelques tentations assez violentes, dont le démon l'assaillit pour la troubler dans son oraison, elle eut une nouvelle extase, dont elle rendit compte en ces termes : « J'ai vu la Reine céleste accompagnée de sainte « Marie-Magdeleine, de saint Benoît, des princes de la « terre, Pierre et Paul, et des glorieux martyrs, Lau- « rent et Étienne. La divine Marie me parlait, et l'apôtre « saint Paul écrivait ces paroles que voici : O âme ! con- « sidérez attentivement les malheurs dont Rome est « menacée. La vision que vous avez eue était destinée à « vous les faire connaître. Cela ne doit ni ébranler votre « foi ni diminuer votre amour pour Dieu ; car regardez « dans le miroir de la clarté suprême, et vous verrez que « c'est la charité divine qui gouverne tout. Du reste, vous « pouvez être sans inquiétude sur ce qui vous concerne, « parce que cette lumière, dans laquelle vous êtes si fré- « quemment admise, vous communiquera la force dont « vous aurez besoin O âme précieuse ! que Dieu soutient « par lui-même, faites en sorte que votre vouloir soit

« toujours dans le vouloir de Dieu, parce que la volonté « divine ne respire que l'amour des âmes qui se disposent « et se recueillent dans son amour enflammé. Une âme à « qui Dieu fait connaître ses projets de vengeance re- « garde son opération représentée dans le miroir divin, « et ensuite elle se repose sur cette volonté adorable, « comme autrefois le Disciple bien-aimé sur le sein de « son Maître chéri. Quant à vous, ô âme ! après vous « être ainsi soumise au vouloir divin, vous devez néan- « moins céder à la charité qui vous presse, et vous inté- « resser à ces âmes ingrates qui abusent de la grâce, « perdent le temps qui leur est donné pour faire péni- « tence, préfèrent la guerre à la paix, et l'inimitié de Dieu « à son amour. La Mère de Dieu vous donne l'exemple ; « car, en ce moment, elle exerce à l'égard des Romains « son office d'avocate des pécheurs, intercédant vive- « ment auprès de son Fils, et sollicitant puissamment « sa miséricorde. Or, elle veut que vous et vos filles « recouriez aux pratiques humiliantes et aux exercices « de dévotion, pour empêcher, s'il est possible encore, « la ruine de cette ville. Ce n'est pas même assez pour « satisfaire à la charité. Écrivez à tous les corps religieux « des deux sexes, et recommandez-leur de recourir à « la pénitence, de redoubler d'amour pour Dieu, de faire « des processions dans leurs églises, en chantant des « litanies, pour détourner les fléaux de la colère céleste, « et obtenir la conversion des pécheurs. »

La glorieuse Magdeleine a pris la plume à son tour, et écrit sur le papier ce qui suit : « La reine céleste dit « que le Seigneur, dans sa sagesse, a décidé qu'il là-

« cherait la bride aux démons, pour ruiner cette ville,
« parce qu'il ne peut plus souffrir les haines cruelles
« que ses habitants nourrissent dans leurs cœurs. Ce-
« pendant son amour pour les âmes fait qu'il retient en-
« core les terribles exécuteurs de ses vengeances. Hâ-
« tez-vous donc de venir au secours de ces âmes par le
« zèle de la charité, tandis qu'il en est encore temps. Le
« saint sacrifice étant de tous les moyens de fléchir le
« courroux du ciel le plus efficace, vous ferez célébrer
« dix-huit messes selon l'ordre prescrit par le présent
« mandement. La première messe sera de la très-sainte
« Trinité : la seconde de l'Annonciation ; la troisième
« de la Nativité du Sauveur. Or, ces trois messes auront
« pour objet d'obtenir la cessation des ténèbres qui
« aveuglent les pécheurs, et le retour de la lumière. La
« quatrième sera du Baptême de Notre-Seigneur, pour
« le prier de découvrir aux cœurs ulcérés la laideur du
« vice auquel ils sont en proie, et que leur cache l'es-
« prit de mensonge. La cinquième sera celle des Noces
« de Cana, où le Seigneur fit son premier miracle. La
« sixième sera de la Manifestation de Jésus-Christ aux
« mages, lorsqu'il les amena dans l'étable, où ils lui
« offrirent leurs adorations et leurs présents. La sep-
« tième sera la messe du Jeudi-Saint, jour où le Sau-
« veur pourvut à nos nécessités, en nous préparant la
« ressource de son sacrement adorable. La huitième
« sera *de Beata*, dont l'introït commence par ces paro-
« les : *Salve, sancta Parens ;* paroles que Jésus-Christ
« adressa à sa sainte Mère, lorsqu'il lui apparut pour la
« première fois après sa résurrection. Cette messe aura

« pour but d'obtenir que ce divin Consolateur daigne « nous visiter dans cette triste circonstance, et détour- « ner les malheurs dont nous sommes menacés. La neu- « vième messe sera de l'Ascension, pour demander à ce « bon Maître que, comme il réunit ce jour-là tous ses « disciples sur la montagne, et leur laissa sa paix et sa « charité, ainsi il rétablisse entre les habitants de la ville de « Rome la paix et l'union. La dixième sera du Saint-Es- « prit, afin qu'il daigne rallumer le feu de la charité dans « les âmes. La onzième sera de la Nativité de la sainte « Vierge, pour la prier de remplir le ministère de ré- « paratrice, et d'empêcher que la population de cette « grande ville ne soit exterminée par l'ennemi du genre « humain. La douzième sera de la Présentation de Jé- « sus-Christ au temple. La treizième sera la messe de « l'Assomption, qui nous rappelle le couronnement de « l'auguste Marie, afin d'obtenir de cette grande Reine « qu'elle pourvoie au salut de ses sujets, qui périssent « dans la sentine des péchés. La quatorzième sera celle « de l'Archange saint Michel, pour le prier d'arracher « de la gueule du dragon tant d'âmes dont ce monstre « fait sa pâture. La quinzième sera de saint Jean-Bap- « tiste ; la seizième des saints Apôtres, Pierre et Paul ; « la dix-septième des saints martyrs Étienne et Lau- « rent ; la dix-huitième de la fervente Magdeleine.

« O vous, ajouta Françoise, s'adressant à ceux qui « étaient présents; ô vous ! qui entendez et qui comprenez « cette ordonnance prescrite par la Reine des cieux, pour « vous sauver du danger qui vous menace, tenez-vous dans « le silence et dans la sainte dévotion; armez-vous d'une

« vive foi et d'une grande confiance ; accomplissez fidè-
« lement ce que vous ordonne la Mère de Dieu, soyez
« forts et courageux, et, quelque chose qui arrive, vous
« ne vous laisserez point abattre. »

Aussitôt que l'ordonnance fut écrite, saint Paul la remit entre les mains de l'Archange qui prenait soin de la servante de Dieu. Or, c'était en lisant dans ce papier que Françoise prononçait tout ce que nous venons de dire, et son père spirituel écrivait sous sa dictée. A mesure qu'il écrivait les choses, elles s'effaçaient sur le papier, dont la largeur était environ d'une demi-palme, et la longueur de trois palmes et demie. Cette vision eut lieu le 14 octobre 1434. Les religieux des divers monastères ayant refusé d'obtempérer aux désirs de la bienheureuse, elle envoya son confesseur au pape Eugène, qui prescrivit les messes et autres dévotions qu'elle demandait ; ce qui, au rapport de saint Antoine, fit cesser la guerre qui désolait déjà depuis longtemps les états du Saint-Siége.

VISION LXIV

Le 27 avril 1435, Françoise étant dans l'état d'extase mobile, son confesseur voulut savoir comment, dans cet état extraordinaire, elle pouvait l'entendre et répondre à ses questions. L'ayant donc interrogée sur ce point, elle répondit : « Lorsque vous me commandez par la
« sainte obéissance de parler, de marcher, de m'asseoir,
« de me lever, de me tenir tranquille, je n'entends rien
« de ce que vous me dites, pas plus que je ne sens ce

« que l'on me fait parce que je suis hors de mes sens « corporels. On me flagellerait, on me brûlerait en pareil « cas, que je ne le sentirais pas davantage. Je fais néan- « moins ce que vous exigez de moi, parce que la volonté « de Dieu opère en moi de telle sorte, que mon esprit « accoutumé à l'obéissance répond à l'intention de l'es- « prit qui vous dicte le commandement. » Elle disait cela étant encore en extase ; mais, lorsqu'elle fut revenue à ses sens naturels, elle ne se souvint plus de ce que le père lui avait demandé, ni de la réponse qu'elle lui avait faite. Toutes ses extases étaient suivies d'un semblable oubli ; elle éprouvait seulement un certain malaise produit par les expériences diverses auxquelles la soumettaient quelquefois les personnes qui l'entouraient.

VISION LXV

La réponse que Françoise avait faite à son père ne l'avait pas pleinement satisfait ; il ne pouvait comprendre comment, ne sentant pas la violence qu'on lui faisait en lui tordant les mains, ou en les frictionnant fortement, elle pouvait néanmoins parler et répondre à l'obéissance. Or, Dieu voulut faire cesser son étonnement et satisfaire sa curiosité. Un jour donc qu'après avoir communié, sa servante fut élevée dans l'extase, elle se mit à dire de la part de l'apôtre saint Paul : « La vérité suprême vient « d'opérer un changement dans ce corps humain, il a « perdu le mouvement, et ne peut plus s'aider ; tous ses « sens lui ont été ôtés par la volonté divine. L'ardeur

« de l'esprit qui voudrait comprendre ce qu'il voit est « si grande, que le sens humain ne saurait supporter un « tel travail, une si forte application. En conséquence, « il demeure accablé et comme anéanti. En outre, il op- « pose de telles difficultés à la compréhension des cho- « ses divines, que l'esprit, sans cette absorption, ne « pourrait y parvenir. Cette interruption des sens s'ap- « pelle aliénation, mais au fait aucune expression ne « peut donner une idée juste de l'élévation de l'esprit « au-dessus du corps, qui se fait dans l'extase. Dira- « t-on que ces âmes sont dans un état de som- « meil? Ce serait à tort; car elles sont bien éveillées et « fort attentives à regarder ce qu'on leur montre. Pour- « quoi donc ces personnes ne parlent-elles pas dans « cette compréhension intellectuelle, qui les enflamme « d'une si vive ardeur? Parce que cet état les lie de telle « sorte au dedans d'elles-mêmes, qu'elles ne peuvent « agir au dehors. Elles ne peuvent donc parler que par « l'opération de la volonté divine. Les sensations sont « également impossibles, parce qu'alors tous les sens « corporels sont repliés du côté de l'esprit, et si forte- « ment liés, qu'ils souffrent une espèce de torture. Cette « élévation de l'âme donne au corps une grande légè- « reté. Quant au sens de la vue, la divine sagesse lui « conserve une expression semblable à celle des yeux « d'une personne éveillée, dont le regard est fixe, et « elle agit ainsi pour empêcher qu'on ne croie ces « personnes endormies, et qu'on ne méprise leurs pa- « roles comme des rêves. »

Ici Françoise dit à son confesseur : Le saint Apôtre me

charge de vous dire encore que vous devez faire connaître tout ceci, sans crainte de passer pour un esprit faible et crédule : car maintenant et dans l'avenir, ceux qui sont affermis dans la vérité seront fort avides de savoir les secrets que je vous manifeste. Il veut encore que je vous engage a recevoir le zèle de la divine vérité, et à réformer la froideur de votre jugement en pareille matière. Or ceci vous est facile, car lorsqu'un homme voit la vérité, il reçoit en même temps la lumière pour la comprendre; et lorsqu'il l'a comprise, il s'y affectionne pleinement et la suit, et alors il discerne parfaitement tous les doutes qui se forment autour d'elle.

VISION LXVI

Lorsqu'après la mort de son époux, Françoise se fut réunie à ses filles, dans le monastère de la Tour-des-Miroirs, Dieu, voulant l'honorer plus qu'il n'avait fait jusque-là, lui donna pour protecteur un ange pris dans le quatrième chœur, c'est-à-dire parmi les puissances. Or, cet ange lui fut donné sous forme humaine, comme son archange dont nous avons parlé; mais sa gloire était beaucoup plus éclatante. Comme l'archange encore il était couvert d'une dalmatique, mais bien supérieure en beauté, sa protection contre les démons était aussi incomparablement plus puissante et plus efficace; l'archange, pour les chasser, avait besoin de secouer sa chevelure étincelante ; celui-ci les mettait en fuite simplement en les regardant, son seul aspect paraissait

leur en imposer beaucoup plus que celui du premier, car ils étaient tout tremblants en sa présence. Il tenait dans sa main gauche trois rameaux d'or qui signifiaient la sainte correction, ces rameaux avaient des feuilles semblables à celles du mûrier blanc, et il en sortait de la soie qu'il filait de sa main droite, ce qu'il faisait continuellement. Françoise eut cette vision le 21 mars 1436, jour de la fête de saint Benoît.

VISION LXVII

Quelques jours après, son père spirituel étant venu la voir, lui demanda si elle voyait quelque chose d'extraordinaire. Oui, mon père, répondit-elle, je vois dans la main de mon ange une lettre écrite par l'apôtre saint Paul, et aussitôt elle lui en fit la lecture. Or, dans cette lettre, c'était le Sauveur qui parlait à sa servante et voici ce qu'il lui disait: « Ame, ma bien-aimée, « parce que vous avez fidèlement conservé, augmenté, « perfectionné la foi que mon Esprit déposa dans votre « âme, je vous ai donné la pureté, cette parure ravis- « sante que vous avez reçue dans ma vérité, qui cor- « respond à la divine charité. O âme! j'ai désiré de « toute éternité, et avec un amour incroyable, de vous « avoir sous la main de ma volonté. Ayez donc une « ferme confiance en mon amour, qui veille à votre « garde. De votre côté, cependant, il est nécessaire « que vous vous occupiez de moi de telle sorte qu'au- « cune autre affaire ne vous arrête dans cette voie d'a- « mour où vous marchez. Ame, tâchez de bien sentir

« ce que je désire : il faut que vous vous conserviez « dans la justice, que vous soyez forte et généreuse, et que « votre cœur soit toujours avec moi. Moyennant cela, « je serai moi-même avec vous en toutes vos affaires, « et vous ferai jouir d'un repos constant. Soyez tou- « jours sur vos gardes, pour éviter les déceptions, dis- « crète et modérée dans toutes vos œuvres. Cependant « votre conversation avec moi doit être continuelle : « car plus on se met en rapport avec moi, et plus on « m'aime. Dans ces entretiens continuels avec moi, « l'âme devient en quelque sorte domestique, sensible « à tout ce qui me touche, et finit par se liquéfier au « feu de mon amour. Or, ceci est l'indice d'une âme « qui répond à la vérité ; car la vérité a dit que l'âme, « en présence de la charité, se fond comme la cire. « Ame, puisque j'ai bien voulu vous admettre à la com « munication de mes secrets, n'ayez plus de repos « jusqu'à ce que vous me soyez parfaitement soumise. « Vous voici devenue capable d'obéissance, à ma satis- « faction ; accomplissez-la promptement et avec ferveur, « si vous voulez être victorieuse. Cherchez en tout mon « bon plaisir, et vous trouverez des choses précieuses ; « vos mains demeureront innocentes ; votre cœur, éloi- « gnant toutes les affections infectes, acquerra une pu- « reté charmante, et bientôt vous serez toute légère et « pleine d'ardeur. Ame, embrasez-vous de mon amour, « et votre voyage se fera sans peine, et vous pourrez « vous élever légèrement sur la montagne, et vous pré- « senter aux regards du vrai Dieu. Cette ascension dont « je parle est celle qu'avait en vue le Prophète, lors-

« qu'il disait : Quel est celui qui montera sur la mon-
« tagne du Seigneur ? Eh bien ! ce sera vous qui mon-
« terez, appuyée sur mon amour. Ame, qui êtes ma
« bien-aimée, entrez toujours dans mes désirs, et con-
« servez-vous pure et nette, afin que je puisse me re-
« poser en vous. Or, je me repose en vous, avec une
« grande joie, lorsque je vous trouve reposant en moi-
« même. Que votre zèle aille toujours croissant avec
« l'intention de me contenter. Soyez ferme et stable,
« et vous comprendrez ma volonté sainte. Tenez votre
« esprit tranquille, et ma lumière l'éclairera, et il sera
« transformé. Alors vous vivrez avec moi dans une
« union étroite et constante, et vous chercherez en vain
« votre cœur en vous-même, parce qu'il demeurera
« toujours en moi. Ame, puisque vous vous donnez à
« moi, c'est un signe que vous voulez que je sois à vous.
« J'y consens aux conditions que vous vivrez d'une ma-
« nière céleste, et que vos actions seront toujours con-
« formes à mes intentions. Ame bénie, faites en sorte
« de bien comprendre cette lettre, qui vous est envo-
« yée pour récompenser votre obéissance. » A mesure que Françoise la lisait, les paroles s'effaçaient sur le papier que tenait son ange, en sorte que, la lecture étant achevée, toute l'écriture avait disparu.

VISION LXVIII

Le jour où l'Église célèbre la fête de la Conversion de saint Paul, Françoise eut la dévotion d'aller visiter son église, où elle se fit accompagner par plusieurs

de ses filles en Jésus-Christ. Lorsqu'elle était à genoux devant le maître-autel, appliquée à l'oraison, elle eut une extase qui dura depuis le grand matin jusqu'à l'heure des Complies. Ses filles, voyant que la nuit approchait, commencèrent à s'inquiéter, ne sachant ce qu'elles devaient faire, car elles n'osaient la troubler dans son extase ; mais le Seigneur vint à leur secours, comme il avait fait souvent en pareilles occasions. Par une opération de sa volonté sainte, elle entendit une voix intérieure qui lui prescrivait, en vertu de la sainte obéissance, de retourner dans sa maison. Cela suffit, Père tout-puissant, répondit-elle : je pars, puisque tel est votre bon plaisir. En effet, elle se leva aussitôt, et se mit en chemin, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux élevés vers le ciel, ce qui ne l'empêchait pas de marcher d'un pied sûr et ferme, comme à l'ordinaire. Elle fit ainsi en silence la moitié du chemin, et revint alors à ses sens naturels. Quelle heure est-il ? demanda-t-elle à ses filles, et pourquoi sommes-nous dans ce chemin public ? Mais, ma mère, répondit la plus jeune d'entre elles, qui se nommait Catherine Guidolini, nous revenons de la basilique de Saint-Paul ; nous voici bientôt à la porte de la ville, et fort heureusement, car le jour va finir. Dieu vous pardonne, mes filles, reprit Françoise ; mais vous auriez dû m'avertir qu'il se faisait tard. Sentant alors ses forces défaillir, comme il arrive à la suite des extases, elle s'appuya sur les bras de ses compagnes, pour continuer sa route ; mais son visage était si resplendissant, qu'elles n'en pouvaient supporter la vue. Ceci arriva en 1437.

VISION LXIX.

Dieu, voulant enrichir sa servante de nouvelles grâces, ordonna à son ange de changer de travail. En conséquence, il quitta son fuseau, et fit un ouvroir pour tisser de la toile, et dit à la servante de Dieu : « Je vais faire « d'abord une toile de cent lames ; j'en ferai ensuite une « de soixante, et enfin une de trente. » Or, il disait cela d'une voix très-douce, mais qui, au dire de Françoise, paraissait venir de fort loin. Tandis qu'il travaillait à son ouvroir, des chiens et des chats vinrent, à travers ses fils, se livrer bataille. (C'était une image de la contrariété). Cela parut donner à l'ange de l'ennui; mais cet ennui n'était qu'apparent; car les passions sont étrangères aux anges. Lorsque Françoise faisait quelque reproche général à ses filles en Jésus-Christ, l'ange interrompait son travail, et l'écoutait attentivement, avec un air d'obéissance. Lorsqu'elle disait le *Confiteor*, ce qu'elle faisait chaque soir avant de prendre son repos, l'ange demeurait encore attentif et sans rien faire. Il en usait de même toutes les fois qu'elle récitait les diverses heures de l'office divin, et alors il paraissait tout transformé dans les louanges divines, et Françoise voyait sur sa tête une colonne de lumière qui s'élevait jusqu'au ciel, et disparaissait aussitôt que l'office était terminé. Il est à remarquer encore que pendant tout le temps que duraient les heures, il avait les yeux constamment élevés vers le ciel.

Le corps de cet ange était pour Françoise comme un

miroir dans lequel elle voyait les choses présentes et futures beaucoup plus parfaitement que dans celui qu'elle avait auparavant. Toutes les grâces qu'elle recevait par son ministère étaient aussi beaucoup plus puissantes et plus parfaites; mais elle n'avait pas la consolation de le regarder comme le premier, sa splendeur étant tellement éclatante, que celle de l'archange ne semblait qu'un nuage obscur en comparaison. La bienheureuse eut cette vision le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, en l'année 1439. (Ceci est un supplément à la vision rapportée dans sa vie.)

VISION LXX

Le jour de Noël de l'année 1439, Françoise, voyant dans son extase la divine Marie qui tenait entre ses bras l'enfant Jésus, se mit à conjurer cette auguste Mère de le lui confier pour quelques instants. Sa prière fut on ne peut plus pressante; cependant elle n'obtint pas ce qu'elle désirait. Prenez patience, lui répondit la Reine du ciel, un peu plus tard je vous accorderai cette grâce. Le lendemain, Françoise se rendit à l'église de Saint-Laurent hors des Murs, pour visiter le corps de saint Étienne, dont l'église faisait la fête. Au retour, ayant eu la dévotion d'entrer dans la basilique de Saint-Jean de Latran, elle alla se mettre à genoux en face du maître-autel, et tout aussitôt fut élevée en extase. C'était le moment où l'auguste Marie voulait tenir sa promesse. En conséquence, elle mit son cher Fils entre les bras de la bienheureuse qui, suivant l'impulsion de la puis-

sance divine, se leva et s'en alla, tout extasiée qu'elle était, jusqu'à Sainte-Marie la Neuve, emportant avec elle son précieux trésor. Or, elle marchait d'un pas plus ferme et plus léger que si elle eût été dans son état naturel. Arrivée dans cette église, elle dit à ses compagnes d'aller chercher le père Hypolithe qui était alors prieur du monastère, et s'avança jusqu'à la grille du chœur où elle demeura debout, en face du maître-autel. Le père Hypolithe étant venu à son appel, ouvrit la porte de la grille pour la faire entrer dans le sanctuaire; elle y entra en effet, et parvenue au pied de l'autel, elle dit à ce religieux : « La sainte Vierge me promit hier de « me livrer son divin Fils, aujourd'hui elle a daigné ac- « complir sa promesse, je tiens dans mes bras ce très- « cher Enfant, et je veux le déposer sur cet autel. Vou- « driez-vous, mon père, le prendre et l'y placer vous- « même. » En même temps elle fit un mouvement de ses bras pour le lui livrer en disant : « Remarquez bien, mon père, que vous devrez me le rendre lorsque Dieu le voudra. » Le religieux ne prit rien, parce que le divin Enfant ne s'était rendu sensible que pour elle; mais il la quitta, et alors, s'étant mise à genoux, les mains jointes, l'extase continua.

Le père Hypolithe avait souvent prié Françoise, lorsqu'elle demeurait encore dans la maison de son mari, de le prendre pour son fils spirituel; mais elle lui avait constamment refusé cette grâce, par un sentiment de vraie humilité, disant qu'il ne convenait pas qu'un religieux appelât une pécheresse sa mère. Le père, ce jour-là, ayant réitéré sa demande, obtint enfin ce qu'il dé-

sirait. Oui, lui répondit-elle, je vous reçois aujourd'hui pour fils, pour frère et pour père. Cela dit, elle se leva sans sortir de son extase et s'en retourna dans sa maison.

VISION LXXI

Un jour, pendant une extase immobile, elle entendit une voix fort douce qui venait du ciel, et lui disait : « Je « suis cet amour qui ai donné la vie au genre humain, « qui le soutiens et le gouverne. Je suis ce Verbe qui « ai pris chair pour vous, passant pour cela neuf mois « dans un sein virginal; après quoi je me suis produit « au jour et ai vécu dans le monde, où j'ai été rassa- « sié pour vous d'opprobres et de tourments. Cepen- « dant, en venant sur la terre, je n'ai pas pour cela « quitté mon Père; sans sortir de son sein, j'ai accom- » pli ses ordres avec une parfaite obéissance, j'ai ré- « pandu mon sang et donné ma vie, j'ai établi un sa- « crement où je me suis renfermée afin d'être votre « nourriture, et j'ai fait tout cela pour vous renouveler « et vous sauver. Quiconque me reçoit avec une âme « pure, je me donne à lui sans réserve, je lui commu- « nique une foi vive et le remplis d'une ardente charité, « je le fais se transformer en amour, et par cet amour « ma divinité le soutient et lui fait goûter les biens que « je lui donne. Devenu vraiment humble, il est content « de tout ce qui lui arrive, et ne contredit jamais la vo- « lonté du Créateur qui la fait brûler du feu de son « amour. »

Après avoir entendu ces paroles, la servante de Dieu descendit à l'extase mobile, et se mit à dire parlant à son époux : « Vous êtes mon défenseur, mon soutien « et ma vie ; mais, mon très-doux Jésus, puisque vous « avez daigné vous incarner pour moi, vivre avec les « hommes pour m'instruire, et me faire sentir les dou- « ceurs de votre amour, faites-moi la grâce de vous de- « meurer toujours fidèle et de vous servir constamment « avec une pure et droite intention. Puisque vous m'a- « vez renouvelée dans votre sang précieux, gardez-moi « près de vous, et ne me forcez pas à me séparer des « biens dont je jouis ici par votre grâce. »

VISION LXXII

Un jour, après une extase immobile, son confesseur lui ayant demandé si elle avait eu quelque vision, elle répondit : Lorsque vous m'avez donné la sainte hostie, je l'ai vue tout en flamme ; ensuite mon esprit ayant été élevé fort haut, j'ai entendu une voix harmonieuse qui me disait : « Je suis le feu qui brûle les âmes de « ceux qui m'aiment sans les consumer ; je les amène « dans ce lieu de repos, où elles entendent un doux « cantique ; elles voudraient y rester toujours, et ne « plus descendre ; mais je ne les garde qu'autant qu'il « me plaît. Du reste, elles sont dans l'admiration des « choses que je fais, et des dons précieux que je leur « accorde. »

VISION LXXIII

La servante de Dieu, faisant oraison dans les ténèbres de la nuit, vit entrer dans sa chambre une lumière céleste qui emporta son âme à une grande hauteur. Après avoir joui longtemps de la vision béatifique, le Seigneur, voulant la congédier, lui dit d'une voix dont rien ne saurait égaler la douceur : « Je suis cet amour qui, « par obéissance et par inclination, me suis fait homme. « La Sagesse éternelle me consacra un temple virginal « dans lequel je demeurai renfermé pendant neuf mois. « Je n'y étais pourtant pas seul, mais environné de mes « anges. Je sortis du sein de ma Mère, sans nuire à son « intégrité, et parus dans le monde, semblable à vous « en tout, hormis le péché. O âme bénie ! puisque je vous « ai tant aimée, il est bien juste que je trouve en vous « de la reconnaissance : donnez-moi votre volonté en « retour de mes bienfaits, rendez-vous entièrement « pure ; embrassez-moi étroitement, et ne me quittez « plus. »

VISION LXXIV

Un autre jour, dans son extase, elle entendit une voix qui lui disait : « Je suis l'amour qui, en prenant les « cœurs, me fais prendre moi-même. Je suis fou d'a- « mour pour les âmes, au point que je suis descendu de « mon empire céleste pour les épouser, et les emmener « ensuite avec moi dans la gloire. De leur côté, pour se « rendre dignes de s'unir à moi, il est des purifications « indispensables parce qu'il n'est pas convenable que la

« Majesté impériale habite dans un lieu souillé. Qu'elles « se dépouillent donc de leurs mauvaises habitudes, et « se revêtent d'une robe de pureté; qu'elles soient « fidèles à me garder leurs cœurs, droites dans leur « conduite, prudentes dans leurs desseins, modestes « dans leur extérieur, solidement fondées dans l'humi- « lité et dans la sainte crainte filiale, qui est le signe « du parfait amour. Ma grâce ne leur manquera pas « pour ces diverses opérations parce que je veux les rap- « peler à moi, contracter avec elles une union perma- « nente, et les associer à ma bienheureuse éternité. »

VISION LXXV

« Je suis l'amour sensible à la voix des épouses qui « m'aiment. Elles m'ont appelé par leur amour, et je « suis venu m'établir dans ce sacrement, où elles trou- « vent leur plus douce consolation. De là j'appelle à « mon tour l'âme qui s'est égarée; je là rappelle à « moi pour la rendre heureuse. Si elle est docile à « mon inspiration, si elle se rend à mes avances, je la « rends humble par l'opération de ma grâce, et la rem- « plis ensuite d'une joie qui lui était inconnue; je l'enri- « chis de mes dons, et lui donne pour les garder une « prudence céleste. »

« Je suis l'amour divin, qui prends le cœur de celui « qui m'aime; je le remplis de ma grâce, et le mets tout « en feu par ma charité : alors il goûte des douceurs « ineffables, qui l'enivrent de telle sorte, qu'il ne sait « plus où il est. Dans sa reconnaissance, il est tout oc-

« cupé à rechercher ce qu'il pourrait faire pour me « plaire; et, dans cet intérêt, il en vient jusqu'à mepri- « ser les biens d'ici-bas, qui sont en effet fort méprisa- « bles, jusqu'à se mépriser lui-même ; et de cette ma- « nière il se rend digne de s'unir à moi.

« Je suis l'amour puissant qui attire l'âme aux visions « célestes, et excite en elle un désir ardent de voir celui « qui l'a créée. Lorsqu'elle l'a vu, elle ne veut plus « s'en éloigner, mais demeurer où elle est, avec les « séraphins, pour contempler toujours sa beauté ravis- « sante; et lorsqu'il la congédie, le désir de le revoir « encore demeure dans son cœur. Son amour est si ar- « dent, qu'elle ne fait plus que le louer, et le bénir et « lui rendre grâces. »

VISION LXXVI

Sainte Marie-Magdeleine dit un jour à la servante de Dieu, pendant qu'elle était élevée au-dessus de ses sens : « O pauvre petite âme ! conservez bien les grâces « qui vous ont été faites, et les dons précieux que vous « avez reçus ; rappelez-vous sans cesse celui dont ces « biens procèdent, celui qui vous enivre de ses célestes « douceurs, et vous transforme en lui. Maintenant que « vous êtes transformée et comblée de tant de biens, « tenez-vous en garde contre l'ignorance et l'ingrati- « tude ; marchez avec prudence, pour ne pas vous lais- « ser prendre dans les piéges de l'ennemi. Si le gou- « verneur d'une citadelle est menacé d'un siége, il » creuse des fossés autour de la place, répare ses mu-

« railles, ferme ses portes, et met des sentinelles sur les « tours, afin qu'elles l'avertissent de l'approche des « assaillants. Alors, plein de confiance en son refuge, « il ose sortir dans la plaine, et défier ses ennemis. Or, « une âme qui se confie dans l'amour divin en use de « même. »

VISION LXXVII

Pendant une oraison nocturne, elle vit dans son extase saint Onuphre qui lui dit : « Combien est malheureux « celui qui, permettant à son cœur de se dévoyer, ne « suit plus le véritable amour ! Cet amour dédaigné « cherche encore ce cœur infidèle ; mais il ne le trouve « pas parce que l'insensé est allé mendier ailleurs son « aliment et son repos. Combien est triste et souffrant « celui qui n'aime pas Jésus, dont l'amour mène à la vé- « ritable vie ! Cet homme place ses affections dans les « choses terrestres, et il ne prend pas garde que ces « biens manquent de durée ; il met sa confiance dans « ses amis et ses proches, se dépouille pour eux de tout « ce qu'il a, de manière à ne rien garder pour lui. Fi- « nalement, lorsqu'il n'a plus rien à leur donner, ces « ingrats l'abandonnent et il s'aperçoit, un peu tard, « qu'il a perdu son temps, en perdant son bien ; ce qui « lui cause une tristesse amère. Ceux qu'il considérait « comme ses meilleurs amis l'abandonnent dans ses « revers de fortune, si même ils ne se font ses ennemis: « et voilà ce qui lui reste d'un amour qui l'a fait déchoir « de sa noblesse, et rendu l'esclave de sa sensualité. « Les affections humaines sont semblables à la mulee

« qui tourne sans cesse et ne se repose jamais. Le monde « auquel se confie celui qui court après les affections « humaines est un perfide qui le trompe. Il le dépouille « des richesses qu'il aime, et lui refuse l'amour qu'il « croyait obtenir. Alors, sans revenir à Dieu, il n'aime « plus personne ; en sorte que son cœur est vide de tout « amour. L'irritation et la misère le poussent ensuite « au crime, ce qui l'enfonce encore davantage dans « l'abîme de l'affliction et du malheur. Hélas ! que ne « donnait-il son cœur à celui qui le mérite si bien, et lui « eût donné le bonheur pour récompense. Gardez-vous, « ô âme ! de ce triste et douloureux amour. N'entrez « pas dans cette voie pernicieuse ; attachez-vous plutôt « à Jésus-Christ, et donnez-lui toutes vos affections. « Celui qui l'aime uniquement n'est jamais triste. Imitez « la prudence de la colombe sauvage qui place son nid « sur l'arbre le plus élevé qu'elle rencontre, pour le « mettre à l'abri de la dévastation. En dégageant vos « affections de la terre, et les donnant à Dieu seul, vous « deviendrez semblable à l'aigle qui regarde le soleil « en face, et le contemple à son aise, sans que sa vive lu- « mière ne lui fasse aucun mal. »

Françoise entendit ensuite une voix divine qui lui disait ces paroles : « Je suis l'amour qui recherche les « cœurs pour me faire aimer. Ces cœurs, que j'ai ra- « chetés au prix de tout mon sang, me fuient et s'en- « foncent dans un chemin oblique ; mais je sais trouver « le moyen de les rappeler à moi. Lorsqu'ils sont reve- « nus, je les transforme dans ma pleine lumière, je les « fsa jouir de la contemplation de mon essence infinie,

« et leur fais boire un vin d'amour, qui leur communique « une ivresse perpétuelle. »

VISION LXXVIII

Une autre fois, dans son extase, elle entendit une voix qui lui disait : « Ame, soyez attentive, ce que vous voyez « est la figure de l'obéissance.» Elle regarda et vit, dans une place carrée, quatre roues au milieu desquelles était une colonne à laquelle les chaînes qui tenaient ces roues étaient attachées. Sur les roues étaient écrites ces paroles : « J'aime à m'occuper de moi ; je me plais « dans mes ténèbres ; je vais cherchant partout ce que « j'ai ; je désire ce que je ne puis avoir, et je roule ainsi « sans cesse dans la perte du temps. » Françoise lut ensuite sur la première chaîne ces paroles : « Je suis « l'humilité noble et parfaite, qui arrête le mouvement « de la première roue, afin de l'empêcher de rouler sur « elle-même, et de la fixer dans la vérité. » Elle lut sur la seconde chaîne : « Je suis la pureté constante et « fidèle ; j'arrête la seconde roue, afin qu'elle ne des- « cende pas dans la nuit du mensonge et des illusions.» Elle lut sur la troisième chaîne : « Je suis l'espérance « aux yeux fixes : j'arrête la troisième roue, de peur « qu'elle n'aille se perdre dans la mer. » Elle lut sur la qua- trième chaîne : « Je suis la sagesse qui fait garder les bon- « nes résolutions. J'empêche le mouvement de la qua- « trième roue, de peur qu'elle ne s'use. » La colonne aussi portait cet écriteau : « Je suis l'emblème de la « force ; c'est elle qui tient ces chaînes, et les rattache à

« Dieu. » Au sommet de la colonne était un autel magnifiquement orné, qui portait cette inscription : « Je suis « l'autel et la table où s'opèrent les sacrements. Je « repose sur la force. Mes ornements sont la foi, la pru« dence, la charité enflammée et l'exacte tempérance. » Sur cet autel, était assis un homme qui tenait un emblème de l'obéissance dans sa main, et disait : « Je suis le juge « de l'obéissance ; je rends compte au Verbe, et ramène « tout à l'amour divin, auquel appartient le jugement de « la droite raison et de la vérité. »

Je dois dire, en finissant ce livre des visions et des révélations dont fut favorisée l'humble servante de Jésus-Christ, qu'elle a déclaré plusieurs fois entendre qu'elles fussent soumises au jugement de l'Église catholique, dans le sein de laquelle elle voulait vivre et mourir. Or, l'Église, après examen, n'y a rien trouvé de condamnable. Lisez-les donc, pieux lecteur, avec sécurité ; et, après les avoir lues, méditez-les profondément, en rendant grâces à Dieu. Après avoir si longuement rappelé les faveurs singulières que notre Sainte reçut de Dieu, il est temps de raconter ses combats contre les démons, et ses glorieux triomphes.

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

Les démons apparaissent à Françoise sous différentes formes, et cherchent à l'effrayer.

Lorsque Dieu permit à l'esprit de ténèbres de se montrer à sa servante sous des formes sensibles, il lui apparut d'abord sous la figure d'un ermite, couvert d'une robe très-pauvre, avec une longue barbe, et tenant à la main un bâton tortueux. Françoise était dans la salle de réception, avec son beau-frère Paulutius. Lorsqu'elle vit entrer ce monstre qu'elle reconnut sans peine, effrayée de se voir si près de l'ennemi du genre humain et ne pouvant supporter sa vue, elle courut se renfermer dans sa chambre, et le démon resta dans la salle en conversation avec Paulutius qui ne le connaissait pas. Cependant Françoise, malgré son éloignement, le voyait encore des yeux de l'esprit, et ne pouvant le bannir de sa pensée, elle en était toute peinée et toute tremblante. Vannotia étant entrée dans ce moment même, et s'apercevant de son trouble, lui demanda ce qu'elle avait. Françoise, de peur de trahir le secret de

Dieu, ne lui fit aucune réponse ; mais elle continua son oraison ; et le démon, vaincu par cette arme puissante, fut contraint de se retirer sans nuire à personne dans la maison.

Une nuit, pendant qu'elle faisait oraison, ce cruel ennemi la prit par les cheveux, et, la portant sur le balcon, la suspendit sur la voie publique, en lui disant que c'en était fait de sa vie ; qu'il allait la briser contre le pavé. Il la tint assez longtemps dans cette position effrayante ; mais Françoise demeura confiante dans la bonté de Dieu qui, en effet, la tira de ses mains, et la remit en sûreté dans sa chambre. Dès le lendemain Françoise fit couper ses cheveux, afin d'empêcher le retour d'un semblable accident.

Étant un jour sortie avec sa sœur Vannotia, pour visiter l'église Saint-Jean de Latran, elles prirent un chemin détourné, afin de ne rencontrer personne. Lorsqu'elles approchaient de l'église des saints Pierre et Marcellin, Françoise se trouvant fatiguée s'assit sur une borne, et Vannotia en fit autant. Tandis qu'elles conversaient ensemble, elles furent abordées par un vieillard à longue barbe, qui leur fit les plus honteuses propositions. C'était l'esprit de ténèbres qui employait cette tentation pour causer à la servante de Dieu une affliction très-profonde, sachant bien que de tous les vices, c'était celui de la chair dont elle avait le plus d'horreur. Françoise, reconnaissant à ce trait le monstre qu'elle avait en sa présence, et voulant l'affliger à son tour, lui adressa ces paroles humiliantes : « O esprit dont la grossièreté « égale la malice, tu te crois bien caché sous cette forme

humaine ; je te reconnais et je rougis de ton infâmie. » Vannotia, avertie par ces paroles qu'elle était en présence de l'esprit infernal, fut saisie d'une grande crainte; mais Françoise la rassura en lui disant : « De quoi donc avez-vous peur ? Gardez-vous bien, ma sœur, de redouter une si vile créature ; mettons-nous à genoux, ajouta-t-elle, et invoquons le Tout-Puissant. » Elles s'y mirent en effet, et le démon disparut épouvanté par leur prière.

Une nuit que, selon sa coutume, elle vaquait à l'oraison, le démon à qui ce saint exercice déplaît souverainement, furieux contre elle, vint la prendre et la coucha sur une table fort étroite et fort haute, où il lui était difficile de se mouvoir sans tomber. Ne sachant comment faire pour en descendre, le démon riait d'elle et se moquait de son embarras ; la servante de Dieu se recommanda à son bon Maître, et demeura tranquille. Le Seigneur, après l'avoir laissée quelque temps dans cette position, sans doute pour exercer sa patience, la remit par terre, mais d'une manière si prompte et si subtile, qu'elle ne put se rendre compte du mouvement qu'elle avait fait.

Une autre fois, étant encore en oraison, le démon approcha d'elle avec une grande rage, et lui dit : Pour te faire de la peine, je jouerai quelque mauvais tour à ta sœur Vannotia. La bienheureuse, qui savait que sans la volonté de Dieu sa malice était impuissante, se moqua de cette menace et il disparut. Quelques jours après, Françoise voulant aller à l'église de Saint-Pierre, dont on célébrait la Dédicace, avec Vannotia, celle-ci fit un faux pas au haut de l'escalier et roula jusqu'en

bas. La chute fut si lourde, que tout son corps en fut meurtri des pieds à la tête. Françoise la guérit sur-le-champ, au grand déplaisir du démon qui lui dit : Si ta sœur vit encore, c'est bien malgré moi ; je l'ai jetée de manière à ce qu'elle devait rester morte sur la place ; mais un ange l'a soutenue, et elle n'est pas tombée comme je l'avais projeté.

Dans une de ces rencontres où ce méchant esprit tourmentait la bienheureuse, elle s'avisa de lui faire cette question : « Dis-moi, misérable, pourquoi tu demeures dans ton obstination, au lieu de recourir à la « divine miséricorde? Ce n'est pas à moi de prévenir « Dieu, répondit-il, c'est à lui de me faire réparation « de l'injure atroce qu'il m'a faite en me chassant du « ciel. Mais, reprit Françoise, c'est ton orgueil qui t'a « valu cette chute déplorable. Pourrais-tu bien me « dire, lui demanda le démon, pour changer de discours, ce que signifient ces paroles : Il placera les « brebis à sa droite et les boucs à sa gauche? Par les « boucs, répondit Françoise, il faut entendre les pécheurs superbes et désobéissants qui, comme toi, « seront damnés pour leur orgueilleuse révolte, et les « brebis sont la figure des âmes humbles et soumises « à la volonté de Dieu, dans l'accomplissement de ses « commandements, dont l'observation leur ouvrira le « ciel. Mais, dis-moi, reprit le démon, Dieu n'a-t-il pas « dit, faisons l'homme à notre image et ressemblance? « Pourquoi donc m'a-t-il perdu moi, parce que je « m'efforçais de lui ressembler? N'est-il pas clair qu'en « me chassant du ciel, il a commis à mon égard une

« injustice? Non, répondit Françoise, ce châtiment fut « juste, parce que dans ton orgueil, tu voulais te sous- « traire à son empire, t'égaler à lui et te faire Dieu. » Après avoir entendu ces paroles, Satan demeura sans réplique et fut tout confus.

Un jour que Françoise se sentait singulièrement portée à la contemplation, elle s'en alla dans son oratoire, dont elle ferma la porte, pour être plus tranquille, et se mit en oraison. Le démon, toujours désireux de la troubler dans cet exercice, prit la forme de son confesseur, entra dans son petit ermitage, muni de plumes, de papier et d'encre, vint s'asseoir auprès d'elle, et lui dit : « Je veux écrire les admirables visions et révéla- « tions dont Dieu vous favorise. Quel dommage que « vous ne sachiez pas écrire vous-même, vous compo- « seriez de gros livres de tant de choses merveilleuses « qui vous sont manifestées ; je veux absolument que « vous vous mettiez en état de rendre ce service au « monde. » A ce langage si propre à lui inspirer de la vaine gloire, Françoise n'eut pas de peine à reconnaître le personnage qui lui parlait ; aussi, bien loin d'accueillir ses éloges, elle lui dit d'un ton moqueur et méprisant : « Misérable, tu n'es pas le père de mon « âme ; tu es l'esprit de déception et de mensonge. « Quoi, ma fille, lui répondit-il, vous osez m'insulter « de la sorte, moi qui suis votre père spirituel, le mi- « nistre du Dieu très-haut et son représentant au saint « autel ! sachez respecter mon caractère et la mission « que je remplis en ce moment auprès de vous ; je « viens écrire les merveilles que Dieu vous fait con-

« naître, afin de les publier quand vous ne serez plus, « à votre propre honneur et à la gloire de celui qui « vous les révèle. Comment oses-tu parler de la sorte, « répondit la bienheureuse, esprit rejeté de Dieu et « souverainement misérable? raconte plutôt toi-même « les choses divines que tu as vues pendant ton séjour « dans le ciel, dans ce beau ciel dont ton orgueil t'a « rendu indigne et qu'il t'a fait perdre. » Satan, furieux de se voir méprisé, changea de forme et devint un dragon, dont l'aspect était effrayant et la puanteur intolérable. Il prit la servante de Dieu dans sa gueule, la pressa plusieurs fois violemment contre la muraille, et finit par la jeter en l'air; mais la puissance de Dieu l'empêcha de retomber, et la déposa doucement sur la plate-forme de l'édifice. De là, elle disait courageusement au démon : « Je compte pour rien tout ce que « tu m'as fait; redouble tes mauvais traitements si Dieu « t'en donne la puissance; je suis sans crainte et n'ai « que du mépris pour toi. » Ce monstre confondu se retira pour quelques instants, mais il reparut ensuite sous la forme d'un homme, tenant une lance à la main, et dit à Françoise : « Je vais te tuer ainsi que « ton fils Baptiste; mais, pour te faire souffrir davan- « tage, je commencerai par ton fils et finirai par toi. « Tu ne peux rien faire, lui répondit Françoise, sans « que Dieu te le permette; fais donc du pis que tu « pourras, j'y consens. » Irrité de ce défi, il voulut lui porter un coup de lance, mais elle para le coup avec courage, et prenant le fer de ses deux mains, elle l'arracha, ne laissant que le bois entre les mains de son

ennemi. Quel fut l'étonnement de la bienheureuse. lorsqu'elle put se convaincre que ce fer, long de deux palmes, était tout simplement un carton noirci. Ce combat ayant duré depuis six heures du matin jusqu'à trois heures après midi, Marguerite vint appeler Françoise, et le démon s'enfuit, ce qu'il faisait toujours lorsqu'elle était appelée.

Veillant une nuit auprès de son mari qui était malade, et étant descendue dans la salle, pour y prendre quelque chose dont il avait besoin, elle y trouva un démon d'un aspect effrayant ; il la saisit avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître, la porta sur le bord d'un puits, et fit semblant de vouloir l'y précipiter. Françoise, toujours tranquille dans sa confiance en la bonté divine, se contenta de dire, selon son usage en pareille circonstance : « O mon Jésus ! » et le démon, saisi d'épouvante, la remit sur ses pieds, et disparut. Lorsqu'elle voulut rentrer dans la maison, elle trouva la porte fermée ; c'est que le démon l'avait sortie par une fenêtre. Elle rentra donc, comme elle put, par cette ouverture, et remonta à la chambre de son mari. Celui-ci lui reprocha sa lenteur, et se plaignit que, l'ayant appelée cent fois, elle n'avait pas daigné lui répondre. Françoise, ne voulant pas lui faire part de ce qui lui était arrivé, s'excusa le mieux qu'elle put, sans blesser la vérité. Le démon l'avait saisie avec tant de violence, que la partie de son corps par laquelle il l'avait prise, était fort douloureuse, et cette douleur lui demeura pendant un assez long temps.

Veillant encore, une autre nuit, auprès de son mari,

avec je ne sais quelle personne, elle voulut s'occuper, selon sa coutume, au saint exercice de la contemplation ; mais elle ne put s'y livrer à son aise, parce que Laurent parlait avec l'autre personne de ses bœufs, de ses vaches, de ses brebis, de ses champs, toutes choses qui, au lieu d'intéresser l'esprit céleste de Françoise, lui causaient beaucoup d'ennui. Elle quitta donc la chambre, et alla s'enfermer dans la cuisine, où les servantes n'étaient plus, pour contempler en pleine liberté. Elle se mit à genoux non loin du foyer qui était couvert d'une braise ardente ; mais à peine son esprit commençait-il à s'élever en Dieu, que le démon furieux la saisit et la tint suspendue pendant quelques instants sur les charbons, de manière à lui brûler un tant soit peu les pieds. Françoise, sans se troubler, recourut à Jésus, sa ressource ordinaire, et aussitôt elle se trouva libre et déposée sans violence sur la plate-forme de la maison, mais sans pouvoir deviner comment elle y était venue.

Les religieux du Mont-Cassin, obligés de fuir de leur couvent pour échapper aux horreurs de la guerre, étaient venus chercher un refuge à Rome, où ils occupaient le palais de Sainte-Cécile, dans le quartier Transtéverin. Un jour que Françoise passait par la rue qui longe cet édifice, elle aperçut sur le fronton sept esprits infernaux. Surprise de cette vision, et désirant savoir la cause de leur présence, l'un d'entre eux lui dit : « Nous sommes venus ici pour rendre la vie dure « aux religieux qui demeurent dans cette maison, et les « troubler autant que nous le pourrons dans leur re- « cueillement, leurs oraisons et leurs offices. »

CHAPITRE II

Cruels traitements que les démons font essuyer à la servante de Dieu ; elle méprise leurs vaines menaces, et reçoit des lumières relatives à leurs tentations.

Pendant une contemplation nocturne qu'elle faisait étendue sur son lit, deux esprits de ténèbres, sous la forme d'Éthiopiens, s'approchèrent d'elle, et la frappèrent rudement avec des nerfs de bœuf dont ils étaient armés. Ce n'était pas la première fois qu'ils la maltraitaient de cette sorte ; mais jamais ils ne l'avaient flagellée aussi longtemps ni aussi cruellement. Plus elle invoquait le nom sacré du Sauveur, plus ils multipliaient leurs coups, en lui disant avec un jeu sacrilége : « Invoque maintenant ton ami Jésus. » Cependant elle n'en continuait pas moins à prononcer ce nom secourable. Après l'avoir frappée longtemps, ils voulurent l'étouffer, du moins ils la pressèrent avec une telle violence, que la respiration commençait à lui manquer, sans pouvoir diminuer toutefois son courage ni sa confiance. Lorsque son ange domestique l'eut laissée souffrir autant de temps que Dieu le voulait pour son bien, il se montra, et mit les démons en fuite en secouant sa chevelure. Cependant la bienheureuse se sentit longtemps de cette cruelle flagellation.

Tout en la maltraitant, ces monstres lui dirent : « Nous allons faire de bonnes affaires dans cette ville, grâce « à la guerre. Nous avons arrangé les choses de ma- « nière à peupler l'enfer, si Dieu ne s'oppose à nos « desseins. Votre puissance est peu à craindre, répon- « dit Françoise, car vous ne pouvez rien faire que par « la permission de Dieu. »

Uneautre fois encore, donnant à l'oraison le temps que les autres accordent au sommeil, le démon qui connaissait son horreur pour les reptiles, prit la forme d'un aspic, se plaça devant elle et fit semblant de lui jeter son venin au visage. La bienheureuse épouvantée ne cessait de réclamer le nom de Jésus, avec une confiance dont il fut touché, si bien que, pour la rassurer et la récompenser, il la ravit en extase. Après avoir eu des visions admirables, elle revint à ses sens ; et un esprit malin, caché sous la forme d'un ange de lumière, lui dit : « Pauvre petite âme, que tu es vile ! c'est ta « misère qui est cause que tu n'as pu rester dans cette « vision, où tu jouissais d'un si grand bien. Crois-moi, « car je suis un de ces anges que tu as vus dans la « gloire ; tu ne saurais trop gémir et pleurer, en consi- « dérant que tes grands et nombreux péchés t'ont pri- « vée d'une si grande grâce. » Malgré sa gloire appa- rente, Françoise le reconnut aux accents de sa voix ; aussitôt elle se mit à genoux pour avoir plus de forces contre lui, et répondit avec un mâle courage : « O es- « prit perfide, crois-tu m'en imposer par ton déguise- « ment ? tu as beau te couvrir d'une lumière fantastique, « je sais fort bien que tu es un démon. » Le monstre,

pour lui en imposer, fit un effort de puissance qui accrut sa beauté et augmenta sa lumière. Françoise ne fit qu'en rire, et lui dit d'un ton méprisant : « Quoi ! « misérable, tu persistes dans ta malice insensée? dis « plutôt ton *Confiteor*, et repens-toi de ton péché ; en- « suite retire-toi, être vil et misérable. « Elle ajouta plusieurs choses aussi humiliantes, lui parlant avec une incroyable chaleur et d'un ton menaçant. « C'est à toi « de pleurer, lui dit le démon, sur tant de péchés dont « tu t'es rendue coupable. » Françoise lui répondit en chantant : « J'ai une confiance en mon Jésus qui ne « saurait m'abandonner, il est si bon, il est si secou- « rable. Je lui rends grâces de la victoire qu'il m'a fait « remporter sur toi dans ce combat. » A ces mots, le démon se retira confus. Après son départ elle demeura grandement affligée du changement que cette vision avait opéré en elle, ne sentant plus la présence de son Dieu comme auparavant. Son confesseur lui ayant demandé quelle forme le démon avait à son départ, elle répondit: La forme d'un singe.

Il paraît que les démons étaient singulièrement vexés par les oraisons que Françoise faisait pendant la nuit ; car c'était toujours dans ce temps qu'ils l'assaillaient avec plus de violence. Une nuit, tandis qu'elle vaquait à ce saint exercice, deux démons, en forme humaine, la prirent et la portèrent dans la salle, en lui disant d'un ton menaçant : « Puisque nos mauvais traitements « sont impuissants sur toi, nous les exercerons désor- « mais sur les personnes qui te sont chères. » Là-dessus ils se mirent à préparer devant elle leurs terribles

instruments ; mais Françoise, pleine de confiance en Dieu, leur répondit avec assurance : « Vous ne pourrez « faire que ce que la bonne Providence divine vous « permettra. » Lorsqu'elle parlait ainsi, elle vit entrer un troisième démon sous la forme d'un lion terrible. Alors un combat s'engagea entre lui et les deux premiers, et ils firent un tel vacarme, qu'un domestique qui couchait dans une chambre voisine, accourut tout effrayé ; mais à son approche ils se retirèrent.

Son père spirituel étant un jour irrité contre quelqu'un, vint lui rendre visite. La servante de Dieu, le voyant tout troublé, ne le reçut pas avec ce respect extérieur qu'elle avait coutume de lui rendre, en fléchissant les genoux et lui demandant sa bénédiction. Après avoir jeté les yeux sur lui, elle le quitta sans dire mot, et entra dans sa chambre où elle demeura quelques instants. Puis, étant rentrée dans la salle, elle lui donna les marques accoutumées de sa vénération. Surpris de ce changement de cérémonial, il lui en demanda la raison par obéissance. Françoise répondit qu'elle avait vu un démon qui marchait devant lui et l'excitait à la colère, et qu'elle était entrée dans sa chambre pour prier Dieu de le délivrer de cette tentation. Le père alors lui avoua le fait, et confessa que son émotion s'était calmée pendant qu'elle était en pière. Le même père a rendu témoignage que sa sainte fille prévoyait les tentations qui lui arrivaient, soit qu'il fût à la ville ou à la campagne; elle comprenait aussi les raisons des tentations qui arrivaient à beaucoup d'autres personnes : ce qui était pour elle

un sujet de chagrins, parce qu'elle craignait que le démon ne la trompât et lui fît faire des jugements téméraires.

Une nuit elle priait dans sa chambre, quatre démons y entrèrent sous forme humaine, et la saluèrent avec les démonstrations du plus profond respect, faisant des génuflexions, prenant la plus humble contenance, se confessant vaincus, et lui disant qu'ils ne pouvaient résister davantage à sa sainteté et à sa mâle constance. Or, tout ce manége et ces compliments avaient pour but de la faire tomber dans quelque péché de vaine gloire, mais Françoise était trop sage pour se laisser prendre à un piége si mal déguisé; elle se mit à rire de leurs adulations, se moqua de leurs révérences, et eut le courage de souffleter leurs têtes inclinées à leurs pieds; mais elle ne frappait que l'air, parce que leurs formes n'étaient qu'apparentes. Après avoir prolongé assez longtemps cette tentation, ils s'en furent et la laissèrent en paix.

Au retour d'une extase qu'elle avait eue au sortir de la table sainte, un démon vint lui reprocher d'avoir communié en péché mortel. « Pourquoi, lui répondit « Françoise, viens-tu troubler mon recueillement? tu « mens à ton ordinaire. » Ensuite elle prononça trois fois ces paroles du Psaume : « O Seigneur, sauvez-moi. » A ces mots, le démon confondu prit la fuite. Lorsqu'elle eut recouvré l'usage de la vue, car après ses visions elle demeurait quelque temps éblouie par la lumière béatifique, elle voulut retourner dans sa maison. Or, en traversant l'église, elle vit un homme qui

dormait, et auprès de lui un esprit impur occupé à lui donner de mauvais songes. Aussitôt, retournant sur ses pas, elle alla prier le confesseur de le réveiller pour le soustraire à ces illusions dangereuses, ce qu'il fit sur-le-champ.

Elle faisait un jour oraison dans sa chambre, ayant auprès d'elle quelques livres spirituels, un démon vint sous la forme d'un singe, et se mit à feuilleter ces livres pour la distraire. Françoise, devinant son dessein, le laissa faire et continua son oraison. Bientôt après, elle vit entrer un lion qui se jeta sur le singe; mais Françoise ne parut pas troublée de ce combat. Alors ces deux démons, irrités, la prirent et la portèrent sur les latrines, où ils s'efforcèrent de la faire descendre. Elle se défendit courageusement, mais, moins confiante en ses efforts qu'en la bonté de son divin Maître, elle l'appelait à son aide en répétant continuellement : « O « mon Jésus ! secourez-moi. » Cependant les démons la tenaient toujours suspendue sur cette fosse infecte, où ils cherchaient à la faire entrer, lorsque enfin son archange parut et secoua sa chevelure; alors les démons effrayés prirent la fuite, laissant leur victime excessivement fatiguée. Elle retourna dans sa chambre et se remit en oraison; mais à peine avait-elle commencé, que voilà ces deux ennemis qui rentrent mais sous des formes différentes de celles qu'ils avaient auparavant. Cette fois, ils paraissaient des hommes, et tenaient en mains de lourds marteaux qu'ils levèrent sur sa tête, comme pour l'écraser. Alors son archange parut de nouveau, fit le signe accoutumé et les mit en

fuite. Dieu voulant récompenser sa servante après un si rude combat, lui envoya une lumière admirable qui l'éleva à la vision béatifique.

Son confesseur l'interrogeant un jour, par obéissance, sur les ruses de l'esprit infernal, elle répondit : « Je le « vois souvent sous une forme humaine, et il se plaint « douloureusement à moi de ce que je résiste avec tant de « force à ses tentations. Or, il me parle ainsi pour m'ins- « pirer quelques pensées d'arrogance ; mais, par la grâce « de Dieu, je le renvoie couvert de confusion. Ce n'est « pas là ce que je veux savoir, reprit le père ; je vous « ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de me dire « quels sont ceux que le démon tente, et comment il « s'y prend pour le tenter. Je vois, répondit-elle, au « près de chaque homme le mauvais ange qui lui a été « donné pour l'exercer dans la vertu ; je vois à quels « vices ils inclinent les pauvres créatures, et par quels « moyens ils réussissent à les faire tomber. Or cette « connaissance est pour moi un tourment continuel, « parce que je crains de blesser la charité, en faisant « des jugements téméraires. Je vois, et même de mes « yeux corporels, d'autres esprits d'une malice supé- « rieure, qui viennent parfois se joindre à ceux qui « exercent habituellement les âmes pieuses, et les mo- « lestent horriblement. Quant aux modes des tentations, « ils sont tellement variés et employés avec une malice « si profonde, que je suis moins étonnée de la chute de « ceux qui tombent, que de la victoire de ceux qui ne « tombent pas. Aussi ai-je une grande compassion des « âmes qui se laissent vaincre, et ne cessé-je de prier pour

« elles, avec tout le zèle de la charité. Ce terrible en-« nemi m'a avoué, ajouta-t-elle, que je lui faisais plus « de mal en ne condamnant pas ceux qui cédaient à ses « attaques, en compatissant à leur chute et en priant « pour eux, que je n'en ressentais lorsqu'il me flagellait. « Je sais à quels chœurs ont appartenu les démons qui « m'apparaissent. » Lorsqu'elle parlait ainsi à son confesseur, elle n'était pas encore revenue à son sens naturel.

Françoise avait pour les oignons une horreur naturelle, mais si réelle que son estomac ne les pouvait supporter. Une nuit, pendant qu'elle était en prière, un démon entra dans sa chambre, sous forme humaine, apportant dans un plat un gros oignon frit; il lui en barbouilla tout le visage, et mit le reste dans sa bouche; après quoi il se retira. Françoise, toute joyeuse de cette insulte, ne se donna pas la peine d'en effacer les traces, mais elle se remit en oraison. Bientôt elle vit rentrer le même démon sous une forme angélique, c'est-à-dire couvert d'une lumière factice; ensuite elle en vit arriver un second semblablement déguisé; et ils se disaient l'un à l'autre : « Le Très-Haut donne à cette femme des « grâces bien extraordinaires; il la nourrit des plus « douces consolations. Oh! qu'il est précieux et inesti-« mable le bien qu'elle possède! » Ils ajoutèrent beaucoup d'autres choses semblables; mais Françoise, reconnaissant leur malice, répondit : « Il est vrai que le « Seigneur mon Dieu m'a accordé de grandes faveurs « que je ne méritais pas, et m'en accordera encore, je « l'espère, si je suis humble; mais vous, tristes esprits,

« vous ne fûtes pas humbles, et l'orgueil vous a fait « perdre de plus grands biens. Pourquoi, misérables et « orgueilleux que vous êtes, en parlant de Dieu, le nom- « mez-vous simplement le Très-Haut ! Le Seigneur est « son nom ; car il est le souverain Maître de l'univers, « et, malgré vous, il est encore le vôtre. » Tout cela se passait dans la chambre de son mari qui dormait ; mais elle parlait sur un ton si élevé qu'il se réveilla et l'appela pour savoir ce que cela voulait dire, or les démons la quittèrent à cet appel, comme ils faisaient toujours.

Une autre nuit, le démon, jaloux du bonheur qu'elle goûtait dans la contemplation, vint, sous la forme d'un agneau, se coucher à ses pieds, avec un air de respect et d'humilité, qu'il croyait propre à lui inspirer quelque sentiment d'arrogance. Françoise, qui reconnut sans peine sa malice, la payant d'un souverain mépris, le démon furieux prit la forme d'un loup féroce, dont la gueule béante laissait échapper des flammes, et fit semblant de vouloir la dévorer. Françoise, quoique brûlée et presque étouffée par cette flamme infernale, ne perdit pas confiance en la miséricorde de son divin Époux, et demeura tranquille. Alors son archange secoua sa chevelure, et le démon disparut.

CHAPITRE III

Nouvelles attaques des démons victorieusement repoussées.

Veillant une nuit auprès de son mari malade et endormi, et s'appliquant, selon sa coutume, au saint exercice de l'oraison, deux méchants esprits, en forme humaine, vinrent la prendre, l'élevèrent à la hauteur de leurs bras, et, par une malice cruelle, la laissèrent tomber de tout son poids. Le bruit de cette chute réveilla le malade qui, étonné de ce vacarme, appela la bienheureuse par son nom. Me voici, lui répondit-elle; déjà elle s'était remise à genoux, et avait repris son oraison. J'ai entendu, lui dit Laurent, un bruit affreux, comme si le plancher tombait en ruines. Françoise, ne voulant pas lui découvrir ce qui s'était passé, ne fit aucune réponse, et Laurent se rendormit. Or, pendant son sommeil, les deux démons, qui s'étaient enfuis à sa voix, revinrent et commencèrent à le battre rudement. Le pauvre homme, sentant la douleur des coups, et ne pouvant se défendre, se mit à crier de toute sa force et à appeler Françoise : elle courut aussitôt à lui et lui dit de n'avoir pas peur. Il se remit un peu, et dit à la bienheureuse : Pendant que je dormais, les démons m'ont sollicité au péché ; et, parce que je refusais d'y consentir,

ils m'ont cruellement maltraité. Or, ce ne fut pas la seule fois qu'ils le maltraitèrent de la sorte.

Un jour, à l'heure des Complies, Françoise, voulant faire sa lecture spirituelle, prit quelques livres et alla s'enfermer dans son petit oratoire, pour les lire avec plus de tranquillité. S'étant mise à genoux, afin de recueillir son esprit, et ayant déposé ses livres par terre auprès d'elle, il vint un démon en forme humaine, qui paraissait tout en colère, et la menaçait terriblement. Françoise ne manifestant aucune frayeur, et continuant à se préparer à son exercice, deux autres démons vinrent au secours du premier; ils s'arrêtèrent à la porte, et celui qui était en dedans, ramassant par terre les livres de Françoise, les leur donna. Or, ils se mirent à les feuilleter précipitamment et avec une sorte de fureur. Ensuite les ayant jetés par terre, ils entrèrent dans l'oratoire, d'où ils tirèrent violemment la servante de Dieu, et allèrent l'ensevelir dans un monceau de cendres. Or, elle se défendait en criant sans cesse : O mon Jésus, secourez-moi. Irrités de l'entendre invoquer ce nom sacré, ils la frappaient de la manière la plus cruelle, en disant qu'ils voulaient user du pouvoir qui leur était donné de la mépriser et de la maltraiter. Déjà cette épreuve durait depuis trois heures, lorsque Marguerite, inquiète de sa longue absence, voulut savoir s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. En montant l'escalier, elle entendit les coups qu'on lui donnait, mais sans deviner encore ce que ce pouvait être. Alors, marchant sans faire de bruit, elle arriva jusqu'à la porte de la chambre qu'elle trouva fermée. Ayant prêté l'oreille

pour s'assurer de ce qu'elle avait cru entendre, elle ne douta plus des mauvais traitements qu'on faisait subir à la bienheureuse; car elle entendait distinctement les coups terribles qu'on lui donnait, et ce cri de détresse qu'elle répétait sans cesse : «Mon Jésus, secourez-moi.» Alors elle appela la servante de Dieu pour lui ouvrir la porte, et celle-ci lui répondit à grande peine : « Dieu soit « loué; mais je ne saurais ouvrir, car je puis à peine me « remuer. » Cependant les démons avaient fui à la voix de Marguerite, et Françoise, reprenant peu à peu ses forces, put enfin se traîner jusqu'à la porte et l'ouvrir. Marguerite étant entrée dans sa chambre, fut profondément affligée de voir la bienheureuse dans un si triste état; car, ainsi qu'elle le dit ensuite au confesseur, sa coiffure était déchirée, sa robe toute couverte de cendres, ainsi que son visage, qu'il était impossible de reconnaître : sa bouche elle-même en était remplie à tel point qu'elle ne pouvait parler; et ce qui était beaucoup plus affligeant, c'est que ses membres étaient froids comme la glace. Le père l'ayant interrogée quelques jours après sur cet événement, elle dit que jamais le démon ne l'avait traitée d'une manière aussi barbare. Elle avoua cependant qu'elle avait été contrariée de la venue de Marguerite, parce qu'elle désirait savoir à quelle extrémité ses ennemis allaient se porter.

Quelque temps après, s'étant levée deux heures avant le jour, elle alla allumer du feu dans sa cuisine, après quoi elle se mit à genoux pour prier. Elle avait apporté quelques livres spirituels analogues à l'exercice qu'elle voulait faire. Or, voilà qu'un démon en forme humaine

lui apparut avec un air de colère qui la fit trembler. Craignant ensuite que le démon ne prît ses livres et les livrât aux flammes, elle les enveloppa dans son tablier, où elle les tenait fortement serrés. Alors le démon, l'attirant à lui, la fit tomber à la renverse, et un autre démon lui étant venu en aide, ils la prirent et voulurent la jeter dans le feu. Dans cette extrémité, elle eut recours à sa protection ordinaire, en disant : Mon Jésus, secourez-moi. Aussitôt son archange parut, et ses ennemis s'évanouirent.

Elle descendait un jour un escalier, portant entre ses mains un vase plein de charbons ardents; deux démons la poussèrent et la firent tomber, de manière que les charbons se trouvèrent engagés sous elle. Une servante accourut au bruit, et la releva avant que le feu eût pris à ses vêtements; mais quelques charbons avaient roulé dans un monceau d'orge, et déjà la paille commençait à s'enflammer. La bienheureuse descendit en toute hâte, pour éteindre la flamme. Alors les deux démons la saisirent et s'apprêtaient à l'ensevelir sous cette paille embrasée, lorsque son archange vint à son secours, et mit les démons en fuite.

Une nuit, tandis que la servante de Dieu, assise sur son lit, vaquait à l'oraison, arrivèrent deux démons en figure humaine; ils tenaient en mains des fouets formés de serpents morts, avec lesquels ils la flagellèrent cruellement. Il leur eût été difficile de la maltraiter d'une manière plus terrible; car, à la douleur des coups se joignaient, et l'odeur empestée de ces reptiles, et l'horreur qu'ils lui inspiraient naturellement. Tout en la

frappant, ils lui disaient : C'est pour avoir fait taire les langues, que nous te punissons de la sorte. Voici ce dont il s'agissait : Elle avait réconcilié, ce jour-là même, son mari avec quelques ennemis qu'il haïssait depuis longtemps, et dont il parlait souvent mal, ce que les autres ne manquaient pas de lui rendre. Or, tout en disant qu'ils voulaient la punir de cette bonne œuvre, leur véritable intention était de lui donner de la vaine gloire, en la lui rappelant. La sainte aperçut le piége, et répondit en pleurant, et avec une grande humilité : « Je suis moi-même une très-grande pécheresse. Si je « n'ai pas commis de grands crimes, j'en suis redevable, « non à mes mérites, mais uniquement à la bonté de « Dieu. »

Françoise avait un neveu, nommé Jacques Cenollelle, dont la conduite était fort répréhensible. Or, une nuit, pendant qu'elle s'appliquait à la méditation, plusieurs esprits malins lui dirent : Nous allons faire mourir ton neveu d'une chute de cheval, et emporter son âme en enfer. Effectivement, Jacques étant parti de grand matin pour la campagne, son cheval fit un mouvement brusque, qui le jeta par terre, et continua son chemin, traînant son cavalier, dont le pied était demeuré engagé dans l'étrier. C'en était fait de lui sans la rencontre de deux hommes qui arrêtèrent le cheval, et le dégagèrent : mais déjà il était fort blessé, et sa tête était tout en sang. On le ramena à la maison, ainsi que le cheval qui était dans un état de fureur extraordinaire. Françoise, avertie de l'accident, courut au secours de son neveu. En passant auprès de l'animal furieux, elle

vit sur lui trois démons : l'un sur sa tête, l'autre sur son dos, et le troisième sur sa croupe. Ils paraissaient fort réjouis, croyant déjà tenir l'âme de leur victime; mais Françoise sut tromper leur espoir, en guérissant son neveu par ses prières.

Pendant une autre nuit, elle vit entrer dans sa chambre un villageois qui, comme un voyageur, tenait un bâton à la main. S'étant approché d'elle, il lui dit : « Je suis saint Onuphre; Dieu m'ayant fait connaître « le désir que vous avez de vous retirer dans la soli- « tude, je me suis mis à la recherche d'un lieu conve- « nable à votre dessein. Or, j'ai trouvé un ermitage char- « mant, et je viens aujourd'hui vous chercher pour vous « y conduire. » La sainte, le reconnaissant très-bien, malgré la lumière dont il couvrait son visage, lui répondit : « Il faut que tu sois bien sot, misérable, si tu « te persuades m'en imposer par ta fausse lumière, et « m'engager à me mettre en chemin sous ta direction. « Je veux rester où il lui plaît que je sois, et n'ai d'au- « tre désir que d'accomplir sa volonté tout aimable. « Quant à toi, ô le plus vil de tous les êtres ! fuis, je te « l'ordonne, au nom de Jésus-Christ crucifié, et rentre « dans l'abîme où tu fais ta demeure. » A ce nom sacré de Jésus, l'esprit infernal se prosterna la face contre terre; puis, s'étant relevé, il voulut frapper la bienheureuse; mais Dieu l'empêcha d'accomplir son mauvais dessein.

Rien ne vexait autant ses cruels ennemis, que la tranquillité d'esprit dont elle jouissait dans la prière; et c'était pour la lui faire perdre, qu'ils venaient si sou-

vent la troubler dans ses oraisons. Son mari étant allé un jour à la campagne, pour ne revenir que le lendemain, elle voulut profiter de sa solitude, pour passer une nuit délicieuse dans le saint exercice de la contemplation. Ayant terminé ses affaires vers la deuxième heure de la nuit, elle se mit en présence du bien-aimé de son âme, avec une ferveur extraordinaire; mais ses cruels ennemis n'étaient pas endormis. Il en vient quatre qui se présentent avec des figures terribles, et en faisant un bruit épouvantable, ils la saisissent et la jettent sur le haut d'une armoire qui se touvait dans son appartement. Son archange se montre et les force à la retraite; et Françoise, descendant comme elle peut, se remet en oraison; mais aussitôt les mêmes démons rentrent dans sa chambre, accompagnés de plusieurs autres, honteusement deguisés en porcs. Les premiers la prennent et la portent dans un grenier, et veulent la pendre à une corde attachée à une poutre. Françoise saisit la corde des deux mains, pour les empêcher d'y enlacer son cou. Devenus plus furieux par sa résistance, ils l'accablent de mauvais traitements; Dieu vient à son aide, met ses bourreaux en fuite, et la porte doucement sur la plate-forme de la maison. Elle tombe à genoux pour remercier son libérateur; mais ses ennemis reviennent à la charge. Ce ne sont plus les mêmes; ils ont cédé leur place à quatre autres démons encore plus méchants, qui amènent avec eux deux lions, deux taureaux, deux cerfs et deux dogues énormes. Tous ces animaux viennent se coucher à ses pieds, d'un air aussi respectueux que caressant. La servante de Dieu rit de leurs

bassesses, se moque d'eux, les méprise et irrite tellement leur orgueil, qu'ils se jettent sur elle, la mordent et la traînent sur le pavé. Le feu sort de leurs yeux, de leurs narines, de leurs gueules, et augmente son supplice. Ce cruel combat dure déjà depuis longtemps, lorsque son archange paraît, l'enveloppe dans une brillante lumière, et la reporte dans sa chambre, où elle se remet en oraison. Alors Jésus se montre pour la récompenser; il lui laisse voir ses plaies resplendissantes, il courbe sa tête et la dépose sur l'ouverture de son sacré cœur. Le combat avait duré depuis le commencement de la nuit jusqu'à l'aurore.

Dans une autre circonstance, et encore au milieu des ténèbres de la nuit; car la nuit plaît aux puissances des ténèbres, tandis qu'elle a pour les hommes quelque chose d'effrayant, sept de ces esprits malfaisants entrèrent dans la chambre de Françoise; ils parurent cette fois sous la forme de brebis blanches, avec cet air de douceur et d'humilité naturel à ces animaux, et couverts de je ne sais quelle lumière factice, qui n'en imposa point à notre sainte. Elle entendit une voix effrayante comme le bruit du tonnerre, et qui semblait venir de fort loin, c'était un de ces démons qui lui parlait, étouffant sa voix autant qu'il pouvait, pour la rendre moins terrorifiante. Or, voici ce qu'il lui disait : « Nous vous saluons, servante de Dieu, si tendrement « aimée de votre Époux; c'est son amour qui nous envoie « vers vous, afin que nous achevions l'ouvrage de sa « grâce. Nous sommes les sept dons du Saint-Esprit, et « nous venons pour demeurer toujours avec vous, et

« vous aider à le glorifier, conformément à vos désirs ;
« car n'aimez que lui, et vous ne cherchez qu'à lui plaire.
« O servante de Dieu ! quelle place vous occupez dans
« son cœur ! Si votre vie n'est pas exempte de peines,
« vous avez bien de quoi vous en consoler. C'est dans son
« sein qu'il nous a pris pour nous donner à vous en
« considération de vos mérites. Plus tard, il nous appel-
« lera dans son royaume, pour vous mettre en pos-
« session de sa joie, et alors vous jouirez d'un bonheur
« aussi parfait que durable. Confiez-vous en nous, et
« croyez à nos paroles, sans crainte et sans hésitation. »
La bienheureuse riait de ce langage fallacieux, et ne dissimulait pas le mépris qu'elle en faisait au fond de son âme, lorsqu'elle entendit une autre voix, aussi horrible que la première, qui lui disait : « Puisque vous ne
« croyez pas ce que nous disons, nous ferons ce que
« vous pensez; puisque vous refusez le bien que nous
« vous apportons, nous vous donnerons le mal qui est l'ob-
« jet de vos craintes ; puisque vous nous insultez, nous
« allons nous venger de vos mépris. » Cela dit, ils se changèrent en loups féroces, et se jetèrent sur elle pour la dévorer. Mais son archange veillait à sa défense ; il se montra, et les monstres reculèrent ; cependant ils ne disparurent pas. La lumière de cet ange était si belle, si différente de celle dont les démons s'étaient parés, que Françoise la regardait sans cesse. Les démons, jaloux, prirent de la poussière, et la lui jetèrent dans les yeux, pour lui ôter cette vue, qui paraissait l'enchanter. Cette poussière la fit souffrir beaucoup, mais sans lui dérober le spectacle de cette lumière céleste.

Encore la douleur quelle éprouvait fut-elle adoucie par une faveur de son époux : il lui fit entendre sa douce voix, et lui dit ces gracieuses paroles : « Qu'elle soit toujours puissante, votre foi, qui, ornée et couronnée par « l'humilité, met votre âme à l'abri des déceptions de « l'esprit de mensonge. Qu'elle soit toujours puissante « votre prudence, à laquelle votre âme est redevable de « la conservation de sa beauté, de la liberté dont elle « jouit, et de sa fermeté dans le Seigneur. Ame, soyez « confiante, et ne doutez jamais de la protection constante de celui qui vous a aimée. » Les démons, ayant entendu ces paroles, quittèrent leurs formes féroces, et se changèrent de nouveau en brebis; puis, à la faveur de ce déguisement, ils dirent à la servante de Dieu, avec une douleur hypocrite : « Ame, croyez-nous; « il faut travailler à vous connaître vous-même, afin « d'éviter l'ingratitude, qui déplaît tant à Dieu : car, vous « le savez, le Fils de Dieu, toujours reconnaissant de « ce que son Père faisait pour lui, ne lui en demandait « pas davantage : son bon plaisir suffisait pour le contenter. Comment dont se fait-il que vous n'êtes pas « contente de ce que Dieu vous donne? « Françoise se moquant de leur douceur affectée, et ne dissimulant pas le mépris qu'ils lui inspiraient, ils se changèrent de nouveau en loups féroces, et firent un tel vacarme, qu'il semblait que la maison allait s'écrouler ; mais ce fut là tout ce que Dieu permit à leur puissance malfaisante.

CHAPITRE IV

Suite.

Françoise, de retour d'une maladie dont Dieu l'avait guérie, alluma un cierge béni, pour lui témoigner sa reconnaissance. Tandis qu'elle le portait dans son oratoire, le démon le prit dans ses mains, le jeta par terre et cracha dessus. La servante de Dieu lui ayant demandé pourquoi il profanait ainsi une chose sainte, il répondit : Parce que les bénédictions de l'Église me déplaisent souverainement. Depuis ce moment, lorsque le tonnerre se faisait entendre, Françoise aspergeait sa maison d'eau bénite, et allumait des cierges bénits.

Une autre fois, huit démons entrèrent dans sa chambre pendant qu'elle faisait son oraison nocturne, afin de troubler son recueillement et sa paix. Ils lui firent d'abord de grandes révérences ; puis, voyant qu'elle se moquait d'eux, ils jetèrent sur elle un horrible serpent. Françoise, comme nous l'avons déjà dit, avait pour ces sortes de bêtes une horreur invincible ; cependant Dieu lui donna cette fois un courage si mâle, qu'elle prit le monstre dans ses mains, et l'étreignit avec tant de force, qu'il ne lui fut pas possible de la mordre. L'esprit malin qui avait pris cette forme, honteux de son impuissance, se dégagea comme il put ; ensuite il se changea en un serpent encore plus affreux, car il avait sept têtes. Françoise, saisie d'horreur à la vue de ce monstre, mais sans perdre la confiance en son Protecteur, se mit à crier et

à répéter sans cesse : « O mon Jésus ! secourez-moi ; » et en attendant qu'il vînt à son secours, elle se défendait avec un grand courage, saisissant tantôt l'une, tantôt l'autre de ces têtes, à mesure qu'elles s'approchaient d'elle pour la dévorer. Cependant son archange parut, secoua sa chevelure, et l'hydre se coucha par terre, et demeura comme mort. Alors elle vit l'apôtre saint Paul éloigner d'elle cette bête affreuse, et l'entendit qui lui disait : « Ce serpent est un des démons les plus malfaisants. « Ces poils que vous voyez autour de ses gueules sont « des figures de ruses nombreuses qu'il emploie pour « tenter les âmes. Si un moyen astucieux ne réussit pas « bien vite il en emploie un autre. Du reste, ne vous « inquiétez pas. Si Dieu permet que vous ayez tant d'hor- « ribles visions, c'est afin que vous viviez toujours dans « la crainte, mais il est avec vous, et vous soutient de son « bras puissant. Retournez à l'oraison, absorbez-vous en « Jésus-Christ, et soyez sans crainte : avec lui, il n'est « point de dangers. »

Étant sortie de sa chambre pendant les ténèbres de la nuit, pour aller faire chauffer des linges à la cuisine, elle trouva sur son chemin trois esprits infernaux, en formes angéliques, et vêtus de robes blanches, qui la saluèrent de l'air le plus humble et le plus respectueux. Françoise, les reconnaissant pour ce qu'ils étaient, leur dit : « Quoi, vous, esprits orgueilleux, vous daignez vous « humilier ainsi devant une pauvre femme ! Comment « ne rougissez-vous pas d'une semblable bassesse, après « avoir eu l'audace de vous révolter contre votre Créa- « teur, avec un orgueil qui dure encore ? A quoi pensez-

« vous donc, en vous humiliant ainsi devant moi, tandis « que vous refusez de vous humilier devant sa Majesté?» Ils parurent troublés à ce discours, et, prenant un aspect terrible, ils dirent d'un ton lamentable : « Oh ! que ton « obéissance nous déplaît ! elle nous contraindra à re- « tourner au fond des abîmes. » Ils la saisirent ensuite dans l'intention de la jeter par-dessus le balcon dans la rue ; mais son ange les en empêcha en se montrant et les mit en fuite.

La maladie de Laurent continuant, Françoise eut besoin d'aller encore à la cuisine, pour le même objet que la première fois. En traversant une salle qui se trouvait sur son passage, elle y trouva un énorme serpent noir, de la gueule duquel sortaient des flammes. La servante de Dieu s'étant mise à genoux pour mieux se défendre, mais sans montrer aucun trouble, le serpent se dressa sur sa queue, et lui dit : Je monterai dans la chambre de Laurent, et je me placerai dans son lit, auprès de lui. Françoise entendant cela, et prévoyant l'effroi qu'une telle vision allait lui causer, pensait à remonter afin de le rassurer par sa présence. Il paraît que le monstre conjectura son dessein, car il lui dit : « Sois tranquille, je n'en ferai rien ; si je me montrais « aux âmes sous une telle forme, elles me reconnaîtraient « aussitôt, et je ne pourrais les séduire; aussi me garde-je « bien d'agir ainsi. Lorsque je veux les tromper et « les vaincre, je leur apparais sous des formes gracieuses « et aimables, et de cette sorte je m'en fais écouter, et « je les plie à mes persuasions. » Cependant, Françoise ne pouvait continuer son chemin, parce que le serpent

lui barrait le passage et vomissait un feu brûlant. Alors son ange se mit devant elle et lui fraya la route. Françoise le suivit marchant sur ses genoux. L'ange s'en étant aperçu, la releva et voulut qu'elle marchât droite. Arrivée à la cuisine, elle se mit en devoir d'allumer du feu; mais le démon l'en empêcha, et son ange la reconduisit auprès du malade, sans qu'elle eût pu faire chauffer ses linges, qui cependant se trouvèrent chauds par un miracle de la bonté de Dieu.

En 1437, lorsque notre sainte demeurait à la Tour-des-Miroirs, faisant une nuit oraison dans sa cellule, elle vit entrer deux lions féroces qui lançaient des flammes par la gueule et par les yeux; ils voulurent se jeter sur elle, mais ils en furent empêchés par une force divine. Un troisième démon vint à leur secours, sous une forme humaine et avec une figure horrible; il voulut la prendre et la jeter aux lions, mais Dieu ne lui en donna pas le pouvoir. Dans sa fureur, il ouvrit une fenêtre avec l'intention de la précipiter dans la rue, mais lorsqu'il voulut la saisir il se trouva sans forces. Mais s'il fut impuissant à la porter, il ne le fut pas à la frapper, et il le fit cruellement. Sa fille Agnès, qui couchait dans sa chambre, réveillée par le bruit des coups qu'elle recevait, se leva promptement et la trouva étendue par terre et froide comme le marbre. Le démon, après l'avoir élevée en l'air, l'avait laissée retomber de tout son poids. Agnès, voyant sa mère dépourvue de toute chaleur vitale, voulut la conduire au foyer de la cuisine pour réchauffer ses membres glacés; mais Françoise s'y refusa, sachant bien qu'en se retirant elle donnerait à son ennemi une

joie insolente, et qu'en demeurant ferme sur le champ de bataille, il se retirerait confondu. A peine Agnès fut-elle retournée dans son lit par obéissance, que le même démon revint à l'assaut et donna à la bienheureuse de plus rudes coups qu'auparavant. Il frappait si fort que le bruit réveilla Jacobille, qui dormait dans une chambre voisine; elle accourut au secours de sa mère, et la trouva à genoux, pliant sous les coups de son invisible ennemi. Touchée de compassion, elle prit la bienheureuse dans ses bras et la couvrit de son corps, persuadée qu'alors les coups tomberaient sur elle; mais le démon cessa de frapper.

Une de ses filles tomba malade, et en peu de jours le mal devint si grave, que le médecin désespéra de sa vie. Françoise qui ne la croyait pas en état d'aller paraître devant Dieu, parce que la nuit d'auparavant elle avait mal reçu une correction qu'elle avait jugé à propos de lui faire, se mit en prières et demanda instamment à Dieu sa guérison. Afin de l'obtenir plus sûrement, elle pria la divine Marie de se charger de sa supplique. Ensuite, s'adressant à la malade en présence de toutes ses filles, elle lui dit : « S'il est vrai que notre congréga-« tion est l'œuvre de Dieu, et que la Reine céleste la pro-« tége, je vous ordonne en vertu de la sainte obéissance « de me parler. » Chose admirable! cette fille, qui avait perdu l'usage de la parole, répondit : Ma mère, que voulez-vous de moi ? et aussitôt elle fut guérie. Françoise après ce miracle, se retira dans sa cellule, où s'étant mise à genoux pour rendre grâces à Jésus et Marie, elle fut assaillie par deux démons qui la frappèrent avec

violence, en disant : Demanderas-tu encore des grâces à ta grande Reine? Françoise de Vérulis, entendant le bruit des coups que les démons donnaient à sa mère, courut chercher Agnès. Celle-ci, étant entrée dans la chambre de Françoise, la trouva étendue par terre, mais toujours courageuse et rendant grâces à Dieu du mauvais traitement qu'elle venait d'essuyer.

La servante de Dieu dit plusieurs fois à son confesseur, qu'elle voyait ces esprits infernaux sous d'horribles déguisements, mais jamais tels qu'ils sont dans leur affreuse essence. Elle lui avoua encore qu'elle préférerait être brûlée vive au supplice de les voir même sous leurs formes empruntées, mais que la grâce de Dieu et la présence de son glorieux archange lui adoucissaient beaucoup ces visions terribles.

A ces terribles combats par lesquels il plut au Seigneur d'exercer sa servante, il ajouta des visions effrayantes sur la position des réprouvés dans l'enfer. Nous les rapporterons ici, mais à part, parce qu'elles forment un traité assez complet de tout ce qui se passe dans ces prisons souterraines. Avant d'entrer en matière, nous ferons seulement deux observations qui ne sont pas sans utilité pour nos lecteurs; la première a pour objet les instruments de tortures qui furent montrés à la bienheureuse dans ces affreux cachots; et la seconde, l'action des tourments corporels sur des substances purement spirituelles. Sur la première difficulté, voici ce que rapporte le R. P. Cépari : Françoise ayant marqué son étonnement à la vue des instruments qu'elle apercevait, l'ange qui la conduisait lui dit que

ces instruments, qui n'existent pas réellement dans les enfers, lui étaient montrés, pour lui faire comprendre les excès des peines de ces âmes criminelle. Si elles n'ont pas, ajouta-t-il, la passion de ces affreuses tortures, elles en éprouvent en réalité le sentiment. Sur la deuxième difficulté, le même auteur rapporte que l'ange, la voyant en peine de savoir ce que pouvait être la souffrance de ces âmes séparées de leurs corps, lui dit : « Quoique ces âmes soient réduites à la condition « des purs esprits, elles souffrent cependant des peines « matérielles correspondantes aux diverses parties de « leurs corps, parce qu'elles ont été créées pour être « unies à une nature matérielle ; mais, après le dernier « jugement, les corps viendront prendre leur part de « ces affreux tourments. »

Si l'on demande comment une âme spirituelle peut endurer des douleurs corporelles, on répond, 1° que la souffrance d'une âme unie à son corps est un mystère tout aussi inexplicable, mais dont l'expérience ne permet pas de douter ; on répond, 2° que rien n'est impossible à l'opération toute-puissante de la justice de Dieu ; on peut répondre, 3° par un fait que les médecins admettent, c'est qu'une homme à qui l'on a coupé un membre, souffre, pendant quelques jours après l'opération, la même douleur qu'il éprouvait avant qu'on eût scié ce membre. L'âme souffre donc alors le mal d'un membre qu'elle n'a plus ; pourquoi, séparée de son corps, ne pourrait-elle pas souffrir des maux correspondants à tous ses membres?

CHAPITRE V

Dernière maladie de Françoise et sa bienheureuse mort.

Il arriva enfin, le temps déterminé par la Providence, pour couronner dans le ciel cette femme si riche en mérites, et ornée de tant de vertus. Françoise, ayant appris que son fils Baptiste était en proie à une fièvre brûlante, qu'on lui disait dangereuse, jugea convenable de se rendre auprès de lui, pour prendre soin de son âme, et le disposer à recevoir les sacrements. Elle sortit donc du monastère, le 2 mars de l'année 1440, accompagnée d'Augustine Angély de Viterbe, et se rendit auprès du malade, qu'elle trouva beaucoup mieux, et qui en effet quitta son lit quelques instants après son arrivée. Elle demeura cependant auprès de lui le reste du jour. Vers le soir, ayant été prise elle-même d'un malaise extraordinaire, elle voulut néanmoins retourner à son monastère, par respect pour la règle, qui veut que les Oblates, sorties le matin pour visiter leurs parents malades, rentrent avant la nuit à la Tour-des-Miroirs. Elle partit en effet, malgré les instances de Baptiste et de Mobilia, et, en passant près de l'église de Sainte-Marie au delà du Tibre, elle voulut y entrer

pour recevoir la bénédiction de son confesseur. Elle le trouva dans la chapelle de Saint-Ange, et lui apprit à la fois la guérison de Baptiste, et sa propre indisposition. Le confesseur, la voyant en effet très-faible, et ayant égard au grand éloignement du monastère, lui commanda, par obéissance, de retourner chez son fils, pour y passer la nuit. Cet ordre lui fut pénible ; mais l'obéissance, qu'elle avait toujours tant aimée, l'emporta dans son cœur. Elle entra donc dans cette maison qu'elle venait de quitter, et ce fut pour n'en plus sortir. Assaillie, vers minuit, par une fièvre violente, elle envoya, dès qu'il fit jour, avertir ses filles de la raison de son absence, et demanda que l'on fît venir son confesseur.

Aussitôt que les Oblates eurent reçu cette triste nouvelle, quatre d'entre elles accoururent chez leur mère simultanément avec le confesseur. Je vous ai appelé, mon père, lui dit Françoise, afin que vous donniez à mon âme les secours dont elle a besoin. Ses filles, qui ne craignaient rien tant que de la perdre, furent vivement affectées de ces paroles, et passèrent le reste du jour auprès d'elle, tout inquiètes et fort éplorées. Le soir étant venu, elles retournèrent au monastère, laissant Augustine pour la veiller pendant la nuit. Ce fut pour Françoise une nuit bienheureuse : car Jésus-Christ vint lui rendre visite et l'inviter aux joies du céleste banquet. Augustine, qui dormait dans la chambre de sa mère, s'étant réveillée, l'entendit parler à quelqu'un ; elle regarda et ne vit personne : elle prêta l'oreille, mais sans pouvoir entendre ce que disait la servante de Dieu. Ceci

excita vivement sa curiosité, qui, du reste, fut bientôt satisfaite; car le jour étant venu, le confesseur entra, et Françoise lui rendit compte de la visite que son époux avait daigné lui faire, ajoutant qu'il lui avait promis de l'appeler au ciel dans sept jours, à partir du commencement de sa maladie. Les Oblates ne tardèrent pas à revenir auprès de leur mère, et le confesseur, étant allé au-devant d'elles, leur fit part du secret que la sainte venait de lui communiquer. Lorsqu'elles furent entrées dans la chambre de la malade, et tandis qu'elles interrogeaient Augustine sur son état, Françoise dit tout bas à Agnès qui se trouvait près d'elle : « Priez pour moi, « ma fille, car Dieu veut que je vous quitte dans six jours.» Toutes, étant instruites du malheur qui les menaçait, en eurent le cœur déchiré; et ce ne fut plus, autour de cette mère chérie, que soupirs, gémissements et larmes.

Le lendemain, Alexis de Mentabone, parent ou ami de Françoise, ayant demandé au confesseur de ses nouvelles, et celui-ci ayant répondu qu'elle se mourait, il voulut lui rendre visite, et accompagna le confesseur. Françoise avait un visage joyeux et vermeil; elle parlait d'une voix aussi assurée qu'à l'ordinaire, et parce qu'elle portait un grand intérêt à Alexis, elle l'exhorta vivement à l'observation des commandements de Dieu. Lorsque les deux visiteurs eurent franchi le seuil de la porte pour s'en retourner, Alexis se mit à rire, et dit au père : Je vous assure que Françoise ne mourra pas encore de cette maladie-là. Et moi, reprit le confesseur, j'ai la certitude que, dans six jours, elle n'existera plus. La nuit suivante n'apporta aucun chan-

gement dans l'état de la malade. Le lendemain, dimanche, le confesseur étant revenu la voir, trouva même qu'elle allait beaucoup mieux, et lui en fit l'observation, ajoutant que peut-être Dieu voulait encore prolonger son existence. « Dieu soit loué, mon père, « répondit Françoise; mais je mourrai jeudi pro- « chain. »

Elle demanda ensuite les derniers sacrements et les reçut en effet en présence de Mobilia, sa belle-fille, et des oblates Agnès, Jacobille, Vannotia, Augustine, Marguerite et Anastasie. Il y avait là aussi quelques religieux Augustins, à qui Françoise dit après la cérémonie : « Je vous supplie, mes pères, de vous unir à « moi pour rendre grâces à Dieu de sa bonté à mon « égard, puisqu'il a daigné penser à moi, qui suis cou- « chée sur ce lit, où je dois rendre le dernier soupir, et « me fortifier par les sacrements de l'Église catholi- « que. » Le lendemain, ses filles, qui se succédaient les unes les autres pour la servir, s'aperçurent que ses forces déclinaient; cependant son visage était toujours aussi serein, et sa conversation aussi facile. Le confesseur célébrant ce jour-là le saint sacrifice dans sa chambre, la servante de Dieu fut ravie en extase pendant cette sainte action, et eut une vision fort consolante. Elle aperçut une chaîne de feu qui partait de son cœur, et montait jusqu'au ciel : c'était le symbole de son ardente charité. Cela produisit en elle des affections très-vives de contrition, d'amour et de reconnaissance, qui éclataient parfois dans ses discours. Ce saint transport continua le reste du jour et pendant toute la

nuit suivante. Elle put s'y livrer d'autant plus à son aise, que ses filles n'avaient pas besoin de la distraire, pour lui faire prendre des remèdes. Elle n'en avait jamais usé pendant sa vie, et n'en prit aucun dans cette dernière infirmité.

Le lendemain, mardi, le bruit de sa maladie s'étant répandu dans la ville, avec l'opinion qu'elle devait en mourir, il se fit auprès d'elle un grand concours de personnes religieuses et séculières, qui venaient la voir, soit par amitié, soit par reconnaissance des services qu'elle leur avait rendus, soit pour s'édifier et se recommander à ses prières. Le mal avait fait des progrès, et elle souffrait intérieurement des douleurs très-vives ; cependant elle ne s'en plaignait à personne, et ceux qui l'entouraient avaient peine à s'en apercevoir, tant sa patience était habile à dissimuler ses épreuves. Son visage était serein, son âme était tranquille ; elle accueillait tout le monde avec son habituelle affabilité, donnant aux uns d'utiles conseils, promettant aux autres le secours de ses prières ; en sorte que tous se retiraient édifiés et consolés. Le confesseur, qui savait combien la vue des démons lui était à charge, l'interrogeait de temps en temps pour savoir si elle en voyait, mais elle répondait toujours négativement. Lorsque les visiteurs lui laissaient quelques moments de repos, elle en profitait pour réciter l'office de la sainte Vierge, qu'elle n'omit pas une seule fois dans sa vie, quelque malade qu'elle fût ; ou bien elle répétait des *Pater* et des *Ave*, en comptant sur ses doigts. On ne pouvait se lasser d'admirer sa présence d'esprit, sa tranquillité, sa circonspection et sa force

d'âme. Le confesseur en était ravi, et disait que la moindre partie de ses dispositions suffirait pour le rendre heureux, si Dieu la lui donnait à l'heure de la mort.

La nuit vint, et malgré la fatigue qu'éprouvait la malade, elle ne voulut prendre aucun repos, sachant qu'elle allait bientôt entrer dans le repos éternel. Elle employa donc la nuit tout entière à de pieux exercices. Lorsque le jour fut venu, ses Oblates accoururent auprès d'elle, craignant qu'elle ne partît sans leur avoir donné ses derniers avis. Françoise de Vérulis fut la seule qui resta au monastère. Quelque désireuse qu'elle fût de voir encore sa mère, et de recevoir sa dernière bénédiction, elle ne put accompagner ses sœurs, à cause d'une fièvre brûlante qui la retenait sur son lit. Françoise, après avoir donné à chacune en particulier les conseils qu'elle savait lui être nécessaires, les exhorta toutes en général à la charité mutuelle, à l'observation des règles, à la persévérance dans le service de Dieu, et finit par cette sentence, qui se grava profondément dans leur souvenir : « Malheur à celle qui n'observera pas l'obéis-« sance. »

Tandis que ses filles, profondément émues, fondaient en larmes, Françoise, adressant la parole au confesseur, lui témoigna sa reconnaissance de ses longs et précieux services, le pria de les continuer, et lui donna plusieurs avis, qu'il recueillit avidement dans son cœur, et conserva comme un trésor précieux, le reste de sa vie, ainsi qu'il en a rendu témoignage. Son fils étant entré à ce moment dans sa chambre, elle le reprit de deux péchés qu'il avait récemment commis. Cependant le jour finit

tandis qu'elle s'occupait de ces soins charitables. Elle se sentit alors épuisée de fatigues, et vit que son ange travaillait à ourdir sa toile avec plus de joie et de promptitude, ce qui lui fit comprendre que sa dernière heure approchait. Dès ce moment elle ne s'occupa plus que de Dieu seul, tantôt appliquée à la contemplation, tantôt récitant des prières vocales, ainsi qu'on en pouvait juger par le mouvement de ses lèvres. Un instant avant sa mort, le confesseur lui ayant demandé ce qu'elle disait : J'achève mes vêpres, lui répondit-elle et dans le moment même elle acheva sa sainte vie, mais si doucement, qu'aucun de ceux qui étaient présents ne s'aperçut qu'elle rendait le dernier soupir. C'est ainsi que mourut notre bienheureuse, un mercredi, à sept heures du soir, le septième jour de sa maladie, selon la prédiction qu'elle en avait faite. Elle était âgée de cinquante-six ans.

CHAPITRE VI

Sépulture de Françoise.

Le bruit de cette mort s'étant répandu dans Rome, le peuple accourut en foule pour voir le saint corps, et lui baiser les pieds ; mais la chambre était trop petite pour contenir une telle multitude ; en conséquence, on se pressa de faire la levée du corps, qui fut porté avec pompe à Sainte-Marie la Neuve, où elle devait être inhumée, selon la prédiction qui lui en avait été faite. Une foule innombrable encombrait les places et les rues sur son passage ; toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs ; il y en avait jusque sur les toits. Lorsque le cortége passa sous les murs de la Tour-des-Miroirs, Françoise de Vérulis, entendant ce bruit inaccoutumé, n'eut pas de peine à en comprendre la cause. Alors, élevant ses yeux et son cœur vers le ciel, elle adressa au Seigneur une prière fervente, pour obtenir la faveur de voir morte cette mère chérie, qu'il ne lui avait pas été donné de revoir avant sa mort. Après cette prière, elle essaye de se remuer, et voyant qu'elle le pouvait, elle s'habille, descend de son lit, et commence à marcher. Encouragée par ce succès, elle appelle sa sœur Jacobille, et la prie de lui aider à se rendre à Sainte-Marie la Neuve. Elle s'y rend en effet, et à peine a-t-elle touché le saint corps, qu'elle se sent entièrement guérie.

Cependant le bruit de la foule était tel dans l'église, qu'on ne pouvait entendre les chants funèbres, quoique exécutés par un nombreux clergé. Bientôt ce fut un encombrement à n'y pas tenir; et par surcroît, le peuple se jeta sur les habits de la sainte, et les mit en pièces. Les religieux, craignant qu'on ne déchirât également le saint corps, demandèrent des gardes. Les nobles qui se trouvaient dans l'église se groupèrent alors autour du sacré dépôt, et de ce nombre fut Laurent Altiéri, qui vit en cela l'accomplissement de la prédiction que Françoise lui en avait faite. Lorsqu'on voulut descendre le saint corps dans la fosse, le peuple s'y opposa avec tant d'énergie, que les religieux furent contraints de renoncer à ce dessein. Le corps resta donc exposé jusqu'au samedi à la vénération publique, conservant sa flexibilité, et exhalant une odeur très-suave. Plusieurs dames romaines, des maisons les plus considérables, qui sentirent ces émanations, crurent que l'on avait parfumé le saint corps; mais s'étant assurées du contraire, elles éprouvèrent une affection de piété, qui les fit fondre en larmes et leur fit dire: « Nous ne pouvons plus douter de la sainteté de Fran-« çoise. Oh! qu'elle est heureuse, et que nous le se-« rions nous-mêmes si nous avions le bon esprit de « l'imiter. » On avait eu la précaution de couvrir la châsse d'une grille en fer fortement clouée. Or, elle était nécessaire, et il n'est pas douteux que, sans cette mesure, le saint corps eût été mis en pièces. Pendant qu'il était ainsi exposé, Dieu manifesta la sainteté de sa servante, par des guérisons miraculeuses, qui don-

nèrent à la dévotion publique un nouvel essor. L'église ne désemplissait plus ni le jour ni la nuit, ce qui rendait la célébration de l'office divin fort difficile. Les religieux se décidèrent donc à procéder à la sépulture. Le samedi on prit le saint corps, et on le porta dans le sanctuaire, au pied du maître-autel, où il devait être enterré. Le peuple s'étant aperçu, pendant ce transport, qu'une odeur plus forte embaumait l'église, voulut s'opposer à ce qu'on enfouît dans la terre un si précieux trésor; mais leurs réclamations furent inutiles. Tandis qu'on mesurait l'espace sur les dimensions de la bière, Paul de Molaria, noble Romain, dans un mouvement de dévotion, saisit une bèche et commença à creuser la fosse, qu'on lui laissa faire presque seul, à son grand contentement. Or, cette affection plut à la sainte, qui ne tarda pas à lui en témoigner sa reconnaissance. Étant tombé malade onze mois après, la fièvre devint si ardente, que le quinzième jour de la maladie, son état était désespéré; il tomba dans une espèce d'assoupissement pendant lequel Françoise lui apparut toute glorieuse, et lui dit: « Le service que « vous m'avez rendu, en creusant mon tombeau, est « demeuré jusqu'ici sans récompense; mais je viens « vous l'apporter aujourd'hui.» A ces mots, elle le toucha et disparut aussitôt, le laissant parfaitement guéri.

La sépulture du saint corps ne diminua point la dévotion publique, entretenue d'ailleurs par les continuels prodiges qui s'opéraient sur le tombeau. Depuis le matin jusqu'au soir, la foule inondait l'église; et les religieux, pour l'édifier, firent prononcer le panégyrique de la sainte pendant sept jours consécutifs. Saint

Jean de Capistran et saint Bernardin de Sienne, l'un et l'autre de l'ordre de Saint-François, furent du nombre de ses panégyristes. Or, tous deux assurèrent qu'elle méritait d'être mise au nombre des saints.

Ce fut le 12 mars, que ce précieux corps fut confié à la terre. Pendant trois mois, les miracles ne discontinuant pas, et la dévotion du peuple étant toujours aussi fervente, il parut convenable aux magistrats de le retirer de la poussière où on l'avait mis, et de le renfermer dans un riche tombeau de marbre, environné d'une grille qui en fût à la fois et la défense et l'ornement. Ils firent faire en effet le tombeau et la grille, et le 27 juillet suivant, tout étant prêt, ils procédèrent à l'exhumation en présence de quatre Oblates et d'un grand nombre de religieux, que leur affection pour la sainte avait amenés à la cérémonie. Le saint corps se trouva intact, et embauma l'église d'une odeur agréable ; ce qui remplit de joie toute l'assemblée. Lorsqu'ils eurent satisfait leur pieuse curiosité, les ouvriers le placèrent dans le lieu convenu, et bâtirent le nouveau sépulcre, qui fut remplacé par un autre beaucoup plus magnifique, en 1638. Celui dont nous parlons portait cette épitaphe :

ICI REPOSE
LE VÉNÉRABLE CORPS DE LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE DE ROME,
APPELÉE, EN SON VIVANT, DE PONTIANI,
QUE LE SEIGNEUR APPELA A LUI PAR UNE HEUREUSE MORT,
L'AN DE LA NAISSANCE DU SAUVEUR 1440,
LE 9 DU MOIS DE MARS.

Tandis que Dieu prouve ici-bas sa vie angélique, par un grand nombre de miracle, son âme bienheureuse goûte les joies éternelles dans les cieux.

CHAPITRE VII

Canonisation de la servante de Dieu.

A peine Françoise eut-elle quitté la terre, que l'on commença à s'occuper de sa canonisation. Dans l'espace de dix années, trois procédures furent faites sur cette affaire, sous les pontificats d'Eugène IV et de Nicolas V. Depuis lors jusqu'au temps du pape Clément VIII, elle demeura pendante. Elle fut reprise alors, à la sollicitation du peuple romain, et conduite avec beaucoup de zèle. Ce ne fut pourtant que sous le pontificat de Paul V, qu'elle obtint une heureuse conclusion. Les trois auditeurs de Rote, ayant jugé, le 11 avril 1606, que Françoise méritait d'être inscrite au catalogue des Saints ; et le tribunal des Rites, ayant confirmé leur jugement, le 8 août de la même année, le pape tint trois consistoires ; le premier, secret, le 28 d'avril de l'année 1608 ; le deuxième, public, le 6 mai suivant ; le troisième, semi-public le 21 du même mois, où furent présents vingt-neuf cardinaux, un patriarche, et trente-cinq archevêques et évêques.

Les lecteurs seront bien aises, sans doute, de connaître le vote que donna, dans cette circonstance, le pieux et savant cardinal Bellarmin, le voici. « Nous « nous occupons aujourd'hui, très-saint Père, d'une « chose importante et difficile, de l'affaire la plus grave

« peut-être que l'on puisse traiter ici-bas. En effet, « quoique le nombre des saints qui règnent avec Jésus-« Christ dans les cieux soit si considérable, saint Jean « a pu dire dans son Apocalypse : J'ai vu une troupe « nombreuse que personne ne pouvait compter ; ce-« pendant, il en est peu que Dieu ait choisis par sa « providence singulière, pour leur faire décerner ici-« bas, par son vicaire, un culte publique. Pour être « dignes d'un pareil honneur, il ne suffit pas à des ser-« viteurs de Dieu, d'être saints devant lui, il faut en-« core qu'il soit prouvé, par des documents incontes-« tables, que pendant leur vie ils brillèrent aux yeux « des hommes par l'éclat d'une véritable sainteté, qu'ils « la conservèrent sans diminution jusqu'à leur heure « dernière ; et enfin, qu'après la mort de leurs corps, « leurs âmes sont parvenues à la gloire éternelle. Or, « nous croyons que la bienheureuse Françoise Romaine « peut être ajoutée au catalogue de ce petit nombre « d'âmes privilégiées. Nous le croyons, dis-je, à bon « droit et sur des preuves incontestables ; car la dis-« cussion si longue et si sérieuse, qui a eu lieu à son « égard, a prouvé que cette servante de Dieu a été « illustre, non-seulement par la sainteté de sa vie, mais « encore par les signes et les prodiges divins qui ont « eu lieu avant et après sa mort. Si l'on demande en-« core à ceux dont on veut écrire les noms dans le ca-« talogue des Saints, qu'ils puissent être placés comme « des flambeaux sur un lieu élevé, pour guider les « autres dans la voie de la perfection, la bienheureuse « Françoise a de quoi satisfaire à cette exigence. Elle

« peut être proposée pour modèle aux personnes de « tout âge, de tout sexe et de toute condition : aux vier- « ges, par la pureté de son enfance ; aux personnes « mariées, par sa chaste conduite dans l'état conjugal ; « aux veuves, par les vertus sévères qui illustrèrent « sa viduité ; aux religieux enfin, par sa vie religieuse « et parfaite dans son monastère. La déclaration de sa « sainteté sera donc merveilleusement utile aux vierges, « aux personnes engagées dans l'état du mariage, aux « veuves et aux âmes qui servent le Seigneur dans l'é- « tat religieux. C'est pourquoi j'opine à ce que votre « Sainteté termine favorablement cette affaire. » Françoise fut en effet canonisée le 29 mai de cette même année, dans la basilique du Vatican, aux applaudissements de tous les habitants de cette grande ville.

Louange soit à Dieu, qui est admirable dans ses saints, et saint dans toutes ses œuvres. *Amen.*

TRAITÉ DE L'ENFER

CHAPITRE PREMIER

Du lieu de l'enfer, de son prince, de l'entrée des âmes dans ce lieu d'horreur, et des peines qui sont communes.

Un jour que la servante de Dieu était très-souffrante, elle s'enferma dans sa cellule, pour se livrer en toute liberté à l'exercice de la contemplation, où elle trouvait sa consolation et toutes ses délices. Il était environ quatre heures après midi : elle fut aussitôt ravie en extase, et l'archange Raphaël, qu'elle ne vit pas alors, vint la prendre, et la conduisit à la vision de l'enfer. Arrivée à la porte de ce royaume effroyable, elle lut ces paroles écrites en caractères de feu : « Ce lieu est l'enfer, « où il n'y a ni repos, ni consolation, ni espérance. » Cette porte étant ouverte, elle regarda et vit un abîme si profond et si épouvantable, que depuis elle n'en pouvait parler sans que son sang se glaçât d'effroi. De cet abîme sortaient des cris affreux et des exhalaisons insupportables; alors elle fut saisie d'une horreur ex-

trême; mais elle entendit la voix de son conducteur invisible, qui lui disait d'avoir bon courage, parce qu'il ne lui arriverait aucun mal. Un peu rassurée par cette voix amie, elle observa plus attentivement cette porte, et vit que, déjà fort large à son entrée, elle allait en s'élargissant toujours davantage dans son épaisseur; mais dans cet affreux corridor régnaient des ténèbres inimaginables; cependant il se fit pour elle une lumière, et elle vit que l'enfer était composé de trois régions : l'une supérieure, l'autre inférieure, et l'autre intermédiaire. Dans la région supérieure, tout annonçait de graves tourments; dans celle du milieu, l'appareil des tortures était encore plus effrayant; mais, dans la plus basse région, la souffrance était incompréhensible. Ces trois régions étaient séparées par de longs espaces, où les ténèbres étaient épaisses, et les instruments de tortures en nombre prodigieux et extraordinairement variés.

Dans cet abîme effroyable, vivait un immense dragon, qui en occupait toute la longueur : il avait sa queue dans l'enfer inférieur, son corps dans l'enfer intermédiaire, et sa tête dans l'enfer supérieur. Sa gueule était béante dans l'ouverture de la porte qu'il remplissait tout entière; sa langue sortait d'une longueur démesurée; ses yeux et ses oreilles lançaient des flammes sans clarté, mais d'une chaleur insupportable ; sa gorge vomissait une lave brûlante et d'une odeur empestée. Françoise entendit dans cet abîme un bruit effroyable : c'étaient des cris, des hurlements, des blasphèmes, des lamentations déchirantes, et tout cela mêlé à une

chaleur étouffante, et à une odeur insoutenable, lui faisait un tel mal, qu'elle crut que sa vie allait s'anéantir; cependant son guide invisible la rassura par ses inspirations, et lui rendit un peu de courage : elle en avait besoin pour soutenir la vision dont nous allons parler : elle aperçut Satan sous la forme la plus terrorifiante qu'il soit possible d'imaginer. Il était sur un siége qui ressemblait à une longue poutre, dans l'enfer du milieu, et cependant sa tête atteignait le haut de l'abîme, et ses pieds descendaient jusqu'au fond; il tenait ses jambes écartées, et ses bras étendus, mais non en forme de croix. Une de ses mains menaçait le ciel, et l'autre semblait indiquer le fond du précipice. Deux immenses cornes de cerf couronnaient son front; elles étaient fort rameuses, et les innombrables petites cornes qui en sortaient, comme autant de rameaux, semblaient autant de cheminées par où s'échappaient des colonnes de flammes et de fumée. Son visage était d'une laideur repoussante et d'un aspect terrible. Sa bouche, comme celle du dragon, vomissait un fleuve de feu très-ardent; mais sans clarté et d'une puanteur affreuse. Il portait au cou un carcan de fer rouge. Une chaîne brûlante le liait par le milieu du corps, et ses pieds et ses mains étaient également enchaînés. Les fers de ses mains étaient fortement cramponnés dans la voûte de l'abîme; ceux de ses pieds tenaient à un anneau fixé au fond du gouffre, et la chaîne qui lui liait les reins, liait aussi le dragon dont nous avons parlé.

A cette vision en succéda une autre. La servante de Dieu aperçut de tous côtés des âmes que les esprits qui

les avaient tentées amenaient dans cette affreuse demeure : elles portaient leurs péchés écrits sur leurs fronts en caractères si intelligibles, que la sainte comprenait pour quels crimes chacune d'elles était damnée. Ces lettres, du reste, n'étaient que pour elle seule ; car ces âmes malheureuses ne connaissaient réciproquement leurs péchés que par la pensée. Les démons qui les conduisaient, les accablaient de plaisanteries, de reproches amers et de mauvais traitements, qu'il serait difficile de raconter, tant la rage de ces monstres était inventive. A mesure que ces âmes arrivaient à l'entrée du gouffre, les démons les renversaient et les précipitaient, la tête la première, dans la gueule toujours ouverte du dragon. Ainsi englouties, elles glissaient rapidement dans ses entrailles, et à l'ouverture inférieure, elles étaient reçues par d'autres démons qui les conduisaient aussitôt à leur prince, ce monstre enchaîné, dont nous venons de parler. Il les jugeait sur-le-champ, et après avoir assigné le lieu qu'elles devaient occuper selon leurs crimes, il les livrait à des démons qui lui servaient de satellites pour les y conduire. La sainte remarqua que cette translation ne se faisait pas de la même manière que celle des âmes qui passent du purgatoire au paradis. Quoique la distance que ces dernières ont à parcourir soit incomparablement plus grande que celle d'un enfer à l'autre, puisqu'il leur faut traverser la terre, le ciel des astres et le cristallin, pour arriver à l'empyrée ; cependant ce voyage se fait dans un clin d'œil. La marche des âmes que Françoise voyait emporter par les gardes du tyran infernal, était au contraire

fort lente, tant à cause des ténèbres épaisses qu'il leur fallait traverser avec une sorte de violence, que des tortures qu'ils leur faisaient souffrir dans les espaces intermédiaires dont nous avons parlé. Ce n'était donc qu'après un certain temps que les démons finissaient par les déposer au fond de l'abîme.

Françoise vit aussi arriver d'autres âmes moins coupables que les premières, et cependant réprouvées ; elles étaient précipitées dans la gueule du dragon, présentées à Lucifer, jugées et transférées par les démons, comme les autres; mais, au lieu de descendre au fond du gouffre, elles montaient dans l'enfer supérieur, avec la même lenteur néanmoins, et en subissant des tourments proportionnés à leurs péchés. Arrivées dans leur prison, elles y trouvaient une multitude de démons en forme de serpents et de bêtes féroces, dont la vue les terrorifiait. Les regards de Satan les épouvantaient encore davantage, et, sans parler de l'incendie général dans lequel elles étaient enveloppées, le feu qui sortait du prince des ténèbres leur faisait cruellement sentir son ardeur dévorante. Autour d'elles régnait une nuit éternelle; en sorte que rien ne pouvait faire diversion aux peines qu'elles enduraient. Là, comme dans les autres parties de l'enfer, chacune des âmes réprouvées était livrée à deux démons principaux, exécuteurs des arrêts de la justice divine. La fonction du premier était de la frapper, de la déchirer et de la tourmenter sans cesse; celle du second était de se moquer de son malheur, en lui reprochant de se l'être attiré par sa faute; de lui rappeler continuellement le

souvenir de ses péchés, mais de la manière la plus accablante, en lui demandant comment elle avait pu céder aux tentations, et consentir à offenser son Créateur ; de lui reprocher enfin tous les moyens qu'elle avait eus de se sauver, et toutes les occasions de faire le bien, qu'elle avait perdues par sa faute. De là des remords déchirants, qui, joints aux tourments que l'autre bourreau lui faisait éprouver, la mettaient dans un état de rage et de désespoir, qu'elle exprimait par des hurlements et des blasphèmes. La charge confiée à ces deux démons n'était pourtant pas exclusive : tous les autres avaient également droit de l'insulter et de la tourmenter, et ils ne manquaient pas d'en user. La servante de Dieu ayant désiré savoir quelle différence il y avait entre les habitants des trois provinces de ce royaume effroyable, il lui fut dit que, dans la région inférieure, étaient placés les plus grands criminels; dans celle du milieu les criminels médiocres, et dans la région supérieure les moins coupables des réprouvés. Les âmes que vous voyez dans ce lieu le plus haut, ajouta la voix qui l'instruisait, sont celles des Juifs qui, à leur opiniâtreté près, vécurent exempts de grands crimes, celles des chrétiens qui négligèrent la confession pendant la vie, et en furent privés à la mort, etc. Tout ce que la bienheureuse voyait et entendait la remplissait d'épouvante; mais son guide avait grand soin de la rassurer et de la fortifier.

CHAPITRE II

Tourments particuliers exercés sur neuf sortes de coupables.

1° *Supplices de ceux qui outragent la nature par leurs impuretés.*

Françoise aperçut dans la partie la plus basse et la plus horrible de l'enfer des hommes et des femmes qui enduraient des tortures effroyables. Les démons qui leur servaient de bourreaux les faisaient asseoir sur des barres de fer rougies au feu, qui pénétraient le corps dans toute sa longueur, et sortaient par le sommet de la tête, et pendant que l'un d'entre eux retirait cette barre, et la renfonçait de nouveau, les autres, avec des tenailles ardentes, leur déchiraient les chairs depuis la tête jusqu'aux pieds. Or, ces tourments étaient continuels, et cela sans exclusion des peines générales, je veux dire, du feu, du froid glacial, des épaisses ténèbres, des blasphèmes et des grincements de dents.

2° *Supplices des usuriers.*

Non loin du cachot des premiers, Françoise en vit un autre où les criminels étaient torturés d'une manière différente, et il lui fut dit que c'étaient les usuriers.

Or, ces malheureux étaient couchés et cloués sur une table de feu, les bras étendus, mais non en forme de croix, et le guide de Françoise lui dit, à ce sujet, que tout signe de la croix était banni de ces demeures infernales. Chacun d'eux avait un cercle de fer rouge sur la tête. Les démons prenaient dans des chaudières de l'or et de l'argent fondus, qu'ils versaient dans leurs bouches; ils en faisaient couler aussi dans une ouverture qu'ils avaient pratiquée à l'endroit du cœur, en disant: Souvenez-vous, âmes misérables, de l'affection que vous aviez pour ces métaux pendant la vie; c'est elle qui vous a conduites où vous êtes. Ils les plongeaient ensuite dans une cuve pleine d'or et d'argent liquéfiés; en sorte qu'elles ne faisaient que passer d'un tourment à un autre, sans obtenir un moment de repos. Elles souffraient en outre les peines communes à toutes les autres âmes réprouvées; ce qui les reduisait à un affreux désespoir: aussi ne cessaient-elles de blasphémer le nom sacré de celui qui exerçait sur elles ses justes vengeances.

3° *Supplices des blasphémateurs.*

Françoise vit, dans la même région, les profanateurs obstinés de Dieu, de la sainte Vierge et des saints. Or, ils étaient soumis à des tortures effroyables. Les démons, armés de pinces brûlantes, tiraient leurs langues, et les appliquaient sur des charbons embrasés, ou bien ils prenaient de ces charbons, et les leur mettaient dans la bouche : ensuite ils les plongeaient dans des chaudières d'huile bouillante, ou bien ils leur en faisaient

avaler, en disant : « Comment osiez-vous blasphémer « ce que les cieux révèrent, âmes maudites et désespé- « rées? » Non loin de ceux-ci étaient les lâches qui renoncèrent Jésus-Christ par la crainte des supplices; mais leurs tourments n'étaient pas aussi rigoureux, Dieu ayant égard à la faiblesse humaine qui les fit succomber.

4° Supplices des traîtres.

Françoise vit, dans le même quartier, les tortures qu'exerçaient les démons impitoyables, sur les hommes infidèles à leurs maîtres, et surtout sur les chrétiens qui ne prirent des engagements sur les fonts sacrés du baptême que pour les profaner. Ces cruels bourreaux leur arrachaient le cœur avec des tenailles ardentes, et le leur rendaient ensuite pour l'arracher de nouveau. Ils les descendaient aussi de temps en temps dans des cuves pleines de poix bouillante, et leur disaient en les y tenant submergés : « Ames fausses et perfides, sans cœur et sans fidélité, non contents de trahir vos maîtres temporels, vous avez osé « trahir votre Dieu lui-même; car vous prîtes, sur les « fonts du baptême, l'engagement solennel de renoncer « à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et vous avez « fait tout l'opposé. N'oubliez pas ces promesses, « et recevez le châtiment que leur violation vous a mé- « rité. » A ces reproches amers succédaient les hurlements des victimes; elles blasphémaient aussi les sacrements, surtout le baptême et maudissaient leur divin auteur.

5° *Supplices des homicides.*

Un peu plus loin elle vit des hommes à figures féroces, plongés dans une immense chaudière remplie de sang en ébullition. Or, les démons venaient les prendre dans cette chaudière bouillante et les jetaient dans une autre pleine d'eau à moitié glacée; puis les retiraient de celle-ci pour les submerger dans la première. Mais ce n'était pas là leur unique tourment, d'autres démons, armés de poignards enflammés, leur perçaient le cœur et ne retiraient le fer de la plaie que pour l'y plonger encore. Auprès de ces hommes sanguinaires, étaient placées ces mères qui se dénaturèrent au point d'ôter la vie à leurs propres enfants, et leurs tortures étaient à peu près les mêmes.

6° *Supplices des apostats qui abandonnèrent la foi catholique, non par faiblesse, mais par corruption.*

Les démons les sciaient par le milieu du corps, avec des scies de fer rouge, trempées dans du plomb fondu. Or, la reprise des chairs s'opérait subitement après l'opération, et permettait aux bourreaux de recommencer sans cesse.

7° *Supplices des incestueux.*

Il y eut dans tous les temps des hommes et des femmes qui, emportés par une passion aveugle, commirent des impuretés avec des personnes qui leur étaient unies par les liens du sang ou par des liens spirituels. Or, la servante de Dieu les vit dans un

cachot voisin de celui des habitants de Sodome. Or les démons les plongeaient dans une fosse pleine de matières infectes en ébullition; puis, les retirant de là, ils les coupaient par quartiers, et lorsque ces quartiers s'étaient réunis, ce qui se faisait aussitôt, ils les replongeaient dans le cloaque brûlant et fétide.

8° *Supplices des magiciens.*

Dans l'enfer du milieu, la bienheureuse vit ceux qui, pendant leur vie, étaient en commerce avec le démon et ceux qui les consultaient et leur donnaient confiance. Ils étaient enveloppés dans des ténèbres effroyables, et les bourreaux les lapidaient avec des pavés de fer rougis au feu. Il y avait là un gril carré, au milieu duquel brûlait un feu terrible. Or, de temps en temps les démons couchaient leurs victimes sur ce gril, et les y tenaient fortement enchaînés; puis ils les retiraient de là pour les lapider encore.

9° *Supplices des excommuniés.*

La servante de Dieu remarqua que toutes les âmes précipitées dans la gueule du démon ne sortaient pas de son corps. Ayant eu le désir de savoir quelles étaient les âmes qu'elle ne voyait pas reparaître, il lui fut dit que c'étaient les âmes de ceux qui étaient morts dans l'excommunication. Elles descendent, ajouta la voix qui l'instruisait, dans la queue du dragon, qui se prolonge jusqu'au fond de l'abîme, et est un vaste foyer où brûle un feu dévorant. Elles étaient donc renfermées

dans cette affreuse prison, et les démons qui rôdaient autour, leur criaient d'une voix insultante : « C'est « donc vous qui, aveuglées par vos passions et hébé- « tées par la sensualité, avez méprisé les foudres de « l'Église ? Eh bien ! bouillez maintenant dans la queue « du dragon. Hélas ! hélas ! répondaient du dedans des « voix plaintives, quelle infortune est la nôtre, et quels « maux affreux nous endurons ! »

CHAPITRE III

Comment les péchés capitaux sont punis dans l'enfer inférieur.

1° *Tourments des orgueilleux.*

La bienheureuse aperçut une vaste prison dont les habitants étaient fort nombreux, et on lui dit que c'étaient les superbes. Cette prison était divisée en plusieurs pièces, où les victimes étaient classées selon les diverses espèces de ce péché. Les ambitieux étaient ceux que les démons paraissaient mépriser davantage. Autant ces misérables avaient été affamés des honneurs pendant leur vie, autant ils étaient rassasiés d'opprobres et de confusion. En punissant ceux-ci, ils n'oubliaient pourtant pas les autres. Chaque famille d'orgueilleux, si je puis parler ainsi, avait sa peine propre et particulière; mais il y avait un châtiment horrible qui leur était commun à tous.

Au milieu de cette prison spéciale était posé un lion énorme d'airain rougi par le feu. Sa gueule était levée en l'air et largement ouverte, et ses mâchoires, en guise de dents, étaient armées d'un grand nombre de rasoirs affilés. Son ventre était un repaire de serpents et d'autres bêtes venimeuses, et l'ouverture postérieure était, comme l'entrée du corps de ce monstre, garnie de la-

mes brûlantes et horriblement acérées. Or, les démons chargés de tourmenter ces tristes victimes, les lançaient en l'air de manière à les faire retomber dans la gueule du lion. Toutes tranchées et presque divisées par les rasoirs, elles passaient par la gorge de ce monstre et tombaient dans ses larges entrailles, au milieu des reptiles qui fourmillaient dans ce lieu infect, et exerçaient sur elles leur rage infernale. Elles gravitaient ensuite vers la partie postérieure où des démons les saisissaient avec des pinces ardentes, et les tiraient violemment à eux, à travers les rasoirs dont l'ouverture était bordée, et ce jeu cruel, les bourreaux le recommençaient sans cesse. Ces âmes, irritées et enragées par d'aussi horribles tourments, hurlaient d'une manière affreuse et proféraient des blasphèmes effroyables. « Hurlez, leur disaient les esprits infernaux, hur« lez, superbes maudits, qui fîtes si longtemps la guerre « au Créateur sur la terre. Vous avez bien raison de « vous désespérer, car vos malheurs ne finiront jamais. »

2° *Tourments des réprouvés qui furent sujets à la colère.*

Françoise remarqua qu'ils étaient punis selon leurs divers degrés de culpabilité; mais voici une peine qui leur était commune. Il y avait dans leur prison un serpent d'airain, que le feu de l'enfer maintenait continuellement embrasé. Sa poitrine était large, son cou élevé comme une colonne et sa gueule béante. Dans cette horrible gueule étaient plantées en forme de croissant de longues et fortes aiguilles, dont les pointes

étaient dirigées vers la gorge de l'animal. Or, les démons, prenant ces âmes dont nous parlons, les lançaient par cette ouverture dans le corps du monstre; puis ils les en retiraient avec des tenailles ardentes toutes déchirées par les pointes qu'elles rencontraient à leur sortie. Or, elles souffraient continuellement ce supplice, qui les réduisait à un affreux désespoir, et leur arrachait les plus effroyables blasphèmes.

3° *Tourments des avares.*

La bienheureuse vit ensuite les avares dans une fosse remplie de gros serpents qui avaient des bras. Chacun de ces hideux reptiles s'attachait à un de ces coupables, que la justice divine leur avait abandonnées. Il lui frappait la bouche de sa queue, lui déchirait le cœur avec les dents, et l'étreignait dans ses bras, de manière à l'étouffer, si cela eût été possible; mais d'autres démons venaient les arracher à leurs affreux embrassements avec des tenailles de fer, qui les déchiraient d'une manière horrible, et allaient les plonger dans une seconde fosse remplie d'or et d'argent liquéfiés, les accablant de leurs dérisions et de leurs sarcasmes.

4° *Tourments des envieux.*

Chacun de ces malheureux était couvert d'un manteau de flammes, avait un ver venimeux qui lui rongeait le cœur, pénétrait dans sa poitrine, et, remontant par la gorge, se présentait à la bouche, qu'il forçait à ouvrir convulsivement; mais un démon l'empê-

chait de sortir, en serrant avec la main le cou de la victime, ce qui lui causait d'insupportables étouffements; et, tandis qu'il l'étouffait ainsi d'une main, il tenait de l'autre une épée dont il lui perçait le cœur. Un second démon venait ensuite, qui lui arrachait le cœur de la poitrine, le trempait dans des immondices, et le lui remettait, pour l'arracher de nouveau, et ainsi sans fin; et ces traitements barbares étaient accompagnés de dérision et de reproches, qui réduisaient ces infortunés à la rage et au désespoir.

5° *Tourments des paresseux.*

Françoise les vit assis au milieu d'un grand feu, les bras croisés, et la tête inclinée sur les genoux. Leurs siéges étaient de pierres; ces pierres étaient cannelées profondément, et leurs cavités remplies de charbons embrasés : les bancs eux-mêmes étaient tout rouges, et la flamme qui sortait du brasier s'attachait à ces tristes victimes, et les couvrait comme un vêtement. Or, les démons, les prenant avec des pinces ardentes, les renversaient violemment sur ces lits affreux, et les y traînaient en les tournant et les retournant en toutes manières; c'était pour les punir d'avoir perdu le temps. A côté de chacun d'eux était un démon qui, avec un coutelas, lui fendait la poitrine, et y versait de l'huile bouillante, et cela pour les punir d'avoir trop présumé de la miséricorde de Dieu. Il mettait encore des vers dans leurs plaies, en punition des mauvaises pensées auxquelles leur oisiveté laissait le champ libre.

6° *Tourments des gourmands.*

Françoise put contempler aussi les châtiments de la gourmandise. Chaque malheureux, réprouvé pour ce vice, avait un démon qui le prenait par la tête, et le traînait sur des charbons ardents, tandis qu'un autre démon, debout sur lui, le foulait aux pieds avec violence. Ils lui liaient ensuite les pieds et les mains, et le précipitaient dans une chaudière pleine de poix fondue; puis, le retirant de là, ils le jetaient dans une autre remplie d'une eau presque réduite en glace. Ils lui versaient aussi du vin brûlant dans la bouche, pour le punir des coupables excès qu'il en avait fait pendant la vie. Pendant ce temps-là, ses bourreaux lui disaient d'un ton ironique : « La peine des gourmands, dans cette demeure, « est le superflu chaud et froid. Voici donc où vous ont « conduit vos intempérances, lui disaient d'autres es- « prits infernaux. Désormais vous aurez pour nourri- « ture des serpents, et du feu pour breuvage. »

7° *Tourments des luxurieux.*

Françoise cherchait des yeux les esclaves de cette passion honteuse; on les lui montra. Il étaient liés à des poteaux de fer embrasé, et les bourreaux, avec leurs langues ardentes, léchaient toutes les parties de leurs corps, ce qui les faisait souffrir horriblement. D'autres démons, avec des tenailles, déchiraient leurs chairs par lambeaux, en punition de la bonne chère qu'ils faisaient dans le monde, ce qui servait à alimenter toujours da-

vantage leur funeste passion. Sous leurs poteaux étaient des grils ardents et armés de pointes de fer, auprès desquels étaient couchés d'horribles serpents. Les démons, attirant brusquement leurs victimes, les faisaient tomber à la renverse sur ces lits affreux, et les serpents, se jetant sur eux, les mordaient avec une rage inconcevable. Ce supplice était particulier aux adultères.

CHAPITRE IV

Supplices particuliers à sept espèces de pécheurs.

1° *Tourments des voleurs.*

La servante de Dieu vit des hommes qui étaient liés avec des cordes noires, par le moyen desquelles les démons les attiraient en haut; après quoi ils les laissaient retomber dans le feu. Ensuite ils les descendaient dans un puits d'eau glacée; de là ils les faisaient passer dans un lac de plomb fondu, où ils les forçaient de boire une horrible fusion de fiel, de poix et de soufre; ils les jetaient enfin dans un repaire de bêtes féroces. Or il fut dit à la sainte que ces tristes victimes étaient les voleurs.

2° *Tourments des enfants dénaturés.*

Il y eut toujours sur la terre des enfants détestables, qui, au lieu d'honorer leurs parents, n'eurent pour eux que de l'éloignement et du mépris, les rendant excessivement malheureux par leur insubordination, leur mauvais caractère et leurs violences. Or, Françoise les vit dans un immense tonneau, garni de rasoirs, et où se trouvaient des serpents féroces. Les démons roulaient cette effroyable machine, et les pauvres victimes qu'elle renfermait étaient mordues par les serpents, et déchirés par les rasoirs. On fit remarquer à la bienheureuse que

ces coupables et les autres ne demeuraient pas toujours dans l'enfer qui leur était assigné. De l'enfer inférieur ils passaient quelquefois dans l'enfer supérieur ou dans l'intermédiaire, ou de ceux-ci dans le plus bas. Ayant désiré en savoir la raison, il lui fut dit que c'était pour subir le supplément de peines dû aux circonstances plus ou moins aggravantes de leurs péchés.

3° *Tourments de ceux qui furent infidèles à leur vœu de chasteté.*

La position de ces malheureux était effroyable. Les démons les plongeaient tantôt dans un feu ardent, où coulaient en fusion et la poix et le soufre, et tantôt dans un bain d'eau glacée; d'autres fois ils les serraient entre deux planches de fer, armées de clous aigus, et leurs perçaient les flancs avec des fourches. Enfin, pour ajouter l'insulte à leurs supplices, ils ne cessaient de leur reprocher les crimes qu'ils avaient commis. « Souvenez-« vous, leur disaient-ils, de vos impuretés sacriléges : « ces plaisirs, sitôt passés, vous coûtent cher mainte-« nant. Souvenez-vous de tant de sacrements que vous « avez profanés, et qui n'ont servi qu'à rendre votre con-« damnation plus terrible. »

3° *Tourments des parjures.*

Ils avaient des bonnets de feu sur la tête; leurs langues étaient arrachées, et leurs mains coupées.

4° *Tourments des détracteurs.*

Chacun d'eux était livré à une vipère à sept têtes. Je

parle de la forme qu'avait prise le démon spécialement chargé de le tourmenter. Or, voici à quoi lui servaient ses sept gueules. Avec la première il arrachait la langue du patient ; avec la seconde il la mangeait ; avec la troisième il la crachait dans le feu ; avec la quatrième il la reprenait et la rendait au coupable ; avec la cinquième il lui crevait les yeux ; avec la sixième il lui arrachait la cervelle par une oreille, et avec la septième enfin, il dévorait ses narines. En outre avec les ongles de ses mains il lui déchirait le corps.

5° *Tourments des vierges folles.*

Françoise vit ces âmes qui, fort jalouses de conserver leur virginité corporelle, prenaient peu de soin de la pureté de leur cœur. Les démons les flagellaient cruellement avec des chaînes de fer rouge.

6° *Tourments des veuves vicieuses.*

Elles étaient liées aux branches d'un énorme pommier, la tête renversée en arrière, et les démons leur faisaient manger des pommes pleines de vers. En outre, des dragons terribles, s'enlaçant à elles, leur déchiraient le cœur et les entrailles, tandis que la foule des démons ne cessait de leur reprocher leur mauvaise vie.

7° *Tourments des femmes idolâtres de leur beauté.*

Elles avaient pour chevelure des serpents qui leur mordaient cruellement le visage, tandis que d'autres

démons enfonçaient des épingles rougies au feu dans toutes les parties de leur corps ; et, pour aiguiser les remords de la conscience, ils ne cessaient de leur dire : Vous fîtes notre métier sur la terre, il est juste que vous nous soyez associées pendant l'éternité. Faites maintenant votre toilette dans ces flammes. Ces âmes répondaient par des blasphèmes horribles à ces insultes de leurs ennemis.

CHAPITRE V

Blasphèmes des réprouvés.

Tout cet affreux séjour retentissait d'horribles blasphèmes. Ses infortunés habitants maudissaient Dieu, comme s'il ne leur eût fait que du mal, et jamais aucun bien ; ils maudissaient l'humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils maudissaient tous ses mystères, dont le souvenir ne leur rappelait que de criminelles ingratitudes ; ils maudissaient toutes les grâces qu'ils avaient obtenues par ses mérites, et dont l'abus leur avait attiré de si horribles châtiments. Toute la sainte vie de ce Dieu sauveur provoquait leurs blasphèmes ; mais chacun s'attachait à profaner d'une manière spéciale la circonstance qui lui déplaisait le plus. Celui-ci maudissait son incarnation, celui-là sa naissance ; celui-ci sa circoncision, celui-là son baptême ; celui-ci sa pénitence, celui-là sa passion ; un autre sa résurrection, un autre son ascension glorieuse. Rien de ce qu'a fait notre aimable Sauveur, pour le salut de nos âmes, n'était respecté parce que tous ces bienfaits ne furent pour eux que des objets d'ingratitude. Ils maudissaient et blasphémaient le doux nom de Marie, ses prérogatives, ses vertus, mais surtout sa maternité divine ; parce que, si elle n'eût pas mis le Fils de Dieu au monde, ils eussent été moins

coupables, et n'auraient pas à supporter d'aussi horribles tourments. Ainsidonc leur éternité est tout employée à blasphémer et à maudire, mais avec une telle rage et un si profond désespoir, que, n'eussent-ils point d'autres supplices, cela suffirait pour les rendre infiniment malheureux. Cependant ils souffrent les autres peines communes à tous les réprouvés, et, en outre, les peines qui leur sont particulières, ainsi que je viens de le dire.

CHAPITRE VI

Nombre des démons, leurs noms et leurs emplois.

Dans la vision XVII, où la création des anges et leur classification furent manifestées à la servante de Dieu, Dieu lui fit discerner ceux qui devaient pécher de ceux qui demeureraient fidèles. Elle fut ensuite témoin de leur révolte et de la chute horrible qu'elle leur mérita. Or, elle ne fut pourtant pas aussi profonde pour les uns que pour les autres : un tiers de ces infortunés demeura dans les airs, un autre tiers s'arrêta sur la terre, et le dernier tiers tomba jusque dans l'enfer. Cette différence dans les châtiments correspondit à celles que Dieu remarqua dans les circonstances de leur faute commune. Parmi ces esprits rebelles, il y en eut qui embrassèrent de gaieté de cœur, si je puis parler de la sorte, la cause de Lucifer ; et d'autres qui virent avec indifférence ce soulèvement contre le Créateur, et demeurèrent neutres. Les premiers furent précipités sur-le-champ dans l'enfer, d'où ils ne sortent jamais, à moins que Dieu ne les déchaîne quand il veut frapper la terre de quelque grande calamité, pour punir les péchés des hommes. Les seconds furent jetés partie dans les airs, et partie sur la terre ; et ce sont ces derniers qui nous tentent, comme je le dirai plus tard.

Lucifer, qui voulut être l'égal de Dieu dans le ciel, est le monarque des enfers, mais monarque enchaîné et plus malheureux que tous les autres. Il a sous lui trois princes auxquels tous les démons, divisés en trois corps, sont assujettis par la volonté de Dieu : de même que dans le ciel, les bons anges sont divisés en trois hiérarchies présidées par trois esprits d'une gloire supérieure. Ces trois princes de la milice céleste furent pris dans les trois premiers chœurs, où ils étaient les plus nobles et les plus excellents ; ainsi, les trois princes de la milice infernale furent choisis comme les plus méchants des esprits des mêmes chœurs, qui arborèrent l'étendard de la révolte.

Lucifer était dans le ciel le plus noble des anges qui se révoltèrent, et son orgueil en fit le plus méchant de tous les démons. C'est pour cela que la justice de Dieu l'a donné pour roi à tous ses compagnons et aux réprouvés, avec puissance de les gouverner et de les punir, selon ses caprices ; ce qui fait qu'on l'appelle le tyran des enfers. Outre cette présidence générale, il est encore établi sur le vice de l'orgueil. Le premier des trois princes qui commandent sous ses ordres, se nomme Asmodée : c'était dans le ciel un chérubin, et il est aujourd'hui l'esprit impur qui préside à tous les péchés déshonnêtes. Le deuxième prince s'appelle Mammon : c'était autrefois un trône, et maintenant il préside aux divers péchés que fait commettre l'amour de l'argent. Le troisième prince porte le nom de Béelzebub ; il appartenait dans l'origime au chœur des dominations, et maintenant il est établi sur tous les crimes qu'enfante

l'idolâtrie, et préside aux ténèbres infernales. C'est aussi de lui que viennent celles qui offusquent les esprits des humains. Ces trois chefs ainsi que leur monarque, ne sortent jamais de leurs prisons infernales ; lorsque la justice de Dieu veut exercer sur la terre quelque vengeance éclatante, ces princes maudits députent à cet effet un nombre suffisant de leurs démons subordonnés; car il arrive quelquefois que les fléaux dont Dieu veut frapper les peuples, demandent plus de forces ou plus de malices que n'en ont les mauvais esprits répandus sur la terre et dans l'air. Alors les infernaux plus méchants et plus enragés deviennent des auxiliaires indispensables. Mais hors de ces cas rares, ces grands coupables ne peuvent sortir des prisons où ils sont renfermés.

Tous ces esprits infortunés sont classés dans l'abîme selon leur ordre hiérarchique. La première hiérarchie, composée de séraphins, de chérubins et de trônes, habite l'enfer le plus bas ; ils endurent des tourments plus cruels que les autres, et exercent les vengeances célestes sur les plus grands pécheurs. Lucifer qui fut un séraphin exerce sur eux une spéciale autorité, en vertu de l'orgueil dont il a la haute présidence. Les démons de cette hiérarchie ne sont envoyés sur terre, que lorsque la colère de Dieu permet que l'orgueil prévale pour punir les nations.

La deuxième hiérarchie formée de dominations, de principautés et de puissances, demeure dans l'enfer du milieu. Elle a pour prince Asmodée qui, comme je l'ai déjà dit, préside aux péchés de la luxure. On peut devi-

ner que les démons de cette hiérarchie sont sur terre, lorsque les peuples s'abandonnent au vice infâme de l'impureté.

La troisième hiérarchie qui se compose de vertus, d'archanges et d'anges, a pour chef Mammon, et habite l'enfer supérieur. Lorsque ces démons sont lâchés sur la terre, la soif des richesses y prévaut de toutes parts, et il n'est plus question que d'or ou d'argent. Quant à Béelzebub, il est le prince des ténèbres, et les répand quand Dieu le permet, dans les intelligences, pour étouffer la lumière de la conscience et celle de la véritable foi. Tel est l'ordre qui règne parmi les démons dans les enfers ; quant à leur nombre, il est innombrable.

On retrouve ces mêmes hiérarchies parmi les démons qui demeurent dans l'air et sur la terre, mais ils n'ont point de chefs, et par conséquent vivent dans l'indépendance et une sorte d'égalité. Ce sont les démons aériens qui, la plupart du temps, déchaînent les vents, excitent les tempêtes, produisent les orages, les grêles et les inondations. Leur intention en cela est de faire du mal aux hommes, surtout en diminuant leur confiance en la divine Providence, et les faisant murmurer contre la volonté de Dieu. Les démons de la première hiérarchie, qui vivent sur la terre, ne manquent pas de profiter aussi de ces occasions favorables à leur malice; trouvant les hommes irrités par ces calamités et fort affaiblis dans leur soumission et leur confiance, ils les font tomber beaucoup plus facilement dans le vice de l'orgueil. Ceux de la deuxième hiérarchie ne manquent pas à leur tour de les précipiter de leur hauteur superbe

dans le cloaque impur, ce qui donne ensuite toute facilité aux démons de la troisième hiérarchie, de les faire tomber dans les péchés qu'enfante l'amour de l'argent. Alors les anges qui président aux ténèbres les aveuglent, leur font quitter la voie de la vérité, et rendent leur retour extrêmement difficile. C'est ainsi que tous les démons, malgré la différence de leurs emplois, se concertent et s'aident mutuellement à perdre les âmes. Les uns affaiblissent leur foi, les autres les poussent à l'orgueil, ceux-ci à l'impureté, ceux-là à l'amour des richesses, d'autres enfin leur jettent un voile sur les yeux et les écartent si fort de la voie du salut, que la plupart ne la retrouvent plus. Le seul moyen d'échapper à ce complot infernal serait de se relever promptement de la première chute, et c'est précisément ce que ces pauvres âmes ne font pas. De là, cette chaîne de tentations, qui de chute en chute les conduit au fond du précipice.

Lorsque j'ai dit que les démons qui sont dans l'air et sur la terre n'ont pas de chefs, j'ai voulu dire seulement qu'ils n'ont pas d'officiers subalternes ; car tous sont soumis à Lucifer, et obéissent à ses commandements, parce que telle est la volonté de la justice divine. Malgré la haine qu'ils portent aux hommes, aucun d'eux n'oserait les tenter sans l'ordre de Lucifer, et Lucifer lui-même ne peut prescrire, en ce genre, que ce que lui permet le Seigneur plein de bonté et de compassion pour nous.

Lucifer voit tous ses démons, non-seulement ceux qui sont autour de lui dans l'enfer, mais encore ceux

qui sont dans l'air et sur la terre. Tous aussi le voient sans aucun obstacle, et comprennent parfaitement toutes ses volontés. Ils se voient également et se comprennent fort bien les uns les autres.

Les malins esprits, répandus dans l'air et sur la terre, ne ressentent pas les atteintes du feu de l'enfer ; ils n'en sont pas moins excessivement malheureux, tant parce qu'ils se maltraitent et se frappent sans cesse les uns les autres, que parce que les opérations des bons anges dans ce monde leur causent un dépit qui les tourmente cruellement. Les peines de ceux qui appartiennent à la première hiérarchie sont plus acerbes que celles des esprits de la seconde, et ceux-ci sont plus malheureux que les esprits de la troisième. La même justice distributive préside aux tourments des esprits infernaux ; mais ceux-ci sont tous en proie à l'ardeur des flammes infernales.

Les démons qui demeurent au milieu de nous, et ont reçu le pouvoir de nous tenter, sont tous des esprits tombés du dernier chœur. Les anges commis à notre garde sont aussi de simples anges. Ces esprits tentateurs sont sans cesse occupés à préparer notre perte. Les moyens qu'ils emploient pour cela sont si subtils et si variés, qu'une âme qui leur échappe est fort heureuse, et ne saurait trop témoigner sa reconnaissance au Seigneur. Il n'est pas un instant du jour et de la nuit, où ces cruels ennemis n'essayent d'une tentation ou d'une autre, afin de lasser ceux qu'ils ne peuvent vaincre par la ruse ou la violence. La patience est donc l'arme défensive par excellence. Malheur à qui la laisse tomber

le ses mains ! Lorsque ces tentateurs ordinaires rencontrent des âmes fortes et patientes, qu'ils ne peuvent entamer, ils appellent à leur secours des compagnons plus astucieux et plus malins, non pour combattre avec eux ou à leur place, car Dieu ne le permet pas, mais pour leur suggérer des stratagèmes plus efficaces. Françoise savait tout cela par expérience : il était rare qu'elle fût tentée par son démon seul. D'ordinaire il s'en associait d'autres; et, trop faibles encore, ils recouraient à la malice des esprits supérieurs qui demeuraient dans l'air. Elle était devenue si habile dans cette guerre, qu'en soutenant une attaque, elle savait à quel chœur avait appartenu celui dont le conseil la dirigeait, et qui il était.

Lorsque les démons veulent livrer un assaut à une âme habile et forte, les uns l'attaquent de front, et les autres se placent derrière elle. C'est de cette sorte qu'ils combattaient ordinairement contre notre bienheureuse, et elle les voyait se faire des signes pour concerter leurs moyens.

Lorsqu'une âme, vaincue par les tentations, meurt dans son péché, son tentateur habituel l'emporte avec promptitude, suivi de beaucoup d'autres qui lui prodiguent des outrages, et ne cesse de la tourmenter jusqu'à ce qu'elle soit précipitée dans l'enfer. Ces détestables esprits se livrent ensuite à une joie féroce. Son ange gardien, après l'avoir suivie jusqu'à l'entrée de l'abîme, se retire aussitôt qu'elle a disparu, et remonte au ciel. Lorsqu'une âme, au contraire, est condamnée au purgatoire, son tentateur est cruellement battu par

l'ordre de Lucifer, pour avoir laissé échapper sa proie. Il reste pourtant là, en dehors du purgatoire, mais assez près pour que l'âme le voie et entende les reproches qu'il lui fait sur les causes de ses tourments. Lorsqu'elle quitte le purgatoire pour monter au ciel, ce démon revient sur la terre se mêler à ceux qui nous tentent ; mais il est pour eux un objet de moqueries, pour avoir mal rempli la mission dont il était chargé.

Tous ceux qui laissent ainsi échapper les âmes ne peuvent plus remplir l'office de tentateurs. Ils vont, errant çà et là, réduits à rendre aux hommes d'autres mauvais offices, quand ils peuvent. Quelquefois Lucifer, pour les punir, les loge honteusement dans des corps d'animaux, ou bien il s'en sert, avec la permission de Dieu, pour exercer des possessions qui leur attirent souvent de nouvelles hontes. Les démons, au contraire, qui ont réussi à perdre les âmes auxquelles Lucifer les avait attachés, après les avoir portées dans les enfers, reparaissent sur la terre, couverts de gloire parmi leurs semblables, et jouent un plus grand rôle que jamais dans la guerre qu'ils font aux enfants de Dieu. Ce sont eux que les autres appellent à leur secours, comme plus expérimentés et plus habiles, quand ils ont affaire à des âmes fortes et généreuses qui se rient de leurs vains efforts.

Tout démon chargé de la mission de perdre une âme ne s'occupe point des autres ; il n'en veut qu'à celle-là, et emploie tous ses soins à la faire pécher ou à troubler sa paix. Cependant, quand il l'a vaincue, il la pousse

autant qu'il peut, à tenter, à molester ou à scandaliser d'autres âmes.

Il y a d'autres démons du même chœur que ceux qui nous tentent, qui vivent au milieu de nous sans nous attaquer. Leur mission est de surveiller ceux qui nous tentent, et de les châtier chaque fois qu'ils ne réussissent pas à nous faire pécher.

Chaque fois qu'ils entendent prononcer dévotement le saint nom de Jésus, ils se prosternent spirituellement non de bon cœur, mais par force. Françoise en vit une fois plusieurs en forme humaine, qui, à ce nom sacré qu'elle prononçait en conversant avec son confesseur, inclinèrent leur front avec un profond respect, jusque dans la poussière. Ce nom sacré est pour eux un nouveau supplice, qui les fait souffrir d'autant plus cruellement, que la personne qui le prononce est plus avancée dans l'amour, et plus parfaite. Lorsque les impies profanent ce nom adorable, ces esprits réprouvés ne s'en attristent pas ; mais ils sont forcés de s'incliner, comme pour réparer l'injure qui lui est faite. Ils agissent de même lorsqu'on le prend en vain. Sans cette adoration forcée, ils seraient bien contents d'entendre blasphémer ce saint nom. Les bons anges, au contraire, en pareilles occasions, l'adorent profondément, le louent et le bénissent avec un amour incomparable. Lorsqu'il est prononcé avec un vrai sentiment de dévotion, ils lui rendent les mêmes hommages, mais avec un vif sentiment de joie. Chaque fois que notre bienheureuse proférait ce très-saint nom, elle voyait son archange prendre un air extraordinairement joyeux, et

s'incliner d'une manière si gracieuse, qu'elle en était tout embrasée d'amour.

Lorsque les âmes vivent dans l'habitude du péché mortel, les démons entrent en elles, et les dominent en plusieurs façons, qui varient selon la qualité et la quantité de leurs crimes; mais quand elles reçoivent l'absolution avec un cœur contrit, ils perdent leur domination, délogent au plus vite, et se remettent auprès d'elles pour les tenter de nouveau ; mais leurs attaques sont moins vives, parce que la confession a diminué leurs forces.

CHAPITRE VII

Les limbes.

Lorsque la servante de Dieu fut transportée à l'entrée e l'enfer, elle vit tout près un ange debout à une autre orte : c'était la porte des limbes, de cette prison où outes les âmes justes de la terre attendirent si long- emps la venue du Libérateur. Ce lieu, quoique con- gu à l'enfer, n'a aucune communication avec lui. Son évation est à l'enfer ce qu'est celle d'une maison aux ves de la maison voisine; c'est-à-dire que sa plus asse partie est supérieure à la plus élevée de l'enfer. n'y a dans ce lieu ni feu, ni glace, ni serpents, ni émons, ni odeur empestée; on n'y entend ni hurle- ents, ni blasphèmes; on n'y souffre aucune autre eine que la privation de la lumière; car il y fait ujours nuit. C'est là que se trouve la demeure éter- elle des enfants morts sans baptême. Sa distribution t la même que celle de l'enfer. Il y a une partie su- érieure, une inférieure et une intermédiaire. La par- e supérieure est habitée par les enfants nés ou conçus e parents chrétiens. Dans la partie intermédiaire sont nfermés les enfants des Juifs, morts avant d'avoir éché : leur position est la même que celle des pre- iers, excepté que leur prison est encore plus téné-

breuse. Dans la partie inférieure se trouvent les enfants nés ou conçus par l'effet d'un crime contraire au vœu solennel de chasteté ou à l'affinité spirituelle. Là règne une nuit plus profonde que dans les deux parties plus élevées.

CHAPITRE VIII

Du purgatoire.

Après les visions susdites, la servante de Dieu fut conduite à celle du purgatoire, dont la distribution est la même que celle de l'enfer. En approchant de ce triste lieu, elle lut ces paroles écrites sur la porte : « C'est ici le purgatoire, lieu d'espérance, où les âmes « attendent l'accomplissement de leur désir. » L'ange Raphaël lui fit voir les trois parties de cette demeure ; et voici ce qu'elle y vit : Dans la partie la plus basse brûle un feu qui donne de la lumière, dissemblable en cela à celui de l'enfer, qui est noir et sans aucune clarté. Ce feu est très-ardent et d'une couleur rouge. C'est là que sont punies les âmes redevables à la justice divine de la peine temporelle qu'elles méritèrent par de grands péchés ; et le feu les tourmente plus ou moins rigoureusement, selon la qualité et la quantité de leurs dettes. L'ange lui dit que sept années de souffrances dans cette partie inférieure, correspondent à celle temporelle méritée par un seul péché mortel.

A la gauche de ces âmes, mais hors du purgatoire, Françoise vit les démons qui les tentaient pendant la vie, et elle observa que ces pauvres âmes souffraient beaucoup de leur vision, et des reproches qu'ils ne ces-

saient de leur faire entendre. « Vous avez mieux aimé, « leur disaient-ils, suivre nos illusions et nos persua- « sions, que les préceptes de l'Évangile. Vous avez eu « la folie d'offenser celui à qui vous étiez redevable de « votre création et rédemption. Demeurez ici mainte- « nant pour expier vos ingratitudes. » Du reste, le pouvoir des démons sur ces âmes se borne à ces deux choses : à les affliger par leurs reproches et par leur horrible aspect.

Ces âmes, placées dans le feu du purgatoire inférieur, acquiescent humblement à la justice divine; néanmoins, la rigueur des peines qu'elles endurent leur arrache des gémissements que personne en cette vie ne saurait comprendre. Elles acquiescent à la volonté de leur juge, parce qu'elles comprennent parfaitement l'équité des tourments qu'elles endurent. Or, cet acquiescement est cause que Dieu prête l'oreille à leurs plaintes, qu'il en est touché et leur donne quelques consolations. Il ne les arrache pas pour cela aux flammes qui les brûlent, mais il leur fait trouver, dans leur soumission même, une sorte de rafraîchissement, ainsi que dans la pensée qu'elles arriveront bientôt à la gloire éternelle. Elles connaissent non-seulement leurs propres péchés, mais encore ceux des autres âmes qui souffrent avec elles, et toutes sont contentes de la justice punitive de Dieu, qui s'exerce avec tant d'équité.

Lorsqu'un ange gardien a conduit dans ce purgatoire inférieur l'âme qui lui était confiée, il se place en dehors de la prison, au côté droit de la porte, tandis que

le mauvais ange se place au côté gauche; et il se tient là jusqu'à ce que cette âme, entièrement purifiée, devienne libre de monter au ciel. C'est lui qui recueille les suffrages offerts pour elle sur la terre, et les présente à la justice de Dieu, qui les lui rend, afin qu'il les applique à cette pavre âme, comme un remède qui adoucit ses maux. Il présente également à Dieu toutes les bonnes œuvres qu'elle a faites pendant sa vie mortelle, tandis que le mauvais ange rappelle sans cesse les péchés qu'elle a commis, à la justice du Seigneur. Lorsqu'une âme a fait des legs pieux avant son trépas, Dieu, dans sa bonté, les accepte sur-le-champ et les récompense, quand même ils ne recevraient pas leur exécution par la faute de ceux qui en étaient chargés. Cependant, si elle a renvoyé ces bonnes œuvres après sa mort, par affection pour ses richesses, Dieu ne la récompense qu'à l'expiration du temps déterminé par elle pour leur accomplissement.

Ce purgatoire inférieur se divise en trois prisons séparées, où le feu n'a pas une égale ardeur; il est plus brûlant dans la première que dans la seconde, et dans la seconde que dans la troisième. Or, la première est destinée aux religieux et aux prêtres, eussent-ils commis de moindres péchés que les séculiers, parce qu'ils ont eu plus de lumières et n'ont pas honoré leur dignité comme ils le devaient. Françoise vit dans ce cachot un prêtre fort pieux, mais qui avait trop contenté son appétit dans l'usage des aliments. La seconde prison est la demeure des religieux et des clercs qui ne furent pas honorés du sacerdoce. Dans la troisième,

sont renfermées les âmes séculières qui commirent des péchés mortels, et ne les expièrent pas pendant la vie. Les tourments ne sont pourtant pas égaux dans chacune de ces prisons; ils sont plus ou moins cruels selon la mesure des dettes et la qualité des personnes. Les supérieurs y souffrent davantage que les inférieurs; selon qu'une âme est plus ou moins coupable, les supplices sont plus ou moins cruels, et leur durée plus ou moins longue.

Après avoir considéré le purgatoire inférieur, Françoise fut conduite à la vision du purgatoire intermédiaire. Or, il se partage, comme l'autre, en trois parties, dont la première est un lac d'eau glacée, la seconde un lac de poix fondue, mêlée d'huile bouillante, et la troisième un lac de métaux liquéfiés. C'est dans ce purgatoire que sont logées les âmes qui ne commirent pas de péchés assez graves pour mériter d'être placées dans le purgatoire inférieur. Ce sont donc les péchés véniels qui conduisent à ce purgatoire intermédiaire. Or, il y a dans cette prison trente-huit anges qui sont sans cesse occupés à transvaser ces pauvres âmes d'un lac dans l'autre, ce qu'ils font avec des manières très-gracieuses et une grande charité. Ces anges ne sont pas pris parmi leurs anges gardiens; ce sont d'autres anges que la bonté de Dieu a chargés de ce ministère. J'attribue leur mission à la bonté de Dieu, parce que leur présence est pour ces âmes d'une grande consolation.

La servante de Dieu reçut dans cette vision plusieurs lumières sur l'application des suffrages que les vivants offrent pour les morts, qui méritent bien d'être com-

muniquées. Elle connut 1° que les messes, indulgences accordées, et bonnes œuvres offertes pour certaines âmes par leurs parents et amis, ne leur sont pas intégralement appliquées; elles en reçoivent bien la meilleure part, mais le reste est réparti entre toutes les âmes du purgatoire. Françoise connut 2° que ces offrandes, faites par erreur à des âmes qui sont en paradis, profitent d'abord à ceux qui les font, et ensuite aux âmes du purgatoire. Elle connut 3° que ces mêmes secours, adressés par les vivants à des âmes qu'ils croient en voie de salut, et qui sont réprouvées, entrent intégralement dans les trésors de leurs auteurs, parce que, ni les damnés ne peuvent en profiter, ni Dieu ne permet qu'elles soient appliquées aux âmes du purgatoire. Il est à remarquer que Françoise, au sortir d'une de ces visions, qui avait duré environ deux heures, crut y avoir employé un temps fort considérable. Il résulte donc de la que là temps, qui semble passer vite sur la terre, paraît bien long dans l'éternité.

CHAPITRE IX

De la gloire des saints dans le ciel.

Lorsque les âmes bienheureuses font leur entrée dans le ciel, elles sont conduites aux places qui leur ont été assignées, selon leurs mérites. Si, pour s'y rendre, il leur faut traverser quelques chœurs angéliques, les esprits qui les composent leur font un accueil extrêmement joyeux; mais rien n'égale la réception qui leur est faite dans les chœurs où elles doivent prendre place. Ce ne sont, de la part des anges auxquels on les associe, que démonstrations de joie et d'amitié pour elles, que cantiques de louanges et de bénédictions pour rendre grâces à Dieu de leur bonheur, et cette réjouissance dure beaucoup plus longtemps dans ces chœurs que dans les autres. Toutes les fois que notre bienheureuse, interrogée par son confesseur, parlait de cette joie angélique, causée par la venue de quelques âmes associées à leur gloire, le souvenir de leur multitude, de la douceur inexprimable de leurs chants, de leurs démonstrations, de leurs transports, la mettait hors d'elle-même; son visage alors était tout en feu, et son cœur se fondait comme la cire aux rayons du soleil. Le père lui demandant un jour quels étaient les plus parfaits des esprits humains ou angéliques placés dans la même gloire, elle répondit que les esprits humains ont une

perfection supérieure, à cause du temps plus long qui leur fut donné pour mériter; mais que les anges sont plus purs et plus beaux, qu'ils pénètrent mieux dans la compréhension divine, et que leurs chants sont beaucoup plus mélodieux. Il faut pourtant excepter l'auguste Marie de cette règle générale.

Chaque fois, ajoutait la servante de Dieu, que je suis élevée à la vision béatifique, j'éprouve plusieurs étonnements. Je m'étonne 1° de mon défaut de pénétration dans la compréhension divine, causée par l'union de mon âme avec mon corps mortel, et cette incapacité m'humilie beaucoup, et me donne un grand mépris de moi-même. Je m'étonne 2°, je demeure toute stupéfaite, chaque fois que je considère dans le miroir divin la subtilité pénétrative des séraphins, quant à la compréhension du grand abîme. Je m'étonne 3°, mais bien davantage encore, en considérant la profondeur de la divinité créatrice et gubernatrice de ces subtiles intelligences.

Voici, disait encore la bienheureuse, quelques remarques que j'ai faites relativement aux esprits glorieux. 1° Dans l'ordre des séraphins, les uns pénètrent plus avant que les autres dans la compréhension divine. Il y a entre eux une gradation d'intelligence, qui existe également dans tous les autres chœurs. Ce que je dis des anges, je le dis également des esprits humains qui leur sont associés. Tous les esprits d'un même chœur ne sont pas également proches de la divinité. Or, plus une intelligence voit de près cet abîme, et mieux elle y pénètre. 2° Tous les esprits humains, placés dans la

gloire, ne la possèdent pas au même degré. Quelques-uns, pendant qu'ils vivaient dans leur chair mortelle, reçurent une intelligence plus subtile, et suivant leurs opérations intellectuelles selon leur capacité, ils pénétrèrent plus avant dans l'abîme de la divinité, en regardant dans le miroir divin, dont la vision constitue la béatitude : ils ont donc apporté dans le ciel un esprit plus capable et plus pénétrant. Or, plus une âme a de capacité et de subtilité dans l'entendement, et plus elle est rassasiée dans la vision béatifique. Il est vrai que dans le ciel toutes les âmes sont pleinement rassasiées; mais chacune l'est selon la mesure de sa capacité et de la subtilité avec laquelle elle pénètre dans la compréhension de la volonté divine. Lorsque les apôtres reçurent le Saint-Esprit, tous n'obtinrent pas la même mesure de grâce. Ceux qui avaient plus de capacité et de subtilité dans l'entendement, la reçurent dans un plus haut degré. Or, ce qui dispose à une plus grande grâce dispose également à une plus grande gloire. Erançoise voyait tout cela, pendant ses extases, dans le miroir divin. Du reste, elle a souvent déclaré qu'elle soumettait toutes ses paroles au jugement de l'Église catholique, dans le sein de laquelle elle désirait vivre et mourir. Louange soit à Dieu. *Amen.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

HISTOIRE DE LA SAINTE, ÉCRITE PAR LE R. P. CÉPARI, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAPITRE Ier. Enfance de Françoise, son mariage, sa guérison miraculeuse, et ses exercices de piété.....

CHAP. II. Elle est chargée du gouvernement de la maison. Sa libéralité envers les pauvres, approuvée par des miracles. Son fils Évangéliste meurt..... 13

CHAP. III. Dieu donne à Françoise un ange pour la corriger. Évangéliste apparaît à sa mère; il lui annonce la mort prochaine de sa sœur Agnès, et lui laisse un archange pour consolation..... 22

CHAP. IV. Laurent renonce à ses droits sur elle. Sa charité envers les pauvres. Ses pénitences et ses contemplations... 31

CHAP. V. Ses exercices spirituels, sa modestie, son profond respect pour les choses divines, son obéissance à ses confesseurs..... 40

CHAP. VI. Sa patience admirable dans les adversités. La puissance de ses paroles..... 51

CHAP. VII. Françoise sert les malades avec une grande cha-

rité; elle fait le voyage d'Assise. Jean Mattiotti devient son confesseur..... 59

Chap. VIII. Origine de l'ordre d'Olivet. Françoise y rattache sa congrégation des Oblates. Mort de Vannotie, sa belle-sœur..... 69

Chap. IX. Dieu approuve le dessein de sa congrégation, et la presse de l'exécuter par une suite de visions célestes..... 78

Chap. X. Le visiteur des religieux olivétains favorise la congrégation et son établissement dans la maison de la Tour-des-Miroirs. Les Oblates en prennent possession le jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge..... 89

Chap. XI. Des difficultés s'élèvent, et Dieu les aplanit..... 95

Chap. XII. La congrégation est approuvée par l'autorité apostolique..... 104

Chap. XIII. Françoise devenue veuve se réunit aux Oblates; elle est élue supérieure 111

Chap. XIV. Faveurs célestes qui donnèrent à Françoise sur ses filles une grande autorité..... 118

LIVRE SECOND

VISIONS DE SAINTE FRANÇOISE, ÉCRITES PAR JEAN MATTIOTTI, SON CONFESSEUR.

Vision 1re. Dieu associe à son ange gardien un archange, et ensuite un esprit du quatrième chœur. Son recueillement et son attrait pour la solitude. Elle détourne par ses prières les calamités dont Rome est menacée..... 127

Vision II. Elle voit Jésus-Christ couvert de plaies. Sa charité lui est représentée sous la figure d'une chaîne..... 131

Vision III. Elle boit dans la fontaine des consolations célestes, mais non autant qu'elle le désirait..... 132

Vision IV. Elle voit l'amour divin sous la figure d'un feu qui

tombe sur toute la terre ; mais la plupart des hommes refusent de le recevoir..... 132

Vision v. Elle voit Marie rendre grâces à Dieu de son union avec lui, de son ancienne foi, de son baptême et de sa maternité divine. Cette divine Vierge l'exhorte à s'abandonner entièrement à Dieu..... 135

Vision vi. Elle voit les délices célestes sous la figure d'un bain. Elle y boit une seule goutte et est rassasiée. Une voix l'exhorte à un amour constant et fidèle..... 140

Vision vii. Elle voit un dragon, et comprend sous cette figure la défection d'un allié du pape..... 142

Vision viii. Elle voit l'agneau de Dieu ; il lui explique ses opérations dans les âmes. Elle voit les plaies du Sauveur, et en reçoit une communication..... 143

Vision ix. Elle voit les vertus sous la forme de ruisseaux qui coulent dans une prairie..... 147

Vision x. Elle voit les saints divisés en trois chœurs, ayant chacun son chapeau et son chef..... 149

Vision xi. Elle voit la mère de Dieu tenant dans ses bras l'enfant Jésus ; elle le lui demande et n'obtient pas cette grâce. La reine céleste lui donne du moins l'assurance qu'elle est aimée de ce divin Enfant..... 151

Vision xii. L'enfant Jésus lui est livré. Elle exprime à Marie la crainte qu'elle a de le perdre..... 153

Vision xiii. Elle voit Jésus-Christ parmi les trésors célestes. Ces trésors lui sont expliqués..... 156

Vision xiv. Elle traverse le ciel étoilé et le ciel cristallin, pour arriver à l'empyrée. Elle voit une grande lumière sortant des plaies de Jésus, qui se répand sur les habitants du ciel et de la terre..... 159

Vision xv. Elle contemple le mystère de la nativité du Sauveur. Triple couronne de la sainte Vierge..... 163

Vision xvi. Elle voit ce qui se passa dans le mystère de l'Épiphanie..... 172

Vision xvii. Elle voit la divinité sous la forme d'un cercle. On

lui explique la création des anges et la chute d'une partie d'entre eux..... 177

Vision XVIII. Elle est témoin de la cérémonie de la Purification de la sainte Vierge..... 179

Vision XIX. On lui montre le voyage de Jésus à Jérusalem, à l'âge de douze ans, et ses suites..... 185

Vision XX. Les trois degrés de pauvreté..... 188

Vision XXI. Elle voit entrer les vierges célestes dans la fournaise de l'amour divin. On lui apprend ce qu'il faut faire pour mériter cette grâce..... 190

Vision XXII. Elle voit de nouveau les plaies du Sauveur, et on l'exhorte à aimer ce bon Maître..... 194

Vision XXIII. Elle voit les vertus rendre grâces au Fils de Dieu de son incarnation. On lui fait connaître les vertus qui valurent à Marie la dignité de Mère de Dieu, et on l'exhorte à les imiter..... 197

Vision XXIV. On lui explique l'ardeur et l'efficacité de l'amour divin..... 201

Vision XXV. On lui ordonne de s'unir parfaitement à l'amour.. 202

Vision XXVI. Conduite au pied du trône où réside l'humanité de Jésus-Christ; on lui enseigne avec quelles dispositions une âme doit en approcher..... 203

Vision XXVII. Elle voit la gloire de la résurrection du Sauveur, et on l'engage à une patience généreuse..... 207

Vision XXVIII. Exhortation à une parfaite obéissance..... 210

Vision XXIX. Exhortation à l'amour de Jésus-Christ. David chante et Françoise se plaint de la distraction que ce chant lui donne. Conseils à son confesseur..... 212

Vision XXX. Indifférence où il faut être par rapport aux consolations..... 217

Vision XXXI. Solennité de l'Ascension..... 220

Vision XXXII. La Pentecôte, où il s'agit de l'amour divin.... 224

Vision XXXIII. La sainte Trinité. Constance dans l'amour.... 227

Vision XXXIV. La fête du Saint-Sacrement. Dispositions à la communion. Louanges à Jésus pour ce bienfait..... 228

Vision XXXV. Fête de saint Jean-Baptiste; il exhorte Françoise à un amour plein de confiance. Conseils à son confesseur... 232

Vision XXXVI. Fête de sainte Marguerite..... 235

Vision XXXVII. L'enfant Jésus lui apparaît au haut d'un arbre. On veut qu'elle se retire; elle s'y refuse et obtient la faveur désirée. Description de cet arbre et de la fontaine qu'elle voyait au pied..... 244

Vision XXXVIII. Fête de sainte Marie-Magdeleine; elle entretient Françoise de son amour pour Jésus..... 245

Vision XXXIX. Assomption de la très-sainte Vierge..... 250

Vision XL. Nativité de la très-sainte Vierge..... 254

Vision XLI. Jésus la prend par la main et loue ses vertus..... 257

Vision XLII. Jésus-Christ couronne son archange et lui montre le lieu où elle doit être ensevelie..... 261

Vision XLIII. Fête de tous les Saints. A quelles conditions une âme obtient le ciel. Comparaison d'une flèche. Explication du livre des sept sceaux et des chandeliers de l'autel. Elle voit les chœurs des saints avec leurs drapeaux, et les chefs qui les conduisent..... 263

Vision XLIV. Conseils qui lui sont donnés par saint Paul, pour son avancement spirituel et celui de ses filles. Les quatre jeûnes. Manière de suppléer l'office divin. Remèdes aux scrupules..... 273

Vision XLV. Qualités que doivent avoir les Oblates..... 278

Vision XLVI. Adoration des Mages. Noblesse des âmes..... 282

Vision XLVII. La sainte Vierge l'invite à commencer sa fondation des Oblates, le jour de l'Annonciation..... 285

Vision XLVIII. Union constante avec Dieu. Avertissements de la sainte Vierge aux Oblates..... 287

Vision XLIX. La sainte Vierge l'avertit de se dépouiller de sa propre volonté. Saint Paul lui donne divers conseils utiles. 290

Vision L. Saint Paul l'exhorte à visiter souvent ses filles..... 293

Vision LI. Circonstances de la résurrection de Jésus-Christ.... 294

Vision LII. Sainte Magdeleine l'exhorte à l'amour de Dieu. Instruction sur l'union des deux natures en Jésus-Christ, et des trois personnes de la sainte Trinité. Comment les âmes se sauvent et se perdent; la part que Dieu y prend..... 297

Vision LIII. Fête du Saint-Sacrement. Exhortation à un amour fort et généreux, pour Jésus qui nous a tant aimés..... 299

Vision LIV. Françoise protége Rome par ses prières, et désarme la colère de Dieu..... 301

Vision LV. Fête de saint Jean-Baptiste. Exhortation à l'humilité, à la discrétion, à l'obéissance et à la pauvreté..... 302

Vision LVI. Se contenter de Dieu seul. Estimer ses dons..... 305

Vision LVII. Françoise tient l'enfant Jésus dans ses bras..... 306

Vision LVIII. Fête de saint Jean l'Évangéliste ; il donne à Françoise un bouquet de roses et lui en explique les significations. 307

Vision LIX. Saint Paul lui explique les lois et les fruits de l'obéissance..... 308

Vision LX. Saint Paul lui raconte sa conversion. Notions sur les élus et les réprouvés..... 310

Vision LXI. Bouquet offert à Jésus par l'archange de Françoise, le jour de la Purification..... 311

Vision LXII. On exhorte la servante de Dieu à se laisser conduire par l'obéissance, à se confier en Dieu, à traiter filialement avec lui..... 312

Vision LXIII. Saint Paul apprend par écrit à Françoise les moyens qu'elle doit employer pour sauver Rome, menacée d'une ruine imminente..... 315

Vision LXIV. Elle explique comment elle peut obéir dans l'état extatique..... 319

Vision LXV. Elle explique comment on ne peut parler dans ce même état..... 320

Vision LXVI. Elle fait connaître son ange du quatrième chœur,

tel qu'elle le voit..... 322

Vision LXVII. Jésus apprend par écrit à sa servante ce qu'elle doit faire pour répondre à son amour..... 323

Vision LXVIII. Françoise revient de l'église de Saint-Paul chez elle, sans sortir de son extase..... 325

Vision LXIX. Occupation de son ange..... 327

Vision LXX. Elle porte l'enfant Jésus jusqu'à l'église de Sainte Marie la Neuve..... 328

Vision LXXI. Jésus lui dit qu'il est l'amour..... 330

Vision LXXII. Elle voit la sainte hostie toute en flamme..... 331

Vision LXXIII. Jésus-Christ lui parle de son amour pour elle, afin de l'engager à lui donner le sien..... 332

Vision LXXIV. Jésus veut épouser les âmes. Ce qu'elles doivent faire pour se rendre dignes de cette union..... 332

Vision LXXV. Jésus lui fait encore mieux comprendre comment il est l'amour..... 333

Vision LXXVI. Prudence de l'âme pour conserver l'amour..... 334

Vision LXXVII. Saint Onuphre lui explique l'infortune de l'amour terrestre. Ce que Dieu fait pour ramener à lui les cœurs égarés..... 335

Vision LXXVIII. Représentation symbolique de l'obéissance.... 337

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE Ier. Les démons apparaissent à Françoise sous différentes formes, et cherchent à l'effrayer..... 339

CHAP. II. Cruels traitements que les démons font essuyer à la servante de Dieu. Elle méprise leurs vaines menaces, et reçoit des lumières relatives à leurs tentations..... 347

CHAP. III. Nouvelles attaques des démons victorieusement repoussées..... 356

CHAP. IV. Suite..... 366

CHAP. V. Dernière maladie de Françoise et sa bienheureuse mort..... 273
CHAP. VI. Sa sépulture..... 380
CHAP. VII. Sa canonisation..... 384

TRAITÉ DE L'ENFER

CHAPITRE Ier. Du lieu de l'enfer, de son prince, de l'entrée des âmes dans ce lieu d'horreur, et des peines qui leur sont communes..... 387
CHAP. II. Tourments particuliers exercés sur neuf sortes de coupables..... 393
CHAP. III. Comment les péchés capitaux sont punis dans l'enfer inférieur..... 399
CHAP. IV. Supplices particuliers à sept espèces de pécheurs. 405
CHAP. V. Blasphèmes des réprouvés..... 409
CHAP. VI. Nombre des démons, leurs noms, leurs hiérarchies leurs chefs et leurs emplois..... 411
CHAP. VII. Des limbes..... 421
CHAP. VIII. Du purgatoire..... 423
CHAP. IX. De la gloire des saints dans le ciel..... 428

FIN DE LA TABLE.

BX 4700 .F4 M85 1900
SMC
Muguet, Paul, abbe.

Vie de Ste Franpcoise
Romaine, fondatrice des
AZB-8300 (mcih)